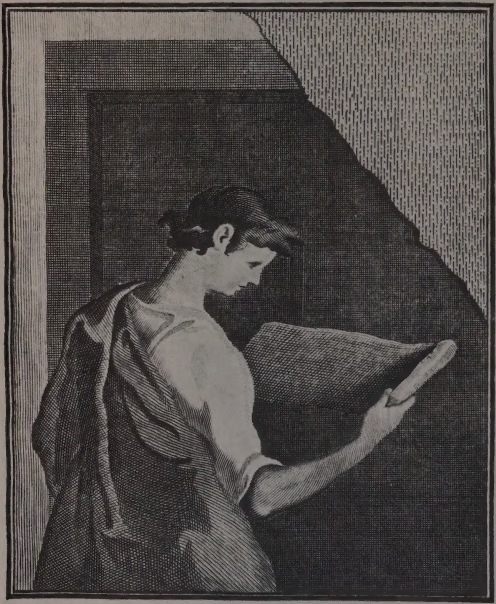


THE J. PAUL GETTY MUSEUM LIBRARY

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS,

Juillet 1742. /3

SOC. JESU DOMUS ... S H

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 *à Trévoux, & dediés a Son Altesse Sérénissime Monseigneur le* PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Juillet 1742.

A PARIS;
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

 Memoires pour l'Hiſtoire de la Compagnie de Jeſus. A Paris chez Thibouſt, Imprimeur du Roi.

ON peut dire avec raiſon que c'eſt dans le ſein de la Poëſie Latine que la nôtre a pris naiſſance, ou que c'eſt au moins à cette ſource qu'elle a puiſé ſes plus grandes béautés : c'eſt par la lecture des Anciens que Malherbe, Corneille, Racine, Boileau, Rouſſeau, la Fontaine, &c. ſans parler des vivans, ſe ſont formés ce goût qui les a rendus nos modeles dans les divers genres où ils ont travaillé ; & ſi l'on ſe plaint aujourd'hui que notre Poëſie n'a plus la même perfection, n'eſt-on point en partie redevable de ce déchet au peu de ſoin qu'on a d'étudier avec application les grands Maîtres de l'Antiquité, & au préjugé où l'on eſt que ce travail ne doit être que le partage des Colleges. Il eſt difficile que la contagion de cette

mode ne gagne enfin les Colleges mêmes, & que l'empreſſement de s'accommoder au goût du Public, & de lui arracher des ſuffrages plus faciles à obtenir, ne leur faſſe perdre de vue le principal objet de leurs ſoins. C'eſt rendre un ſervice eſſentiel à la République des Lettres que de cultiver, comme a fait le P. du Rivet, Profeſſeur de Seconde au College de Louis le Grand, les Muſes Latines, & de travailler par ſon exemple & ſes productions à rappeller les tems où le Public voyoit partir de la même ſource ces ingénieux Poëmes qui ſembloient faire renaître les Virgiles & les Ovides.

La premiere piece de la brochute dont nous rendons compte, eſt le Temple de la Flaterie, Poëme prononcé par l'Auteur à l'entrée de ſa Régence de troiſiéme. Ce n'eſt point ſur ſes propres connoiſſances qu'il entreprend, dit-il, de décrire un ſéjour dont il n'a jamais approché, & dont il n'approchera jamais.

Nec loquar ipſe tamen : nunquam mihi viſa, nec unquam
Inviſenda oculis penetralia. Proferet alter
Viſa ſibi, ſæcliſque canet memoranda futuris;
(Si tamen ad ſeros ſunt hæc ventura nepotes)

La fiction du Poëme conſiſte donc à introduire un perſonnage que l'Auteur nomme Traſeas, & qui lui raconte ſes aventures. Né pauvre, l'indigence avoit conduit ſes pas au Palais de la Fortune. Ceux qui gardoient ce ſéjour le renvoyent au Temple de la Flatterie, parce que la Fortune n'admet à ſa cour que ceux que la Flatterie a façonnés à la ſienne. Il arrive donc chez cette Déeſſe, il y eſt reçu, on lui donne des leçons, on lui montre des modeles, on lui preſcrit des regles qui revoltent ſa vertu. Il abandonne ſans regret ce pernicieux ſéjour ; & le détail où il entre ſur les divers objets qui l'ont frappé, forme le corps

& l'enchaînement de toutes les parties du Poëme. Comme un ſujet de cette eſpece ſe refuſe à un extrait méthodique, nous nous contenterons d'en rapporter quelques traits ſelon l'ordre où ils ſe trouvent dans le Poëme.

Voici les premiers objets qui frappent Thraſeas lorſqu'il approche du Temple de la Flatterie.

Hinc ſedet ante fores, Cuſtos vigil, anxia, pallens
Ambitio. Spes inde ſedet, quam ſomnia pennis
Mobilibus circumvolitant, ut florida ludunt
Vere novo Zephyri per rura, roſaſque ſalutant.
Spes agilem turbam manibus comprendere certat;
Effugit illa manum, redituraque fallit hiantem.
. . . .
. . . .
Fraus blandum mentita oculum, vociſque potentem
Mellitæ illecebram, venientes callida nutu
Hortatur properare gradum, riſuque maligno

Oſtentat niveas, heu ! non ſua tegmina,
veſtes.

. . . .

La Déeſſe enfin ſe montre elle-même à ſes yeux :

Ecce autem Regina loci Aſſentatio portis
Eminus apparet magno ſtridore recluſis.
Nec mora progredior ſacri formidine captus
Atque horrore loci. Tum vultu Diva ſereno
Obvia proceſſit. Leni candentia riſu,
Labra natant : ſolio non ambitioſior alto
Inſidet, aut ſceptrum Dea formidabile pondus
Geſtat ; adorando faſtu nec turgida ſumit
Grande ſupercilium ; Majeſtatemque ſeveram.
Huic facilis ſermo, vultus ſine nube, micantes
Blandùm oculi, mite ingenium, vox mellea, riſus
Comis & arte carens. Necnon venientibus offert
Læta manum occurrens, nutuque invitat amico.
Credis amare Deam, nec fingere credis amorem.

Aux deux côtés de cette trompeuſe Divinité paroiſſoient la fauſſe Gravité & la fauſſe Amitié. Leurs portraits ſont finement tracés. Pour premier gage de ſa bienveillance, la Flatterie place un maſque ſur le viſage de ſon nouvel Eleve. Elle le conduit enſuite dans un vaſte édifice dont les appartemens divers ſervent aux divers exercices auxquels elle forme ſes Diſciples. A chaque pas qu'il fait en ces lieux une nouvelle ſcene de flatterie fixe ſes regards, & reveille ſa curioſité. Ici eſt un jeune Prince à qui l'on prodigue les hommages avant même qu'il ait atteint l'âge d'en ſçavoir gré à ceux qui s'empreſſent de les lui rendre. Là c'eſt un favori environné d'une foule de courtiſans flatteurs : ils diſparoiſſent au premier indice d'une diſgrace qui lui fait perdre la faveur du Souverain. Ailleurs ce ſont de jeunes gens occupés à flatter avec autant de fadeur que d'abſurdité un vieillard dont ils aſpirent à devenir les héritiers. D'un autre

côté c'eſt la cour d'Aléxandre, où le bon air eſt de porter la tête penchée ſur l'épaule, parce que c'étoit là un défaut naturel dans la figure de ce Prince. Ici on voit les ſerviles admirateurs de la verve d'un Créſus poſſédé par la manie de faire de mauvais vers, & de les accompagner du ſon de ſa lyre. Ce dernier tableau mérite de trouver ici place.

. . . . . Tyrio ſpectandus murice Dives
Objicitur. Citharam digitis pulſabat eburnam,
Et circum viridi redimitus tempora lauro
Imbelles verſus, quos fecerat ipſe, canebat.
Quilibet attentâ carmen bibit aure, nec audet
Stare procul, ſed turba humeros denſiſſima circum
Funditur, & læto verba excipit omnia plauſu.
Longum ſæpe ſilent; ſæpe alta ſilentia cogit,
Rumpere Pindarico qui volvitur impete verſus,

Vincenteſque Elegi tragicam gravitate
Camænam.
Et nunc Mæoniis immoti cantibus hæ-
rent ;
Nunc alte exultant, quaſi raptas ignea
mentes
Vis quateret, Phæboque acti propiore
calerent.
Sic ubi percuſſis ſociabat Carmina
nervis
Orpheus, immoti ſtabant cum fluctibus
omnes,
Aut ſylvæ in numerum faſtigia læta mo-
vebant.

L'Apothéoſe des Céſars eſt le dernier trait de Flatterie que le Poëte nous peint.

Namque hic planities Martis de no-
mine dicta
Cernitur. In medium poſuerunt ſplen-
dida velis
Auro diſcretis tentoria. Pinguior intus
Nardi ſpirat onix, pretioſaque flumina
roris
Aſſyrii, Cedruſque & olentia munera
myrrhæ.
Apparet fulgens inter tentoria lectus.
Cæſaris extincti ſtat ſignum deſuper
ingens,
Auguſtos cera vultus imitante fideli.

Dehinc poſtquam Romani Equites, & Lecta juventus
Luſtravere in equis certo tentoria gyro,
Multiplicique pares inierunt ordine curſus;
Romulidum novus accedit, ſtipante caterva
Cæſar, & accenſum quatiens funale, cremandis
Vulcanum unguinibus ſubdit; mox nimbus odorum
Tollitur, inque leves tentoria verſa favillas
Igne ruunt. Tunc fumum inter, cedrique vaporem
Emiſſa in Cœlum Magni Jovis armiger ales,
Cæſaream, ſublime volans intecta Deorum,
Fert animam, unde ſuos nunc hoſpes & incola Cœli,
Æternum aſpiciat vultu propiore Quirites.
Hinc nova Cæſaribus paſſim delubra ſacrantur;
Quoſque Deos jubet eſſe, humilis Romanus adorat.

A l'entrée du ſecond Poëme, qui a pour objet l'application du ſiſtême de Deſcartes ſur les tourbillons, aux mœurs & aux ſocié-

tés humaines, l'Auteur expose le sujet & la division de son Poëme.

Quæ primum fuerint nascenti exordia mundo,
Unde hæc naturæ facies, librataque Cœli
Pondera per vacuum, quæque indefessa perennes
Temporibus certis absolvunt sidera cursus;
Quæ vis interior, quæ tanta potentia totam
Mundi agitet molem, cur hæc miracula rerum,
Cartesius quondam, inventum sublime, retexit.
Me quoque Cartesii vestigia pone sequentem,
Ætereas juvat ire vias, propiusque tueri
Cælestesque domos, liquidisque natantia campis
Sidera. Mox terras repetentem, hominumque vicissim
Cætibus immixtum humanos expendere mores,
Et similem Physico Moralem expendere Mundum.

. . . .

Pauca legam: lustrat neglectis oppida pagis
Quisquis carpit iter vasta in regione viator.

Ensuite le Poëte montre l'Exiſtence des divers tourbillons, dont il va expliquer la nature & la formation.

Unumquodque tibi fax creditur aurea ſidus;
At difficile oculis. Vortex tibi cernitur ingens,
Ingens materiæ circum ſpumantis acervus;
Cujus & in centro fervent undantia lucis
Flumina, ut adverſi cum miſcent æquora venti;
Fluctibus & fluctus, atque undis frangitur unda.

Voila pour le Phyſique, & voici pour le Moral.

Qualis præſertim vortex Regum Aula! tumultus
Qualis ibi, quantuſque fremit! ſub imagine pacis,
Quot vigiles agitant diſcordia pectora curæ!
Nempe hic ad nutum ſpes & timor omnia verſant;
In parteſque trahunt varias, quo flectere curſum

Quemque jubet laudis, vel opum, male-
fana cupido.
Cuilibet in votis optatos tangere fines,
Audacemque viam obstantum fecisse
ruina.
Non sic carceribus postquam se effuderat olim
Currus, & in media celer exultabat
arena;
Fumantes urgebat equos, in verbera
pronus
Sessor, & impatiens comitum post terga
relinqui,
Per medios properabat iter sibi pandere
currus.

Des Palais des Rois, il passe à ceux de Themis, & aux sommets du Parnasse.

Mecum etiam ad Themidis palatia dirige gressus,
Hic ubi stant nigris subsellia squalida
chartis,
Causidicusque rapax convicia vendit &
iras.
Litibus ut gaudent operosis addere lites!
. . . .
. . . . Ut prælia passim
In civem exercent plusquam civilia
cives, &c.

Juillet 1742.

Vin quoque Caſtalia conſcendere culmina Pindi.

. . . .

His primo intuitu pax creditur aurea ſedem,
Atque aras poſuiſſe locis. . . . . .

. . . .

Hic tamen Autorum, ſi contemplabere Curas,
Quidnam agitent, & quos bellorum exſuſcitet ignes;
Qui tacitus læſo vivit ſub pectore livor,
Hic, inquam, in ſpeciem foveant licet otia Muſæ,
Vorticis ingentes Phyſici admirabere motus.

Après quelques autres portraits dans le même goût, on trouve la formation des Tourbillons développée avec un Art qui réunit à la juſteſſe Philoſophique les graces de la Poëſie.

Donec materies orbi impendenda creando
Stabat iners, motuque carens, ſine nomine pondus
Orbis erat, moles confuſa, experſque decoris,
Semina quæ rerum mundique elementa futuri

Fœderibus nullis inter ſe juncta foveret.
At poſtquam cœpit pars quælibet acta rotari
Converſa in proprium atque ultro rerevolubilis axem,
Dum recto pariter motu raperetur, acervus
Paulatim ſeſe explicuit deformis, & omnes
Naturæ peperit totidem miracula fœtus.
Namque ubi tot partes cubicas recto impete juſſit
Ire Deus, neque recta tamen quo linea ducit
Oppoſitas propter vires contendere poſſent;
Tunc alias aliis nullo diſcrimine junctas
In gyrum flecti vis quædam inimica coëgit,
Et victrix victas ſpatioſis orbibus ire.
Plurimus hinc, paſſim fieret cum motus in orbem,
Exortus vortex, poſtquam pars plurima cæpit
Et proprium circa centrum & commune moveri.

Pour ſoûtenir ſon Parallele, l'Auteur adopte les idées répandues chez les Poëtes Anciens. Les hommes vivoient épars & iſolés, juſqu'à ce qu'un génie ſupérieur vint

à bout de leur donner du goût pour se rapprocher, se réunir, s'occuper tout à la fois chacun de concert, & de leur intérêt particulier, & de l'intérêt commun, & former par-là des corps de société, des tourbillons, dont les parties se réunissent d'autant plus parfaitement entre elles, & donnent d'autant plus de consistence au tout, qu'elles sont plus fortement pressées de tous côtés par les tourbillons extérieurs, les sociétés qui les environnent.

Mais parmi les tourbillons Physiques, il s'en trouve en quelque sorte de Conquerans qui assujettissent à leur Empire les tourbillons voisins; & dans les Sociétés humaines ne voit-on pas des Nations dévorantes, s'il est permis de parler ainsi, qui absorbent, qui engloutissent les autres. Les grands Empires, celui des Assyriens, des Perses & des Medes, des Grecs, des Romains fournissent en ce genre à l'Auteur d'heureux exemples, qu'il sçait employer avec succès:

c'eſt même l'endroit de ſon Poëme où les Images ont plus d'ame, d'élévation & de dignité. Nous n'en retracerons qu'une ſeule. C'eſt celle qui peint avec énergie les rapides progrès de l'Empire Romain.

Quiſnam autem ſeſe vortex mihi maximus offert ?
Ac primum Italiam late complectitur omnem,
Mox Siculas, equitans Tyrrhena per æquora, terras
Corripit, occiduumque ferox invadit Iberum.
Dum loquor, inſolito fremuerunt Afra ululatu
Littora, Carthago cecidit magnæ æmula Romæ.
Audiit, atque imo nutavit Græcia fundo.
Cyclades Ægæis caput abſcondere ſub undis;
Euboicumque latus ter magno efferbuit æſtu.
Nec vanum Augurium eſt. Argivis incubat agris
Prædator vortex, unoque abſorbet hiatu
Quidquid ad Euxinum mare panditur; ipſaque tandem

Ponti regna capit, quanquam validissimus hostis
Nititur adversum obluctans, gentesque Boreas
Hortatur simul obniti, & prohibere ruentem.
Tum vero exundans vortex, & plenior alveo
Spumanti, Asiacis dominatur latius arvis,
Attonitasque uno secum rapit impete Gentes,
Seu quæ Caucaseis posuerunt tecta sub antris,
Seu quæ habitant Scythicas, loca frigore inhospita, sylvas;
Necnon Euphratem quisquis bibit, aut tua, Nile,
Suppliciter portenta colit, Crocodilon & ibim;
Quique suis Arabes infestant proxima furtis.
Vortex multiplici de Vortice nascitur unus,
Terrarum caput, & Regnorum immensa Vorago.

La matiere rameuse qui en bouillonnant s'éleve jusques à la surface des Turbillons, y forme une espece d'écume qui s'y condense, s'y durcit à la longue, & en enveloppe le contour, produit l'incrus-

tation, l'engourdiſſement des tourbillons, l'extinction de leurs forces, les métamorphoſes de Soleils en Planettes, & les rend la proie des tourbillons voiſins. Tel a été le Sort de Saturne, de Mars, &c.

Le P. D. R. décrit avec agrément ces dégradations, & y trouve l'image de ce que le luxe, l'oiſiveté, & la moleſſe produiſent dans les plus grands Empires. Rome lui en fournit l'exemple.

Hæc ſors te pariter, vortex Romane, ſecuta eſt.
Namque tuos, dum longa quies ſegniſque voluptas,
Turpiter illaqueant Dominos, luxuque fluentes,
Tantum inter menſas, & ſplendida pocula regnant;
Roma ſuum amiſit decus, imperiique virilis
Majeſtas cecidit; languet ſine robore corpus
Auguſtum, poſtquam confregit inerſtia nervos,
Et miſerum oppreſſit nimis accelerata ſenectus.
Ergo hoſtes paſſim inſurgunt, & Roma viciſſim

Impetitur. Gelido ante alios descendit ab axe
Cum sonitu Gothicus vortex, quem barbara plebes
Consequitur, mundi clades ultura subacti.

. . . .

. . . . . Littus rapit alter Iberum.
Gallia Cæsareis quondam superata triumphis
Præda fit alterius, &c.

Le Poëte donne ensuite de sages avis sur la maniere de prévenir ce déchet de forces, & le progrès ruineux des tourbillons voisins, & il s'adresse à la France, dont la puissance, dit-il, doit être la source la plus assûrée de l'équilibre, & de la paix en Europe. Ses refléxions sagement & ingénieusement accommodées à la situation où nous sommes méritent de trouver ici place.

Tuque ô Fatorum Europæ cui credita summa est,
Gallia bellatrix, tua si tibi commoda curæ,
Certam Vorticibus crescendi ponere metam.

Sis memor, atque novos ultra se effundere fines,
Si quibus ambitio rerum studiosa novarum,
Suaserit invitos priscis includere septis
Et solita elatos fluctus compescere ripa.
Credo equidem vates, neque me præsagia fallent,
Non erit ut posthac successibus altior alter
Carolus Austriades, & jura abrumpere velox
Gentibus attonitis, quanta est Europa minetur.
Eridanus nostro non sanguine decolor ibit,
Non Ticinenses invertens vomere campos
Gallorum effossos cineres temerabit arator,
Europæ populis pacemque ac fœdera belli
Dicet, & incertas æquabit Gallia lances.

La chûte & la dégradation des divers tourbillons entraînés aujourd'hui par celui du Soleil, fournissoient au P. D. R. des refléxions trop justes, & trop touchantes sur l'instabilité des prospérités humai-

nes pour qu'il manquât à les mettre en œuvre. Les diſgraces qui ont obſcurci la gloire de tant de grands Princes, & des Héros à la fin d'une carriere, juſque là brillante, la triſte Cataſtrophe d'un Annibal & d'un Pompée, ſont pour l'Auteur une ſource heureuſe de leçons ſur la modération qu'il faut conſerver au milieu des ſuccès les plus éclatans.

Il étoit naturel que les Cometes trouvaſſent leur place dans l'expoſition du ſyſtême de Deſcartes. Le Poëte découvre dans leur apparition ſubite, dans l'ignorance où nous ſommes de leur Origine, & de la route qu'ils ſuivent, du terme où ils aboutiſſent en ſe dérobant ſoudainement à nos yeux, dans les traces de flamme qui ſemblent ſortir de leur diſque, & de la frayeur que leur aſpect cauſe aux mortels, il découvre dans tous ces traits la juſte image de ces génies ſinguliers, qui dans toutes les ſociétés, ſortis tout d'un coup du ſein des ténebres ſe ſont élevés au-deſſ-

ſus des autres pour le malheur des Pays où ils ont brillé un tems. C'eſt par cette ingénieuſe alluſion que l'Auteur finit.

On voit dans ces Poëmes, des Images juſtes & régulieres, quelque fois grandes & nobles, une latinité pure & élégante, des tours naturels, une verſification aiſée & coulante; mais dont l'aiſance tient ſouvent un peu trop du négligé, écueil bien difficile à éviter dans des Poëmes didactiques & Philoſophiques.

ARTICLE XLVI.

LETTRE SUR LA COMETE. *Brochure in-12, 1742. pp. 89.*

CE titre annonce quelque choſe. Que d'ingénieuſes, mais que de ſéduiſantes paroles, Bayle cette ſirene des eſprits, ne nous a-t-il point données ſous un titre pareil? Bayle étoit Bayle: c'eſt-à-dire un homme d'une créance amphibie, mais du reſte un Ecrivain intéreſſant & un fort bel eſprit.

L'Auteur anonyme de la nouvelle Lettre paroît homme d'esprit, mais d'un sérieux naturel qui tempere beaucoup l'air badin de Bayle, qu'il imite avec assez d'art.

Il débute d'abord par une sorte de galanterie, sa lettre s'adressant à une Dame. Ce stile frivole lui est étranger : il ne le soutient qu'un moment. S'il y revient dans le courant de sa Lettre, ce n'est qu'une fois, pour un moment encore, & d'une maniere un peu dure pour des oreilles sages & qui ont de la pudeur.

On croiroit que son but est, comme Bayle, de fronder les terreurs, que les Cometes inspiroient jadis aux Peuples & aux Princes, dont on imaginoit qu'elles annonçoient la mort ou les malheurs. L'Auteur a ce but, mais il en a un tout contraire, dont nous ne laissons pas d'entrevoir la conciliation. Car ce second but, est d'augmenter ces terreurs après les avoir en apparence fait disparoître. C'est un petit stratagême de guerre, de

sortir, tambour battant, par une porte pour rentrer incognito par le guichet.

» Les Cometes, dit-il, après » avoir été long-tems la terreur du » Monde, sont tombées tout d'un » coup dans un tel discredit, qu'on » ne les croit plus capables de cau- » ser que des rhumes. On n'est » pas d'humeur aujourd'hui à croi- » re que des corps aussi éloignés » que les Cometes, puissent avoir » des influences sur les choses d'ici » bas, ni qu'ils soient des signes » de ce qui doit arriver. Quel rap- » port ces Astres auroient-ils avec » ce qui se passe dans les conseils » & dans les armées des Rois?

Dans le même esprit de sagesse philosophique, l'Auteur ajoute: « Il faudroit à l'égard des Cometes, » que leur influence fut connue, » ou par la revélation, ou par la rai- » son, ou par l'expérience, & l'on » put dire qu'aucune de ces sour- » ces de nos connoissances ne » nous l'a fait connoître.

On espereroit donc après cela

que l'Auteur nous developpat dans l'aſtronomie & dans la Phyſique moderne où il paroît intelligent, des motifs d'une noble aſſurance contre des préſages qui réellement ne ſont fondés ſur aucune expérience ni obſervation. Ce n'eſt point là tout-à-fait ſa marche. A peine a-t-il diſſipé nos allarmes d'un certain côté, qu'il les redouble de ſon mieux d'un autre côté, qui eſt bien le plus ſaiſiſſant pour le commun des eſprits, ſi toutefois ils avoient la crédulité de s'en laiſſer ſaiſir ; choſe dont nous doutons un peu, depuis que nous avons vu le peu de progrès qu'une Philoſophie attractionaire pouvoit faire parmi nous.

Tout cela n'eſt donc que jeu d'eſprit de la part de l'anonyme, ou affaire de prévention de ſiſtême : & nous ſommes fort éloignés de vouloir y jetter un ſoupçon de Pyrroniſme qui à la façon de Bayle, va par le pour & le contre ingénieuſement balancés, au but unique de ne rien croire, & de tout

rendre problématique & flotant. Ce ſoupçon ſeroit injuſte. L'Auteur paroît tout Newtonien, & par conſéquent fort prévenu d'un ſiſtême; & fort dogmatique, comme le ſont tous les partiſans de Newton, qui en faiſant une guerre aſſez échauffée aux hypotheſes Carteſiennes, ne nous parlent impérieuſement que par démonſtrations & par faits, comme s'ils étoient infaillibles, & qu'il n'y eût qu'eux & leurs amis qui euſſent des yeux & de l'eſprit.

« Il eſt bien vrai, *ajoute donc* » *l'Auteur*, qu'il y a une conne- » xion univerſelle entre tout ce qui » eſt dans la nature, tant dans le » Phyſique que dans le Moral. Cha- » que événement lié à celui qui le » précede & à celui qui le ſuit, n'eſt » qu'un des anneaux de la chaîne » qui forme l'ordre & la ſucceſ- » ſion des choſes : & s'il n'étoit pas » placé comme il eſt, la chaîne » ſeroit différente, & appartien- » droit à un autre univers. Les » Cometes ont donc, *continue-t-il*,

» un rapport néceſſaire avec tout
» ce qui ſe paſſe dans la nature.
» Mais le chant des oiſeaux, le
» vol des mouches, le moindre
» atome qui nage dans l'air, tien-
» nent auſſi aux plus grands évé-
» nemens.

C'eſt beaucoup, l'Auteur a ſes raiſons pour aller ſi loin. Il eſt Phyſicien, & il eſt vrai que tout tient enſemble par une contiguité de corps & de mouvemens, par une continuité de matiere, dont cependant ſon ſiſtême newtonien du vuide romt la chaîne, mal renouée par une attraction réciproque, quc Newton lui-même n'a jamais oſé adopter, & qu'il s'eſt contenté d'inſinuer à tout propos. Enfin après quelques diſcuſſions l'Auteur arrive à cette propoſition qui mérite de l'attention.

« Vous verrez peut-être qu'a-
» près avoir long-tems trop reſ-
» pecté les Cometes, on eſt venu
» tout à coup à les regarder comme
» trop indifférentes.

Elles ſont ſi peu indifférentes

ſelon l'Auteur qu'après les avoir ſimplement reſpectées de trop loin, il va nous apprendre à les redouter de très-près. On a reſpecté en elles des influences legeres, fines, imperceptibles, équivoques, tandis que leur queue va nous inonder tous & nous noyer, ou que leur ardeur va nous conſumer, ou que leur maſſe entiere va tomber ſur nous & nous écraſer, nous briſer, nous diſperſer en lambeaux dans tout l'univers.

Ne nous preſſons pas de prévenir ces redoutables conſéquences. L'Auteur ne met ſur la ſcene les Prophêtes du Newtonianiſme, qu'après les Aſtronomes & les Phyſiciens. « Pour nous donner une » idée de l'importance de ces Aſ» tres, *il nous dit qu*'ils ne ſont » pas d'une nature inférieure à » celle des Planetes, ni à celle de » la Terre; *que* leur origine pa» roît auſſi ancienne; *que* leur » groſſeur ſurpaſſe celles de plu» ſieurs Planétes; *qu*'elles peuvent

» comme les Planétes avoir leurs
» habitans &c.

L'Auteur entre ensuite dans le systême Physico-Astronomique des cieux de la façon de Newton. Il nous apprend que la lumiere se fait par des Emissions du corps du Soleil, ce qui ne se prouvera que lorsque les Astronomes trouveront le corps du Soleil épuisé, ou du moins sensiblement diminué. Or ils en sont loin, M. Newton le trouvant plusieurs milliers de fois plus grand qu'aucun Astronome ne l'avoit trouvé avant lui, & 4. millions de fois aussi grand que la Terre.

Selon l'Auteur, *on a découvert de nos jours les Loix du mouvement des Planetes autour du Soleil.* Il parle de la prétendue découverte de Kepler, qui fit voir, il y a deux cens vingt ans, qu'un Astre mû dans une complication de deux cercles, pouvoit être regardé comme mu immédiatement dans une Ellipse. Mais ces Loix *découvertes par l'heureux Kepler, en ont fait découvrir ;*

dit-il, *les causes au grand Newton.* Quelles causes? Le *vuide*, la *projection*, & l'*attraction*. Dieu a jetté les Astres au hazard dans le vuide, & l'attraction les a retirées de la ligne de projection pour les assujettir à un centre. On définit la Physique Moderne, en disant que c'est celle où l'on regarde ces trois Principes-là, comme évidens, comme démontrés, comme des faits.

Le plus beau de cette découverte est qu'outre les Ellipses ordinaires & raisonnables, c'est-à-dire, proportionnées en longueur & en largeur, décrites par les Planetes, les Cometes en décrivent de tout-à-fait disproportionnées, d'exorbitament allongées, que pour cette raison M. Newton traite sans façon de Paraboles. Mathématiquement, Astronomiquement parlant, cette idée pourroit passer; Mais notre Auteur sans cela trouve *qu'il y auroit de quoi s'étonner des bornes qu'il sembleroit que la nature auroit mises à l'allongement des Orbites.*

Il faudroit être bien critique de

la nature, pour la trouver en défaut, parce qu'elle n'auroit fait décrire à tous les Astres que des Ellipses modérément allongées. Il n'y auroit donc aussi qu'a la critiquer, de ce qu'elle ne fait point décrire des Ellipses fort élargies, ou même des cercles qui tiennent le milieu entre les deux excès de l'allongement, & de l'élargissement.

Quoiqu'il en soit, *ce sont les Cometes qui viennent remplir ce que le calcul avoit prévu, & qui sembloit manquer à la nature.* La prévoyance cependant du calcul n'a jamais été fort étendue en fait de Cometes, & la nature s'est volontiers laissée trouver en défaut à son égard Autant de Cometes dont on a voulu prescrire le retour, ont manqué à l'assignation.

Il est vrai qu'une Comete ayant une fois commencé de paroître, & un habile Astronome, comme un M. Cassini, ou un M. Newton, l'ayant bien observée pendant quelques jours, & reconnu sa direction & son progrès, il leur a été

permis d'un jour à l'autre, de prévoir un peu cette direction & ce progrès.

Mais cette prévoyance qui fait beaucoup d'honneur à leur capacité Aſtronomique, n'a jamais dépendu de la courbe, ſoit Elliptique, ſoit Parabolique, ſoit circulaire, ſoit ligne droite même que ces Aſtronomes, ou d'autres attribuoient au Cours de ces Cometes; car les Chaldéens, c'eſt-à-dire, les plus anciens Aſtronomes, en ſuivoient tout auſſi bien le cours dans des lignes droites, où effectivement ils ſuppoſoient qu'elles ſe mouvoient; cette prévoyance dépendant uniquement de la régularité de leur Cours, & de ce qu'on ſçait bien qu'après un certain point de raprochement, que leur direction annonce, elles ne manquent jamais de s'éloigner, & de diſparoître à nos yeux avec accélération & retardement.

Ce qui intéreſſe le plus le ſyſtême de Newton, de Whiſton & des Newtoniens zelés, c'eſt le paſ-

ſage des Cometes auprès du Soleil. Car c'eſt-là le fort de leur affaire, & où notre Auteur veut nous mener. D'abord ils ſuppoſent, ſans façon qu'il y a eu des Cometes qu'on a vu s'approcher du Soleil de la ſixiéme partie de ſon Diametre, & que la plupart deſcendent plus près de nous que Saturne, Jupiter & Mars, & pourroient par conſéquent fort bien deſcendre juſqu'au deſſous de la Lune, & ſur la Terre même.

Quel ſi grand interêt ont donc ces Meſſieurs à nous épouvanter ainſi d'un ſi étrange raprochement des Cometes, n'y ayant du reſte ni Parallaxe, ni Occultation du Soleil, ni d'aucune de nos Planetes par ces Cometes, qui décide la queſtion en leur faveur; & n'y ayant tout au plus que des conjonctions ou des raprochemens pareils à ceux des Etoiles les plus éloignées, qui puiſſent en faire naître l'idée à ceux qui y ont d'ailleurs quelque interêt?

L'interêt eſt d'abord un inte-

rêt de systême, & puis un interêt de fantaisie ; si toute fois le systême n'est pas lui même une pure fantaisie de contredire Descartes, & d'anéantir ses Tourbillons. Car c'est sur la supposition du vuide, & d'un vuide égal à l'étendue du Ciel, que la supposition du raprochement excessif des Cometes, est fondée jusqu'ici. Il ne tient pas à Messieurs les Newtoniens, que tous les Astres ne tombent pêle mêle les uns sur les autres, & ne se confondent en un seul corps, rien ne les séparant, & l'attraction tendant toujours à les rapprocher.

L'interêt de fantaisie pure a été ensuite de s'enthousiasmer de ce raprochement des Cometes capables de venir fracasser la Terre, l'inonder ou la brûler. Quelle fantaisie dira-t-on ? Cela fait trembler : Oui trembler, si on le croyoit bien sérieusement. Personne n'en a rien vu, & chacun se flatte aisément qu'il n'en verra rien. Notre Auteur n'en est pas la dupe,

& il a ſoin de nous l'inſinuer en paſſant.

Du reſte cela flatte l'imagination, l'imagination Angloiſe du moins. On aime un peu le merveilleux outré dans le Pays du fameux *Pen*, & l'enthouſiaſme y trouve toujours des Sectateurs. Mais l'Angleterre a beaucoup d'eſprits ſolides qui n'en ſont pas les dupes. C'eſt Whiſton qui a été le grand Reſtaurateur des terreurs que les Cometes ont de tout tems inſpirées aux eſprits d'une certaine trempe par l'attirail de leur barbe & de leur chevelure.

Ses penſées mélancoliques ontelles aſſez bien réuſſi en Angleterre, pour qu'on nous les redonne de ſens froid en France, en nous exhortant pourtant à avoir bon courage, & à ne pas reſpecter ces Aſtres ſiniſtres, autant qu'on le faiſoit, lorſqu'ils n'étoient qu'un ſimple ſigne de quelque événement particulier & paſſager? Un Philoſophe Newtonien eſt le

ſage d'Horace, que l'Univers fracaſſé fracaſſeroit ſans l'étonner. *Si fractus illabatur orbis, impavidum ferient ruinæ.* L'Auteur s'explique ainſi.

» Le Cours réglé des Cometes, » dit il, ne permet plus de les re» garder comme des préſages par» ticuliers, ni comme des flam» beaux allumés pour menacer la » Terre. Mais dans le tems qu'» une connoiſſance plus parfaite des » Cometes, que celles qu'avoient » les Anciens, nous empêche de » les regarder comme des Préſa» ges ſurnaturels, elle nous apprend » qu'elles pourroient être des cau» ſes Phyſiques de grands événe» mens. »

C'eſt-à-dire que les Cometes ne ſont ni des *Préſages particuliers*, ni des *Préſages ſurnaturels*, ni des *Menaces* de quelque événement particulier: mais que ſans Menace ni Préſage, elles peuvent pourtant nous fracaſſer, nous inonder, nous brûler naturellement, Phyſiquement. C'eſt-à-dire encore que

nous pouvons en périr ; mais que nous n'en devons pas trembler : ou même que nous pouvons trembler naturellement, physiquement, machinalement ; mais non surnaturellement, chrétiennement, salutairement. On doit croire que M M. les Philosophes ne prévoyent pas toujours les dangereux effets de leurs systêmes. Mais celui de l'Auteur va là tout entier. Est-ce que la crainte de la mort la plus ordinaire, la plus Physique, la plus générale même, n'a pas droit d'allarmer surnaturellement un Chrétien?

M. Halley passe pour un grand Philosophe, & sur-tout pour un sçavant Astronome. L'Auteur le cite néanmoins comme ayant pensé qu'une Comete pouvoit choquer la terre, ou lui causer d'autres grands maux. Notre Auteur s'explique ainsi sur ces maux, que la simple approche d'une Comete pourroit causer.

» A la simple approche de ces » deux corps, il se feroit, sans dou» te, de grands changemens dans

»leurs mouvemens, ſoit que ces »changemens fuſſent cauſés par »l'attraction, qu'ils exerceroient »l'un ſur l'autre, ſoit qu'ils fuſ-»ſent cauſés par quelque fluide reſ-»ſerré entre eux. Le moindre de »ces mouvemens n'iroit à rien »moins qu'à changer la ſituation »de l'Axe & des Poles de la Ter-»re. Telle partie du Globe qui »auparavant étoit vers l'Equateur, »ſe trouveroit après un tel évé-»nement vers les Poles, & telle »&c. »

Il continue avec le même flegme Philoſophique. *L'approche d'une Comete pourroit avoir d'autres ſuites encore plus funeſtes.* Comment cela? Leurs queues ſont des *torrens immenſes d'exhalaiſons & de vapeurs, que l'ardeur du Soleil fait ſortir de leur corps.* D'où ſait-on cela? αυτος εφα, Newton l'a dit ſans Hypotheſe.

»La preuve la plus forte, en eſt »qu'on ne voit ces queues aux Co-»metes, que lorſqu'elles ſe ſont »approchées du Soleil, qu'elles croiſ-

» ſent à meſure qu'elles s'en ap-
» prochent, & qu'elles diminuent
» & ſe diſſipent, lorſqu'elles s'en
» éloignent. Une Comete accom-
» pagnée d'une queue peut paſſer ſi
» près de la Terre, que nous nous
» trouverions noyés dans ce tor-
» rent qu'elle traîne avec elle, ou
» dans une Athmoſphere de même
» nature qui l'environne. »

Voila pour le Déluge. Voici pour l'embraſement, & toujours ſans hypotheſe, n'y ayant que les Cartéſiens qui en faſſent, ou qui ayent la modeſtie d'en convenir. » La
» Comete de 1680. qui approcha
» tant du Soleil, en éprouva une
» chaleur vingt-huit mille fois plus
» grande que celle que la Terre
» éprouve en Eté. »

C'eſt M. Newton qui l'a calculé. Car voilà par où ce Géometre habile eſt aſſûré d'avoir des Diſciples dociles. Il eſt affirmatif, déciſif, précis, il ne les laiſſe en ſuſpens ſur rien. On aime un Maître qui ne doute de rien, & qui a en quelque ſorte lui-même la foi

qu'il exige. Tout eſt Calcul, tout eſt Démonſtration, tout eſt fait chez M. Newton.

Par exemple, voila encore tout de ſuite du calcul, de la déciſion & de la foi. Cette Comete de 1680. *devoit être deux mille fois plus chaude qu'un fer rouge, & une maſſe de fer rouge groſſe comme la Terre, employeroit cinquante mille ans à ſe refroidir.* Ces graves affirmations perſuadent la moitié des Philoſophes, & font rire l'autre moitié, tant l'air ſententieux y contraſte avec la puérilité du Projet. C'eſt-là du *fortunam Priami cantabo & nobile bellum. Quid dignum tanto feret hic promiſſor hiatu? Parturient &c.*

La Philoſophie a ſon ſtile empoulé, ſon Phebus, ſon Galimathias comme l'Art d'écrire & de parler, & le goût eſt une affaire de raiſonnement peut-être encore plus que de ſtile. Un Philoſophe trouveroit bien autant à profiter qu'un Poëte dans l'Art Poëtique d'Horace, & il auroit honte de ſe donner des licences que la Poëtique interdit à ſes Eleves, & d'outrer

le Roman plus qu'il n'eſt permis d'outrer le Poëme Epique, ou le Comique même; le Burleſque étant auſſi à craindre pour l'ũn que pour l'autre. Car *la Montagne en travail enfante une Souris*. Et la voici. *Spectatum admiſſi riſum teneatis amici.*

» Si donc cette Comete eût paſ-
» ſé plus proche de nous, elle au-
» roit réduit la Terre en cendres,
» ou l'auroit vitrifiée. Et ſi ſa queue
» ſeulement nous eût atteints, la
» Terre étoit inondée d'exhalaiſons
« brûlantes. »

Or c'eſt cette terrible Comete de 1680. qui ſelon le grave *Whiſton* a cauſé le Déluge de Noë, & c'eſt la même ſelon le même calcul qui pourra cauſer l'embraſement final de la Terre dont parle S. Pierre. C'eſt de l'Anglois; voici le François.

» Si ces penſées ſont hardies, el-
» les n'ont du moins rien de con-
» traire, ni à la raiſon, ni à ce qui
» doit faire la regle de notre foi,
» & la conduite de nos mœurs.
» Dieu ſe ſervit du Déluge pour

» exterminer une race d'Hommes
» dont les crimes méritoient ses
» châtimens. Il fera périr un jour
» d'une maniere encore plus terri-
» ble, & sans aucune exception tout
» le genre humain. Mais il peut
» avoir remis les effets de son cour-
» roux à des causes Physiques. Et
» celui qui est le Créateur & le
» Moteur de tous les corps de l'U-
» nivers, peut avoir tellement ré-
» glé leur cours, qu'ils causeront
» ces grands évenemens, lorsque
» les tems en seront venus. »

En Angleterre on peut avoir oublié que le Déluge est donné par l'Ecriture, & cru par l'Eglise comme un évenement surnaturel, comme un miracle exprès de la Toute-Puissante colere du Seigneur, & que l'embrasement qui terminera la durée du Monde sera l'effet d'une volonté formelle, & très-particuliere du Créateur. Quelle fantaisie à de simples Physiciens de venir à propos des Cometes toucher au Déluge, *à la regle de notre foi, & à la conduite de nos*

mœurs? Et après avoir écarté les *Présages surnaturels* des Cometes, de vouloir pourtant en faire l'instrument propre de tout ce qu'il y a de plus surnaturel? Contraire à la saine Physique, & au bon goût de la Littérature, c'est sans nécessité qu'on vient encore mettre ce systême en contradiction avec la foi.

Il ne manquoit plus, Dieu l'a permis, que de le mettre en contradiction avec soi-même. On a commencé par se mocquer des terreurs populaires à l'égard des Cometes: & le fameux *Grégory* est enfin cité ici avec bien de l'Eloge, comme capable *de les rétablir dans toute la réputation de terreur où elles étoient autrefois*, & comme disant 1°. qu'*on a observé dans tous les tems & chez tous les Peuples, que l'apparition des Cometes étoit suivie de quelques maux*; & 2°. *Qu'il ne convient point à des Philosophes de prendre trop légerement ces choses pour des Fables.* De sorte qu'on va désormais, si les Newtoniens en sont

crus, trembler par Philoſophie, de ce dont on ne trembloit juſques ici que par foibleſſe; & que ſçait-on? Le Peuple ſe mocquant déſormais des Cometes, les Philoſophes ſeuls en feront épouvantés.

Mais il faut eſpérer que l'Angleterre, par la liberté de tout penſer & de tout dire, pourra revenir aux ſentimens communs: choſe tout-à-fait déſirable par rapport à la Religion; car pour les Cometes, le Peuple & les Philoſophes peuvent y perdre leurs ſyſtemes, & leurs terreurs ſans conſéquence.

Comme il y a beaucoup de tragique dans toutes ces Spéculations Angloiſes, notre Auteur qui paroît n'y tenir que pour le diſcours, & par le bel eſprit, tâche ſur la fin de ſa Lettre à nous raſſûrer un peu, ſi nous en avions beſoin, en nous faiſant voir, que ſi les Cometes peuvent nous faire du mal, outre que c'eſt un mal aſſez incertain, & fort éloigné, elles peuvent auſſi nous faire du bien, ſoit en relevant l'Axe de la Terre, & fixant nos ſai-

ſons à un Printems continuel, ſoit en lui faiſant décrire une Orbite plus circulaire ; ſoit en nous procurant quelque nouvelle Lune pour nous éclairer, ſoit en groſſiſſant la Terre, & nous auſſi, ſans doute à proportion, ſoit même en lui apportant de nouveaux habitans de quelque Comete, dont la figure (ſans doute barbue, chevelue & à grande queue) nous réjouiroit la vûe. Tout cela eſt fort réjouiſſant en effet.

En finiſſant, nous prions l'Auteur que nous croyons un galant homme, & un homme d'eſprit, qui ne demande que le bien, mais qui aime à s'égayer, d'obſerver que l'Arc-en-Ciel, tout évènement Phyſique qu'il eſt, a pourtant été donné aux hommes comme un ſigne ſpecial de leur réconciliation avec Dieu, & comme un gage que la Terre ne ſera plus inondée par un déluge univerſel, & que les avant-coureurs les plus Phyſiques d'une ſterilité, d'une famine, d'un tremblement de terre, d'un orage

même, & de tout ce qui peut le plus physiquement nous donner la mort, & nous citer au Tribunal de Dieu, a droit de nous émouvoir surnaturellement à la componction & à la pénitence. C'est-là le correctif de tous ces systêmes qui en ont assurément besoin.

ARTICLE XLVII.

EXAMEN DE LA NATURE du lieu ou de l'espace intrinseque des corps. Par le R. P. Boutary Jesuite.

I. PROPOSITION.

L'Espace des corps n'est pas un être immateriel contingent.

Preuve. On ne peut défendre l'immaterialité de l'espace, qu'en disant que nous concevons qu'il existoit avant la matiere, & qu'il subsisteroit, quoique la matiere fût anéantie. Or cela prouve évidemment que son existence est nécessaire; car nous le concevrions

par-là même comme existant nécessairement. On ne peut donc pas le soutenir immateriel, dès qu'on le reconnoît contingent.

II. PROPOSITION.

L'espace n'est pas un être immateriel nécessaire.

Preuve. Ce qui est par création n'est pas nécessaire ; puisqu'il n'étoit pas avant d'être créé : Et ce qui est sans avoir été créé, est par soi-même ; il n'y a donc que l'être par soi-même de nécessaire. Or l'être par soi-même est Dieu, ou un être infiniment parfait ; parce qu'il n'a pu être limité, ni par le hazard, ni par son propre choix, ni par sa nature, ni par aucune puissance étrangere. L'espace seroit donc Dieu, s'il étoit un être nécessaire.

Cependant la raison même trouve d'abord des differences essentielles entre l'espace, & la Divinité. 1°. L'espace a des parties, & la Divinité n'en a point. 2°. La

Divinité eſt la même, & toute entiere dans chacune des différentes parties de l'eſpace. 3°. Elle eſt la penſée par excellence ; & la penſée étant une & ſimple, ne peut pas être la perfection de l'eſpace composé de parties. L'eſpace n'eſt donc pas la Divinité, ni par conſéquent un être immateriel néceſſaire. Voyez Oviedo ſur cet article ; apparemment Gaſſendi ne l'avoit pas lu.

COROLLAIRE.

L'eſpace eſt un être matériel, puiſqu'il n'eſt pas immatériel par ces deux Propoſitions.

OBJECTION. Il n'y a rien de materiel au-delà du monde, ou de la matiere ; & il y a cependant des eſpaces imaginaires à l'infini ; puiſque Dieu pourroit y placer une infinité d'autres mondes : ces eſpaces ne ſont donc pas des êtres materiels.

Réponſe. Il n'y a rien au-delà du monde. Les eſpaces que l'imagi-

nation s'y figure, n'y ſont pas, Ils ne ſont qu'imaginaires, ou n'exiſtent que dans l'imagination. Dieu pourroit cependant créer une infinité d'autres mondes au-delà du nôtre, parce qu'en les faiſant il feroit leur eſpace.

Inſtance. L'eſpace où le monde eſt contenu, ſubſiſteroit toujours, quoique le monde, ou tout être matériel fut anéanti. L'eſpace du monde n'eſt donc pas un être materiel.

Réponſe. Nous allons voir que l'eſpace, ou le lieu du monde n'eſt que ſa propre dimenſion. Comme la figure, il fut fait avec le monde, & ſ'anéantiroit avec le Monde.

III. PROPOSITION.

L'eſpace n'eſt que l'étendue de la matiere.

Preuve. Qui dit eſpace, dit étendue ; & nous venons de prouver que l'eſpace eſt un être materiel : il eſt donc une étendue materielle. Or il n'y a d'étendue materielle que celle de la matiere : donc

l'eſpace n'eſt que la propre étendue de la matiere.

Objection. Les eſpaces vuides, qui ſont du moins poſſibles, ſeroient ſans matiere : leur étendue ne feroit donc pas celle de la matiere.

Réponſe. Des eſpaces vuides ne ſeroient proprement que des eſpaces poſſibles, & non point exiſtans ; mais dont la quantité ſeroit néanmoins réellement déterminée. Les murailles opoſées & paralleles d'une chambre vuide, ne ſe pourroient pas toucher au milieu, puiſqu'elles ſeroient ſéparées aux deux bouts par toute la largeur du toit, & du pavé. Il n'y auroit cependant aucun eſpace phyſiquement exiſtant dans l'entre deux : mais elles détermineroient conjointement avec le toit & le pavé la meſure de l'eſpace, qui pourroit être produit au milieu, ſans qu'il ſe fit aucun changement dans la ſituation ou la combinaiſon reſpective de leurs parties. Or cette meſure ainſi déterminée d'une éten-

due ou d'un eſpace purement poſſible, eſt ce qu'on appelle le vuide de la chambre. Dire qu'il y a une place, ou un eſpace d'une certaine étendue, c'eſt dire uniquement qu'une certaine étendue y pourroit être placée.

Avertiſſement.

Après avoir prouvé que l'eſpace ou le lieu intrinſeque d'un corps, n'eſt que ſa propre étendue, je vais éxaminer, s'il appartient à l'eſſence de la matiere, ou s'il n'en eſt qu'une proprieté purement naturelle.

Lemme premier. Nous avons des Senſations d'étendue.

Premiere preuve. La couleur eſt inſéparable de l'étendue : Or nous avons des ſenſations de couleur, nous en avons donc auſſi d'étendue.

Seconde preuve. Le tact & la vûe ſont des ſenſations : or nous

ne voyons, & ne touchons que l'étendue ; la vûe & le tact ſont donc des ſenſations d'étendue.

Troiſiéme preuve. Quand l'ame éprouve, ou voit certaines ſenſations dans le ſommeil, l'yvreſſe, & le délire, elle croit voir comme préſens à une diſtance marquée des corps qui ne ſont point : & nous ne voyons de même que des ſenſations de l'ame, quand nous croyons voir à une certaine diſtance au-delà de la ſurface ſpéculaire d'un miroir des corps, qui n'y ſont pas ; car il eſt impoſſible de voir véritablement ce qui n'eſt point. Or des ſenſations ne peuvent faire penſer fauſſement à l'ame qu'elle voit des corps à une diſtance marquée, qu'en les lui repréſentant à cette diſtance avec leur étendue, leur couleur & leur figure. Il y a des ſenſations qui repréſentent à notre ame la diſtance des corps, leur étendue, leur couleur & leur figure ; ce que j'appelle ſenſations de diſtance, d'étendue, de couleur, & de figure.

Quatriéme preuve. Si les corps

qui existent véritablement, & que nous voyons à leur place, étoient l'objet immédiat de notre vision, il seroit impossible qu'elle subsistât sans eux. Cependant Dieu pourroit par un miracle nous la conserver en les détruisant, ou les anéantir, sans qu'il se fit aucun changement dans notre vûe, ils ne sont donc pas l'objet immédiat de notre vision ; & nous ne les voyons point par conséquent dans eux-mêmes, mais dans un milieu, qui nous les représente. Or ce milieu n'est pas leur idée : elle ne nous en représenteroit que l'essence & la possibilité ; & c'est sur tout leur existence, leur présence, & leurs accidens qui nous frappent. Ce milieu, ou l'objet immédiat de notre vision, ne peut donc être que des sensations, que les corps excitent, que nous leur rapportons, & qui les représentent avec leur étendue, leur distance, leur couleur, & leur figure. Il y a donc des sensations de distance, d'étendue, de couleur, & de figure.

OBJECTION. L'ame seroit éten-

due, si elle avoit des sensations d'étendue : elle ne differeroit donc pas de la matiere.

Réponse. L'ame a des sensations de couleur sans être colorée : elle peut donc avoir aussi des sensations d'étendue, sans être étendue. Elle reçoit ces sensations, & les corps les excitent, comme leur image. Il n'y a d'étendue que ce qui peut être représenté par des sensations d'étendue. Or elles ne peuvent representer que la matiere ; parce qu'elles representent essentiellement l'étendue idéale ou substantielle dont je parlerai bien tôt, la figure, la divisibilité &c. qui ne conviennent qu'à la matiere. Il n'y a donc que le corps d'étendu, quoique l'ame reçoive des sensations d'étendue.

Lemme second.

Les corps ne sont pas capables précisément par leur essence ; mais seulement par une de leurs proprietés naturelles de nous causer des sensations d'étendue.

Premiere preuve. Entre l'eſprit & le corps il y a une diſtance infinie ; donc il ne falloit pas moins que la puiſſance infinie du Créateur pour les faire agir l'un ſur l'autre ; donc les corps n'ont pas la vertu d'exciter des ſenſations d'étendue dans notre ame par leur eſſence ; mais ſeulement par une proprieté naturelle, ou que la volonté libre & toute puiſſante du Maître de la Nature a ajoutée par une de ſes Loix à leur eſſence.

Deuxiéme preuve. Les créatures ne dépendent pas eſſentiellement les unes des autres, mais ſeulement du Créateur ; donc elles n'ont pas par leur eſſence la vertu d'agir les unes ſur les autres ; donc les corps n'agiſſent ſur les corps, & à plus forte raiſon ſur les eſprits que par une vertu purement naturelle, ou ajoutée à leur nature ; donc ils ne ſont pas capables préciſément par leur eſſence d'exciter des ſenſations d'étendue dans notre ame.

I. COROLLAIRE ET DEFINITION.

On peut donc considérer la matiere, ou comme reduite à sa pure essence, & privée par conséquent de sa vertu purement naturelle de nous causer des sensations d'étendue qui la représentent ; ou comme ayant cette vertu ajoutée à son essence par la volonté toute puissante de l'Auteur de la nature. Je l'appelle étendue idéale ou substantielle dans le premier sens, & étendue sensible dans le second. Toute suite de matiere & de parties adossées l'une à l'autre dit essentiellement de l'étendue. Mais cette étendue, de quelque quantité qu'on la suppose, est insensible, tant qu'elle est incapable de fraper les sens, & d'exciter des sensations d'étendue, qui la représentent. On peut cependant en avoir l'idée, ou la concevoir, quoiqu'on ne puisse pas la sentir : & on la conçoit même nécessairement, dès que par une précision de l'esprit

on considere le corps dans sa pure essence, & sans la vertu naturelle de se faire sentir, ou d'exciter des sensations d'étendue, de couleur & de figure. Voilà par où j'appelle cette étendue idéale ou intelligible. Je la nomme encore substantielle ; parce qu'elle est la substance même de la matiere. Le corps a-t-il reçu de Dieu la vertu naturelle d'exciter des sensations d'étendue, qui représentent son étendue substantielle ? Dès-lors son étendue substantielle n'est plus seulement intelligible ou idéale : elle est encore sensible. Je la nomme donc étendue sensible sous ce rapport, pour la distinguer de celle qui n'est qu'intelligible : & je dis que le corps a plus ou moins d'étendue sensible, selon qu'il a la vertu d'exciter la sensation d'une plus grande ou plus petite étendue.

II. Corollaire.

Puisque l'étendue sensible des corps n'est qu'une de leurs proprié-

tés purement naturelles, l'Auteur de la nature, qui l'a ajoutée librement à leur essence, peut l'augmenter ou la diminuer à son choix, ou l'ôter même entiérement à la nature, sans en augmenter ou diminuer la substance : comme il pourroit augmenter ou diminuer la pésanteur des graves, sans les augmenter, ou les diminuer eux-mêmes. Et réciproquement il pourroit augmenter ou diminuer la substance, ou l'extension idéale des corps, sans en augmenter ou diminuer l'extension sensible ; c'est-à-dire sans leur donner la vertu d'exciter la sensation d'une plus grande étendue, ou sans les réduire au contraire à ne pouvoir plus exciter que la sensation d'une étendue plus petite.

III. Corollaire.

Par la même raison Dieu peut encore conserver aux corps l'arrangement ou la situation respective des parties, qui les composent en

augmentant ou diminuant leur extenſion ſenſible ; de même qu'il pourroit rendre les graves plus ou moins peſans , ſans faire aucun dérangement dans leurs parties. En effet quelque combinaiſon de parties qu'on ſuppoſe à la matiere , cet arrangement ne ſeroit jamais capable d'exciter par ſon eſſence des ſenſations d'étendue dans notre ame , ou de donner une étendue ſenſible à la matiere : donc l'étendue ſenſible n'eſt pas une ſuite néceſſaire , mais ſeulement naturelle de la combinaiſon , ou de la ſituation reſpective des parties : donc Dieu n'a pas beſoin de troubler cette combinaiſon , pour augmenter ou diminuer , ou même anéantir totalement l'extenſion ſenſible de la matiere : c'eſt-à-dire qu'en augmentant ou diminuant l'extenſion ſenſible des corps , il pourroit laiſſer toujours entre leurs ſurfaces oppoſées les mêmes parties arrangées l'une après l'autre de la même façon , & les mêmes pores entremêlés : de même qu'il

ne ſe fait aucun changement dans la ſituation reſpective des parties d'un même corps, lorſqu'il nous ſemble s'étendre ou ſe reſſerrer ſelon la qualité des verres que nous avons devant les yeux, ou de nos yeux mêmes.

IV. PROPOSITION.

Les corps ont par leur eſſence un eſpace idéal : mais l'eſpace ſenſible, ou celui que nous voyons, que nous marquons, que nous meſurons &c ; n'eſt qu'une de leurs propriétés purement naturelles ; & Dieu peut leur en faire occuper plus ou moins, ou les en tirer même entiérement, ſans augmenter ou diminuer leur ſubſtance, & ſans faire aucun changement dans la ſituation reſpective de leurs parties.

Preuve. Par la troiſiéme propoſition l'eſpace des corps n'eſt que leur propre étendue : donc leur étendue idéale fait un eſpace idéal, & leur étendue ſenſible un eſpace

ſenſible. Or par les corollaires du Lemme précédent les corps ont par leur eſſence une étendue idéale ; & l'étendue ſenſible n'eſt qu'une de leurs propriétés naturelles que Dieu peut augmenter ou diminuer, ſans changer ni la quantité de leur ſubſtance, ni l'arrangement de leurs parties ; donc l'eſpace ideal eſt de l'eſſence des corps ; & l'eſpace ſenſible n'eſt qu'une de leurs propriétés naturelles que Dieu peut augmenter ou diminuer &c. En effet qui dit matiere, dit formellement ou équivalemment un centre & des bords, des parties placées au milieu, & d'autres aux extrémités. Or elles ne peuvent être placées que dans le lieu ou l'eſpace ; donc qui dit matiere dit eſſentiellement un lieu ou un eſpace. Mais cet eſpace que je nomme ſubſtantiel, parce qu'il eſt la ſubſtance ou l'eſſence même de la matiere, cet eſpace, dis je, n'ayant point par lui-même la vertu d'exciter dans nos ames des ſenſations d'étendue ou d'eſpace, qui le re-

présentent, est purement idéal ou intelligible de sa nature, & insensible comme les esprits, avec cette seule différence que l'espace est propre, & non pas l'esprit à devenir sensible, par la raison que j'ai dite dans la réponse à l'objection du Lemme premier.

L'espace sensible n'est donc pas de l'essence des corps, mais une propriété que l'Auteur de la nature a ajoutée par une de ses loix à leur essence, pour nous faire éprouver leur existence, leurs effets, leur grandeur relative, &c: & il pourroit par conséquent leur faire occuper plus ou moins de cet espace, sans faire aucun changement ni dans la quantité de leur substance, ni dans la combinaison respective de leurs parties.

Suarès avoit compris cette vérité, mais il l'avança sans preuve. Bellarmin qui l'a conçut aussi, entreprit de la prouver; mais il y réussit mal. Il falloit les principes de la nouvelle Philosophie pour en venir à bout.

Premiere objection. Les petits corps insensibles ont un espace ; & n'ont pourtant pas d'étendue sensible. L'espace des corps ne consiste donc pas dans leur extension sensible.

Réponse. L'étendue de ces petits corps est sensible au même sens que leur espace. Réunie avec une quantité d'étendues égales proportionnée à la grossiéreté de nos sens, elle feroit avec elles un tout sensible. Vous en pourriez unir une infinité de semblables, qu'il n'en résulteroit pas une étendue sensible ; si chacune prise séparément n'avoit aucune vertu de se faire sentir.

Seconde objection. L'espace que nous voyons est celui du monde : or tout corps est essentiellement en quelque endroit ou quelque espace du monde ; donc l'espace que nous voyons, ou l'espace sensible est essentiel à la matiere.

Réponse. J'ai prouvé que l'espace sensible n'étoit qu'une proprieté naturelle de la matiere. Donc

les corps ne sont pas essentiellement, mais seulement par une loi de la nature dans cet espace visible, que nous appellons l'espace du monde. Réduits à leur pure essence ils ne seroient dans aucune partie de cet espace sensible, mais uniquement dans eux-mêmes, ou dans leur espace purement idéal, comme les esprits dans leur intelligence.

Instance. L'espace sensible est celui que nous voyons. Or nous voyons l'espace substantiel, ou la substance même de la matiere: donc l'espace sensible n'est que la substance de la matiere.

Réponse. On ne peut voir que ce qui est visible. Or l'espace substantiel n'est pas visible par lui-même, mais seulement par une de ses propriétés naturelles; donc nous ne le voyons pas tel qu'il est dans sa pure essence, mais comme joint à une propriété naturelle qui le rend visible. Supposons en effet que Dieu augmente ou diminue la substance des corps sans

rien changer dans leur extension, ou leur espace sensible, comme il le peut faire par le second corollaire du Lemme second : malgré cette perte ou cet accroissement de leur substance, nous la verrions toujours avec le même espace sensible ; puisqu'elle l'auroit conservé par la supposition. Donc nous ne la voyons pas telle qu'elle est par elle-même, mais telle que la rend l'extension sensible ajoutée à son essence.

ARTICLE XLVIII.

ELOGE HISTORIQUE DU P. Pierre Brumoy de la Compagnie de Jesus.

LE P. Pierre Brumoy nâquit à Rouen au mois d'Août de l'année 1688. & entra au Noviciat des Jesuites de Paris le huitiéme de Septembre 1704. Au mois d'Octobre 1706. il commença sa Philosophie ou College de Louis le Grand, & en 1708. il fut en-

voyé à Caën pour y enseigner les Humanités. Il revint à Paris en 1713. pour y achever ses études, & se disposer à entrer dans les Ordres Sacrés, puis il passa quelques années en Province, & y professa la Rhétorique. En 1722. il fut rappellé à Paris, où on le chargea de l'éducation de M. le Prince de Talmont ; il commença aussi dès lors à travailler à nos Mémoires, & il n'a discontinué ce travail qu'en 1739.

On peut juger du progrès, qu'il avoit fait dans ses premieres études par le recueil de ses Poësies, & de ses autres pieces détachées, imprimé depuis deux ans chez Coignard, & par les Traductions de plusieurs Harangues du P. Porée, que l'on trouvera dans le recueil des Ouvrages de ce grand Orateur. Ordinairement les esprits les plus délicats, ne sont point les plus laborieux ; comme ils se contentent plus difficilement, le travail leur coûte davantage, & quand ils n'y sont pas excités par des mo-

tifs supérieurs, ils ne s'y livrent, ou plûtôt ils ne s'y prêtent, que par humeur, ou par goût. Le P. Brumoy travailloit par devoir, & par une noble émulation, & quoiqu'il ne fût pas d'une forte compléxion, son courage, aidé d'une grande facilité, ne lui permit jamais de prendre d'autre repos, que le changement de travail.

Aussi pendant les dix-sept années, qu'il a presque toujours fourni à nos Mémoires, & dont il a encore employé six ans à professer les Mathématiques, il a donné au Public en 1724. la *Vie de l'Impératrice Eléonore*, Mere des deux derniers Empereurs, tirée de celle, que le P. Ceva avoit écrite à Milan, & elle fut imprimée à Paris chez Briasson: le *Théatre des Grecs*, en trois Volumes *in*-4°. chez Coignard; presque tout le troisiéme Volume de l'*Histoire des Révolutions d'Espagne*; dont Rollin Fils a fait deux Editions en assez peu de tems; plusieurs petits Ouvrages, ausquels il n'a point mis son nom, & l'on va mettre

 incef-

inceſſamment deux Volumes de l'*Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane*, dont il a achevé le premier, & compoſé tout le ſecond.

Quant au mérite de ces différens Ouvrages, le Public nous a diſpensé d'en faire l'Eloge ; l'accueil, qu'il a fait à tout ce qui eſt ſorti de la plume du P. Brumoy, eſt un fort préjugé que ſon nom paſſera à la Poſtérité avec ceux des Ecrivains, qui ont fait le plus d'honneur à notre Siécle. Nous convenons néanmoins que dans le recueil des premiers fruits de ſes Etudes il y a des Pieces, qui n'auroient dû paroître au jour, que pendant ſa jeuneſſe. On les auroit reçues avec plaiſir comme des eſſays, qui annonçoient un très-beau génie ; mais elles ſont venues trop tard : la réputation, que leur Auteur s'étoit acquiſe, & les autres Pieces, dont elles ſont accompagnées, leur ont fait tort. Le P. Brumoy en les produiſant ainſi au grand jour à contre tems, a-t-il été entraîné par cette inclination, que plus d'un

grand Auteur a eu la foiblesse de témoigner pour ses premieres productions ? Ou est-ce un effet de sa complaisance pour les Libraires ; qui s'imaginant que tout passeroit à l'ombre de son nom, n'ont cherché que leur interêt, en multipliant les Volumes ? Tous ceux, qui ont connu le P. Brumoy sçavent qu'il étoit le plus complaisant des hommes.

On pourroit faire plusieurs Volumes de ce qu'il y a de lui dans nos Mémoires, & cela seul, si on le connoissoit, suffiroit pour donner de lui une grande idée à quiconque sçait juger du mérite de ce genre de Littérature. Pour nous, qui avons été témoins de son travail, nous étions toujours surpris de la facilité, avec laquelle il approfondissoit les Ouvrages les plus sçavants, & les plus Systématiques en aussi peu de tems, qu'il en falloit pour les parcourir ; de sa justesse à en saisir au premier coup d'œil le fort & le foible, de l'exactitude, de l'ingénieuse élégan-

ce, de la précision, & de la maniere modérée & toujours obligeante, dont il en faisoit la critique, & en donnoit une idée exacte.

On nous dispensera de parler ici du *Théatre des Grecs*; Ouvrage parfait & unique en son genre, & capable seul d'immortaliser son Auteur. Aussi a-t-il été reçu du Public avec un applaudissement & des Eloges, ausquels nous ne pouvons rien ajoûter.

Le dernier Episode du second, & le premier du troisiéme Volume *de l'Histoire des Révolutions d'Espagne*, commencée par le P. d'Orléans, sont d'un Auteur, (*a*) qui n'a paru sur le Théatre de la Littérature, qu'autant de tems qu'il falloit, pour le faire infiniment regretter. Le reste est du P. Brumoy, & c'est avec *la Vie de l'Impératrice Eléonore*, son coup d'essay dans le genre Historique. Il y fait voir qu'il pouvoit figurer avec honneur à côté de l'ingénieux Hist-

(*a*) Le P. Pierre Joseph Arthuys.

torien des Révolutions d'Angleterre.

Nous ne préviendrons point le Public sur les deux Volumes de l'*Histoire de l'Eglise Gallicane* ; qui seront incessamment mis sous la presse. Le P. Fontenay avoit composé le premier, lorsque le cinquiéme de Janvier 1740. il fut frappé d'une Paralysie, qui a mis hors de combat un de nos bons Ecrivains ; mais pour le mettre en état de voir le jour, il y avoit encore bien à travailler, & c'est par où le P. Brumoy, chargé de lui succéder, a commencé : tout le second est de lui seul, & si l'on en doit croire des Personnes aussi respectables par leur capacité, que par leur caractere, qui l'ont examiné, il est digne de toute la réputation de son Auteur.

Le P. Brumoy étoit occupé de ces différents travaux, dans le même tems, qu'il professoit les Mathématiques : Cependant on eût dit qu'il s'étoit livré tout entier àcet emploi. Aussi avec tout ce qu'il faut

pour exceller dans cette Science, la ſeule, qui nous conduiſe ſûrement au vrai par la force de l'eſprit humain, il avoit un talent ſingulier pour l'enſeigner, & la faire même goûter à ſes Eleves. Il eſt vrai qu'il ne ſe refuſoit jamais à rien, quand il s'agiſſoit de leur faciliter une Etude, dont les commencemens ſont ſi épineux ; mais il trouvoit dans la bonté de ſon cœur un vrai dédommagement à ce qu'un ſi pénible exercice a de dégoûtant & de dur, ſur-tout à un certain âge.

En effet nous pouvons avancer, ſans craindre d'être contredits, que perſonne n'a connu le P. Brumoy, qui n'ait fait l'Eloge de ſon cœur, & qui n'ait été charmé de ſon caractere. On étoit convaincu que de lui préſenter une occaſion de rendre ſervice à quiconque, ſans diſtinction, c'étoit l'obliger lui-même. On n'ignoroit pas non plus qu'il jugeoit aiſément du cœur des autres par le ſien, qu'il ne lui venoit pas à l'eſprit de ſe mettre en

garde contre qui que ce fût, & qu'il auroit eu bien de la peine à entrer en défiance contre ceux-mêmes, qui l'auroient voulu tromper.

Rien de plus aimable que lui dans la Société: sa conversation avoit quelque chose de si simple, & de si ingénu, qu'on avoit peine d'abord à y reconnoître l'Auteur de tant d'ingénieux Ouvrages. Mais on ne pouvoit se défendre de l'aimer, & l'estime suivoit de près l'amitié; car à travers cette ingénuité & cette simplicité, qui lui étoit naturelle, il laissoit bien-tôt échaper, sans qu'il le voulût, de ces saillies heureuses, de ces traits vifs & brillants, qui décelent un beau génie, & lorsque l'entretien tomboit sur quelque point d'érudition, il montroit tant de capacité, un jugement si solide, une critique si saine, qu'on ne se lassoit point de l'entendre parler.

Il est aisé de juger qu'avec un naturel si riche, un homme, qui n'avoit point de passions, & qui

avoit quitté le Monde, avant que d'en connoître le danger; qui a passé près de trente-huit ans en Religion, toujours occupé des Devoirs de son état, & d'Etudes sérieuses; à qui on n'a jamais entendu rien dire, qui blessât tant soit peu la charité, a du mener une vie bien innocente, le P. Brumoy étoit d'ailleurs pénétré des plus grandes maximes du Christianisme, fort attaché à son Etat, & on remarqua toujours en lui beaucoup de délicatesse de conscience. C'étoit le fruit de cette enfance spirituelle, que le Sauveur du Monde a tant recommandée à ses Disciples, qu'on admiroit en lui, & qui bien loin de contraster, fait un très-bel assortiment avec un esprit supérieur; qui ne sçauroit produire que des vertus vrayes, solides & aimables, & qui est trop universellement chéri des hommes, pour ne l'être pas aussi de Dieu.

Tel étoit le P. Brumoy, & tel un grand nombre de personnes du premier rang, & du premier mé-

rité l'ont connu. Nous nous flattions de le posséder encore longtems, lorsque sur la fin du mois de Mars il fut attaqué d'une fiévre maligne, qui porta d'abord à la tête, & ne lui laissa pendant trois semaines que quelques intervalles de connoissance, dont il profita pour se mettre en état de paroître devant Dieu. Le 16. d'Avril, dans le tems qu'on croyoit entrevoir quelque lueur d'espérance de le voir bien-tôt hors de danger, il tourna tout d'un coup à la mort. On ne douta plus que le dépôt ne fût formé dans la tête, & on ne put lui administrer que le Sacrement de l'Extrême-Onction. Il fut dans ce triste état, jusqu'au dix-sept, qu'il expira vers les deux heures après midi, ne nous laissant d'autre consolation, dans une perte si sensible, que de voir nos regrets accompagnés de ceux du Public.

ARTICLE XLIX.

ECLAIRCISSEMENS Géographiques ſur l'Ancienne Gaule, précédés d'un Traité des Méſures Itinéraires des Romains, & de la Lieue Gauloiſe. Par M. Danville *Géographe ordinaire du Roi. A* Paris *chez la* Veuve Etienne *rue S.* Jacques. 1741. *Vol. in-12. près* 500. pages.

AUtant que la Géographie moderne & ordinaire eſt amuſante & curieuſe, autant la Géographie ancienne & ſçavante eſt difficile & épineuſe pour ceux qui veulent bien s'en faire auſſi une curioſité, & un amuſement, ou une occupation. Les Sçavans ſe font aſſez volontiers un amuſement des épines & des plus ſérieuſes occupations. Ces Epines ont leurs Roſes. L'Etymologie d'un nom moderne dérivée d'un nom ancien qui s'y rapporte de près ou de loin, un Paſſage Grec ou Latin qui dit, à

l'aide du Commentaire, un mot favorable à l'opinion qu'on défend, une conjecture qui, ſans preuve, ou avec un commencement de preuve, rit un peu à l'eſprit, conſolent de bien des travaux, & encouragent à bien des recherches. Le plaiſir de ſçavoir, & ſur-tout d'inventer & de ſçavoir le premier, eſt un plaiſir délicieux pour l'eſprit & pour l'amour propre. Mais il faut l'avoir goûté pour le ſentir.

La Géographie moderne, celle même de notre Pays, n'eſt point auſſi facile qu'on voudroit ſe le perſuader. Il n'y a gueres que les Habitans d'un Pays ou d'un Canton qui le connoiſſent un peu exactement. Nous avons dans la France la mieux connue, mille poſitions de Villages, de Territoires, de Rivieres qui n'ont rien d'exact. Qu'on juge par-là de la difficulté qu'il y a de connoître la Géographie Ancienne. Tous les noms ſont changés avec les langues; & ſouvent le changement eſt total ſans laiſſer aucune priſe à l'Etymologie.

Comment retrouver Orléans dans le nom de *Genabum* que César lui donnoit ?

A tous momens l'ancienne Gaule se dérobe au Parallele qu'on entreprend d'en faire avec la moderne. Avant Nicolas Samson qui sçût mettre en œuvre bien de bons Mémoires, & le talent singulier qu'il avoit pour son métier, ce Parallele étoit fort imparfait, si toutesfois il étoit commencé. Ce grand homme jouira longtems de la gloire de la Primauté, non-seulement pour le tems, mais pour la bonté du travail.

M. de Valois en travaillant d'après lui, l'a quelquefois bien relevé; mais il ne l'a pas toujours surpassé. M. Danville a raison d'insinuer, sur-tout avec la modestie dont il le fait, qu'un Géographe de profession a beaucoup davantage en ce genre sur un simple Sçavant. Un Géographe de profession est un Sçavant sans difficulté, d'autant plus expert dans son Métier, que c'est son Métier; au lieu qu'un

Sçavant, ſoit Hiſtorien, ſoit Critique, ſoit bel Eſprit qui fait ſon capital d'autre choſe, peut rencontrer quelquefois bien ſur un point particulier de Géographie ; mais ne ſçauroit atteindre communément à la juſteſſe, & à l'univerſalité de critique en ce genre auquel il ne ſe prête qu'en paſſant, comme le fait quelqu'un qui s'y conſacre tout entier.

Le dévouëment de M. Danville pour ſon Art, avec ce que nous avons déja de lui, nous fait attendre une grande perfection de ſa part pour la Géographie ancienne & moderne. Nous ſommes charmés de le voir ici s'enfoncer dans ce que l'Antiquité a de plus ténébreux, & s'y meſurer noblement, & non ſans ſuccès, avec les Sçavans les plus verſés dans l'Antiquité.

Après une Préface fort judicieuſe, le Livre débute par un Traité ſur les Méſures Itinéraires des Romains, & ſur la lieue Gauloiſe. On comprend bien que ce Traité des Méſures Itinéraires des Romains

& des Gaulois est, de droit, préliminaire à tout ce qu'on peut vouloir statuer sur la partie Géographique des Pays qui nous intéressent le plus. Mais on doit comprendre en même tems qu'il n'y a peut-être rien de plus difficile au Monde que d'établir quelque chose de fixe sur des Mésures, soit Itinéraires, soit autres.

Le Projet de ramener toutes les Mésures à une, a de tout tems été aussi chimérique que celui de faire parler à tous les hommes une même langue ou, pour remonter tout d'un coup à la source, que de réunir toutes les têtes à un même avis, en abolissant cet ancien Proverbe, *quot Homines tot Sententiæ.* Car on diroit peut-être avec la même vérité, *quot Homines tot Mensuræ*, autant d'Hommes autant de Mésures, parce qu'autant y a-t-il de manieres d'estimer, d'évaluer, d'apprétier les choses, de les voir même, de les entendre, de les toucher, de les manier.

Il semble donc qu'il doit être

plus que difficile de fixer le mille des Romains, & la lieue des Gaulois qui n'avoient peut-être eux-mêmes rien de fixe que le nom à cet égard. Car aujourd'hui même celui qui voudroit fixer les Mésures de l'Europe, & même celles de la France toute seule, n'y trouveroit pas peu d'embarras, malgré les soins infinis qu'on a pris sous les derniers regnes pour determiner les lieuës, les toises, les pieds & tout ce qu'il y a de plus utile & de plus usuel,

On ne fixe en effet que les noms par tous ces soins : mais les especes, les realités & les choses mêmes sont toujours au courant du Commerce & du caprice, c'est à dire de la Versatilité de l'esprit & de la liberté. La Pistole par exemple & la livre sont fixées. Mais avons nous aucune sorte d'espece qui réponde juste à leur valeur ? il en est de même de toutes les autres sortes de mesures & de fixations.

Ceux qui se font de cette Richesse de la nature ou de l'art,

de cette fecondité de l'esprit, de cette noble liberté du cœur un sujet de torture & de travail sont à plaindre : il y a plus de Philosophie & de satisfaction à l'admirer, de plus près ou de plus loin.

Cependant ces fixations & ces Projets de reduction des choses les plus diverses à l'unité, sont dans le bien de la chose. Et le Philosophe le plus indolent doit aussi les faire entrer dans l'objet complet de son admiration. La nature est une & simple dans le sein de ses plus grandes profusions ; & nos plus grands écarts partent toujours d'un Point fixe auquel des esprits Sages sont bien de tems en tems de les ramener, sans quoi la liberté dégénéreroit en effet en caprice, & le cahos le plus informe deviendroit l'effet du plus aveugle hazard.

Ces *noms* seuls qui restent, ces *mésures Idéales* servent très-bien de points fixes, & comme disent les Géometres, de *communs Dénominateurs* aux calculs les plus compliqués & les plus épineux ; parce que

dans quelques écars qu'on donne; on roule toujours autour du point fixe duquel on eſt parti, & duquel on a ſoin de ſe raprocher de tems en tems. On peut croire que les Romains, vû la ſolidité dont ils ſe piquoient dans leurs Monumens, dans leurs chemins, & dans tous les arrangemens de leur politique Militaire, & de leur Gouvernement abſolu, étoient moins mobiles dans leurs Itinéraires publics, & dans les Méſures qui s'y rapportoient.

Telle étoit la ſolidité & l'eſpece d'immobilité de leur génie à cet égard, que dès qu'ils ajoûtoient quelque Ville, Territoire, Province ou Nation à leur Empire ils y étendoient auſſi-tôt leurs grands chemins, qu'ils avoient ſoin d'étiqueter en quelque ſorte du ſceau de l'Empire, par des *Colonnes milliaires*, c'eſt-à-dire diſtantes d'un mille, ce qui réduiſoit les Méſures uſitées dans les Provinces à une grande uniformité avec celles de la Capitale. On retrouve encore en pluſieurs Cantons d'Italie, de France même

plusieurs Lieux, Villages ou Bourgades, qui du nom des Colonnes milliaires voisines s'appellent *Tierce*, *Quarte*, *Quinte*, *Sexte &c.* Ce sont-là des secours pour l'évaluation de ces *milles* qui ne laissent pas d'avoir des difficultés. M M. Sanson évaluoient le *mille* Romain sur le pied de 60. au degré du Méridien, en faisant répondre à ce nombre de milles 480 stades. Ils confondoient le mille ancien avec le *mille commun d'Italie* qu'on compte en effet de 60. au degré.

Mais cette évaluation de 60. milles au degré paroît n'en pas remplir la juste étendue; & par de nouvelles discussions on a trouvé depuis Sanson qu'il falloit compter 75. milles au degré, en prenant pour la mesure de ce degré 57060. toises, ce qui donne au mille 761. toises au lieu de 951. qu'il auroit par la premiere évaluation.

Pour parvenir à la juste fixation de ce *mille*, M. Danville a d'abord examiné le mille dont les Arpenteurs Romains usent actuellement, lesquels le donnent comme une mé-

ſure qu'ils tiennent de l'Antiquité. Or ce mille moderne vaut environ 764. de nos toiſes. Notre judicieux Auteur ne ſe preſſe point d'adopter cette Méſure, & par des confrontations avec d'autres Méſures connues, il la trouve un peu forte. Il parcourt tous les Elémens du mille, le *Palme*, le *Spithame*, le *Pan*, & ſur-tout le *Pied*, qui paroît avoir été de tout tems la méſure la plus uſuelle, & la plus exacte.

Par l'intégration de ces Elémens, l'Auteur arrive à quelque choſe d'un peu plus fort encore que par la décompoſition des entiers en plus grandes parties. Ce qui nous fournit une refléxion que nous croyons utile dans ces ſortes de calculs. Les Marchands en détail vendent toujours plus cher que les Marchands en gros, & ils le doivent, parce que les erreurs des calculs ſont toujours plus fortes ſur de petites, que ſur de grandes parties, quand ce ne ſeroit que parce que plus il y a de parties, plus il y a d'erreurs, & d'erreurs en

excès plûtôt qu'en défaut ; Par la même raison toute simple qu'une piece d'or, d'argent, de bois ou de toute autre matiere, occupe toujours plus de volume, à mésure qu'elle est divisée en plus petites parcelles. Le calcul intégral des Géometres n'est parfait, que parce que dans l'intégration, ou assemblage de leurs Elémens, ils en négligent les différences infiniment petites.

Cette discussion du *mille Romain* ne seroit pas complette sans celle du *Stade Grec*, dont il en falloit 8 pour un mille Romain. Le Stade avoit, selon Pline, cent-vingt-cinq pieds Romains, d'où resultent 755 toises 3 pieds 4 pouces pour le mille : ce qui s'accorde assez avec les autres évaluations. Le Stade Grec contenoit 600 pieds Grecs : & le pied Grec étoit au pied Romain comme 25 à 24. La *Parasange* est aussi discutée ; & jusqu'au *Werst* de Russie que M. Danville prouve fort bien n'être que le mille ac-

tuel des Turcs, de qui les Moſcovites l'ont reçu par le Commerce des Grecs, dont ils tiennent la Religion ; les caractéres, & beaucoup d'uſages particuliers. Il faut 71. Werſt & demi de Ruſſie, & autant de milles de Turquie, pour un degré.

L'Auteur vient à la lieue Gauloiſe : c'étoit la meſure ancienne des Gaulois comme les Stades étoient celles des Grecs, les milles des Romains, les Schenes des Egyptiens, les Paraſanges des Perſes ; & ce nom de lieue paroît être de toute Antiquité. Son étendue étoit de 1500. pas, ou d'un mille & demi, c'eſt-à-dire de 1133. toiſes 1. pied & demi. La ſupputation par lieues s'eſt toujours ſoutenue ſous les Romains dans toute la France, excepté dans la Gaule Narbonoiſe qui étoit une Province toute Romaine.

Cette diſtinction donne lieu d'en faire une autre fort honorable à la France, s'il faut en croire M. Danville, la France étoit policée avant

que les Romains l'ajoûtaſſent à leur Empire. Elle avoit ſes grands chemins, déja étiquetés par des Colonnes de pierre, où les lieues étoient numérotées avec toute l'exactitude ſans doute, dont auroient pu ſe piquer les Romains. C'eſt Camden Anglois qui invite les François à croire que le mot *Leuca*, ou *Leuga* eſt dérivé de *Leach* qui ſignifie pierre, comme le mot Anglois *League* qui ſignifie la lieue paroît en venir.

M. Danville trouve fort ſubtilement que le mille le plus uſité en Angleterre pour la meſure des chemins, ſe rapporte de très-près à l'ancienne lieue Gauloiſe. Notre lieue au contraire d'aujourd'hui ne s'y rapporte plus, ſi ce n'eſt en ce qu'elle en eſt le double. Elle nous vient des Germains qui ont conquis les Gaules, leſquels comptoient par raſtes. Or la raſte Germanique étoit double de la lieue Gauloiſe. Mais en nous donnant leurs raſtes, ils les laiſſerent, & prirent eux-mêmes, nos noms de

lieues : il y a une biſarrerie infinie dans les choſes de ce monde, dont nous ne ſommes pas à portée de connoître les vraies raiſons. Les Germains en nous donnant leurs raſtes, les perdirent ou les doublerent en doublant nos lieues : car la raſte de Germanie devint double de la lieue Gauloiſe transformée en raſte. Et même le nom de raſte s'eſt perdu en Germanie, & l'on y compte par milles, doubles toujours de nos lieues. M. Danville ne donne que comme une conjecture que le nom de *raſte* qui paroît perdu pourroit bien s'être conſervé, non ſans altération, dans celui du *Werſt* de Ruſſie.

Cet Auteur termine ſa Diſſertation par une réflexion fort naturelle. Il eſt ſurpris que les grands chemins qui ſont en France, ne ſoient pas diviſés en lieues, & même en demi-lieues, par des colomnes pareilles aux milliaires des Romains. Il ſeroit étonnant que les anciens Gaulois euſſent été à cet égard mieux policés. Nous avons

idée d'avoir vû dans des Provinces éloignées de Paris, & vers les Frontieres de l'Eſpagne, dans des Pays aſſez ſauvages, des Guides plantés d'eſpace en eſpace, où les diſtances des Villes ou Bourgades, ſont marquées avec la direction des chemins qui y ménent. Quelque ſauvages que ſoient ces Pays, une pareille économie marque toujours qu'ils ſont habités par des hommes; & Platon les y auroit reconnus encore mieux à des calculs articulés, qu'à des figures géometriques.

Suivent les éclairciſſemens géographiques ſur l'ancienne Gaule. Le premier eſt une Diſſertation ſur *Genabum*, ancienne Ville des peuples Carnutes, avec l'explication des voies Romaines, qui paſſoient dans l'Orléanois & dans le Berry. Après les Preuves de M. de Vallois, & la confirmation que M. Lancelot y avoit ajoutée dans le huitiéme volume de l'Académie des Belles Lettres, on ne doutoit plus que le *Genabum* de Ce-

ſar ne fût la Ville même d'Orleans d'aujourd'hui.

Mais M. l'Abbé Lebœuf vient d'infirmer toutes ces preuves, & de donner l'excluſion à la Ville d'*Orleans*, en faveur de celle de *Gien*, dont le nom ſe rapporte en effet un peu mieux à celui de *Genabum*. Il ſemble que dans ces ſortes de recherches, la convenance des noms doive être d'un grand poids; & MM. de Valois & Lancelot doivent avoir eu de fortes raiſons pour s'en écarter en cette occaſion. Ces raiſons ſont ſi fortes, que malgré la foibleſſe où M. l'Abbé Lebœuf a ſçu les réduire, M. Danville entreprend de les relever de cet échec.

Et d'abord il s'attache à la principale & au caractere diſtinctif du *Genabum* de Ceſar, ſelon lequel c'étoit une Ville du territoire des Carnutes, *Genabum Carnutum*, & non ſeulement ſelon Ceſar, mais ſelon Strabon, Ptolemée & d'autres qui le nomment les uns *Cenabum*, les autres *Genabum*; ce qui

 n'y

n'y met non plus de difference qu'en mettent les anciens Auteurs entre *Cebenna* & *Gebnena*, les *Cevennes.*

Autre caractere du *Genabum Carnutum*, est que Cesar & les divers Auteurs le placent sur la Loire, vers le milieu de son cours, & en font sur-tout le principal Marché, & le grand magazin des Carnutes. On voit encore un grand chemin des Romains, de Chartres à Orleans ; & on le nomme dans le Pays, *Chemin de Cesar.*

Gien est du Diocese d'Auxerre, qui passe pour avoir fait partie du territoire des *Senonois*, & non des *Carnutes*. Gien est à plus de 30. lieues de Chartres, & ne paroît pas trop propre par-là à être l'*Emporium* des Chartrains. Son nom latin le plus ancien est *Giemus*, *Gaiomus*, *Giomus*, *Gyanum*, *Gienum*. Ces noms n'ont point trop de rapport avec *Genabum*. M. Lancelot remarque que M. de Valois « a » autant de raison de croire que » le surnom de *Guépins*, qu'on

» donne aux *Orleanois*, peut venir
» de *Genapini* ou *Genabini*, comme
» les Habitans de *Gien* trouvent
» de la reſſemblance entre le nom
» de leur Ville & celui de *Gena-*
» *bum*.

Le grand uſage que M. Danville a des matieres topographiques, le met en état d'en manier les actes de toutes les ſortes avec beaucoup d'intelligence & de ſupériorité. L'Itinéraire d'Antonin & la Table de Putinger lui donnent des routes de Briare à Paris, & à Tours, en paſſant par *Cenabum*, qui s'y trouve aſſez juſte au point d'Orleans, à l'excluſion de Gien, qui étant éloigné de Chartres de 30 lieues, ne ſçauroit ſe trouver aux mêmes points de diſtance relative à Briare, à Tours & à Paris.

M. l'Abbé Lebœuf ne laiſſe pas de défendre ce point avec beaucoup de ſagacité : mais notre Auteur fait des efforts de critique tout à fait admirables pour le repouſſer : il fortifie ſon terrain de toutes parts,

Il fait voir qu'Orleans étoit une Ville tout-à-fait considérable sous l'Empire Romain, que son nom de *Cenabum* étoit si illustre que celui qu'*Aurelien* lui imposa ne prévalut sur son nom Celtique que long-tems après cet Empereur; qu'Orleans étoit au concours ou au centre de 7 à 8. voies publiques ou grands chemins.

M. Danville se jette tout de suite dans l'examen détaillé du texte & des marches de Cesar, & par des explications & des discussions fort justes, il conserve à Orleans son ancien nom Celtique de *Genabum.* Il ôte à Auxerre, en chemin faisant, le voisinage de *Vellaunodunum*, dont M. Leboeuf voudroit bien mettre en possession sa Ville favorite. La marche de Monsieur Danville ressemble un peu à celle de César. Il fait main-basse sur les noms déplacés, & les fait rentrer dans leur ordre géographique, comme César le faisoit sur les Villes, & les territoires qui s'étoient dérangées de l'alliance ou soustrai-

tes à la domination des Romains.

En diſcutant les voies ou grands chemins de l'Orleanois, M. Danville a été obligé d'en diſcuter bien d'autres. Il explique auſſi celles du Berri. Suit la Diſſertation ſur *Bibracte*, ancienne Ville des Peuples *Æduens*, avec l'explication des voyes Romaines qui paſſoient par le Territoire de ces Peuples.

Les Eduens étoient le Peuple le plus célébre & le plus puiſſant de l'ancienne Gaule. On eſt pourtant fort partagé ſur la Ville qui en étoit la Capitale. Le nom n'en eſt pas douteux ; elle ſe nommoit *Bibracte* : Mais la poſition n'en eſt point connuë, & il n'en reſte point de trace bien marquée, à moins que ce ne ſoit *Autun* lui-même, dont le nom *Auguſtodunum* auroit comme anéanti celui de Bibracte, ou plutôt la Ville dont ce nom étoit en poſſeſſion, en la lui raviſſant ſi bien qu'il eſt demeuré comme en l'air, ſans tenir à rien qu'au papier qui nous l'a conſervé. Ce-

la ſeul ſembleroit prouver que *Bibracte* & *Auguſtodunum* ne ſont que la même Ville d'*Autun*. C'eſt ce que M. Danville entreprend de prouver.

Il faut que la choſe ſoit difficile, puiſqu'un ſi grand nombre d'Auteurs célébres ſe ſont partagés là-deſſus, & s'y ſont conſumés en efforts de critique, de contre-critique, & de raiſonnemens ſyſtematiques, ſçavans & ingenieux. Le ſingulier ſeroit que les divers Auteurs parlant de *Bibracte* & d'*Auguſtodunum*, & les déſignant ſouvent par les mêmes caracteres de Ville riche, puiſſante, Capitale même des *Eduens*, aucun n'eût dit que le *Bibracte*, dont il parloit étoit l'*Auguſtodunum*, ou que celui-ci étoit celui-là. Ne faut-il qu'une ſi légere omiſſion pour exciter les guerres les plus vives entre les Sçavans? & la ſuppreſſion d'un petit mot doit-elle être rachetée des plus amples Diſſertations, & ſouvent des Livres les plus étendus? La vie eſt

courte, & ces discussions sont longues. C'est dommage.

M. Danville rapporte des passages de Strabon, & d'autres dans lesquels *Bibracte* & *Augustodunum* paroissent Capitales des Eduens presqu'en même tems, & à deux ou trois années de difference au plus. Les grandes villes, les Capitales ne s'anéantissent & ne s'élevent point en si peu de tems, sur les ruines les unes des autres, à moins que la terre n'engloutît l'une pour faire sortir l'autre tout de suite de son sein. Et cela même ne manqueroit pas d'être remarqué & bien répété dans l'histoire. Un nom tout au plus peut avoir ce sort là. Sous *César*, *Autun* se nomme *Bibracte*; sous *Auguste* tout d'un coup il se nomme *Augustodunum*. Cela est après tout assez naturel. L'Empire d'Auguste fut assez éclatant pour faire oublier le nom de Bibracte. Sans *Auguste*, *Autun* ne seroit peut-être encore que *Bibracte*; mais sans *Cesar* c'en étoit fait, sans doute

de *Bibracte*, & nous ne connoîtrions qu'*Augustodunum.*

Ce qui a fait ici de la difficulté & fondé une diversité de sistêmes, est qu'à quelques lieues d'Autun un Village nommé *Beuvrai*, donne lieu par le rapport de son nom d'imaginer que c'étoit un reste de *Bibracte*, different d'*Autun.* Mais la décadence de *Bibracte* n'étant décrite nulle part, non plus que les accroissemens d'Autun, & celui-ci paroissant presque au même tems que celui-là, avec les mêmes caracteres de Ville grande, opulente, ancienne, Capitale ; il y a de l'affectation à vouloir les distinguer de fait, tandis qu'on n'y voit qu'une distinction de nom fondée sur l'Empire d'Auguste qui venoit de succeder à la Dictature de César.

Mais il ne sera point dit qu'aucun Auteur ancien n'aura prononcé que *Bibracte* & *Augustodunum* fussent la même Ville. Le *Rheteur Eumene* l'a dit dans son Ac-

tion de graces à l'Empereur *Constantin.* M. Danville trouve dans ce Discours de solides preuves de son sentiment ; & releve fort bien le célébre Abbé *de Longuerüe*, qu'une petite subtilité des Sçavans avoit fort dérouté dans l'explication de ce Passage d'Euméne, que notre Auteur seul explique litteralement & de la maniere du monde la plus simple & la plus naturelle.

Nous ne disons rien des voies Romaines que M. Danville fait voir qui aboutissoient à Autun. Tout cela est curieux, mais bien sçavant & bien épineux, Le dernier morceau de cet Ouvrage est l'explication Topographique du siége d'*Alesia*, décrit au septiéme Livre des Commentaires de César. C'est un des plus beaux exploits de ce grand Homme : & M. Danville est fort louable d'en vouloir fixer le local. Il prétend avec bien de la vraisemblance qu'*Alesia* est *Alise* près de *Flavigny* en Bourgogne. On s'en étoit

douté ſur la convenance des noms : mais l'Auteur y trouve quelque choſe de plus que des convenances, & ſon parallele de l'ancien *Aleſia* avec l'*Aliſe* moderne, eſt parfait. Il en donne une Carte extrêmement exacte, comme celle qu'il a donnée au commencement de ces éclairciſſemens, & qui renferme une grande partie de la France ancienne, depuis Paris juſqu'au de-là de Clermont en Auvergne en largeur ; & depuis Tours & Poitiers en longueur ou longitude juſqu'à Langres, Toul, &c.

ARTICLE L.

LETTRE ECRITE de Genêve *aux Auteurs de ces Mémoires, au ſujet d'un ancien Manuſcrit de Papier d'*Egypte.

POur continuer la petite correſpondance que vous avez bien voulu accepter, je crois devoir vous communiquer une ac-

quisition intéressante que vient de faire notre Bibliotheque publique ; mais acquisition qui ne nous a couté qu'un remerciement. Il s'agit de quelques Sermons de *S. Augustin* sur du papier d'*Egypte*, d'une datte très-ancienne. Le P. *Mabillon* commença à faire connoître ce Ms. dans son beau Traité *De Re Diplomaticâ* (pag. 35.) & il en fit même graver une page, pour faire voir la forme des caracteres. Le P. de *Montfaucon* en fait aussi mention dans une *Dissertation sur le Papier d'Egytte*, qu'il lut à l'Académie des Inscriptions, en Février 1720, & qui est imprimée dans les *Mémoires de Litterature*, (Tom. VI. page 592.) Après avoir décrit un précieux Ms. des Epîtres de *S. Augustin*, sur Papier d'*Egypte*, qu'il avoit acquis pour la Bibliotheque de *S. Germain des Prés* ; il ajoute qu'il y en avoit un semblable, & de la même Antiquité, qui appartenoit autrefois à M. *Petau* : mais il avoue qu'*il n'a jamais pû voir ce Ms. & qu'il ne*

ſçait ce qu'il eſt devenu.

Ce ſçavant Religieux ne tarda pas à ſatisfaire ſa curioſité. M. *Lullin*, aujourd'hui Profeſſeur d'Hiſtoire Eccléſiaſtique dans notre Académie, étant à *Paris* cette même année, trouva le moyen de fouiller dans les débris de la Bibliotheque de M. *Petau*, & y découvrit de précieux reſtes, dont il fit l'acquiſition. Il commença par convenir du prix de ce Mſ. ſur papier d'*Egypte*. Dès qu'il en pût diſpoſer, il le porta au P. de *Montfaucon* en Avril 1720, & lui donna tout le loiſir de le bien examiner. On lui demanda enſuite ſon jugement ſur l'âge du Mſ. & il eſtima qu'il étoit du VI ſiecle, ou, pour le plus tard, du VII. Il eut même la complaiſance de donner une déclaration par écrit, & la voici telle qu'on la voit à la tête du Livre : *Hunc Codicem ex Papyro Ægyptiacâ vidi & evolvi, & ſexto, vel cum tardiſſimè, ſeptimo ſæculo ſcriptum judicavi.* F. BERNARDUS DE MONFAUCON.

Depuis ce tems-là il en a parlé dans quelques-uns de ses autres Ouvrages, mais comme l'ayant vu & examiné. Dans son *Supplément de l'Antiquité expliquée*, il dit qu'*ayant lu sa Dissertation* sur le Papier d'Egypte, *à une Assemblée publique de l'Académie, celui qui en étoit le maître jugea que son Ms. étoit de grand prix, & qu'il le vendit fort avantageusement.* (Ant. Expl. Suppl. Tom. III. pag. 211.) Il nomme ensuite le nouveau maître du Ms. mais en défigurant son nom. On retrouve précisément le même narré dans sa Bibliotheque des Mss. (tom. II. pag. 1123.) le Professeur Genevois toujours également méconnoissable.

M. *Lullin* vient de faire présent de ce précieux Ms. à notre Bibliotheque publique. C'est un *in-folio* peu épais de quelques Sermons de S. *Augustin*, comme je l'ai dit. Il commence par celui *sur la Conversion de S. Paul.* Le Sermon *sur la Naissance de saint Jean-Baptiste* vient après. Il y a

peu de Sermons bien entiers, & le plus souvent on n'en trouve que des fragmens. Cependant ce qui reste est fort lisible & bien conservé. Les marges sont seulement un peu éfilées, mais sans entamer l'écriture. Ce qui a beaucoup contribué à le maintenir en assez bon état, c'est une précaution qu'avoient les Anciens d'entremêler quelques feuilles de parchemin, pour soutenir le papier d'*Egypte*, matiere mince & fragile, qui, sans cela, auroit bientôt dépéri. Après cinq ou six feuillets de papier, notre Ms. en a toujours deux de parchemin, qui servent comme de gardes & de soutien aux autres, mais où l'écriture est continuée comme sur le papier d'Egypte.

Quoiqu'il se soit perdu quelque partie de ce Ms. on pourroit peutêtre en tirer encore de différentes leçons pour rétablir quelques endroits du texte de S. *Augustin*. Je n'en rapporterai qu'un exemple tiré du sermon 288 sur la Naissance de S. Jean-Baptiste, *de ver-*

bo & voce. « Pour exprimer le »mot DIEU, *dit-il*, il faut va»rier les sons suivant le pays d'où »est celui à qui on parle. A un »Latin je dis *Deus*, & à un Grec »Θεός. Si j'avois affaire à un Car»taginois, à un Hébreu, à un »Egyptien, il faudroit encore em»ployer d'autres mots; & il ajoute: « *Quàm multas voces faceret* »PERSONARUM MUTATIONE, »*verbum cordis, sine ulla sui muta*»*tione vel varietate!* (Tom. V. pag. 1155. édit. PP Benedict.) On lit dans notre Ms. PER SONORUM MUTATIONES, ce qui semble rendre le sens plus net. Au reste le Copiste de ce Ms. paroît n'avoir point su de Grec; car dans l'endroit que je viens de citer, il y a: *Latino dico* DEUM, *Græco dico* THEON, qu'il a écrit en caracteres latins. Mais il n'y a rien là de surprenant, si l'on fait attention à l'âge du Ms.

Il auroit été à souhaiter que le P. de *Montfaucon* dans quelqu'un des endroits où il a parlé de ce

Mſ. eut fait quelque tentative pour nous en apprendre l'origine, comme il a fait à l'égard d'un ſemblable que poſſede la Bibliotheque de S. *Germain des Prés*, & qu'il fait venir de l'Egliſe de S. *Juſt* de *Narbonne*, à qui il a appartenu autrefois. A ſon défaut, on pourroit peut-être conjecturer, avec aſſez de vraiſemblance, que le nôtre eſt venu du fameux Monaſtere de *Fleury ſur Loire*. On voit dans les Œuvres poſthumes du P. *Mabilion* que cette ancienne Abbaye de Bénédictins étoit fort riche en Mſſ; mais que les guerres de Religion y firent bien du dégât. Un particulier d'*Orléans* travailla quelques années après à ramaſſer les débris de cette Bibliotheque. Il eut le bonheur de retrouver pluſieurs Mſſ. qui paſſerent enſuite entre les mains de deux Curieux, dont l'un étoit le Conſeiller *Paul Petau*, & c'eſt préciſément des reſtes de ſa Bibliotheque que le Bienfaiteur de qui nous tenons le Mſ. en queſtion, l'a tiré.

Juillet 1742.

Cette conjecture acquiert un nouveau dégré de vraisemblance par le sort qu'eut un autre Mf. aussi fort ancien dont *Cave* fait l'histoire. Il dit que le Pape *Gelase II.* * qui vivoit au commencement du V siécle, avoit composé le *Codex Sacramentarius* où l'on trouve ces Formules usitées de son tems dans les Prieres & dans les Sacremens. Cet Ouvrage demeura presque inconnu jusqu'à la dispersion de la Bibliotheque de *Fleury* en 1562. Mais une très-belle Copie de ce Traité étant enfin parvenue à *Paul Petau*, il la communiqua au P. *Morin*, qui lui donnoit 900 ans d'antiquité. * Ces deux Mff. paroissent avoir eu les mêmes avantures, on peut donc

* Dans la Lettre qu'on nous a adressée il y a une méprise. C'est à *Gelase I* qu'on attribue le *Codex Sacramentarius*; & ce Pape vivoit, non au commencement, mais à la fin du V siécle. (*Cave Hist. Litter. page* 299, *Edit. Genev.*)

* V. Cave ubi supra.

bien auſſi les faire venir du même lieu.

Quoique d'abord ie n'aie eu intention que de parler des Sermons de S. *Auguſtin* ſur le Papier d'*Egypte*, j'ajouterai cependant encore un mot concernant quelques autres pieces rares de la Bibliotheque *Petau*, qui ont auſſi verſé dans la nôtre, & cela par le même canal. Par-là nous pourrons en même tems ſatisfaire la curiſioté du Public, & donner l'eſſor à notre reconnoiſſance. Voici donc encore deux ou trois morceaux précieux que nous tenons de la même main.

Un Mſ. fort ſingulier, puiſqu'il n'eſt ni ſur aucune des eſpeces de papier, ni ſur parchemin, ni ſur velin, ni ſur écorce d'arbre. Sur quoi eſt-il donc? Sur des planches de bois fort minces & enduites d'une cire noire. Ces Tablettes cirées étoient déja en uſage du tems d'*Homere*. Cependant il ne faut pas s'attendre que celles-ci ſoient de la plus haute Antiquité, puiſqu'elles renferment la

dépenſe journaliere du Roi *Philippe le Bel*, pendant ſix mois. Ce qui ſurprend dans ces Tablettes, c'eſt leur grandeur. C'eſt un véritable *in-folio*. Quand on les aura déchifrées, on pourra dans la ſuite en donner la notice. *

Je ne m'arrête pas à un beau Mſ. du fameux *Roman de la Roſe* qui paroît être d'une datte qui approche fort de celle de l'Ouvrage même. Il eſt ſur velin, avec quantité de miniatures, & a appartenu, comme les autres au Conſeiller *Petau*.

Ce ſçavant étoit auſſi curieux d'anciennes éditions que de Mſſ. M. *Lullin* acheta dans les reſtes de cette Bibliotheque les *Offices de Ciceron* imprimées à *Mayence* en 1465 & 1466, & les a auſſi placés dans celle de notre Ville. Le ſentiment ordinaire eſt que *Fauſt* & *Scheffer* n'ont pas imprimé deux

* Nous avons à la Bibliotheque du College de Louis le Grand un ſemblable Mſ.

fois cet Ouvrage de *Ciceron*, mais qu'ils en ont ſeulement rafraichi le titre, par une ſupercherie fort commune aujourd'hui dans la Librairie, & que l'on prétend qui commença alors. Mais c'eſt-là un jugement un peu téméraire, & que l'on a rendu ſans connoiſſance de cauſe. Ceux qui ont prononcé de cette maniere n'avoient aſſurément pas eu les deux éditions ſous la main, pour en faire la comparaiſon. Il n'en faut pas être ſurpris; rien n'eſt plus rare que de les voir enſemble; & c'eſt ce qui augmente le prix du préſent que l'on nous a fait. Ceux qui voudront les collationner le pourront faire à l'avenir dans la Bibliotheque de *Geneve*, & ils ſe convaincront bientôt que ce ſont deux Editions réellement différentes. Nos deux Exemplaires ſont très-bien conſervés. Ils ſont l'un & l'autre ſur de beau vélin. Celui de 1466 a à la fin une note manuſcrite, où l'on voit le nom du Profeſſeur, & que c'étoit un préſent que lui avoit fait *Jean Fauſt*.

Juillet 1742.

La voici : *Hic liber Marci Tullii pertinet Michi Ludovico de la Vernade, militi Cancellario Domini mei Ducis Borbonie & Alvernie, ac Præſidi Parlamenti lingue Occitanie, quem dedit michi Jo. Fuſt prædictus Pariſiis, in menſe Julii anno Domini M. CCCC. LXVI. me tunc exiſtente Pariſiis pro generali reformatione totius Francorum Regni.*

Louis de la Vernade étoit député par le Parlement de *Languedoc. Jean Fuſt* lui fit préſent d'un Exemplaire des *Offices de Ciceron*, apparemment pour avoir par-là un Protecteur qui lui aidât à débiter ſes Livres. Cette note n'eſt pas tout à fait indifférente. C'eſt peut-être la derniere particularité que l'on ſçait concernant *Fauſt*. Il n'eſt plus fait mention de lui depuis cette date, vraiſemblablement parce que ſa mort ſuivit de près.

Geneve ce 15 *Février* 1742.

ARTICLE LI.

DES ANTIQUITE'S DE LA Nation & de la Monarchie Françoise. &c. Suite de l'Article XXV du mois d'Avril.

Chapitre VI. *Des Commencemens de la Monarchie Françoise.*

IL s'agit d'abord d'examiner si les François ont eu des Rois au-delà du Rhin. Les Poëtes & les Panégyristes des Empereurs ont donné ce Titre à plusieurs Chefs des Francs, & c'est sur des Autorités si suspectes, dit M. de S. Aubin, que M. de Valois & le P. Jourdan nomment plusieurs Rois François établis en Germanie. M. de Boulainviiliers croit même qu'ils recevoient ce Titre de l'Empereur Honorius, ou de ses Ministres. Cependant tous ces Rois disparoissent, quand on considere les témoignages les plus graves de l'Histoire. Notre Auteur avoue néan-

moins que du tems de Grégoire de Tours ce Point n'étoit pas bien éclairci ; mais il prétend que ce Pere de l'Hiſtoire Françoiſe étoit plus porté à croire que les François n'ont commencé d'avoir des Rois, que depuis qu'ils eurent paſſé le Rhin. Roricon plus ancien que lui, le dit formellement, & ajoûte que le premier Roi François fut Faramond, auquel ſuccéda Clodion, ſon Fils.

M. de S. Aubin ne balance point à préférer l'Autorité de Roricon à toutes les autres, parce qu'il a été ſuivi du plus grand nombre, & qu'il s'accorde avec la Chronique de Proſper ſur le Succeſſeur de Clodion. Cela étant, nous ne voyons pas comment il conclut par ces paroles. » Ainſi le Titre de » Roi ne convient qu'à Théodemer, Faramond, Clodion & » leurs Succeſſeurs. » Delà, après une aſſez longue digreſſion ſur les cruautés, que les Romains exerçoient envers leurs Captifs, & dont ils eſſuyerent de fâcheuſes re-

préſailles en pluſieurs occaſions, notre Auteur revient au premier Roi des François, & rejette abſolument Théodemer, malgré le ſentiment, dit-il, de Grégoire de Tours & de Fredegaire, quoiqu'il eût dit quelques pages plus haut, qu'aucun autre Hiſtorien n'en avoit parlé, excepté Frédegaire. Enfin il juge que Faramond doit être maintenu dans la poſſeſſion, que lui aſſûrent le plus grand nombre des Hiſtoriens Anciens & Modernes, d'occuper la premiere place parmi les Rois de France; » au moins de la Tribu » des François Saliens ou Sicambres: qui ſous le Regne de Clo» vis envahirent les Etats de toutes » les autres Tribus. » Un ancien Manuſcrit de la Bibliotheque du Palais de Bruxelles nous apprend que Faramond fut enterré ſur une petite Montagne ſituée auprès de Reims, du côté de Laon: ſur quoi Chiflet conjecture que ce Prince étoit Maître de la ſeconde Belgique.

Le Regne de ce premier Roi des François une fois établi ſur le témoignage d'une foule d'Hiſtoriens, cités par notre Auteur; on demande en quelle année il commença de régner? Proſper, dans ſa premiere Chronique, laquelle eſt redigée par les années des Empereurs, joint enſemble les années 24. 25. & 26. d'Honorius, & ſous cette triple date il met confuſément l'Election du Pape Sixte III, une Eclipſe du Soleil, & le commencement du Regne de Faramond. Sur quoi M. de S. Aubin obſerve d'abord que le nom de Sixte a été ſubſtitué par une erreur de Copiſte à celui de Zozime, dont l'Election tombe à l'année 417. Il remarque enſuite que la Chronique ſe trompe, en ce qu'elle donne 32. ans de Regne à Honorius, lequel n'a vêcu, depuis qu'il fut déclaré Auguſte, que 29. ans, & un peu moins de neuf mois. quoiqu'il en ſoit, les années 24. 25. & 26. du Regne de cet Empereur répondent aux années 417.

418. & 419. de J. C. & c'eſt dans ces trois années, qu'il faut chercher l'Epoque, dont il eſt ici queſtion.

Or ſi l'on compte les années du Regne d'Honorius du jour, qu'il fut déclaré Auguſte, comme le croit notre Auteur, le commencement du Regne de Faramond doit ſe rapporter à l'année 419. Puiſque l'Eclypſe du Soleil eſt arrivé le 16e. de Juillet 418. & que le Pape Zoſime fut élû en 417. Il s'attache enſuite à prouver que Clodion ſuccéda à Faramond ſon Pere en 426. Que deux ans après Aëtius l'obligea de repaſſer le Rhin. Qu'en 431 il fut une ſeconde fois chaſſé des Gaules, où il étoit rentré: Qu'en 445. il ſe rendit Maître de Tournai & de Cambrai: Que quelque tems après Aëtius ſurprit le Camp des François pendant les réjouiſſances d'une Nôce, auprès du Vieux-Heſdin; mais qu'il n'eſt point prouvé qu'alors Clodion ait repaſſé le Rhin: enfin que ce Prince régna vingt ans.

Le P. Daniel, lequel a prétendu que Clovis fut le premier Roi François, qui ait régné dans les Gaules, appuye beaucoup ſur le ſilence de l'Hiſtoire au ſujet de Mérovée. Notre Auteur répond que la courte durée du Régne de ce Prince en eſt la ſeule cauſe. Il ajoûte que Mérovée, quoique de la même race que Clodion, ne lui ſuccéda point légitimement, & qu'il uſurpa la Couronne ſur les Fils Mineurs de ce Roi. D'ailleurs ſon Regne eſt conſtaté, parce que, dit l'Ecrivain de la Vie de S. Remi, que les François conſerverent ſous ce Regne leur Conquête d'une partie de la Belgique. Mais Mérovée eſt-il le Roi des François, qui combattit contre Attila avec Aëtius & le Roi des Viſigothts? Pour répondre à cette queſtion, » il faut, dit » notre Auteur que dans ce Roi des » François toutes les circonſtances, » qui ſuivent, ſe réuniſſent: qu'il » fût à Rome en 450. Qu'il n'eût » point de barbe au menton: Que » ſon Pere, Roi des François fût

» mort depuis peu : Qu'il eût un
» Frere, auquel il diſputoit la Cou-
» ronne : Que ce Frere ſe fût jetté
» dans le parti d'Attila : Et que le
» Roi des François, que nous cher-
» chons, combattît en 451. du cô-
» té des Romains & des Viſigoths
» contre le Roi des Huns. Le con-
» cours de ces circonſtances n'a
» rien d'équivoque ; elles ne peu-
» vent convenir qu'à Childéric. »
M. de S. Aubin le prouve par un paſſage de Priſcus Pannitès, qui dit qu'Attila étoit en Guerre contre les François ; qu'après la mort de leur Roi, ſes deux Fils ſe diſputerent la Couronne ; que l'Aîné avoit appellé le Roi des Huns à ſon ſecours, & que le Cadet avoit fait Alliance avec Aëtius. » J'ai vu,
» ajoûte Priſcus, le Cadet à Ro-
» me, où il étoit venu pour con-
» clure un Traité d'Alliance : il
» n'avoit point encore de barbe,
» & ſa chevelure blonde étoit ſi
» longue, qu'elle lui flottoit ſur les
» épaules. Aëtius l'adopta, & après
» qu'il eut reçu beaucoup de pré-

» sens, tant de l'Empereur, que
» d'Aëtius, il fut déclaré ami & al-
» lié du Peuple Romain.

Le silence des autres Historiens contemporains sur la maniere, dont Mérovée parvint à la Couronne, & sur son Fils Aîné, n'embarrassent point notre Auteur; Pouvoit-on, dit-il, sous le Regne de Clovis & de ses Enfans, faire mention de ces faits odieux? Il convient néanmoins que le gros de nos Historiens dit que Mérovée combattit dans la Plaine de Mauriac, près de Châlons sur Marne, avec Aëtius & les Visigoths contre Attila; mais malgré cette foule d'Autorités, il soûtient que le jeune Roi des François, qui en 450 n'avoit point encore de poil au menton, ne pouvoit être Merovée, qui mourut cette même année, & dont le Fils dès l'année suivante s'attira la haine des François par son incontinence.

L'exil de Childeric, & le choix que les François firent d'Egidius, pour les gouverner en sa place, ont

fort exercé les Critiques. M. de S. Aubin, après avoir discuté ce point d'Histoire avec toute l'érudition possible, observe que M. l'Abbé Dubos s'y est trompé, pour n'avoir pas fait assez d'attention que Grégoire de Tours ne rapporte pas toujours les faits dans l'Ordre Chronologique. Il lui oppose ensuite le récit de Priscus Pannitès, les témoignages conformes de nos anciens Historiens; & les circonstances, qui précédent, & qui suivent ce grand évenement, & qui ne peuvent être conciliées, qu'en racontant la chose de cette maniere. » En 451. quelques mois » après la Bataille de Châlons, Chil» déric s'exila volontairement pour » se soustraire au couroux de ses » Sujets : Egidius appellé par les » François en cette même année, » exerça l'Autorité Royale jus» qu'en 458. Alors commence le » Regne de Childeric, lequel du» ra 24. ans, jusqu'en l'année 481. » en laquelle commença le Regne » de Clovis. » Nous n'entrons

point dans le détail des preuves, dont notre Auteur appuye ce récit, & qui lui paroissent victorieuses. Il croit sur-tout avoir détruit tout le systême du P. Daniel, qui a traité de Fable cette Histoire, sans laquelle néanmoins il paroît impossible à M. de S. Aubin d'arranger la Chronologie, & les Epoques du premier Siécle de notre Monarchie.

Nous passons aussi les Dissertations incidentes, qui suivent sur la *Thoringie*, où Childeric se refugia pendant son exil, sur les *Arboriques*, que M. de Valois a confondu avec les *Armoriques*, & les raisons, sur quoi notre Auteur se fonde, pour prouver contre M. l'Abbé Dubos, que Childeric se rendit Maître d'Orléans, d'Angers & de Paris, d'autant plus qu'il convient qu'à sa mort il ne possédoit aucune de ces trois Villes. Il accorde au P. Daniel que le Tombeau de Childeric, trouvé à Tournai, ne prouve pas que les François fussent établis dans les

Gaules avant Clovis ; mais la raison,qu'en apporte cet Historien, ne prouve pas non plus le contraire, selon lui. Childeric, dit le P. Daniel, mourut à Tournai pendant une de ces courses, que faisoient de tems en tems les François en deça du Rhin: Ce Childeric, dont il s'agit, replique M. de S. Aubin, n'est pas le Pere de Clovis ; mais le Fils de Clotaire I. lequel mourut avant son Pere ; il est qualifié Roi, peut-être parce qu'il étoit Roi de Soissons, comme le prétend Audigier ; peut-être aussi parce que tous les Fils des Rois de France portoient le nom de Rois. Il soûtient même que ce Childeric, dont le Tombeau a été trouvé à Tournai, étoit Chrétien, & les preuves, qu'il en apporte, ne sont pas à mépriser.

Celles, dont le P. Daniel se sert pour rejetter les quatre premiers Rois de France, sont fondées sur quelques Passages de Procope, de Grégoire de Tours, de Jonas, Disciple de S. Colomban: Sur les

termes d'une Donation faite par Clovis à l'Abbaye du Moutier S. Jean : M. de S. Aubin répond à tout d'une maniere, qui nous a paru avoir plus que de la vrai-semblance. Par occasion il tombe sur Audigier, qui a avancé que le Christianisme étoit établi parmi les François avant Clovis. Puis il revient au P. Daniel, qui a prétendu que la Couronne avoit été élective en France pendant toute la seconde race, ce qu'il tâche d'appuyer de cinq preuves, que notre Auteur refute l'une après l'autre.

La premiere est l'Election de Pepin, en vertu de laquelle, dit le P. Daniel, le droit de succession fut aboli ; la seconde, qu'après la mort de Pepin, Charles & Carloman, ses Fils, monterent sur le trône *Divino nutu*, dit Eginhard ; au lieu, que selon S. Gregoire Pape, les Fils de Rois dans la premiere race devenoient Rois par le droit de leur naissance : la troisiéme, que Pepin, Charlemagne

& Louis le Débonnaire s'associerent leurs Fils de leur vivant, avec le consentement des Assemblées, ou Dietes, & l'agrément des Papes : la quatriéme, qu'après la mort de Carloman, frere de Charlemagne, les Sujets ne reconnurent point ses Fils, mais élurent leur Oncle : la cinquiéme, que Charlemagne, en partageant les Etats entre ses Enfans, regle que si l'un des trois avoit un Fils, qui fut tel, que le Peuple voulût bien l'élire pour succéder à l'Etat de son Pere, les deux Oncles consentiroient à l'Election : la sixiéme, qu'après la mort de Carloman, Fils de Louis le Begue, la couronne fut transportée par élection à Charles le Gros, & après lui successivement à Eudes, à Robert & à Raoul.

A tout cela notre Auteur répond, 1°. Pepin ne fut point Roi par élection ; car on appelle élection le choix des Electeurs entre plusieurs Concurrens, & Pepin n'en avoit point ; mais il usurpa la couronne, (le P. Daniel en con-

vient) & il s'empara, pour le transmettre à ses Enfans, du droit que les Mérovingiens tiroient de leur naissance. 2°. Le *divino nutu* d'Eginhard n'exclut point le droit de la naissance, & ne marque point une élection. 3°. Pepin, Charlemagne & Louis le Débonnaire s'associerent leurs Fils par précaution, « parce que les nouvelles do-» minations sont circonspectes. » Les premiers Rois de la troisiéme race en userent de même & pour la même raison. D'ailleurs, qui peut ignorer que le Pape Etienne, en sacrant Pepin, obligea les Seigneurs François par un serment, & par la peine d'une excommunication, à ne reconnoître jamais de Rois d'une autre race, tandis que celle de Pepin subsisteroit? « Ce » serment eût rendu la couronne » héréditaire, si elle ne l'eût pas été » déja par son ancienne constitu-» tion. » 4°. Le fait des Fils de Carloman, frustrés par leur Oncle de la succession de leur Pere, est une de ces révolutions, qui sont

arrivées plusieurs fois sous les deux premieres races ; par conséquent il ne prouve rien. 5°. Le sens de la charte de Charlemagne, dont il est ici question, est que ce Prince portant ses vues pour le bien de la paix aussi loin qu'elles pouvoient s'étendre, & se tenant plus assuré de la fidélité des Peuples, que de la modération des Princes, vouloit que celui, qui seroit appellé par sa naissance à la succession, & comme tel reconnu par les Peuples, ne pût être troublé par ses Oncles. Cet Empereur étoit au reste si bien persuadé que le droit de succéder étoit indépendant des Peuples, que lorsqu'il s'associa Louis le Debonnaire, il lui ordonna de prendre la couronne sur l'Autel, & de se la mettre sur la tête. 6°. Après la mort de Carloman il ne restoit plus en France aucun Prince de la branche Carlienne, qui y avoit regné : ainsi la couronne appartenoit à Charles le Gros, qui étoit de la branche de Germanie. Quant à ce qui re-

garde Eude, Robert & Rodolphe, ils furent élus Rois dans des tems de calamité, où aucun Prince de la maison Royale n'étoit en état de faire tête aux Ennemis, qui ravageoient le Royaume. Ce fut donc une espece d'interregne, après lequel l'héritier légitime remonta sur le trône. Adrien I. étoit si convaincu que sous la seconde race la couronne étoit héréditaire, qu'il écrivit aux Etats de l'Empereur Lothaire, après la mort de ce Prince, pour les exhorter à la fidélité envers Louis son Fils, à qui le Royaume, disoit-il, appartenoit par le droit légitime de la succession.

Ce Chapitre finit par une courte Digression sur la Loi Salique. Notre Auteur prétend que Chantereau s'est trompé, quand il a dit qu'avant Seyssel cette loi n'avoit point été alléguée pour exclure les Filles de la couronne; car, ajoute-t-il, l'Auteur anonyme de la discussion des différends entre les Rois de France & d'Angleterre

dédiée à Louis XI & publiée par M. Leibnitz, & qui eſt de beaucoup plus ancien que Seyſſel, fonde le jugement rendu en faveur de Philippes de Valois ſur le titre 62 de la Loi Salique. Cependant M. de S. Aubin ſoûtient que cette Loi ne dit point ce qu'on lui fait dire; que le débat ſurvenu entre Edouard III & Philippe de Valois fut terminé, ſuivant tous les Auteurs contemporains, par l'ancienne coutume du Royaume, ſans aucune mention de la Loi Salique; qu'il eſt vrai que les biens nobles ne pouvant, par l'ancien droit des François, paſſer de la lance à la quenouille: telle devoit être, à plus forte raiſon, la prérogative de la Couronne; mais que la Loi renferme ſeulement cette conſéquence, ſans la développer.

M. l'Abbé Dubos n'eſt pas de ce ſentiment: « Il n'eſt pas vraiſemblable, dit-il, que les Loix » Saliques n'ayent rien voulu ſtatuer ſur un point d'une ſi grande » importance, ni qu'il eût toujours

» été executé ſans aucune oppoſi-
» tion, ainſi qu'il l'a été, ſi ces
» Loix n'euſſent rien ſtatué à cet
» égard. Au contraire, répond M.
» de S. Aubin, les Loix fonda-
» mentales ont d'autant plus d'au-
» torité, qu'elles ſont introduites,
» non par une diſpoſition écrite,
» mais par une coutume conſtan-
» te. Il aioute que la Loi Sali-
que écrite fut rédigée, ſelon Sige-
bert en 422, ou, ſuivant Goldaſt,
en 424 que Clovis & ſes Fils la
réformerent en ce qu'elle pouvoit
avoir de contraire au Chriſtianiſ-
me; que Dagobert la perfectionna; & qu'en 798 Charlemagne
en fit une rédaction nouvelle.

Chapitre VII. *De la Souveraineté des Conquérans de la Gaule.*
« Il eſt à peine concevable, dit
» M. de S. Aubin, que des Hiſ-
» toriens, qui ont d'ailleurs des
» connoiſſances, ayent entrepris
» de ſubſtituer des conjectures dé-
» nuées de toute vraiſemblance aux
» faits les plus ſolidement établis,
» & ſurtout qu'il ſoit venu à la

» pensée à des François de faire » du Conquérant de la Gaule un » Officier de l'Empire ; de nous » représenter un Peuple vainqueur » des Romains, comme des trou- » pes de Barbares domiciliées dans » les campagnes Romaines par la » permission des Empereurs Ro- » mains, ou de leurs Officiers, à » condition de les servir, de vi- » vre sous leurs Loix & de s'abs- » tenir de l'entrée des villes ; en- » sorte que la seule difficulté, qui » se présente, en réfutant des sen- » timens si bizarres, c'est de per- » suader au Lecteur qu'ils ayent » été avancés & publiés sérieuse- » ment. » Ils l'ont été cependant, & par des Auteurs de poids, & qu'on ne doit point accuser de n'être pas bons François. Tels sont entre autres M. l'Abbé Dubos & Don Liron.

Le premier se fonde sur une lettre de S Remi à Clovis, qui dans sa traduction, paroît en effet favoriser son sentiment, mais c'est tout autre chose dans le texte La-

tin, que notre Auteur rapporte, & dans la traduction de M. de Foncemagne. On voit, dit encore le docte Abbé, des Rois, & même des Rois François, qui ont été Comtes des Domestiques des Empereurs ; donc Childéric a pu l'être. M. de S. Aubin nie le principe & la conséquence. On sçait, dit-il, que la vanité Romaine donnoit le titre de Rois à presque tous les Chefs des Barbares, pour relever le triomphe, ou la puissance des Empereurs ; mais pourroit-on se persuader « qu'un Roi, de » quelque Nation que ce fût, pos» sédant un territoire, ou ayant » seulement des Troupes sous son » commandement, eût fait les » fonctions d'une Charge, qui de» mandoit résidence dans une Cour » étrangere ?

D'ailleurs, « depuis quand, de» mande-t-il, conclut-on de ce » qui auroit pu être à ce qui a été ? » quand cette licence, qui n'a » point de bornes, ajoute-t-il, » seroit admissible, la conséquen-

» ce ne laisseroit pas d'être des plus » mal fondées ; » parce que tous les exemples cités par Audigier ne sont point de Princes, qu'on puisse prouver avoir été Rois des François actuellement régnans, & que les Rois étrangers, qui ont porté des titres de dignité Romaine, se trouvoient dans des circonstances, dont nos Rois étoient fort éloignés. Plusieurs leur faisoient les mêmes soumissions, qu'aux Empereurs Romains, comme les Rois Bourguignons dans le tems qu'ils se voyoient menacés d'une perte prochaine. Enfin pourquoi les Historiens Romains, qui ont énoncé formellement ces titres à l'égard d'Alaric, de Théodoric & des Rois de Bourgogne, n'en ont-ils rien dit à l'égard des Rois François ?

Autre paradoxe, selon M. de S. Aubin, avancé depuis quelques années contre la tradition constante de treize cent ans. « Les » anciens Rois François furent » toujours les amis des Romains »

» & nos premiers Rois ayant agi, » principalement dans les Gaules, » en qualité d'Officiers de l'Em- » pire Romain, en ont acquis la » Souveraineté par la cession d'un » Empereur. » La premiere de ces deux propositions est en effet d'une fausseté évidente ; car rien n'est plus commun dans l'histoire des premiers Empereurs, que les ravages des François dans l'Empire. Pour prouver la seconde, M. l'Abbé Dubos paroît donner un sens bien forcé aux Auteurs, qui ont parlé de nos premiers Rois. Par exemple l'Auteur des Gestes des François dit que Clovis étendit son Royaume jusqu'à la Seine, & qu'ensuite il se rendit maître de tous les pays jusqu'à la Loire : *Sequenti tempore usque Ligere fluvio occupavit.* C'est-à-dire, selon le Secretaire de l'Académie Françoise, que les Provinces, qui obéissoient déja à Clovis dans les affaires de la guerre, comme au Maître de la Milice, promirent de lui obéir dans toutes les affai-

res, qui étoient du ressort du gouvernement civil, comme s'il eût été Préfet du Prétoire.

Autre exemple. Procope nous assûre que les Troupes Romaines qui étoient postées sur les frontieres du Pays, que l'Empire Romain tenoit encore dans les Gaules, se voyant coupées par la jonction des Francs avec les Arboriques, prirent le parti de capituler avec eux, passerent à leur service, & leur remirent le Pays confié à leur garde. M. l'Abbé du Bos en conclut que Clovis avoit déja une commission de l'Empire, quelle qu'elle pût être, & qu'on peut conjecturer que les Troupes Romaines, qui gardoient la Loire, lui auroient prêté serment en cette qualité. M. l'Abbé de S. Pierre dit encore plus nettement que ce Prince avoit de l'Empereur une Patente, qui lui donnoit le commandement général dans les Gaules, comme l'avoit eu Siagrius. Ne diroit-on pas, reprend M. de S. Aubin, que cette Patente

a été retrouvée depuis peu? « Je » ne puis reconnoître, ajoûte-t-il, » dans les anciens François, ni » comme Boulainvilliers, des vain- » queurs farouches, qui réduisent » tous les Gaulois à l'esclavage ; » ni comme M. l'Abbé du Bos, » des Conféderés dépendans de » l'Empire Romain, & qui avoient » besoin de la cession d'un Empe- » reur d'Orient, pour devenir les » maîtres des Gaules : je m'attache » à l'opinion qui est établie sur le » consentement unanime des Au- » teurs de treize siécles, que les » François ont conquis les Gau- » les ; mais que les Gaulois & les » Romains, qui souhaitoient leur » domination, depuis la conver- » sion de Clovis, seul Monarque » Catholique alors, furent traités » avec toute l'humanité possible » par ces Vainqueurs.

Mais, selon Procope, tandis que l'Empire a eu quelque forme, c'est-à-dire, jusqu'à la mort de Majorien, les Empereurs étoient les maîtres des Gaules jusqu'au

Rhin ; car outre les Provinces, qu'ils possedoient entierement, ils étoient encore Souverains de la plupart des Villes dans celles, qui étoient occupés par les Barbares : donc avant Clovis les François étoient soumis aux Loix de la République Romaine, & n'avoient aucun pouvoir dans les Villes des Gaules, des Provinces mêmes, où ils étoient établis. C'est le raisonnement de Dom Liron, que notre Auteur prétend n'avoir pas bien entendu Procope : car selon lui, l'Historien Grec dit formellement que les Barbares établis dans les Gaules étoient indépendans : d'ailleurs tous ceux, qui ont parlé des conquêtes des François, nomment les Villes, dont ils se sont emparés.

M. Ribaud de Rochefort, dans sa seconde Dissertation adressée au P. Rouillé, soûtient que les Médailles d'or des Empereurs, trouvées dans le tombeau de Childeric, y ont été mises pour apprendre à la Postérité sous quel Em-

pereur ce Roi a regné, & que toutes celles, qui n'avoient point de têtes, » ſont des Beſants, à » l'effet de faire connoître que Chil» deric faiſoit gloire de relever des » Empereurs de Conſtantinople. » Mais outre que notre Auteur ne veut pas que ce Tombeau ſoit de Childéric, Pere de Clovis, il remarque fort bien que dans ce Tombeau il s'eſt trouvé des Médailles de Nerva, de Trajan, d'Adrien, & de pluſieurs autres Empereurs beaucoup plus anciens que Childeric, d'où il conclut qu'il eſt plus naturel de croire que toutes ces Médailles étoient des Monnoyes courantes, dont l'uſage n'étoit point encore aboli, parce que celles que les Rois de France faiſoient battre depuis fort peu de tems, étoient encore aſſez rares ſous les Fils de Clovis.

Nous ne finirions point, ſi nous voulions nous arrêter ſur toutes les preuves alleguées par notre Auteur, pour montrer que les Romains ont traité avec les Rois Barbares com-

me de Couronne à Couronne. Il faut voir ſur-tout ce qu'il dit au ſujet des Terres Saliques, ſur leſquelles il prétend que M. l'Abbé Dubos a une idée, dont il réſulteroit contre ſon intention d'étranges conſéquences. Cette idée eſt que les Terres Saliques étoient des Bénéfices Militaires établis dans les Gaules par l'Empereur Severe, à condition de le ſervir à la Guerre; d'où vient que les Femmes étant incapables de remplir ce devoir, elles étoient exclues des Terres Saliques. Il va encore plus loin, car » qui empêche, ajoûte-t-il, de » dire que la Couronne eſt le pre- » mier Bénéfice Militaire? » Suivant ce principe, répond M. de S. Aubin, que pourroit-on repliquer à un Docteur Allemand, qui s'aviſeroit de raiſonner ainſi? Selon les Sçavans de France, les Terres Saliques n'étoient autre choſe, que des Bénéfices Militaires inſtitués par l'Empereur Severe : or de leur aveu encore, la Couronne de France eſt le premier Bénéfice Militai-

ré ; donc elle n'eſt autre choſe, qu'un de ces Bénéfices inſtitués par l'Empereur Severe?

Mais Procope ne dit-il pas que ce fut à la faveur de la Guerre Gothique, que les Barbares, qui avoient des quartiers dans les Provinces de l'Empire d'Occident, en devinrent les Maîtres? Non, dit M. de S. Aubin, cela n'eſt point dans le Grec de Procope. Cet Auteur dit ſeulement que dans le tems de la Guerre Gothique, les Barbares acheverent de ſe rendre Maîtres de l'Empire d'Occident, » Dès la premiere année de la » Guerre Gothique, ce ſont les » propres termes de Procope, l'Oſ- » trogoth voyant bien qu'il ne pou- » voit point faire tête à la fois aux » Romains d'Orient, & aux Francs, » céda les Gaules entieres, qui » étoient de ſa dépendance, à ces » derniers. » Or ſi les Gaules entieres avoient été de la dépendance de l'Oſtrogoth, il s'enſuivoit que Clovis & ſes Fils auroient été dépendants de l'Oſtrogoth, & non

 pas

pas des Romains. Procope n'a donc voulu dire autre chose, sinon que tout ce qui dépendoit des Ostrogoths dans les Gaules, fut cédé par ceux-ci aux François.

Il est vrai qu'il ajoûte que Justinien, qui ne vouloit donner aux Francs aucun sujet de lui déclarer la Guerre, confirma par un Acte autentique cette cession, & que les François l'exigerent, persuadés que les Gaules ne pouvoient devenir la possession permanente de leur Nation, que par le Diplome de l'Empereur; mais cela ne regarde que la partie des Gaules cédée par l'Ostrogoth, les François pouvant regarder une cession faite dans de pareilles conjonctures, comme sujette à être contestée, jugerent qu'il étoit de la prudence de la faire ratifier par l'Empereur: ratification, dont ils n'avoient aucun besoin pour tout ce qu'ils avoient conquis, quoique Procope, pour flatter ses Souverains, paroisse l'étendre à toutes les Gaules.

Mais ne pourroit-on pas faire ici une inſtance à M. de S. Aubin. Les Oſtrogoths n'étoient-ils pas autant les Maîtres de la partie des Gaules, qu'ils occupoient, que les François de celle, dont ils étoient en poſſeſſion ? Et ſi cela eſt, pourquoi les François voulurent-ils que Juſtinien ratifiât la ceſſion d'un Pays, ſur lequel il n'avoit aucun droit? Il nous ſemble qu'il ſeroit plus court de dire que Juſtinien, en voulant ménager les François, fut bien aiſe de faire auſſi un Acte de Souverain dans les Gaules, & s'offrit de les céder à ceux-ci, qui, quoique perſuadés de l'inutilité de cette ceſſion un peu Gaſcone, voulurent bien le laiſſer faire, parce que, ſi elle ne leur donnoit rien, elle ne leur ôtoit rien non plus.

Quant au droit de frapper des Monnoyes d'Or, que, ſelon le même Procope, les Rois de France ne s'attribuerent, qu'après la ceſſion, dont nous venons de parler, M. l'Abbé Dubos, en voulant juſtifier cet Hiſtorien ſur ce point, &

s'appuyer de ſon témoignage, fournit lui-même, dit notre Auteur, la plus forte preuve contre lui. Car il convient que longtems avant que nos Rois fiſſent fabriquer des eſpeces d'Or avec leur Nom & leur Effigie, Alaric II. l'avoit fait dans ſes Etats. Procope a donc eu tort d'avancer que les Rois n'avoient pas ce droit, excepté les François. Ou bien, il faut l'expliquer dans le ſens, que lui a donné M. le Baron de la Baſtie, à ſçavoir, que ce qui fut accordé par Juſtinien à nos Rois, c'eſt que la Monnoye d'Or frappée à leur coin ſeroit reçue dans tout l'Empire pour le Commerce, Privilege, que n'avoient point les Rois d'Orient, ni aucun des autres Souverains, que les Romains appelloient Barbares; mais que les Empereurs n'empêcherent jamais, & ne pouvoient empêcher de faire battre de la Monnoye d'Or dans leurs Etats.

Chapitre VIII. *De la prérogative Impériale de la Couronne de France.* La queſtion, que M. de

S. Aubin propose dans ce dernier Chapitre, » est de sçavoir, si tous » les Droits de l'Empire Romain » ont été inséparablement anne- » xés, & réunis à la Couronne de » France depuis treize Siecles : » Il n'y auroit ici sans doute aucune difficulté, s'il ne s'agissoit que d'une Souveraineté, qui égalât celle des Empereurs ; mais notre Auteur, ne s'en tient pas-là ; il veut que nos Rois, en devenant Souverains des Gaules, y ayent pris la Place des Empereurs, & soyent entrés dans tous leurs Droits. On n'en peut disconvenir, dit-il, si Clovis a été reconnu Empereur par Anastase, s'il a commandé en qualité d'Empereur aux Romains des Gaules, & si ce Titre a passé de lui jusqu'à Louis XV. par une possession perpétuelle, & non interrompue. Or il prétend qu'aucun évenement dans l'Ancienne Histoire n'est mieux prouvé, que la dignité Impériale & le Consulat de Clovis ; que jamais Fait Historique ne fut établi sur un concours d'Autorités

plus décisives : témoignages formels des Historiens, Loix Anciennes, Stile des Jurisconsultes, Monumens de toute espece, rien n'y manque en un mot pour une parfaite conviction.

On lui objecte Aimoin, qui n'est pas de son sentiment, il répond qu'Aimoin a composé une Lettre d'Anastase à Clovis, & qu'il s'est contredit : Que Fauchet, de Valois, du Bouchet, Paul Emile ont été trompés par Aimoin, & que ce dernier, en fabriquant aussi un Compliment d'Anastase à Clovis, substitue de son Autorité privée le Titre de Patrice à celui d'Auguste. Il lui paroît sur tout fort étrange que M. de Valois allegue les Patrices de Bourgogne, institués par les Successeurs de Clovis, comme une présomption que Clovis fut lui-même Patrice. Car enfin, ajoûte-t-il, n'est-il pas plus naturel de raisonner ainsi ; Clovis & ses Fils ont créé des Patrices, donc le Droit, qu'ils en avoient, étoit émané de la Dignité Impériale réunie à leur Couron-

ne ? Il observe encore qu'il n'y a point d'exemple que des Patrices ayent institué d'autres Patrices. Et il répond à l'Autorité de Grégoire de Tours, que le Titre, qui se voit à la tête d'un Chapitre de son Histoire, du *Patriciat de Clovis*, a été ajoûté par une main étrangere, & qu'il est contredit par le Texte du même Chapitre.

Le P. Daniel regarde la qualité d'Auguste donnée par Anastase à Clovis, aussi bien que le Consulat, comme des Titres purement honoraires : il ne faut pas s'imaginer, dit-il, que ce fût une véritable Association à l'Empire. Il est vrai, répond M. de S. Aubin, qu'Anastase n'associa point Clovis à l'Empire d'Orient ; mais la démarche, qu'il fit, en le nommant Auguste, fut une véritable Association de Dignité, pour posséder avec les mêmes Droits un Etat, qui avoit été une portion du même Empire. Quant à l'opinion de Bellarmin, qui a prétendu que le Titre d'Auguste ne fut déféré à

Clovis, que par les François, elle se détruit par le seul fait ; car les François continuerent à ce Prince, & à ses Successeurs, le Titre de Rois, auquel ils étoient accoûtumés, tandis que les Romains & & les Gaulois les traitoient d'Empereurs & d'Augustes.

M. l'Abbé Dubos, prévenu de l'idée que nos premiers Rois ont été Maîtres de la Milice Romaine, soûtient que Clovis avec la Dignité de Consul reçut l'Administration du pouvoir Civil. Il nous paroît que M. de S. Aubin le releve fort bien sur ce point, & tout ce morceau peut éclaircir bien des articles de notre Histoire, c'est l'utilité la plus réelle, que l'on tire de ces discussions entre les Sçavans, & l'Ouvrage de M. de S. Aubin renferme beaucoup plus de ces éclaircissemens, qu'on n'avoit cru y en trouver. » L'Histoire, dit-» il encore, ne nous permet pas de » douter que ce ne fut en consé-» quence de l'Ambassade d'Anas-» tase, que Clovis prit & le Tî-

» tre, & les Ornemens Impériaux.
» Le Codicile du Consulat ne de-
» voit pas contenir le Tître d'Au-
» guste; cela eût été contre toutes
» sortes de formes; mais Anasta-
» se reconnut assez la qualité d'Em-
» pereur des Romains en Clovis,
» par les Ornemens, qu'il lui en-
» voya. » Avant que de prouver directement ce qu'il avance ici, il commence par refuter tous ceux, qui ont adopté un sentiment contraire au sien; il rapporte ensuite tout ce que les Historiens anciens, & les Monumens du tems renferment de favorable à son opinion. En un mot il paroît très-bien prouver que Clovis ne fut point déclaré Patrice par Anastase, n'y ayant aucun exemple qu'un Patrice ait porté, du moins en cette qualité, la Couronne d'or & la robe de pourpre.

Il n'est pas douteux qu'il n'y ait eu, sur-tout dans la décadence de l'Empire, des Empereurs Romains uniquement reconnus dans les Gaules: mais qu'Anastase ait

eu ces exemples en vûe, lorſqu'il traita Clovis d'Auguſte ; c'eſt ſur quoi nous craignons beaucoup que M. de S. Aubin ne trouve pluſieurs de ſes Lecteurs difficiles à perſuader. Dans le vrai, Anaſtaſe ne donnoit à Clovis, que ce qu'il ne pouvoit pas lui ôter, & en y ajoûtant un Conſulat honoraire, &, ſi l'on veut, le titre d'Auguſte, c'étoit ſans conſéquence, & parce qu'il vouloit s'en faire un Allié contre Theodoric.

Il nous ſemble que notre Auteur eſt beaucoup mieux fondé à dire que le titre d'Empereur conferé à Charlemagne par le Pape Leon III. ne regardoit que Rome & l'Italie, l'Empire des Gaules ſubſiſtant à part depuis Clovis ; ou plutôt les Gaules étant poſſédées par une Nation, qui les gardoient mieux, que les Lombards n'avoient fait l'Italie. Mais d'un autre côté ne pourroit-on pas lui demander pourquoi donc Charlemagne & ſes Succeſſeurs n'ont-ils porté conſtamment le titre

d'Auguſte, que depuis cette époque ? Car de dire que Pepin l'avoit pris quelquefois, & que de tems en tems nos Rois ſe ſont qualifiés Empereurs & Auguſtes ; cela prouve bien qu'ils croyoient pouvoir prendre en France tel titre, qu'ils voudroient ; mais non pas qu'ils ſe regardaſſent comme Empereurs des Romains dans les Gaules.

Au reſte Clovis n'eſt ni le ſeul, ni le premier Roy Barbare, qui ait reçu des Romains le titre d'Empereur. Zatus, Roy des Laziens, le reçut de Juſtin I. ſucceſſeur d'Anaſtaſe ; Odenat, Roy des Palmyreniens, & ſon Fils Herodès l'avoient reçu long-tems auparavant de Gallien. Le premier de ces deux exemples n'a véritablement point de quoi embarraſſer M. de S. Aubin ; non-ſeulement, comme il le remarque très-bien ; Zatus n'a été reconnu Empereur, que des Laziens, ſes Sujets ; mais Juſtin, en lui conferant ce titre, ne lui envoya qu'une Chlamyde blanche ;

au lieu que celle, qui fut envoyée à Clovis par Anastase, étoit de pourpre, comme celle des Empereurs Romains. Il n'en est pas de même d'Odenat & d'Herodes; ils furent véritablement nommés Augustes & Empereurs des Romains; cependant, parce que Gallien ne leur céda aucune portion de l'Empire, on peut dire que ce ne fut qu'une association honoraire, & ces Princes n'ont jamais été comptés parmi les Empereurs Romains.

D'ailleurs il y a, dit M. de S. Aubin, une différence essentielle entre ces Princes & Clovis. Car dans celui-ci l'Empire des Gaules fut joint au titre d'Empereur. On lui repliquera que les Gaules appartenoient à Clovis, comme les Etats d'Odenat lui appartenoient, ainsi que toutes choses sont égales entr'eux. En un mot si Clovis fut Empereur Romain des Gaules, Charlemagne n'est point restaurateur de l'Empire Romain en Occident, il ne fit que l'étendre sur Rome, l'Italie & une grande par-

tie de l'Europe : Il faudroit dire encore que tous les Successeurs de Clovis Rois de France sont réellement Empereurs des Romains ; car pourquoi auroient-ils perdu ce titre, & s'ils ne l'avoient pas perdu, l'Empire Romain subsistoit donc encore en Occident, & Charlemagne n'avoit pas dans le fond plus de droit que ses Prédécesseurs Rois de France, d'exiger que l'Empereur de Constantinople le reconnût pour son Collegue.

Le Cardinal de Bellarmin paroît convenir de l'association de Clovis à l'Empire, mais il prétend qu'il n'en transmit point les droits à ses Successeurs. Cela paroît avec raison insoûtenable à Monsieur de S. Aubin. Il faudroit en effet prouver l'exclusion de ces Princes à un titre, dont on ne voit point pourquoi ils seroient déchus en conservant, en augmentant même, comme ils firent, cette portion de l'Empire d'Occident, qu'ils avoient héritée de Clovis. Mais de là même ne peut-

on pas inférer que ce Prince ne fut jamais regardé comme Empereur des Romains? Notre Auteur convient d'ailleurs, & prouve très-bien que l'Empereur d'Allemagne est réellement le Successeur des Empereurs Romains en Italie & en Germanie; mais en même tems il réfute solidement Barthole, Alciat & Æneas Sylvius, qui fut depuis le Pape Pie II. lesquels ont avancé que l'autorité de cet Empereur s'étend sur tous les Royaumes du monde.

ARTICLE LII.

MEDITATIONS SUR l'Origine des Fontaines, l'Eau des Puits, & autres Problêmes qui ont du rapport à ce sujet. Ouvrage qui a remporté le Prix au jugement de l'Académie Royale des Belles Lettres, Sciences & Arts de Bourdeaux. Par M. Kuhn *Docteur en Droit, & Professeur des Mathématiques à* Dantzick. *A* Bordeaux *chez* P. Brun. 1741. *in-4°.* pp. 248.

SOus ce Tître François, l'Ouvrage est François & Latin. C'est le Latin qui est l'Original. L'Imprimeur avertit que la Traduction n'est ni de quelqu'un de l'Académie, ni de l'Auteur. Comme le vrai Traducteur n'est point désigné, nous dirons avec un peu plus de liberté que la propriété du Latin, l'idée de l'Auteur, & les notions de Physique ne sont pas toujours rendues assez fidelement en notre Langue.

L'Auteur observe d'abord, que tous les Fleuves & Fontaines vont se rendre dans la Mer, & qu'ainsi l'embouchure des Fleuves est toujours placée plus bas ou plus près du centre de la Terre, que leur origine. Il se moque avec raison du Docteur Burnet, qui prétend qu'avant le Déluge la terre étoit toute ronde sans inégalités, sans hauteurs & sans enfoncemens, ce qui l'auroit rendue inhabitable. M. Kuhn pouvoit remarquer qu'il est formellement dit dans l'Ecriture que dès le commencement Dieu fit paroître la terre aride, c'est-à-dire la terre tout court en la soulevant sans doute au-dessus des eaux, & qu'il ramassa les eaux sous le nom de Mers sans doute aussi dans des enfoncemens.

M. Kuhn s'attache à prouver que la pante des Fleuves, c'est-à-dire, la différente hauteur de leur source & de leur embouchure, n'est pas peu de chose par rapport au demi-Diametre de la terre, & qu'on ne doit pas la négliger lors-

qu'on recherche la vraie figure de la terre. L'Auteur ayant cette figure pour objet autant que l'origine des Fontaines, demande permiſſion d'entrer dans quelque détail à cet égard. Il ſe déclare d'abord pour l'*Ellipſoïde* établie par M. Caſſini contre le *Sphéroïde* de M. Newton.

Il la prouve par la Salure des Mers. Il remarque qu'elle eſt fort inégale dans les diverſes Mers, & la croit plus grande vers l'Equateur, & moindre vers les Poles: & de cela ſeul, il conclut que les eaux étant plus péſantes, ſont moins élevées à l'Equateur qu'aux Poles. Hypotheſe qu'on ne peut nier qui ne ſoit ingénieuſe; mais à laquelle il ſemble qu'on doit avoir de la peine à s'arrêter.

Il ne laiſſe pas de la confirmer par des calculs ſubtilement tirés du cours des Fleuves, & de la différente hauteur de leurs ſources & embouchures: toutes choſes qui par elles-mêmes n'ont rien qui fixe l'eſprit, ni qui paſſe la conjecture.

L'Auteur en général, paroît se déterminer aisément aux Hypotheses qu'il embrasse. Deux ou trois Observations particulieres ; mais réduites aussi-tôt en calcul, lui tiennent lieu de preuve. C'est assez le goût régnant depuis que la Géométrie, & sur-tout le calcul se sont introduits dans la Physique. Un raisonnement nud en quelque sorte, & que des paroles claires rendent sensible, n'a que la force propre & intrinseque, & ne fait point d'illusion. Le calcul impose : il donne aux idées les plus vagues, une précision qu'elles n'ont pas.

Par exemple M. Kuhn observe qu'une eau superficielle, & qui a peu de profondeur s'évapore plus vîte qu'une eau pleine & profonde. L'Observation est très-vraie. Mais il en conclut tout de suite contre le sentiment de *plusieurs grands Philosophes*, comme il dit, que les Mers fournissent moins de vapeurs à l'Atmosphere, que les terres. C'est pourtant un fait de grande Observation qu'il rejette

ici par de petits faits qui ne paroiſſent pas devoir l'emporter.

En Europe, en Afrique, en Aſie, par-tout on a obſervé que la plûpart des vapeurs & des pluies viennent avec les vents des Mers voiſines, & ſouvent des Mers les plus éloignées. Ce ſont les grandes Obſervations de l'Hiſtoire naturelle qui nous l'apprennent, & non pas les petites Expériences d'un vaſe plus ou moins profond que nous expoſons au Soleil. Il faut lire là-deſſus les Géographes & Hydrographes, les Varenes, les Dappers, les Fourniers plûtôt que les Compilateurs d'Expériences amuſantes, les Polinieres, les &c.

Mais c'eſt un fait enfin, que le Soleil évapore plus vîte une eau ſuperficielle qu'une eau profonde. Nous n'avons garde de nier le fait. Mais nous avons ſouvent remarqué que le grand ſyſtême de la nature ne ſe décide pas par un, ni par deux, ni par cent faits, beaucoup moins par des faits pareils, par des Expériences artificielles, & que

les Obſervations naturelles nous diſent bien mieux le génie de la nature, & le caracteriſent bien mieux en grand & en vrai.

Il faut penſer à tout lorſqu'on veut prendre un parti général. Le Soleil éleve les vapeurs: mais la terre en éleve encore plus toute ſeule que le Soleil. Sa chaleur intérieure, ſes fermentations naturelles, ſes feux ſouterrains ſont à cet égard bien plus efficaces que le Soleil, qui ſeroit peut-être bien inanimé, s'il étoit tout ſeul. Une preuve générale d'abord ſe tire du Sommet des Montagnes que le Soleil échauffe ſûrement bien plus, & qui cependant, ſuivant tous les Phyſiciens Naturaliſtes, fourniſſent communément le plus de vapeurs & d'exhalaiſons.

Pour les Mers, on ſçait aſſez que les plus profondes, ſont celles qui exhalent le plus de Brumes, de Brouillards, de Vens, d'Ouragans, de Colonnes, de Typhons &c. & qu'en général les Vens de Mer ſont fort pluvieux. On n'établira

jamais rien en Physique sans l'Histoire naturelle. La Physique ne devroit être que l'Histoire de la nature. Mais on aime les petites Expériences aprêtées, recherchées, artificielles, merveilleuses. C'est une espece de jeux de Gobelets où l'on se plaît à sophistiquer la nature, au hazard d'être pris soi même pour dupe en mille & mille occasions.

Il y a plus de bonne Physique, dans ce que l'Auteur remarque sur la Mer Caspienne, qui reçoit plusieurs grands Fleuves, & ne regorge jamais. Il dit que vers la Rive Méridionale de cette Mer entre *Tabristan* & *Masandran* près de la Ville de *Ferabat*, on croit *qu'il y a un vaste goufre où l'eau s'abime sous les Montagnes voisines.* Il confirme aussi ce que Kircher avoit conjecturé sur la communication souterraine de cette Mer isolée avec le Golfe Persique; il le confirme par une grande quantité de feuilles de Saule dont ce Golfe paroît couvert vers la fin de Septembre, quoiqu'il n'en croisse point dans le

Pays, au lieu que les environs de la Mer Caſpienne en ſont pleins.

M. Kuhn penſe auſſi que l'Océan eſt plus haut à l'Orient qu'à l'Occident, & qu'il va comme en pante de l'un à l'autre : ce qui ne doit pas apparemment s'entendre de tout l'Océan, formant le tour entier de la terre. Il traite de Fables la rupture des Montagnes Calpé & Abila, & la formation accidentelle de la Méditerannée formée par l'introduction ſubite de la Mer Atlantique dans le terrain qui ſépare l'Afrique de l'Europe. Kircher avoit beaucoup parlé de l'inégale hauteur de diverſes Mers ; ce qui ne doit ſurprendre perſonne dans un Baſſin d'une ſi grande étendue; & où effectivement l'agitation des eaux ſuppoſe & entretient facilement cette inégalité, qui n'étonne que ceux qui ne jugent de la nature qu'en petit.

L'Auteur parcourt les Fleuves & les Mers connues. La Mer du Sud eſt bien plus haute ſelon lui, que la Mer Atlantique, & nom-

mément que celle du Golfe du Mexique ; de sorte que s'il étoit possible de rompre l'Isthme de Panama, il pense qu'il s'y formeroit un courant terrible qui inonderoit toutes les terres *circumjacentes* du Golfe. Il remarque à ce sujet que les terres de l'Amérique Australe vont fort en pente de l'Occident vers l'Orient ; ce qui paroît prouvé par le cours du Fleuve des Amazones, & par d'autres Fleuves.

A force de parcourir les diverses Mers, l'Auteur trouve à la fin des exceptions à sa regle générale que la Mer va toujours en s'abaissant de l'Orient à l'Occident ; & son assertion finale est que les hauteurs & les abaissemens des Mers ont divers termes, & de grandes alternatives ; la surface entiere de l'Océan étant comme ondée en grand, de même qu'elle l'est souvent par les vens en petit. C'étoit-là ce que prétendoit Kicher, & l'on est bien aise de voir l'Auteur vérifier cette grande pensée par des Observations en grand,

foutenues de difcuffions & de calculs. L'Auteur paroît bon Hydrographe, Hydrographe de Théorie, c'eft-à-dire, verfé dans la connoiffance de l'Hydrographie, qui eft une des bonnes clefs de la faine Phyfique.

Du refte ces alternatives d'élévation & d'abaiffement dans les Mers, font conclure à l'Auteur, qu'il eft bien difficile de déterminer par là la vraie figure de la terre : de forte qu'après cette tentative un peu étendue ; il rentre dans fon deffein de découvrir l'Origine des Fontaines. Il penfe que les fources du Rhône, par exemple, & des grands Fleuves ont toujours fourni la même quantité d'eau, fort à peu près, qu'elles fourniffent aujourd'hui. Le Traducteur rend *fontes Viadri* par les fontaines *du Viadre*. Cela eft plus que littéral. Ce font les fources de l'*Oder* dont il s'agit. C'eft ainfi qu'il traduit *Montis Carpathii* la *Montagne Carpafii*.

L'Auteur s'attache à prouver que l'eau des Fontaines qui coulent toujours ne vient pas de quel-

que grand réservoir qui donne de l'eau sans en recevoir lui-même d'ailleurs, ne pouvant y en avoir d'assez grand qui ne fut pas épuisé depuis que les Fontaines coulent, & qui même ne donnât pas en peu de tems des signes certains de sa diminution.

M. Kuhn en rapportant diverses Observations de M. Perrault, de Varene, & de bien d'autres Auteurs, ausquels il auroit pû joindre Woodward, Camerarius, Kircher &c. sur les diverses couches qu'on trouve dans la terre, remarque spécialement que plusieurs de ces couches sont d'une terre glaise & argilleuse qui arrête l'eau, & la détermine à couler vers la surface de la terre, au lieu de s'y imbiber, & d'aller en droiture vers le centre, comme elle fait au travers des couches sabloneuses, & d'autres terres qui boivent l'eau. Les hommes n'ont aucune industrie, aucun art qui ne soit d'après nature. On tapisse, on incruste de terre glaise les Canaux, Bassins,

Réservoirs, où l'on veut retenir l'eau, ou la faire couler.

L'Auteur remarque que les Fleuves reçoivent de l'eau non seulement des Rivieres, Ruisseaux & Fontaines que nous y voyons entrer, mais encore de mille Ruisseaux secrets, de mille Fontaines souterraines qui s'y dégorgent dans leur fonds, ou sur les côtés, sans parler des eaux soit de pluie, ou des autres qui s'y filtrent de toutes les Campagnes voisines qui sont plus élevées. Il doit y avoir mille especes de vaisseaux capillaires, abouchés de toutes parts à ces sortes de veines de la terre.

On a trouvé que l'eau de pluie ne pénetre pas la terre au-delà de deux pieds : Observation assez équivoque, & qui ne dit rien pour tous les endroits où on ne l'a point faite. Tout cela dépend de la nature des Terres glaireuses, sablonneuses, labourables, seches, denses, légeres &c. Il y a des terres sur lesquelles les eaux de pluie ne font que glisser, couler comme sur

les chemins battus. Il y en a où elles s'imbibent plus ou moins. L'Hypothèse qui concilie le mieux la richesse immense de la nature avec son infinie simplicité, est toujours la meilleure. La terre est si diversifiée en grand & en petit, que les assertions générales qui portent avec soi leurs exceptions, & leurs correctifs sont les seules qu'on puisse y recevoir. M. Kuhn nous paroît rejetter trop légerement, & sans discussion l'Observation de M. Mariotte, que l'eau s'écoule de dessus la terre au-dessous par une infinité de très-petits Canaux que ce Sçavant Observateur compare avec les tuyaux capillaires.

Les Fontaines les plus élevées & les plus éloignées de la mer étant les moins sujettes à tarir dans les secheresses de l'été, M. Kuhn conclut que ces fontaines ne sont pas entretenues par les neiges, ni par les pluies. On trouve ici *Montibus Hercinii saltus* traduit par les montagnes *de la Forêt de Reynie.*

M. Kuhn y parle d'une gran-

de caverne qu'il appelle *Baumanienne* placée dans les montagnes de cette fameuſe *Forêt Hercinenne.* Il parle auſſi des Grottes profondes qu'on trouve dans les Alpes; de celles du pays de Carniole, où entr'autres il y en a une capable de contenir en bataille pluſieurs eſcadrons de cavalerie, & qui a outre cela un grand Lac ſouterrain; de celle d'Adelſberg qui eſt immenſe & toute pleine de creux, de détours &c; de celles de la Kiovie en Pologne dont on n'a jamais vu, ni pu, ni oſé voir le fonds, & qui ſont toutes entrecoupées de ruiſſeaux, &c.

En preuve de ces Cavernes l'Auteur dit un mot des Volcans qui ſont effectivement de grands ſouſterrains, & qui communiquent communément à bien d'autres ſouterrains pratiqués dans les montagnes & dans tous les territoires d'alentour. M. Kuhn auroit bien pu rapporter nommément le Mont *di Somma* qui eſt tout creux, attenant au terrible mont du Véſuve.

Kircher a démontré que toute l'Italie, & nommément les Royaumes de Naples & de Sicile ne portent que sur d'immenses cavernes, la plupart pleines de feux.

En passant M. Kuhn donne l'explication des Fontaines intermittentes par les syphons. Cette explication est ingénieuse, mais plus artificielle que naturelle. Elle n'est pas trop neuve d'ailleurs. Ce que l'Auteur observe ici de mieux, c'est que les voutes des cavernes souterraines, & les parois des conduits souterrains sont communément d'une matiere forte, dure & solide, & d'un bon rocher continu, & à l'épreuve de bien des revers. A quoi cependant il n'est pas difficile de trouver plus d'une exception, la nature détruisant tout sans cesse pour tout rétablir, & la terre même, toute impérissable qu'elle est en grand, étant comme animée & pleine d'une sorte de vie organique & méchanique, qui entraîne le détail de ses parties dans les vicissitudes d'une ad-

mirable & continuelle circulation.

M. Kuhn avance que M. Ramazzini eſt le premier qui ait trouvé par le Thermometre que la température de l'air dans les puits de Modene étoit peu différente de celle des jours caniculaires dans le même pays, & qu'en Eté au contraire il regne une fraîcheur inſoutenable dans les mêmes puits. Ces obſervations ſont plus anciennes que cela. Mais elles ſont toujours bonnes pour détromper ceux qui veulent que la chaleur des caves en Hyver, & leur fraîcheur en Eté ne ſoient que relatives.

L'Auteur dit qu'il n'y a plus de Volcans en Afrique : il en compte 7 en Europe, 27 en Amérique & 7 en Aſie. Nous croyons que l'énumération n'eſt pas juſte, & que le nombre en eſt bien plus grand en Aſie, & même en Afrique. Il remarque que dans tous les pays il y a des Fontaines chaudes, & que l'Allemagne en a plus de 120. L'Italie ſeule en a peut-être autant, & la France n'en man-

que pas. Preuve, dit M. Kuhn, d'une chaleur Souterraine répandue par tout. Cet Auteur ne cite pas toujours ceux d'où il tire la plupart de ses assertions.

Il rapporte diverses Fontaines chaudes & autres qui ont tari par des ouvertures qu'on a faites dans les terres des environs, par où se sont exhalées les vapeurs souterraines qui entretenoient ces Fontaines. Il croit donc que les Fontaines viennent des eaux souterraines que la chaleur de la terre éleve à la voute des montagnes creuses, d'où cette eau coule vers les canaux qui sont au pied de ces montagnes.

Il parle de divers Gouffres qui sont dans divers quartiers de l'Océan & de la Méditerrannée, & dont les uns absorbent toujours les eaux, les autres les absorbent & les revomissent alternativement. Il y en a aussi qui les vomissent toujours, il y en a même qui toujours absorbent & toujours rendent des eaux. La nature est variée suivant

toutes les combinaisons qu'on peut imaginer.

Sur les Coquillages qu'on trouve si abondamment dans les terres les plus éloignées de la mer, & jusques sur les plus hautes montagnes, comme dans les Mines les plus profondes, l'Auteur refute le sistême du célébre M. Woodward qui vouloit que ces coquillages fussent des restes du Déluge. Il refute ceux qui admettent dans la terre des semences préexistentes de ces fossiles organisés. Il paroît ensuite trouver plus de vraisemblance dans un sistême que nous proposâmes dans ces Mémoires il y a 18 ou 20 années d'une circulation générale qui fait qu'on trouve dans les Mers bien des choses engendrées dans les terres, & dans les terres bien des choses engendrées dans les Mers.

Il préfere ensuite à cette hypothese, une autre hypothese qui n'est qu'une petite branche de celle-là. Il observe que les poissons de mer, entr'autres les Esturgeons &

les Saumons remontent les rivieres. Cette obſervation lui ſuffit pour conclure qu'on peut trouver dans les terres bien des choſes qui viennent des Mers. Mais il s'agit des Coquillages. Nous ne les croyons pas fort propres à remonter par l'embouchure des fleuves. Auſſi l'Auteur paſſe ces coquillages ſous ſilence. Dès qu'il s'eſt embarqué dans cette nouvelle opinion, il pouvoit dire que comme les poiſſons animés & mobiles entrent des Mers dans les terres par les Fleuves qui coulent en plein air ſur la ſurface de la terre, de même les coquillages s'enfoncent dans les ſables par leur ſimple peſanteur, s'engagent dans des gouffres, ſont emportés par des courans dans tout l'interieur de la terre, & puis ſe trouvent rejettés vers la ſurface du globe par l'action même de ces courans, ou plutôt par la réaction des feux des ſoûterrains qui repouſſent vers le dehors tout ce que la peſanteur entraîne dans le dedans; ſans quoi toutes les cavernes, tous

les gouffres dont l'Auteur reconnoît si bien l'éxistence, seroient obstrués, remplis & comblés, & la circulation de la terre seroit interrompue.

L'Auteur fait assez bien voir que dans toutes les Mers il y a souvent des courans cachés sous la surface des eaux, des contrecourans mêmes qui vont dans un sens tout opposé à celui dans lequel courent les eaux de la surface. Il fait voir le rapport du détroit de *Gilbraltar* avec celui du *Sund*, & que l'Ocean Germanique entre par ce détroit dans la Mer Baltique, comme la Mer Athlantique entre par Gilbraltar dans la Méditerrannée. Ce qui prouve que la Méditerrannée & la Mer Baltique sont pleines de gouffres, & qu'il y en a même dans les deux détroits pour absorber les eaux que ces Mers reçoivent par leur canal, & par ceux de bien des Fleuves qui remplissent sans cesse ces deux Mers.

Les Arabes tiennent pour cons-

tant, dit l'Auteur, que la Mer Morte qui est fermée, se décharge dans la Mer Rouge par un conduit soûterrain de 62 lieues, & que la Méditerrannée se joint à la Mer Rouge par un pareil canal sous l'Isthme de Sués.

L'Auteur ne tranche bien nettement la question de l'origine des Fontaines, que vers la fin de sa Dissertation. Il les fait naître des eaux qui pénétrent la terre, & que la chaleur soûterraine éleve jusques dans le sein des Montagnes. Ce qu'il dit de plus sistématique à cet égard est que *la Terre n'étant pas un cahos informe, mais étant au contraire d'une nature très-organique, il faut qu'il y ait aussi bien de l'organique dans l'origine des Fontaines.*

Ce sistême n'a rien de nouveau; originairement il est d'Aristote. Kircher l'a beaucoup perfectionné; & nous l'avons nous-mêmes proposé dans nos Mémoires & ailleurs, avec une étendue & une régularité d'enchaînement de parties, bien autres que ne le fait l'Auteur, qui

ne s'attache presque qu'à constater l'éxistence de quelques gouffres soûterrains : au lieu que nous avons établi la parfaite organisation du grand corps de la Terre, & la circulation constante & réguliere des eaux & des substances terrestres, du centre à la circonference & de la circonference au centre, par le moyen de la pesanteur qui précipite tout en dedans, & du feu central qui raméne tout au dehors : Ce qui explique non-seulement l'origine des Fontaines, mais la génération des Mines & des mineraux, les Vents soûterrains, les Tremblemens de Terre, les Volcans, & tous les grands Phenomenes de la Terre. L'Auteur cite qui il veut, & à l'entendre son sistême est la perfection de celui de Descartes qui n'y a pas grand rapport. Mais c'est comme nous l'avons remarqué ailleurs, qu'on aime mieux devoir tout à ceux à qui on ne doit rien, que de devoir rien à ceux à qui on doit tout.

ARTICLE LIII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

ITALIE.

De Florence.

MOnsieur *Lami*, connu en *France*, non-seulement par le séjour qu'il y a fait, mais bien plus encore par de sçavans Ouvrages dont nous avons parlé plus d'une fois dans ces Mémoires, a entrepris une Collection d'Auteurs, ou Anecdotes, ou nouveaux par la maniere dont il les donne, plus entiers, plus corrects, & accompagnés de Notes, d'Eclaircissemens, de Dissertations, qui rendent son Recueil & plus agréable & plus utile. Il compte qu'il pourra aller jusqu'à XXIV. Volumes : mais ce ne sont que des

in-8o. Nous n'en avons encore vû que neuf, qu'on trouve à *Paris* chez de *Bure* l'aîné, Quay des Auguſtins, à S. *Paul.* Il ſe propoſe de mettre de la varieté, non-ſeulement dans le Recueil, mais dans chaque volume. La varieté plaît, & délaſſe le Lecteur : mais je doute qu'il ſoit fort de ſon goût de ne trouver que cinq Lettres ou Traités de *Michel Glycas* dans le premier Tome, d'être obligé d'en aller chercher cinq autres dans le ſeptiéme, & le reſte, je ne ſçai où ; de voir l'Hiſtoire de *Sicile* par *Bonincontrius*, partagée en divers volumes, & coupées par d'autres Piéces. &c.

Quoique le deſſein de M. *Lami* ſoit de ne faire entrer dans ſa Collection aucun Ouvrage écrit après le quinziéme ſiécle, il pourra néanmoins faire quelque exception en faveur de ceux dont la bonté, l'utilité, la ſingularité méritera cette diſtinction. De même, les Bibliotheques d'*Italie*, celles de *Toſcane* en particulier, & ſur-

tout celles de *Florence* lui fourniſſant une aſſez ample moiſſon, il peut ſe paſſer des ſecours étrangers : il recevra cependant avec gratitude ce qu'on pourra lui communiquer d'ailleurs de propre à remplir ſes vûes.

Les Lettres de *Glycas* roulent ſur divers ſujets concernans l'Ecriture Sainte & la Religion. Elles avoient beſoin de l'érudition de M. *Lami*, & du ſoin qu'il s'eſt donné de les éclaircir par de ſavantes Notes. Ces Grecs Modernes ont des idées aſſez ſingulieres, & ils ont ſouvent beſoin d'être redreſſés. La Diſſertation que l'Editeur a miſe à la tête des Lettres de *Glycas*, développe mieux qu'on n'avoit encore fait tout ce qui regarde la perſonne de cet Auteur, ſa Patrie, ſa Profeſſion, le tems où il a vécu, ſa Religion, ſes Ouvrages. M. *Lami* prouve contre le P. *Labbe*, que *Glycas* étoit Schiſmatique ; il appuye le ſentiment de *Leo Allatius*, & de *Caſimir Oudin*, qui le font vivre au

XV. siécle. Et comment pourroit-on en douter, puisqu'il y a quelques-unes de ses Lettres écrites à l'Empereur Constantin Paléologue, qui perdit la Couronne & la vie en 1453.

Le second & le troisiéme volume contiennent deux Chroniques, l'une des Souverains Pontifes, l'autre des Empereurs, écrites par un Dominicain, nommé *Leon d'Orviette.* Cet Auteur inconnu aux Bibliographes de l'Ordre, même au P. *Echard*, paroît avoir vécu au commencement du quatorziéme siécle. Ses Ouvrages se sentent fort de la barbarie & de l'ignorance de ces tems là. Cependant ils ne laissent pas d'être de quelque utilité pour des faits qu'on ne sçauroit point d'ailleurs, & dont ils ont pû être instruits, ou parce qu'ils répandent quelque lumiere sur des points d'Histoire qui en avoient besoin.

L'Exposition de *Nicétas* (autre Grec moderne, mais plus ancien que *Glycas*, & qui vivoit vers la

fin de l'onziéme ſiécle) ſur la premiere Epître de S. *Paul* aux Corinthiens, occupe le quatriéme volume. C'eſt une *chaîne* tirée des Ecrits de *Severien*, de *Theodoret*, des Ouvrages attribués à S. *Denis l'Areopagite*, de S. *Jean Chriſoſtome*, de S. *Grégoire* d'*Euſebe* &c. Nicétas étoit Métropolitain d'*Heraclée* en *Thrace*, attaché aux erreurs des Schiſmatiques. Ce Tome IV. ſans parler des remarques de l'Editeur, contient entre autres choſes, une Chronique, ou Hiſtoire abrégée de l'Egliſe de *Corinthe*, depuis ſa Fondation, juſqu'aux derniers ſiécles, compoſée par M. *Lami*; Douze Interrogations du Cardinal de *Guiſe* ſur les Dogme de la Réligion, & les Réponſes de *Zacharie* de *Crete*, au nom de l'Egliſe Grecque &c. Tout cela demanderoit des explications; mais nous ne faiſons ici qu'annoncer le Recueil, digne en pluſieurs choſes, de la curioſité des Sçavans.

Bonincontri eſt un Ecrivain du milieu du XVI. Siecle, dont la

Famille ancienne & considérable à S. *Miniato*, ne subsiste plus. M. *Muratori* avoit déja donné quelque chose de cet Historien Annaliste, dont l'Histoire des deux *Siciles* occupe ici trois Volumes. On peut bien juger que si l'Ouvrage avoit été plus estimable, il ne seroit pas resté si long-tems dans la poussiere des Bibliothéques; mais dans ces sortes d'Auteurs, il ne laisse pas d'y avoir toujours quelque chose à apprendre.

Le dernier Tome est un Recueil de Lettres de quelques Grecs Modernes, qui peut servir à faire connoître l'état des Sciences dans cette Nation si fort déchue de son ancienne gloire. Quand les Pieces & les Ouvrages rassemblés dans cette Collection n'auroient d'autres utilités que d'avoir donné lieu à M. *Lami* d'y répandre dans ses Préfaces, dans ses Notes, dans ses Dissertations, une érudition curieuse & peu commune, son *Recueil* mériteroit toujours d'être recherché, & d'occuper une place dans les Bibliothéques.

DE GENEVE.

Les Héritiers *Cramer* & freres *Philibert* ont achevé d'imprimer une nouvelle Traduction Latine du Commentaire d'*Eustathe* sur *Denys* le Géographe. En voici le titre : *Eustathii Diaconi, à Supplicibus Libellis, & Oratorum Magistri, postea Archiepiscopi Thessalonicensis, Commentarii in Dionysium Periegetam, Alexandro Polito de Cler Reg. scholarum Piarum Interprete.* Ce sont deux Volumes *in*-8°. fort bien imprimés. M. *Politi* est de *Pise*, & a dédié sa Traduction au grand Duc de *Toscane.* C'est le même qui a traduit le Commentaire d'*Eustathe* sur *Homere*, qui n'est pas encore achevé d'imprimer ; mais dont on a déja trois Volumes *in-folio.*

FRANCE.

DE STRASBOURG.

Observations sur les Plantes, & Juillet 1742.

leur analogie avec les Insectes, précédées de deux Discours, l'un sur l'accroissement du corps humain, l'autre sur la cause pour laquelle les Bêtes nagent naturellement, & que l'Homme est obligé d'en étudier les moyens. A Strasbourg, chez Jean Renaud Doulssecker. MDCCXLI vol. in-8o.

Ces Observations sont d'un homme d'esprit, bien instruit de la Physique moderne, & capable de l'enrichir par ses recherches, par ses découvertes, par ses conjectures même. Car il ne croit pas que dans cette science on doive se borner rigidement aux faits seuls, & aux seules expériences : il veut qu'il soit permis de raisonner sur les expériences & sur les faits. Nos connoissances, dit-il, sont trop bornées pour espérer de pouvoir se passer des conjectures : on doit même les souhaiter ; elles seront souvent utiles à la Physique, pourvu qu'elles soient sages, moderées & conséquentes. C'est avec ces précautions que M. *Ba-*

zin ſe permet les conjectures, & qu'il les juge néceſſaires en Phyſique.

De Rouen.

Traité des Sens, par M. le Cat, *Docteur en Médecine, & Maître Chirurgien; Chirurgien en chef de l'Hôtel-Dieu de* Rouen, *Démonſtrateur Royal en Anatomie & Chirurgie, Correſpondant de l'Académie Royale des Sciences de* Paris, *Aſſocié à celle de Chirurgie, Membre de la Société Royale de* Londres *& de l'Académie Royale de* Madrit. *A* Rouen, *& ſe vend à* Paris *chez* Cavelier *pere, rue S.* Jacques, MDCCXLII. in-8o. *pages* 523, *avec quelques Planches Anatomiques Phyſiques, & deux Vignettes allégoriques.*

M. *le Cat* mérite tous ces titres, & les remplit: mais indépendamment de ces titres, par ſon habileté, dont il a fourni les preuves, il mériteroit l'eſtime & la confiance publique.

Juillet 1742.

De Paris.

Voyages en Turquie , *en* Perse , *en* Armenie , *en* Arabie , *& en* Barbarie. *Par un Missionaire de la Compagnie de Jesus. A* Paris *chez* Jacques Vincent *rue* S. Severin , *à l'Ange.*

Quinze ou seize Voyages dans les Pays marqués au Tître de ce Livre, faits par des routes différentes , ne peuvent manquer d'offrir à la curiosité des Lecteurs bien des objets agréables , variés , intéressans. Mais c'est principalement sur la *Perse* , & sur l'*Armenie* qu'on trouve plus de détails. Ce n'est pas une simple Rélation : le Missionnaire Auteur des Mémoires , qu'on a suivis , y avoit inséré des Digressions , des Dissertations que l'Editeur a abregées , des Traditions & des Histoires des Pays qu'il a parcourus , & qu'on n'a pas crû devoir retrancher. Sur les choses qu'il a vues lui même , & qu'il a examinées , il semble qu'on doit comp-

ter sur sa bonne foi & son exactitude. Les autres sont soumises à l'examen de la Critique, & aux lumieres des Sçavans.

TABLE DES ARTICLES du mois de Juillet 1742.

Art. XLV. *Templum Assentationis Carmen. Mundus Physicus*, &c. *Aut.* Nic. Gabr. du Rivet. 1133
Art. XLVI. Lettre sur la Comete de l'année 1742. 1155
Art. XLVII. Examen de la Nature du Lieu, ou de l'Espace intrinseque des Corps, par le P. *Boutary*, J. 1179
Art. XLVIII. Eloge Historique du P. Brumoy, de la C. de J. 1198
Art. XLIX. Eclaircissemens Géographiques sur l'Ancienne Gaule &c. Par M. *Danville* &c. 1209
Art. L. Lettre écrite de *Geneve* aux Auteurs de ces Mémoires 1233
Art. LI. Des Antiquités de la Nation & de la Monarchie

Françoise. Par M. le Marquis de S. *Aubin.* 1245
Art. LII. Méditations sur l'Origine des Fontaines. Par M. Kuhn Docteur en Droit à Dantzic. 1286
Art. LIII. Nouvelles Littéraires 1308

Errata pour le mois de May 1742.

PAge 800. ligne 1. 1729 *lisez*, 1720.
Ib. lig. 24. 82. *lis.* 28.

Errata pour le mois de Juin 1742.

PAge 961. lig. 13, 14. Mendadagna. *lis.* Mendagna.
1009. lig. 8. il ne resta, *lis.* il ne reste.
Ib. lig. 10. loi dans tous les cœurs, *lis.* loi écrite dans &c.
Ibid. lig. 17. il vient, *lisez*, il veut.
1010. lig. 10. confimation, *lis.* confirmation.
1014, lig. 23. Salomon, *lisez* Salmeron.
1016. lig. 10. à établir ? *lisez*, à établir, si
Ibid. lig. 12. aisés *lisez*, aisées.
1048. lig. 18. au nom d'un Dieu. *lisez*, au nom de Dieu.

Juillet 1742.

1059. ig. 15. si l'on disoit que Dieu; *lis.* que le Démon.

1056. lig. 9. Péripatéticisme, *lis.* Péripatétisme.

1065. lig. derniere. que le fit *lisez*, que lui fit.

1111. lig. 21. d'un Sage, *lisez*, d'une Sage.

1113. lig. 23. 24. *lisez*, qui ne leur laisse que des heures dérobées.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de JEAN-FRANÇOIS ROBUSTEL.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Août 1742.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE

Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dediés a Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Août 1742.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 s. le mois en blanc, & brochés 16 s.

Années.

1701.	9.	vol.	1722.	12.	v.
1702.	12.	v.	1723.	12.	v.
1703.	12.	v.	1724.	12.	v.
1704.	12.	v.	1725.	12.	v.
1705.	12.	v.	1726.	13.	v.
1706.	12.	v.	1727.	12.	v.
1707.	12.	v.	1728.	12.	v.
1708.	12.	v.	1729.	12.	v.
1709.	12.	v.	1730.	12.	v.
1710.	12.	v.	1731.	12.	v.
1711.	12.	v.	1732.	12.	v.
1712.	12.	v.	1733.	12.	v.
1713.	12.	v.	1734.	12.	v.
1714.	12.	v.	1735.	14.	v.
1715.	12.	v.	1736.	15.	v.
1716.	12.	v.	1737.	13.	v.
1717.	12.	v.	1738.	13.	v.
1718.	12.	v.	1739.	14.	v.
1719.	12.	v.	1740.	13.	v.
1720.	5.	v.	1741.	12.	v.
1721.	12.	v.	1742.	8.	v.

MEMOIRES
POUR L'HISTOIRE
des Sciences & des beaux Arts.

Août 1742.

ARTICLE LIV.

OBSERVATIONS SUR LES Plantes ; & leur Analogie avec les Insectes &c. A Strasbourg, *chez* Jean Renaud Doulssecker *Marchand Libraire. Grand in-*8°. *Pages* 134.

LE nom illustre que l'on voit à la tête de ce petit Volume, nous annonce un Auteur distingué par l'estime d'un grand Cardinal

reconnu depuis long-tems pour un bon Juge du mérite en tous les genres. La ſuite de l'Ouvrage ne dément point un préjugé ſi favorable pour le Philoſophe Phyſicien qui l'a donné au Public. On y reconnoit avec plaiſir les Opérations d'un eſprit propre à faire d'heureuſes découvertes, & qui a le don de ſe communiquer.

La Préface prévient l'oppoſition que l'on ſemble avoir conçue pour toutes ſortes de conjectures, depuis qu'on en a tant propoſé de foibles & de fauſſes. M. *Bazin* ne croit pas que l'on doive reſpecter les ſecrets de la nature, juſqu'à s'épargner toute recherche, & toute méditation ſur ce qu'elle n'a pas révélé au commun des hommes; & puiſque ces recherches ſuppoſent néceſſairement beaucoup de conjectures, il en conclut que ce ſeroit mal prendre ſon parti, que de renoncer à conjecturer. Il eſt vrai que le pur hazard nous a fait préſent d'un grand nombre d'utiles découvertes; mais il eſt vrai

aussi qu'il y en a eu quelques-unes vers lesquelles on a été conduit par une suite de refléxions qui ont fait honneur à l'esprit humain. Les conjectures mêmes que l'on reconnoit aujourd'hui pour fausses, ont quelquefois donné lieu à d'autres plus solides, & souvent du conflit des opinions, il s'est élevé une clarté qui a fait connoître ce qu'on cherchoit. M. B. nous rappelle à cette occasion quel a été le progrès des connoissances ausquelles on est parvenu touchant l'applatissement de la terre vers les Poles ; car M. B. regarde ce fait comme une chose bien vérifiée.

Le même Auteur nous fait encore part d'une Expérience, dont l'utilité, & le succès sont dûs en parties aux disputes des Sçavans qui l'ont précédé ; parce que ce sont ces disputes qui ont piqué sa curiosité, & qui ont commencé à le mettre sur les voyes de la nature. Voici ce qu'il nous en apprend. » En cherchant les moyens » de connoître sans équivoque le

» procédé de la nature dans la for-
» mation des pierres, je l'ai ren-
» contré ſans autre ſoin que d'ad-
» miniſtrer moi même les moyens
» que je prévoyois que la nature
» pouvoit y employer. Le procé-
» dé eſt des plus ſimples. De la ter-
» re arroſée d'eau de puits ſuivant
» une certaine méſure, & pendant
» un tems ſuffiſant, qui va ce-
» pendant à pluſieurs années ſuffit
» pour faire des pierres & des cail-
» loux. L'Académie des Sciences
» en a vu un échantillon, dans le-
» quel on reconnoit tous les pro-
» grès d'un caillou qui ſe forme. »

On doit donc convenir avec M. B. qu'il eſt bien permis, qu'il eſt même à propos d'avoir recours aux conjectures, quand elles ont véritablement de la probabilité, & qu'il ne ſe préſente rien de plus ſûr : pourvû qu'on ne les donne encore que pour ce qu'elles ſont en effet, & qu'on laiſſe à tout le monde une parfaite liberté de les ſuivre, ou de les combattre. Le plus aiſé, ſans doute, ſeroit de faire d'a-

bord l'aveu de ſon ignorance avant que d'avoir bien examiné les différentes opinions ; mais cet aveu n'a de mérite que dans la bouche d'un eſprit cultivé qui eſt en état de contribuer au progrès des Sciences. Avant que l'on ait bien réfléchi ſur les divers ſentimens, on ne ſçait que par oui dire combien l'eſprit de l'homme eſt borné. L'ignorant ne connoît par ſentiment qne les limites de ſon eſprit ; & il n'y a que le ſçavant qui ait acquis le droit de ſe plaindre des bornes de l'eſprit humain.

Au reſte M. B. ne s'en tient pas à ſes conjectures, il en rapproche, quand il le faut, l'expérience & les remarques que l'on a faites avant lui, dont il ſçait tirer de nouvelles lumieres ſur le ſujet qu'il traite ; c'eſt-à-dire, ſur quelques rapports, & quelques différences remarquables qui ſe trouvent entre les Plantes & les Animaux. Sa méthode eſt celle de la bonne Phyſique, elle eſt dégagée de ces obſcurités d'Algebre & de Géométrie,

par lesquelles on prétend quelquefois concilier de la vénération à des opinions, qui peuvent trouver leur avantage dans ces ténébres, du moins pendant quelque espace de tems. C'est par des routes curieuses, & amusantes, & avec les agrémens du style qui peuvent convenir à ces matieres que l'Auteur nous conduit à son sentiment. Il faudroit le suivre pied à pied pour bien sentir le poids de ses raisons. C'est ce que nous ne pouvons faire. Nous nous contenterons de rapporter quelques-unes de ses Observations sur la maniere dont la seve se répand dans les Plantes, & de faire appercevoir ce qu'il en conclut.

» Les Plantes ont comme les » animaux des veines, du sang qui » coule dans ces veines, des tra» chées, vaisseaux destinés au pas» sage de l'air, & qui leur tiennent » lieu de poulmons, des membra» nes, des cartilages, des glan» des, des ligamens, des pores, » des organes de la génération, deux

» ſeves bien marquées, une tranſ-
» piration perpétuelle pour donner
» lieu à une nourriture nouvelle, une
» jeuneſſe, un âge fait, une dé-
» crépitude; des maladies, comme
» engorgemens de vaiſſeaux, va-
» rices, avortemens, hémorrha-
» gies, gangrene, playes, la ver-
» mine, les paraſites &c. »

Voilà, ſans doute, une Analogie entre la Plante & l'Animal toute propre à nous intereſſer. On l'a crue même encore plus parfaite, comme le dit M. B. Pluſieurs Phyſiciens ont attribué aux Plantes des mouvemens tout ſemblables à ceux qui entretiennent dans nous la circulation du ſang. Il ne leur manquoit plus qu'une ame, & du ſentiment pour être élevées à la condition animale, & quelques-uns ont cru encore qu'on ne devoit pas leur conteſter cet avantage. Mais il y a pour le moins autant de différences ſenſibles, que de rapports entre les Plantes & les animaux. Nous n'expoſerons ce qui les diſtingue les unes des autres, qu'au-

tant que cela doit nous mener à l'éclairciſſement que nous cherchons.

» Les Plantes étant privées de » mouvement, & deſtinées à être » perpétuellement fixées dans la mê- » me place ne peuvent point aller » chercher leur nourriture, comme » font les Animaux; celui qui les » a créées y a pourvû, c'eſt la nour- » riture qui vient les chercher. » Toute cette grande maſſe d'air » qui nous environne eſt le pour- » voyeur des Plantes; il eſt tout » chargé de ſoufres, & de ſels qu'il » enleve, & dépoſe alternativement » ſur la ſurface de la terre. Ces » matieres ſe mêlant avec l'eau, » viennent ſe façonner autour des » ſemences, & y forment un li- » quide nouveau, nourriture toute » préparée que la terre préſente » aux Plantes, comme une mere » préſente ſon lait à ſes petits, » qui ne ſont pas en âge de cher- » cher ce qui leur convient, »

Une autre différence digne d'être remarquée, c'eſt que les Plan-

tes ne respirent point de la même maniere que les Animaux. Car on observe que pour entretenir la respiration de ceux-ci, il faut que la chaleur de leurs Poulmons rarefie sans cesse l'air dont ils se sont remplis. Si l'air extérieur, & l'air intérieur étoient également rarefiés ou également dilatés » la réaction » étant égale à l'action, il en ré- » sulteroit une cessation de tous nos » mouvemens. » C'est ce qui fait qu'en certains Pays où il regne souvent des vents très chauds, comme en quelque partie de la Perse & de l'Egypte, on voit quelquefois des hommes étouffer sur le champ.

Mais l'*intérieur des Plantes*, ainsi que le remarque M. B. après M. Hales, *ne peut pas jouir* d'un *air plus chaud, plus rarefié que celui qui nous environne, & que nous respirons*; puisque cet air intérieur ne reçoit que la chaleur qui peut lui être communiquée par celui qui environne la Plante. S'il est donc vrai que les Plantes ayent leur fa-

çon de respirer, il faut qu'il y ait quelqu'autre principe de cette respiration que la chaleur interne de la Plante.

Ceci fait naître une question. Car on ne doute point que les Plantes ne respirent l'air de quelque façon que ce soit; & M. Borelli assûre que pour procurer le cours de la seve comme celui du sang, il faut que l'air intérieur, & l'air extérieur soient différemment raréfiés. Il s'agit donc de trouver une autre cause de cette différence que la chaleur intérieure de la Plante. Sur ce qui a été dit, on seroit peut-être tenté de croire que cette cause seroit la fraîcheur de la terre, qui environne les racines, & la fraîcheur même de la racine, & de l'intérieur de la Plante. Ce n'est pas-là le sentiment de M. B.

Il observe que » les trachées des »Plantes comme celles des Insec»tes sont faites d'un cordon tour»né en spirale sur lui-même, le»quel au moyen d'une membra»ne, qui l'environne & l'assujet-

»tit, forme un canal continu... »
M. B. en nous repréſentant les trachées des Plantes, inſiſte particulierement ſur le rapport qu'elles ont avec celles des Inſectes. Il ſe ménage par-là le droit d'appliquer à celles-ci ce qu'il aura dit des autres.

» La reſſemblance des trachées
» des Inſectes avec celles des Plan-
» tes n'a pas échappé à l'exact Mal-
» pighi dans ſon Anatomie des
» Plantes. M. de Reaumur s'en
» eſt apperçu dans les trachées des
» Abeilles, dans celles des Vers
» aquatiques. Swammerdam décrit
» de même celles du Ver qui pro-
» duit la mouche appellée Taon.
» J'ai trouvé depuis la même cho-
» ſe dans le ver à ſoye, & dans
» toutes les autres chenilles, dans
» la mouche appellée par le Peuple
» Demoiſelle (en Latin *Libella*)
» & dans un grand nombre d'au-
» tres Inſectes. Pour s'en aſſûrer aiſément, il n'y a qu'à laiſſer ces Animaux ouverts pendant trois ou quatre jours dans l'eau. On dévi-

de alors le cordon qui forme leur trachée auſſi aiſément que l'on fait un peloton de fil.

Mais ſi ces deux eſpeces de trachées ont entre elles tant de conformité, elles ſont bien différenres des notres, & de celles des grands Animaux. M. Winſlow cité par notre Auteur, dit que *les Cartilages de celles-ci n'étant point des anneaux entiers, & étant ſupplées par des membranes élaſtiques, permettent un mouvement de dilatation, & de rétréciſſement pour les différens tons de la voix.*

» S'il nous eſt permis, ajoûte » M. B. de juger des intentions » de la nature par la forme & la » ſtructure de ſes Ouvrages, nous » pouvons croire que le cordon ou » fibre ſpirale des trachées des Plan» tes doit avoir un uſage ſingu» lier, & toute autre que celui de » la membrane élaſtique des nô» tres; puiſqu'il n'eſt point queſ» tion de voix dans les Plantes & » dans les Inſectes. Une telle Mé» chanique n'eſt point un effet du

» hazard, elle n'eſt point faite ſans » deſſein, & on ſeroit bien fondé » à croire que ce ſpire a un uſage » néceſſaire, & conforme à ſa figu» re. Il me ſemble qu'il ne ſeroit » point trop hardi d'en conclure, » que l'air entre, & eſt conduit dif» féremment dans une trachée fai» te de cette ſorte. »

Cette Obſervation nous porte donc à rechercher comment l'air doit être modifié par cette ſtructure ſinguliere des trachées des Plantes & des Inſectes. Car on conçoit que cette configuration doit ſuppléer à quelque choſe qui manque à ces trachées, & dont les trachées des autres animaux ſont pourvues. D'ailleurs M. B. a fait aſſez ſentir que les Plantes & les Inſectes, ſi l'on en excepte les Abeilles, n'ont point cette chaleur qui raréfie l'air intérieur dans nos Poulmons, & dans ceux des animaux qui reſpirent comme nous. Sur cela ſeul on eſt déja tenté de croire que l'Auteur de la nature n'a donné cette forme aux trachées

des Plantes & des Inſectes, que pour ſuppléer au défaut de la chaleur. Reſte donc à examiner ſi cette ſtructure des trachées eſt auſſi propre à raréfier l'air qu'un excès de chaleur. M. B. le prétend ainſi, & pour le faire voir, il établit pluſieurs choſes qui paroiſſent aller à ſon but.

La chaleur n'eſt pas le ſeul principe propre à dilater l'air. L'air eſt dilaté dans l'eau glacée juſqu'à rompre des vaiſſeaux très-ſolides ; car on ne peut point attribuer cela à la dilatation de l'eau ; puiſque ſelon M. Hombert l'eau purgée d'air & glacée enſuite ne produit point de pareils effets.

Les parties d'air ſéparées les unes des autres, & imbibées d'eau comme des éponges doivent, ſelon M. B. avoir perdu leur vertu de reſſort ; mais elles doivent auſſi la recouvrer en ſe réuniſſant les unes aux autres. C'eſt ce qui arrive quand l'eau ſe glace. Les parties Elémentaires de l'eau, dit-on, s'appliquent alors les unes contre

les autres, ce qu'elles ne peuvent faire ſans chaſſer les parties d'air entremêlées, & ſans les obliger de ſe réunir.

» L'élaſticité produite par cette » réunion, dit l'Auteur, n'eſt point » un ſentiment nouveau, & qui me » ſoit propre. M. Muſſembrock dit » *que l'air diviſé en ſes parties élé-* » *mentaires eſt fortement retenu &* » *attiré par les particules de l'eau,* » *& paroît en cet état avoir beaucoup* » *perdu de ſon élaſticité, qui ne recom-* » *mence à ſe manifeſter que, lorſque* » *deux de ces parcelles d'air ſe ren-* » *contrent; car c'eſt alors que leur for-* » *ce élaſtique réprend de nouvelles* » *forces.* » Cet Auteur avoit dit auparavant: *quoiqu'il ſoit vrai que l'air puiſſe être dilaté d'une maniere extraordinaire par le violent mouvement des parties de feu, on ne laiſſe pas pourtant d'obſerver que la force élaſtique de l'air a auſſi lieu ſans qu'on y remarque le moindre changement de chaleur. Le grand Philoſophe Newton a cru que le Créateur avoit donné aux particules de l'air*

cette propriété, que quand deux de ces particules élémentaires viennent à s'approcher, elles ſe fuyent réciproquement, & ſont repouſſées l'une de l'autre avec une force qui augmente à proportion que cette diſtance diminue.

Ce ſentiment du *grand Philoſophe Newton* ne fait pas admirer la ſimplicité de ſes principes. D'ailleurs, ſi les particules d'air ont une fois perdu leur reſſort, on ne voit pas bien comment elles ont la force de ſe repouſſer les unes les autres, ſans une compreſſion provenante d'une autre cauſe que de leur réunion. Cette force répulſive ne ſentiroit-elle point encore la qualité occulte ; mais une qualité occulte toute oppoſée à celle de l'attraction ?

D'un autre côté ſi les particules d'air n'ont pas perdu tout-à-fait leur reſſort, il n'eſt pas néceſſaire qu'elles ſe réuniſſent, pour que ce reſſort ſoit conſidérablement augmenté. Il ſuffiroit que ces parties d'air renfermées dans l'eau,

fussent comprimées par quelque nouvelle cause, par une certaine quantité d'autre matiere par exemple qui seroit entrée dans l'eau, & qui en auroit augmenté le Volume aux dépens des parties d'air, lesquelles se trouveroient par-là réduites à un moindre espace.

Quoiqu'il en soit, la réunion des bulles d'air peut bien produire aussi les mêmes effets, si l'on suppose une cause qui les comprime ; & c'est sur-tout cette cause de compression que M. B. semble chercher. Il compare chacune des petites parties d'air qui sont dans l'eau à un ressort de montre. Si ce ressort est trop lâche, l'Horlogeur, dit-il, en est quitte pour le ramasser dans un Barillet plus petit, ou lui faire faire sur son axe un plus grand nombre de Révolutions. Or, selon M. B. les trachées des Plantes & des Insectes tiennent lieu de ce Barillet pour comprimer l'air.

On nous avertit ici qu'on se rapproche heureusement de la manie-

re dont M. Duverney avoit déja expliqué la respiration des poissons. Voici comment s'est exprimé ce célébre Anatomiste, après avoir examiné comment l'air devoit passer des ouyes des poissons dans leurs veines. *La difficulté avec laquelle ces petites parties d'air passent par les pores de ces vaisseaux comprime leur ressort; d'où il s'ensuit que, lorsqu'elles y sont entrées, ce ressort doit se débander avec impétuosité contre les particules du sang; qui sont alors battues, agitées & broyées avec violence.*

Il n'y a donc plus qu'à faire attention que » les trachées des » Plantes comme celles des Insec» tes, sont des vaisseaux coniques, » soit par leur figure propre, soit » par leurs ramifications innombra» bles. Leur plus grande ouvertu» re est à l'extérieur, ils finissent » dans les parties intérieures de » l'animal, & de la Plante par des » pointes si excessivement fines, qu'» elles échappent aux meilleurs Mi» croscopes. Lorsque l'air entre par

» les orifices extérieurs de ces vaiſ-
» ſeaux, il eſt probablement ſou-
» mis à la loi de tous les fluides,
» qui eſt d'augmenter de force &
» de viteſſe à meſure que le Canal
» où ils coulent, ſe rétrécit. Après
» donc que l'air a enfilé tous ces
» petits canaux dans leſquels il eſt
» pouſſé par l'air exterieur, il ſe
» preſſe de plus en plus, & à pro-
» portion de ce que le canal de-
» vient plus étroit, & lorſqu'il ar-
» rive à l'extrémité que nous ju-
» geons être d'une extrême fineſſe,
» il n'en peut ſortir que fort com-
» primé, & avec une nouvelle for-
» ce, comme nous voyons que
» l'eau d'un Fleuve eſt plus rapide
» ſous les arches d'un pont, & en-
» core plus à ſa ſortie ..... Voila
» donc l'air porté dans la ſeve, &
» dans les liqueurs des Inſectes avec
» une compreſſion capable de lui
» faire faire un effort plus conſi-
» dérable qu'il n'auroit pû faire
» dans ſon premier état.

Pour expliquer l'aſcenſion verticale de l'air, & de la ſeve qu'il

pousse, il suffit, ce semble, de faire remarquer que » la tendan-
» ce naturelle de toute bulle d'air
» dans un liquide plus lourd que
» lui : est de monter verticalement.

M. B. répond aussi à plusieurs objections qu'il se propose lui-même. Il nous fait souvenir d'abord des effets de l'eau glacée, & il conclut delà que la force de l'air qui tend à se dilater, peut bien être assez grande pour faire monter la seve jusqu'aux extrémités des plus hauts arbres.

Il nous dit encore que les racines ne doivent point se porter en haut comme les tiges, parce que les trachées des racines sont autrement construites que celles des tiges, & qu'au lieu de cordons tournés en spirales, elles n'ont que des canaux cilindriques droits.

L'Auteur nous avertit que les Observations qu'il a faites sur ce ce point avec attention s'accordent avec la description de M. Malpighi. » Les racines sont des
» canaux toujours environnés du

 suc

» suc nourricier, elles sont là com-
» me des vases destinés à retenir
» la nourriture dont elles se gon-
» flent comme des éponges ; c'est
» dans le colet de la Plante que
» commencent les trachées spirales,
» parce que c'est-là que la seve doit
» commencer à prendre une route
» contraire à son propre poids.

La configuration des trachées que l'on regarde comme la cause de l'ascension de la seve porteroit à croire que la seve devroit se répandre en Hyver comme en Eté ; puisque les trachées ne changent pas de figure. Mais on répond que le froid qui agit sensiblement sur tous les ressorts, peut bien agir aussi sur ces trachées, les resserrer, & en les resserrant empêcher l'air d'y entrer, du moins avec assez d'affluence pour faire circuler la seve. Cette explication n'obligeroit-elle point M. B. à reconnoître une différence considérable entre les trachées des Plantes, & celles des Insectes que la force du froid ne prive pas de leurs mou-

vemens ordinaires? Seroit-il possible que les trachées de ces Insectes ausquelles on attribue la même configuration qu'aux trachées des Plantes eussent plus de force que celles-ci pour résister au froid ?

On répond encore de plusieurs manieres à l'objection tirée du sentiment commun qui attribue les effets du Thermometre à la dilatation de l'air causée par la chaleur. Si l'on conclut de-là que l'air qui est renfermé dans la seve des Plantes peut recevoir aussi bien l'impression du chaud & du froid, que celui qui est renfermé dans l'esprit de vin, M. B. nous dit d'abord » qu'il n'est point prouvé » que l'élévation de la liqueur dans » le Thermometre provienne plûtôt de la dilatation de l'air que » de l'extension de la matiere sulphureuse, ou spiritueuse de cette liqueur.» Ce dernier sentiment est celui de M. de Reaumur. Sans répéter les raisons sur lesquelles se fonde cet heureux confident de la nature, M. B. y ajoûte que l'eau

toute remplie qu'elle eſt de plu-ſieurs parties d'air, n'éprouve point de variations approchantes de cel-les du Thermometre.

Outre cela la dilatation de l'air intérieur ne provenant que de la dilatation de l'air extérieur, elle lui ſeroit tout au plus égale & n'au-roit jamais aſſez de force pour éle-ver la ſeve à une grande hauteur. Ainſi pour expliquer l'aſcenſion de cette liqueur ſuivant ce ſentiment, il faudroit encore avoir recours à des valvules qui empêchaſſent le retour de la ſeve, à quelque mou-vement de ſyſtole & de diaſtole cauſé par la chaleur du jour, & la fraîcheur de la nuit, qui conden-ſeroient & dilateroient alternati-vement les vaiſſeaux ſereux.

Mais outre que tout cela a paru bien hazardé, M. B. fait voir que l'expérience y eſt contraire : il aſ-ſure qu'il a vu des Ananas qui ſembloient très-bien profiter du ſoin qu'on avoit de leur épargner cette alternative de froid & de chaud, en les élevant ſuivant l'or-

donnance de M. le Normand Directeur du Potager du Roi à Verſailles.

La même expérience & celle de toutes les plantes qui ne ſont point expoſées au grand air nous font voir auſſi que l'agitation du vent n'eſt point un moyen néceſſaire pour faire monter la ſéve.

Il faut encore remarquer que ſi la quantité de ſéve qui s'éleve dans les Plantes, & ſurtout en certains arbres réſineux très-hauts doit être bien conſidérable, & ſi elle l'eſt encore bien plus qu'on ne l'imagine, comme le font voir les obſervations de M. Hales; cette liqueur cependant peut bien être ſoutenue & pouſſée par la force de l'air dans les canaux tels qu'on les a décrits; parce qu'elle eſt fort legere étant mêlée de beaucoup d'air, & qu'elle ſe diſſipe encore par une tranſpiration latérale qui affoiblit le poids de cette colomne liquide.

Ne ſeroit-il pas à propos d'ajouter que l'élévation de cette liqueur eſt favoriſée par l'exilité des

tuyaux ſemblables aux tubes capillaires, ou encore plus petits ? On pourroit peut-être auſſi faire ici uſage de ce que M. B. a remarqué ailleurs, qu'il y a dans cette ſéve des parties ſulphureuſes que la chaleur peut dilater & porter en haut, quand il ſe trouve de la réſiſtance vers les côtés ; ce qui doit arriver dans les plantes déja parvenues à quelque hauteur ſenſible ; car avant qu'elles ayent atteint cette hauteur, il faut bien moins de force pour porter la ſéve aux extrémités de la plante.

Ne pourroit-on pas dire auſſi que le poids même de la terre contribue à éléver cette liqueur ? En effet la terre enflée d'abord par l'humidité s'affaiſſe enſuite peu à peu; & plus elle s'affaiſſe, moins elle laiſſe de paſſage à l'eau qu'elle a reçue, & qu'elle doit cependant pouſſer au dehors. Cette humidité peut donc bien prendre ſon cours vers les racines, & monter dans ces conduits qu'elle trouve toujours ouverts & diſpoſés à la recevoir.

On ne peut douter que l'air extérieur n'aide auſſi beaucoup cette détermination de la ſéve ; mais ne ſeroit-ce point pluſtôt par ſa raréfaction que par ſa preſſion ? car s'il eſt plus raréfié que la liqueur qui coule dans l'arbre, il réſiſte moins à la tranſpiration de la ſéve dans toute l'étendue de la ſuperficie de la plante. Et ſi cela eſt, la ſéve doit ſe répandre abondamment, & ſe diſſiper par cette tranſpiration ; d'autre ſuc doit ſuccéder à celui qui s'eſt diſſipé & monter par conſéquent de la racine vers les extrémités de la plante. Ainſi pour entretenir le cours de la ſéve autant qu'il provient de cette cauſe, il ſuffiroit qu'il y eût toujours plus de fraîcheur dans l'intérieur de la plante, & ſurtout vers les racines, qu'il n'y en a dans l'air extérieur. Alors le fluide intérieur ſeroit toujours condenſé par ſa fraîcheur, & la matiere condenſée tendroit toujours à ſe dilater du côté où elle rencontreroit un air raréfié, ſans

qu'il fût abſolument néceſſaire de ſuppoſer une alternative de chaud & de froid.

Cela s'accorderoit fort bien avec ce qu'on a dit des Ananas auxquels il faut toujours ménager un certain degré de chaleur extérieure. Cela expliqueroit même aſſez bien pourquoi la ſéve ne paroît point monter en hyver. L'air étant auſſi froid au dehors que la ſéve l'eſt au dedans, il y manque une cauſe des plus propres à la faire circuler.

Quant à ce que l'on a dit de la ſtructure des trachées ; quelque ingénieuſe que ſoit cette explication, on doute qu'une telle configuration de trachées contribue autant que le croit l'Auteur à l'élévation de la ſéve. Il eſt bien vrai, comme on l'a remarqué, qu'un fluide accélere ſon cours, lorſqu'il paſſe d'un canal plus large dans un plus étroit ; mais 1°. Si ce fluide paſſe d'un canal plus large dans un très-grand nombre de petits canaux, il ſe peut bien faire que ſa vîteſſe ne s'accelere point. 2°. Le

fluide n'accelere son cours, comme on l'a dit, que quand il est réellement forcé de couler, & qu'il ne trouve d'autre passage en sortant d'un canal plus grand, qu'un canal plus petit par où il puisse se répandre. Dans la supposition que l'on a faite, est-il bien sûr que la séve sera obligée de couler, si l'on n'a recours qu'à la pression de l'air extérieur, & à la structure des trachées ?

Il faut que la plus grande partie de la séve qui entre dans l'arbre, sorte aussi de cet arbre quelque tems après ; afin de faire place à celle qui lui succede. Les orifices par lesquels elle sort communiquent avec l'air extérieur, aussi bien que les orifices par lesquels elle est entrée : de même tous les canaux intérieurs par lesquels elle passe en coulant de l'un dans l'autre communiquent ensemble & avec les derniers tuyaux par où elle sort. Or quelque différente figure que l'on ait donnée intérieurement à des vaisseaux,

dont les orifices d'entrée & les orifices de sortie sont exposés à l'air ; qu'on les ait élargis en quelques endroits, qu'on les ait rétrécis en d'autres, le fluide qui est renfermé dans ces vaisseaux ne tend jamais qu'à se mettre de niveau & à y demeurer. L'expérience est commune.

Il n'y auroit en ce cas que l'exilité des vaisseaux qui pourroit favoriser l'élévation de la liqueur ; ce qui arriveroit indépendamment de son passage d'un plus petit canal dans un plus grand ; puisque l'eau s'élévera dans le tube capillaire au dessus du niveau de l'eau extérieure dans laquelle on aura plongé un des orifices de ce tuyau également étroit dans toute sa longueur. Ce que pourroit encore produire la finesse des tuyaux, si la séve y étoit réellement poussée par quelque cause que ce fût ; ce seroit de séparer les parties d'air de celles de l'eau ; parce que le diametre de ces tuyaux ne pourroit les contenir ensemble. Mais alors même les parties d'eau

ſéparées de la partie d'air, qui en étoit environnée, ne ſeroient-elles pas renvoyées devant & derriere cette particule d'air, ce qui empêcheroit la réunion de celle-ci avec les autres particules aëriennes; & ce qui ne feroit qu'une ſuite de bulles d'air ſéparées par des bulles d'eau? Enfin quand ces particules aëriennes ſe réuniroient, ne demanderoient-elles pas à être comprimées de nouveau pour recouvrer leur reſſort?

Nous n'aſſurons pas après tout que ces objections ſoient ſans réponſe, & nous avouons même que nous n'avons pas pu raſſembler dans un extrait tout ce que M. B. dit de favorable pour ſon ſentiment; quoique nous ayons rapporté ce qui nous a paru eſſentiel.

Le même Auteur ajoute à la fin de ſon volume pluſieurs autres remarques très-curieuſes ſur les racines des plantes, ſur les trachées des inſectes, ſur la force qu'acquierrent les particules aëriennes par leur réunion, ſur l'air qui ſort

des poulmons, &c. Si nous voulions recueillir tout ce qui eſt eſtimable dans cet ouvrage, nous ſerions auſſi étendus que l'ouvrage même.

Toutes ces obſervations ſont encore précédées de deux diſcours dans le même goût. Nous nous diſpenſerons d'en rendre un compte exact, pour ne point trop allonger cet extrait.

Dans le premier de ces Diſcours on traite de l'accroiſſement des animaux & des végétaux. On y ſuppoſe qu'ils ont été tous formés enſemble & renfermés dans le premier de leur eſpece dont ils ſont ſortis; & pour réconcilier l'imagination avec une ſuppoſition, qui la révolte d'abord, on fait remarquer qu'un corps qui nous ſembleroit d'une prodigieuſe étendue, ſeroit réduit au plus petit eſpace, ſi on rapprochoit les parties ſolides les unes des autres, ſans laiſſer de pores entr'elles. Newton a prétendu que toute la matiere de l'univers ſe pourroit ainſi reſſerrer

dans l'eſpace d'un pouce cubique.

Il faut avouer cependant qu'il y auroit bien plus de ſimplicité dans les ouvrages du Créateur, ſi le premier de chaque eſpece d'animaux, ou de végétaux n'avoit eu en lui qu'un moule propre à former ſon ſemblable. Ce principe expliqueroit même aſſez naturellement bien des choſes ſur leſquelles l'autre hypotheſe ne ſatisfait pas ſi bien. Pour concevoir par exemple que l'animal ne doit produire qu'après avoir atteint une certaine grandeur, il n'y auroit qu'à ſuppoſer que le moule ne ſe forme dans lui qu'à meſure que le corps entier approche d'une certaine perfection. Dire que cela ne ſe conçoit pas, ce ſeroit préciſément mettre le fait au rang de bien d'autres qui ſont cependant très-réels. On n'a pas démontré que la choſe ſoit impoſſible.

Il eſt encore vrai que ſi le Créateur a ſi bien formé tous les corps des animaux & des végétaux, qui peuvent être produits juſqu'à la fin

du monde ; l'on voit dans ce plan un très-grand nombre de beaux ouvrages fort inutiles, puisqu'il y en a beaucoup qui ne se produiront jamais. Il paroîtroit même que des corps si parfaits seroient tout aussi propres à être animés que celui de l'enfant de 7 à 8 mois; car il ne leur manque qu'une étendue sensible qui n'est au fond qu'une perfection imaginaire.

De plus si les corps étoient tous très-bien formés dans le premier des animaux & des végétaux, ne devroient-ils pas aussi s'étendre tous ensemble dans la même proportion ? Si cela est, depuis qu'un premier né a commencé à croître, tous les autres renfermés dans celui-ci ont dû, ce semble, recevoir aussi quelque accroissement; & depuis ce commencement d'accroissement sans autre moyen de propagation que la nouriture qui fait croître le premier né, il paroît que les autres auroient dû arriver successivement jusqu'au developpement qui les met au jour, & jusqu'à la

plus grande étendue à laquelle ils puissent parvenir. Si l'on trouve que toutes ces raisons, & quelque autre de même espece qu'on y pourroit ajouter, ne prouvent pas grand'chose, on en sera quitte pour n'y avoir aucun égard. Nous ne faisons que les proposer, sans exiger qu'on s'y rende.

Dans le second Discours M. B. s'attache à expliquer pourquoi les bêtes ont sur l'homme l'avantage de nager naturellement, & sans en avoir étudié les moyens. M. B. remarque entre autres choses que la pésanteur de la tête de l'homme ne sçauroit être la vraye cause de cette différence; puisqu'une paire de bœufs passe fort bien les fleuves à la nage, quoiqu'ils ayent la tête chargée de leur joug.

On n'est pas mieux fondé à dire que c'est la frayeur qui empêche les hommes de nager; puisque la bête n'est pas moins susceptible de cette frayeur, quand elle est tombée pour la premiere fois dans quelque endroit rempli d'eau,

d'où elle ne peut ſe tirer qu'en nageant. Mais la vraie raiſon de cette différence, ſelon M. B. c'eſt que les premiers mouvemens machinaux que l'homme employe naturellement dans ſa frayeur ne doivent point le ſoutenir ou le faire avancer ſur l'eau ; au lieu que les premiers mouvemens d'une bête épouvantée ſont ceux qui l'aident le mieux à nager. Elle tâche de courir, & elle employe pour cela les mouvemens ordinaires de ſes quatre membres ; c'eſt ce qui la ſauve. L'Auteur expoſe très-bien cette méchanique, plus ſurement executée par les bêtes qui ne l'ont point appriſe que par des hommes, qui l'auroient longtems étudiée.

Si l'on ne ſe range pas toujours au ſentiment de M. B. & ſi l'on ne ſe rend pas à toutes ſes raiſons, on doit reconnoître du moins qu'il cherche la vérité comme elle doit être cherchée. Il procede avec clarté, il approfondit, il anatomiſe, il raſſemble à propos ce qui doit aller de concert, & tendre au

même but. Il eſt bien éloigné de cet air tranchant & déciſif qui ne marque qu'un eſprit ſuperficiel & plein de lui-même, dont les déciſions ne ſont rien moins que des oracles. Quand on s'eſt un peu familiariſé avec les myſteres de la nature, on n'a pu manquer d'apprendre par ſa propre expérience que l'homme qui parle ſur ces matieres avec une grande aſſurance, en dit ſurement plus qu'il n'en ſçait. Le vieux & le vrai Phyſicien eſt toujours porté à ſe défier de ces vaines lueurs dont on ſe laiſſe éblouir quand on commence à réfléchir. Il voit tranquillement courir vers ces clartés trompeuſes tous les papillons de la Philoſophie, & les attend au retour.

ARTICLE LV.

TRAITE' SYNTHETIQUE des Lignes du premier & du second Genre : ou Elemens de Géométrie dans l'Ordre de leur Génération ; Par Joseph Privat de Molieres Professeur au College Royal, de l'Académie des Sciences, & Membre de la Société Royale de Londres. *Tome I. A Paries, chez la veuve* Brocas *&* Jombert, *rue* S. Jacques. 1741. *in*-12. *pp.* 421.

C'Est dommage que la mort vienne d'enlever l'Auteur de cet Ouvrage, au milieu de son impression qui étoit aussi, dit-on, le milieu de la composition ; l'Abbé de Molieres ayant accoutumé de faire imprimer à mesure qu'il composoit, & de retoucher à mesure qu'on imprimoit ; ce qui pouvoit rendre ses Ouvrages un peu moins corrects, soit de la

part de l'Imprimeur, ſoit de ſa part; mais n'empêchoit pas que le fonds n'en fut médité, & digne de ſon ſçavant Auteur. De ſorte que ſa mort nous prive de la façon ou de la facture du ſecond tome, & de la correction du premier, dont l'accompliſſement même dépendoit tout-à-fait du ſecond.

Car, quoique ce premier Volume, intitulé *Elémens de Géométrie*, paroiſſe très-indépendant du ſecond qui devoit rouler ſur les *Sections Coniques*, Rien n'étant plus indépendant d'*Appollonius*, qu'*Euclide*, & ſa Géométrie Elémentaire, ſoit Pratique, ſoit Théorique, M. de Molieres Sectateur de Malebranche, & de l'ordre idéal des choſes, a reſſaiſi la Théorie du Cercle ſur la Géométrie ſimple, en faveur de la Géométrie compoſée & conique, qui n'eſt que d'un ſecond genre d'invention, d'un ſecond Ordre de Génération, tandis que le Cercle eſt des premiers tems de la Géomérie.

Qu'eſt-ce que des Elémens de

Géométrie, ſans Cercle? La conſidération même du point, eſt incomplette ſans cette meſure primitive de l'angle, qui n'eſt qu'un Point ou une interſection, plus ou moins oblique, de deux lignes droites? Juſqu'ici la Trigonométrie la plus rectiligne, la *Longimétrie*, la *Planimétrie*, l'*Ichographie*, l'*Arpentage*, la *Stéréométrie* même, & le *Toiſé*, en un mot tout ce qui s'appelle la *Géométrie Pratique*, s'eſt paſſé des Coniques, ſans pouvoir en aucune façon ſe paſſer du Cercle.

C'eſt ſouvent par trop de préciſion ou d'abſtraction d'eſprit, qu'on ſe fait de très-fauſſes notions de ce qu'on appelle *Ordre*, *Méthode*, *ſimplicité*, *Progrès*, *Enchaînement*, Génération même, ou *Généalogie des Idées*. On les fait trop conſiſter dans le fil direct & indiviſible de choſes qui ſemblent dériver l'une de l'autre, ſans l'influence ſecrete de rien de collatéral. Il eſt pourtant de fait, que toutes les Sciences, & leurs divers objets ſe tiennent comme par la main, &

s'entrelacent ſi bien dans leurs branches & dans leurs Rameaux, qu'il eſt impoſſible de les ſéparer.

Ce Projet d'ordre, de génération, de ſéparation, de *déduction idéale*, ou plûtôt *nominale* ne réuſſit point à *Ramus*, & n'a jamais réuſſi à aucun de ceux qui l'ont formé dans leur cabinet. Et puis ce n'eſt rien que de perfectionner idéalement une Science. La Géométrie n'eſt déja que trop parfaite en ſoi. L'eſſentiel eſt de perfectionner les eſprits par ſon moyen, en la mettant à leur niveau. Un Auteur déja ſçavant, aime à élever la Science, à la généraliſer, à la rendre indépendante & abſtraite, à en tirer la quinteſſence, à la rafiner, à l'exalter. Cela eſt bon pour lui.

Mais en Citoyen, encore vaut-il mieux ſe dégrader en quelque ſorte un peu, s'abaiſſer, s'humaniſer, ſe populariſer, ſe familiariſer, & tendre la main à tout le monde pour leur aider à franchir tout ce qu'il y a de roide, d'inégal, de haut, de difficile. Plus la

Géométrie eſt eſtimée & recherchée, plus il faut en applanir les chemins. Ce ſeroit comme pour l'éternité, ſi on alloit aujourd'hui rebuter une infinité de gens qui ont du goût pour cette ſcience ; mais qui ne veulent pas cependant, ou ne peuvent pas s'y conſacrer au préjudice de leurs autres occupations, ou de leurs autres goûts. Seroit-ce un ſi grand mal qu'on ne fut pas ſi rigidement Géometre ? Mais ce ſeroit toujours un bien, qu'on le fut à demi, qu'on le fut à peu près, & un peu plus qu'on ne l'a été juſqu'ici. Le tout ou rien ſont viſiblement deux extrémités outrées, entre leſquelles il doit y avoir bien des milieux nuancés à l'infini.

Spectateurs de cet Univers, les hommes ſçavent tous un peu de tout ce qui s'offre à leurs yeux & à leur eſprit. Ils voyent à tous momens des lignes droites & des lignes courbes, des Angles & des Paralleles, des Polygones & des Cercles, ou des Ronds, des Ovales même ou

des Ellypſes : & ils ont les premieres idées de tout cela. La Science conſiſte ici à recueillir ces premieres idées, & par leur moyen à paſſer aux ſecondes, & des ſecondes aux troiſiémes, aux quatriémes, & juſqu'à celle de l'infini, & de la Géometrie la plus tranſcendante, qui ne ſont pas infiniment loin de ces commencemens.

Que les premieres idées de la ligne droite ſoient plus ſimples que celles du Cercle, que les ſecondes de celle-là ſoient plus faciles que les ſecondes de celui-ci ; & que ce ſoit le même des troiſiémes comparées aux troiſiémes, & des pareilles aux pareilles, on peut le croire. Mais que les ſecondes, les troiſiémes, les quatriémes & les centiémes idées de la ligne droite ſoient d'un genre de facilité & de ſimplicité même, préliminaire aux premieres, & aux plus ſimples idées du Cercle, de l'Ovale même, & de bien d'autres Courbes ; & qu'il ſoit néceſſaire de ſçavoir à fond que le Triangle rectangle a le quarré de

son hypoteneuse égal aux quarrés des deux autres côtés, que le côté du quarré est incommensurable avec sa Diagonale, que la Pyramide est le tiers du Prisme respectif, & un million d'autres propriétés encore plus compliquées des figures rectilignes, pour être en état de comprendre que le Cercle est un rond, que tous ses rayons sont égaux, que ses cordes les plus voisines du centre sont les plus grandes, que sa Tangeante ne le touche qu'en un point, & sur-tout qu'il est la mesure naturelle, & comme unique des Angles, il n'y a point trop d'apparence.

Les Elemens de la Géométrie doivent contenir un peu de toutes les parties de cette vaste Science : ils doivent être les Elemens des Triangles, les Elemens des Quadrilateres, les Elemens des Polygones, les Elemens du Cercle &c. La vie ne suffiroit pas, & on ne sçauroit rien, si l'on vouloit épuiser toutes les Propriétés des lignes droites, & du Triangle seul avant

que d'étudier d'autres figures, d'autres objets, d'autres sciences. L'idée de notre Auteur à cet égard est un petit excès d'esprit & de science de la part d'un homme qui se livroit trop à son objet, & aux spéculations de son cabinet, & qui d'ailleurs connoissoit peu les hommes & la foiblesse des esprits.

Le seul Principe, sur lequel il se fonde auroit pû par son faux manifeste, l'en désabuser. » Je ne » puis, *dit-il*, donner une idée plus » naïve de l'Ordre généalogique qui » se trouve être actuellement ob- » servé dans les Elemens de Géo- » métrie, qu'en le comparant à ce- » lui d'une Histoire de France » dans laquelle on auroit fait naî- » tre Henry IV. de Louis XV. » Saint Louis de Charles IX. » Charlemagne de François I. & » ainsi du reste. »

Voila une critique bien seche, & bien outrée d'*Euclide*, & de tout ce qu'il y a eu d'Auteurs Elémentaires jusqu'ici, des *Tacquets*, des *Barrous*, des *De Chales*, des

Ozanams, des *Arnauds*, des *Lamis*, des *Malezieux* &c. Un Hiſtorien qui feroit naître Henry IV. de Louis XV. Saint Louis de Charles IX. Charlemagne de François I. & ainſi du reſte, ſeroit une fauſſaire & un ſot achevé. Or les Auteurs précédens ſont des gens d'eſprit, & d'habiles gens. Pour le moins ils n'ont point avancé d'erreur. Et comment peut-on comparer des gens qui ont démontré exactement tout ce qu'ils ont dit, avec quelqu'un qui feroit profeſſion de ne débiter que des erreurs groſſieres, & des abſurdités manifeſtes.

Un Auteur eſtimable comme M. de Molieres, mérite qu'on ſe prête un peu, quoiqu'il ne ſe ſoit pas prêté peut-être aſſez lui-même. Il faut aider à la lettre, & croire qu'il a voulu bien dire. Nous croyons entrevoir le fonds de ſa penſée. En fait de Généalogie, il y a deux manieres : l'une Synthétique remonte comme par rétrogradation du fils au pere, au grand pere,

à l'Ayeul, au Bisayeul, en écartant les branches collatérales, ou plûtôt en les ramenant aux maîtresses branches, & de branche en branche, jusqu'à la tige, au tronc & aux racines. L'autre Analytique descend avec la nature, de la tige aux branches, des branches aux rameaux.

L'une dit que Louis XV. est Fils ou Petit-Fils ou Arriere Petit-Fils d'Henry IV. Charles IX. de S. Louis &c. L'autre qu'Henry IV. est Ayeul de Louis XV. S. Louis de Charles IX. &c. L'une & l'autre est bonne. M. de Molieres a voulu dire que celle-ci est la meilleure. Cela se peut, l'Analyse étant la propre méthode de Doctrine, quoique notre Auteur l'ait traitée de Synthese, trompé par la fausse notion que d'autres en ont donnée avant lui.

M. de Molieres désaprouve aussi le mêlange de l'Algebre, & du Calcul dans la Géométrie Elémentaire. Il faut encore ici aider à la lettre, & croire qu'il n'en désa-

prouve que l'excès. Car il y a peu d'Elémens modernes de Géométrie, où l'on trouve plus d'Algebre, plus de lettres, plus de ſignes Algébriques que dans ceux-ci. Il va juſqu'à mettre les Triangles, les Quarrés, les Parallélipedes, les Pyramides & les autres Figures pleines & ſolides, en figures, & comme en perſonne, à la place des mots articulés qui les expriment.

Cela n'eſt pas abſolument mal, & d'autres Auteurs l'avoient pratiqué avant lui, quoiqu'il n'en diſe rien. Cela abrege le diſcours comme l'Algebre l'abrege; mais le rend abſtrait & inarticulé, ce qui eſt peut-être un ſurcroit de difficulté pour des Commençans, qui ont beſoin qu'on leur articule tout, & qui n'ont nulle habitude de ce langage Symbolique & Myſtérieux.

Peu ſatisfait de tout ce qui avoit paru juſqu'ici en fait d'Elémens, l'Auteur en a changé autant qu'il l'a pu toute la façon, l'extérieur au moins: car pour le fonds, ou

tre que ce sont toujours les mêmes vérités qu'Euclide & les autres ont enseignées, il y a mille petites industries, mille petites vues, mille notions utiles qui servent au dévélopement & à l'explication de ces vérités, dont il étoit difficile, qu'un aussi habile homme ne s'accommodât pas, & ne fit pas son profit. L'équité nous oblige de reconnoître qu'il l'a fait, lors même que des gens peu instruits de ce qui a paru de meilleur en ce genre, pourroient croire qu'il s'en est le plus écarté.

De sorte que ces Elémens qui passent pour abstraits, & difficiles à entendre, à cause d'une espece de roideur, ou de rigidité spéculative que l'Auteur paroît annoncer dans sa Préface, ne nous paroissent pas devoir trop rebuter des Commençans. Le discours en est assez simple, le stile assez populaire. La Démonstration même s'y réduit souvent à une simple explication.

Ce qui trompe, est que l'Auteur

met tout en Propositions titrées, jusqu'aux plus simples Définitions mêmes, & aux demandes, & qu'il accompagne tout de figures & de symboles, jusqu'aux définitions du Point, de la ligne, de la surface & du solide. Car il renvoye effectivement aux Planches pour y voir un point & une ligne, lorsqu'il les définit; & sa premiere figure contenant ces quatre especes de grandeurs, est peut-être la plus compliquée de toutes ses figures.

Mais en y regardant de près, ce n'est qu'une façon extérieure qui ne devroit point rebuter; le fonds du discours étant assez uni, & presque dans le gout de ce que nous avons d'élémens les moins rigides & les moins hérissés. Comme l'Auteur a retranché de son livre tout ce qui regarde le cercle, il n'a pas été fâché de lui conserver une certaine étendue de volume, par cette multitude de titres, d'explications & de petits détails qui vont au profit des commençans, à l'extension & à la diffusion près.

La Méthode de *ſuperpoſition* par exemple qui facilite réellement l'intelligence de bien des choſes aux Commençans, mais que d'autres Géometres plus délicats, & trop délicats ſans doute, avoient reprouvée comme peu géométrique, l'Auteur malgré ſa rigidité apparente, l'employe ſans façon & la défend de ſon mieux contre M. Arnauld.

La pluſpart des Inventeurs, ſçachant combien le Public eſt en garde contre les nouveautés, ſont tout occupés à en écarter l'envie & le ſoupçon, par le grand ſoin qu'ils ont de donner un air d'antiquité à leurs penſées les plus paradoxes & les plus capables de révolter. M. l'Abbé de Molieres naturellement amateur de nouveauté, n'a pas été lui-même aſſez en garde contre l'envie de le paroître, & l'on auroit tort de s'effarer de celle qu'on croit voir dans ſes Elemens.

Ses notions du point, de la ligne, & de la ſurface, concues ri-

goureusement indivisibles, & comme des *Modes inséparables de l'étendue*, ne méritent point le nom odieux de singularité qui les rend suspectes à quelques Géometres. Il lui en auroit peu couté de citer des Garands qui leur auroient concilié un peu plus d'autorité, s'il ne vouloit pas en détailler les raisons ou les démonstrations.

L'Auteur avoit aussi ses idées. On est surpris par exemple de lui voir définir *la ligne courbe, celle qui n'est pas la plus courte entre ses extrémités*, & traiter en plus d'un endroit de ligne courbe, une ligne simplement anguleuse en un point, c'est-à-dire les deux côtés d'un triangle ordinaire.

Sa définition de l'angle paroît aussi un peu louche. C'est, dit-il, *la disposition de deux lignes qui n'ont qu'un seul point commun.* Est-ce que les définitions de l'angle manquent à la Géométrie? L'inclinaison, le concours, le croisement, l'intersection de deux lignes, l'ouverture d'un compas, le détour,

le pli &c. ne sont-ce pas des notions plus précises que le mot vague de disposition ? Et ne peut-on pas donner à deux lignes la disposition de n'avoir qu'un seul point commun, & en faire une ligne droite ? Et peut-on dire qu'un angle aigu ou un angle obtus ont plus ou moins de disposition à avoir un point commun ? ou qu'un plus grand angle est une plus grande disposition ? Au lieu qu'on peut dire que c'est une plus grande inclinaison, une plus grande ouverture, un plus grand détour, un plus grand pli, ou, si l'on veut, une moins grande inclinaison, un moindre détour &c.

Deux angles sont dits ici être égaux, lorsque mis l'un sur l'autre ils s'ajustent parfaitement ; cette notion est bonne ; mais ce n'est pas une définition primitive & idéale, comme le prétend l'Auteur. L'idée primitive seroit, que deux angles sont égaux lorsque l'inclinaison, l'ouverture, le détour, la disposition même, si l'on veut, est

égale. L'idée secondaire s'exprime ainsi par maniere de conséquence. *Lorsque deux angles sont égaux, ils doivent s'ajuster.* D'où par une seconde consequence & tout à fait *à posteriori*, on peut dire que *s'ils s'ajustent, c'est qu'ils sont égaux.*

La 22 Proposition qualifiée de Théoreme, énonce & démontre dans les formes, qu'*un angle égal à un angle droit, est droit*, & que *deux angles droits sont égaux.* Quel est le but de la Démonstration? N'est-ce pas de rendre les choses évidentes? Mais si elles le sont déja par elles-mêmes, la Démonstration ne peut qu'en affoiblir l'évidence, en la rendant compliquée & subordonnée à un raisonnement, toujours moins facile à saisir qu'une idée toute simple.

La 41 démontre qu'une ligne droite coupe une ligne circulaire en deux points. L'Auteur ne devoit point parler de cercle dans tout ce Livre; il s'en est souvenu. Il n'en a pas articulé le nom, & il l'a désigné par *une ligne dont tous*

les points seront également distans d'un Point A. Ce Point *A* est une faute d'impression : il faut *C* ; il y en a bien d'autres.

La seconde Leçon traite du Plan & des lignes considérées dans le Plan angulaire. C'est par l'idée d'un Plan angulaire, que l'Auteur arrive aux Propriétés des angles d'une maniere assez difficile. L'idée de l'angle est bien plus claire étant plus simple que celle du Plan angulaire. Cette idée du Plan qui regne dans toute cette Leçon, la rend comme abstraite & difficile pour des Commençans, sans parler de la longueur des Propositions. La treiziéme par exemple a 6 pages & demi, & se rapporte à une figure fort chargée, & cela pour prouver que les Perpendiculaires à une ligne ne le sont point à une autre ligne non parellele à celle-là ; ce qui est de soi comme évident, & n'a besoin tout au plus que d'un mot d'explication, surtout quand on a prouvé que les Perpendiculaires à une ligne le sont à ses paralleles.

La troisiéme Leçon est intitulée du *Trigone* & du *Tétragone*. Cela veut dire en François du *Triangle* ou du *Trilatere*, & du *Quadrilatere*. Nous sommes heureux, lorsque nos termes de Mathématique, la plupart Grecs ou Latins d'origine, sont devenus François par l'usage, comme celui de triangle; & alors il semble qu'on n'est pas excusable, si on ne se fait pas entendre, & si l'on substitue du Grec pur à du François usuel.

Au milieu de cette troisiéme Leçon l'Auteur fait venir la Théorie des Proportions qui ne se *déduit* pas cependant de celle des Trigones ni de Tétragones, ni de rien qui précéde. Aussi l'y fait-il entrer. comme *incognito* sous le nom d'*Ordre*, supprimant jusqu'à la septiéme Leçon le nom, l'idée même de proportion, & ne roulant jusques-là, & là même, que sur une idée, que sur une notion fort complexe, & qui auroit besoin d'explications & de Démonstrations dans les formes, que le *Produit des ex-*

trêmes est égal au Produit des moyens de quatre quantités qui sont en ordre.

La quatriéme Leçon marche fort régulierement du Tétragone aux autres Polygones plus composés. C'est vers le commencement de cette Leçon qu'après les définitions des Polygones, l'Auteur démontre, ou suppose les huit combinaisons de quatre quantités *mises en ordre*, c'est-à-dire en Proportion.

La cinquiéme Leçon trraite des Polygones isopérimetres & des incommensurables. Cette Proposition que le côté du quarré est incommensurable avec sa Diagonale, ou plûtôt sa démonstration qui fait voir que le quarré de la Diagonale étant deux, & celui du côté étant 1. la racine de 2. est sourde & incommensurable, cette Démonstration devient féconde entre les mains de M. l'Abbé de Molieres. Il en déduit en 4. ou 5. Propositions, mais un peu longues, que les quarrés qui sont un tiers, deux tiers, trois quarts l'un de

l'autre, ont leurs côtés incommensurables. Réellement cette incommensurabilité convient à tous les quarrés, dont l'expression numérique n'est point un quarré parfait, & l'on en déduiroit des Propositions par milliers.

La sixiéme Leçon est sur les Polyëdres, ou solides formés par des Plans qui s'entrecoupent. M. de Molieres remarque que plusieurs Auteurs ont ici retranché des Elémens, des Propositions qui leur ont paru trop difficiles pour les Commençans; & il est vrai que le retranchement a été poussé quelquefois trop loin. Pour lui, il a cru avec beaucoup de raison qu'il valoit mieux prendre la peine d'en applanir la difficulté : ou de laisser au Lecteur la liberté de passer les endroits trop difficiles, que de lui ôter celle de s'y arrêter ou d'y revenir à son gré. Il y a des Lecteurs de toutes les sortes. Il y en a que les difficultés rendent plus âpres au travail. C'est le petit nombre. La plûpart aiment souvent

mieux laiſſer tout-là que de rien paſſer pour y revenir ſur nouveaux frais. Ils ont tort, cela n'eſt pas douteux.

Si notre Auteur ne ſe piquoit pas d'autant de rigidité qu'il le fait, nous ſoupçonnerions celle de ſa troiſiéme Propoſition, & nous étendrions le même ſoupçon à quelque autre de cette Leçon, de la ſuivante, & de celles qui les précedent. En général ſa maniere de démontrer ne nous paroît pas auſſi rigoureuſe que celle des Anciens, dans les endroits où il ne les ſuit pas ſcrupuleuſement.

La ſeptiéme Leçon traite enfin des Quantités proportionnelles. L'Auteur n'avertit pas que ce ſont les mêmes qu'il appelloit ci-devant des quantités en ordre. Dans les affaires de Géométrie, ou même en général de ſcience, il ne ſuffit pas qu'il y ait un enchaînement entre les parties. Il faut le rendre bien ſenſible au Lecteur. C'eſt-là une grande partie de la Démonſtration.

Août 1742.

Or malgré ce retour fréquent de l'Auteur à la matiere des proportions, on ne peut pas dire que la Théorie qu'il en donne ſoit complette, même pour des Elémens. Nulle part il ne parle de rapport, de raiſon, d'expoſant de rapport, de rapport de rapport, de raiſon compoſée, doublée, triplée, de raiſon réciproque ou renverſée, d'égalité de rapports, d'aliquotes, de multiples &c. au moins pour les définir & en donner l'idée. Il préſente quatre quantités en ordre ou proportion, dit ou ſuppoſe même l'égalité du produit des extrêmes au produit des moyens, & voila le ſeul principe, d'où ſans autre explication ni démonſtration, il déduit toute ſa Théorie.

Sa définition de la proportion, un peu longue, compliquée & difficile à ſaiſir, ſe réduit à dire que quatre quantités ſont proportionnelles, lorſqu'ayant diviſé la ſeconde, & la quatriéme en un pareil nombre de parties égales qu'on nomme ſemblables, la premiere

contient autant de parties de la seconde &c. Est-ce qu'on ne peut pas diviser la premiere & la troisiéme, au lieu de la seconde & de la quatriéme? Est-ce qu'au lieu de *contenir*, elles ne peuvent pas *être contenues*? On a toujours dit, & dû dire jusqu'ici *contient ou est contenue*. Des Commençans ne suppléent point cela.

Et puis cette maniere de concevoir la proportion par la division, quoiqu'elle ait sa justesse, n'est pourtant qu'une notion sécondaire, une définition *à posteriori*, qui ne donne pas l'idée immédiate, & comme intuitive de la chose. L'Auteur a beau dire, que sa maniere générale est une *déduction parfaite*. Il ne part pas communément des principes primitifs. Ses principes sont plus sçavans que naturels, & appropriés pour des Commençans. Un Commençant en Géométrie, à moins d'une vocation spéciale, est communément un esprit si foible, si délicat, si fragile, si facile à effaroucher, à embrouiller, à dégoûter.

Tout l'Ouvrage est terminé par une remarque qui a besoin de quelque correctif. Il y est dit, qu'il n'est pas possible de trouver géométriquement deux moyennes proportionnelles. *Mais ce qu'on ne peut faire géométriquement*, dit l'Auteur, *Descartes nous a fourni un moyen de le faire avec cet instrument.* Il décrit l'instrument à Regles & à Equerres redoublées, qu'on connoit dans Descartes. Mais la Proposition auroit été plus juste, si elle portoit simplement qu'on ne peut trouver deux moyennes proportionnelles par la Géométrie simple, par la regle & le compas, par la ligne droite & par le cercle.

Car Grégoire de S. Vincent les a fort bien trouvées géométriquement, de plusieurs façons, par la Géométrie composée, par les Sections coniques. Encore même, comme on peut trouver par la regle & le compas les divers points des Sections coniques, & par conséquent les points qui donnent ces deux moyennes proportionnelles,

elles ſont trouvables par la Géométrie ſimple : choſe qu'il eſt ſans doute bon d'obſerver, en faveur de ceux qui, malgré Deſcartes même, voudroient avec les Anciens, qu'il n'y eut de Géométrie que ce qui ſe trouve par-là. Autant que nous pouvons nous en ſouvenir, M. Guinée & de l'Hopital ont franchi il y a long-tems la borne qui ſemble avoir arrêté ici notre Auteur.

ARTICLE LVI.

TRAITE' DE L'EPILEPSIE, avec sa Description, ses Différences, ses Causes, l'Explication de ses Symptômes, son Diagnostic, son Pronostic, sa Curation, & des Observations de Pratique. Par Me. Pierre Brescon, *Docteur de la Faculté de Médecine de* Montpellier, *& Médecin de la Ville & Hôpital de* Mezin. *Nouvelle Edition, A* Bordeaux, *chez la Veuve de* J. de la Cour, *Imprimeur du Roi. MDCCXLII. in-*12. pages 98.

L'Epilepsie est une des maladies périodiques des plus fâcheuses, & qui passe presque pour incurable. Cependant elle n'est pas sans remede, au moins dans toutes ses especes. Héritier des Observations d'un pere qui s'étoit appliqué avec un soin particulier à connoître, & à traiter cette maladie, M. *Brescon* joignant aux connoissances qu'il

en a tirées, ses refléxions, sa pratique, & son expérience, nous a donné un *Traité* très-utile sur une matiere malheureusement trop intéressante pour l'humanité. C'est le jugement qu'en a porté M. le premier Médecin, sur l'*ébauche* seule qu'il en avoit vue. *Le Public*, dit-il, dans une lettre à l'Auteur, *le recevra avec applaudissement, & je ne doute pas qu'il ne lui soit très-utile :* jugement confirmé sur l'Ouvrage entier, par un autre Médecin, homme d'esprit, & distingué dans sa profession.

L'Epilepsie se connoit par des préludes qui annoncent ses paroxismes, ou, pour parler plus clairement, ses accès, ou ses attaques; par des syntômes qui les accompagnent, ou qui les suivent. Cette connoissance conduit à deviner, à conjecturer au moins la cause, je dis la cause interne & immédiate d'un mal si redoutable. On se livre aux raisonnemens & aux hypotheses; &, parce qu'on a fait depuis près d'un siecle & demi des

découvertes en Physique & en Anatomie, on croit que la Nature n'a plus rien de caché pour nous, ou du moins, qu'avec un peu de hardiesse, on pourra lui dérober son secret. Cependant l'essentiel est de guérir ; & c'est aussi à quoi M. *Brescon* a principalement rapporté ses connoissances & ses soins, s'étant proposé de faire part au Public dans cet Ouvrage des Observations pratiques, dont il a hérité, & de celles qu'il y a ajoûtées. Il ne renonce pas pour cela au systême, il s'en déclare au contraire l'Avocat & le Patron, contre ceux qui voudroient réduire la Physique aux seules expériences & aux faits. Mais il propose le sien avec une modestie qui doit trouver grace auprès des plus grands ennemis de la Physique systématique & conjecturale.

Commençons par les signes extérieurs qui caractérisent la maladie dont nous avons à parler. L'Epilepsie, dit notre Auteur, est un vrai Prothée : il n'y a ni mouve-

ment, ni contorſion qu'elle ne faſſe faire ni ſituation poſſible qu'elle ne faſſe quelquefois prendre à celui qu'elle attaque. » Les préludes ordi » naires, continue-t-il, ſont ou une » douleur péſante de tête qui abru- » tit le malade, un tintement d'o- » reille, un penchant au ſommeil, ou » une vapeur qui lui monte des » pieds juſqu'à la tête, qui ſem- » ble le ſuffoquer ; ou enfin une » voix glapiſſante, accompagnée de » hurlemens. Le vertige ſuit de » près toutes ces annonces, & le » malade tombe par terre, com- » me frappé de la foudre. »

Quelques Auteurs néanmoins aſſûrent avoir vû des Epileptiques qui dans l'accès demeuroient debout, d'autres qui couroient, qui danſoient, ou qui faiſoient des mouvemens encore plus ſurprenans.

» Voila, reprend M. *Breſçon*, » voila d'abord le malade en proye » à des convulſions, plus ſouvent » pourtant à des mouvemens con- » vulſifs, qui agitent ſa machoire » inférieure, ou ſes bras, ou ſes » mains &c. quelquefois enfin tout

» le corps. Sa bouche est tordue, » ses yeux tournés, ses levres cou» vertes d'une écume quelquefois » livide & ensanglantée ; la respi» ration gênée, son cœur palpite, » son poulx, à ce que j'ai remarqué, » est pourtant fort petit : quelque» fois il fait tout d'un coup des cris » épouventables &c. Il perd la con» noissance, & l'usage des sens, son » ventre se gonfle quelquefois d'une » façon énorme. Il reste comme » enseveli sous le poids de tant de » maux..... Tout d'un coup ses » agitations paroissent redoubler, » un instant après il baille, re» vient de lui-même, se leve, pa» roissant tout égaré, & ne con» servant d'ordinaire nul souvenir » des choses passées dans le paro» xisme ; mais extrêmement fati» gué, comme un soldat qui vient » d'essuyer un long & penible com» bat. »

A ces marques on ne peut méconnoître l'Epilepsie, ce mal si affreux qu'il y a encore des gens, ou simples, ou superstitieux, ou in-

téreſſés, qui veulent qu'on y reconnoiſſe quelque choſe au-deſſus du naturel, & qui promettent de le guérir par les Exorciſmes de l'Egliſe. M. *Breſcon* s'éleve vivement contre cet abus qui ſubſiſte encore dans les Provinces qu'il habite, ou qu'il fréquente, & *qui tend*, dit-il : *non-ſeulement à faſciner des eſprits foibles, mais encore à profaner les Saintes Cérémonies de notre Religion.* Il veut que cette maladie ſoit toute entiere du reſſort de la Médecine, il la revendique avec raiſon, lui ſur-tout qui en a fait une étude particuliere, & qui ſçait par expérience que les remedes naturels ſuffiſent à ſa guériſon, ſi par ſa nature, & ſon eſpece elle n'eſt pas incurable.

Car les Médecins diſtinguent pluſieurs ſortes d'Epilepſies : l'Héréditaire, qui eſt tranſmiſe des parens aux enfans, eſt au-deſſus de tout remede, dit notre Auteur, celle qui ſe contracte au ſein de la mere, ou que communique le laict d'une nourrice épileptique, y ré-

ſiſte avec opiniatreté; l'accidentelle y céde quelquefois; l'invétérée eſt dangéreuſe; la récente ſe guérit plus aiſément. Celle qui ſurvient à la fiévre, eſt ordinairement mortelle; mais, ſi la fiévre lui ſuccéde, elle la guérit le plus ſouvent, ſelon *Bartholin.* Au reſte, les accidens & les ſymptômes que nous avons marqués, ne concourrent pas toujours dans tous les paroxiſmes: auſſi y a-t-il une Epilepſie parfaite, & une imparfaite.

Dans cette maladie il paroit que le cerveau eſt attaqué ou ſeul, ou le premier. Cependant on remarque que ſans aucun indice d'un Cerveau affecté, des obſtructions dans les Viſceres inférieurs, & dans le bas ventre la produiſent ordinairement. Ce ſont là les cauſes immédiates, plus ſenſibles, & plus aiſées à reconnoitre. Mais on n'en demeure pas là; on veut remonter juſqu'aux premiers principes, juſqu'aux plus imperceptibles reſſors de la machine animale; &, où nos ſens n'ont

point de prise, il faut de l'Hypothese, & du Systême, quoique cela ne soit pas fort nécessaire au but que la Médecine doit se proposer.

Voici donc ce qu'a imaginé M. *Brescon.* Il croit avec le célébre *Boerhaave* qu'il y a des nerfs pour le mouvement, & d'autres pour le sentiment. Il appelle les premiers *arteres nerveuses*; & *veines nerveuses* ceux qui sont destinés au Sentiment. Les Arteres portent du Cerveau jusqu'aux extrémités les Esprits animaux ou le liquide nerveux; les veines le rapportent au Cerveau. Ce n'est-là qu'une Supposition, une *Demande*: mais elle paroît à l'Auteur, si simple, si conforme aux loix de la nature, & à l'économie animale, qu'on doit selon lui s'y *dévouer*, comme *à l'opinion la plus vraisemblable dont toute la base est l'analogie, l'uniformité, & la simplicité de la nature dans tous ses Ouvrages.*

En effet le Sang & les autres liqueurs suivent constament un

mouvement circulaire : n'y auroit-il que le Suc nerveux (car on ſuppoſe que ſon exiſtence ne peut être conteſtée) n'y auroit-il que ce liquide qui ne fût pas compris dans la loi génerale ? D'ailleurs, ſans ce retour continuel, comment pourroit-il ſuffire à tous les mouvemens & à toutes les ſenſations dont il eſt l'inſtrument. *Il s'en feroit une ſi grande diſſipation que les parties en étant privées*, elle *ſe relâchcroient*, *& nous ſerions ſujets à chaque inſtant à une décadence de forces, puiſqu'elles dépendent du reſſort & de l'elaſticité des Fibres, & l'élaſticité des Fibres, de la préſence du liquide nerveux.*

L'Auteur, après avoir expliqué aſſez en détail, ſuivant une Phyſique, qui pour être fort ſuivie aujourd'huy, n'en eſt peut-être pas davantage celle de l'Auteur de la Nature, de quelle maniere cet eſprit, cette vapeur ſubtile, circulant dans les nerfs, devient l'inſtrument de nos mouvemens & de nos ſenſations, fait l'application de ce ſyſtême à l'Epilépſie.

Dans cette maladie, on remarque en général deux ſortes de choſes qui la décélent, & qui la caractériſent. 1°. Des mouvemens, des ſymptômes extérieurs. 2°. Une privation de ſentimens & de connoiſſance. S'il arrive par quelque cauſe que ce puiſſe être » que le »ſang ſe dérange dans ſon cours, »qu'il perde la liberté de la cir»culation dans les vaiſſeaux du »cerveau, il s'enſuit néceſſaire»ment trois choſes, dit M. *Breſ»con*; une plus grande quantité »de ſang dans les vaiſſeaux, une »ſécrétion plus abondante dans la »lymphe nervale, enfin que ces »arteres ſanguines engorgées, ſont »portées à des mouvemens d'oſ»ciliation plus forts, & mal or»donnés; d'où vient qu'elles bat»tent avec impétuoſité, & com»priment vivement l'une & l'au»tre ſubſtance du cerveau. Par »conſéquent ce ſuc nerveux ſépa»ré déja en trop grande quantité, »doit être pouſſé avec force vers »les parties, d'un cours conſtant

»ou alternatif, ſuivant que les vi-
»ves pulſations des arteres du cer-
»veau ſont régulieres, ou irrégu-
»lieres. Et voilà pourquoi l'Epi-
»lepſie eſt accompagnée tantôt de
»de convulſions, tantôt de mou-
»vemens convulſifs. »

M. *Breſcon* rejette en paſſant le ſentiment de ceux qui regardent la forte & irréguliere oſcillation de la dure-Mere, comme la ſource principale de l'Epilepſie, parce que cette Menynge n'a par elle-même ni contraction, ni oſcillation. *On n'a*, dit-il, *qu'à lire l'illuſtre M. de Winſlow*, pour ſe convaincre *de ſon adhérance avec la table interne du Crane, & de ſa communication avec le Pericrane.* Il cite encore à ce ſujet les Expériences de *Ridléy*, de *Wepfer*, & M. *Senac* ſur *Heiſter.*

Ce que nous ne diſons ici qu'en général, l'Auteur le développe fort au long, expliquant ſuivant ſes principes chacun des mouvemens & des ſymptômes qui précédent ou qui accompagnent l'Epilepſie; mais

cette Phyſique plus curieuſe que néceſſaire, nous feroit paſſer les bornes qui nous conviennent : on pourra la lire avec plaiſir dans le *Traité.* Il nous paroît qu'on y explique aſſez heureuſement pourquoi, & comment le paroxiſme ceſſe d'ordinaire de lui-même, de telle ſorte que le malade paroît entierement guéri ; & pourquoi il dégénere quelquefois en Apopléxie. Cependant comme le germe & les cauſes du mal ſubſiſtent, les accidens recommencent plus ou moins fréquemment, & avec plus ou moins de violence ; ſelon les diſpoſitions du ſujet affecté : à moins qu'on ne prenne de bonne heure les précautions & les remedes convenables ; *niſi cauſa morbi fugerit venis.* Cela s'entend lorſque le mal eſt de nature à céder aux remedes ; comme dans les jeunes gens, (pourvû qu'ils ne l'ayent pas contracté de naiſſance,) lorſqu'il n'eſt pas invétéré, ou qu'il n'eſt occaſionné ou produit que par des cauſes extérieures. Parmi ces cauſes on met

l'intempérance, la débauche, l'usage des liqueurs fortes & brûlantes, l'usage des alimens grossiers, pésants, visqueux, indigestes, au moins rélativement, tout ce qui peut produire la Piéthore vraie, ou fausse, un violent accès de quelque passion, comme de colere, de peur, &c.

Après avoir étalé toute cette Théorie, M. *Brescon* reconnoit qu'elle seroit fort inutile, si elle n'étoit appliquée à la pratique; mais il la croit nécessaire pour éclairer, & pour diriger les opérations du Médecin. Il passe donc aux remedes, & il en distingue de deux sortes; ceux qui conviennent au tems du paroxisme, & ceux dont on doit user hors du paroxisme. Dans le premier tems, le meilleur remede est souvent de n'en faire aucun, se contentant de donner au malade une situation commode, pour empêcher qu'il ne se blesse, ou ne s'incommode. Il est quelquesfois à propos de lui mettre une cuiller dans la bouche; pour empê-

cher la mutiliation de la langue.

Cependant, si le paroxisme duroit trop long-tems, & qu'il y eut danger de suffocation, ou d'Apopléxie, il ne faudroit pas balancer à le saigner ; ou, si cela ne se peut faire, il faut lui appliquer les ventouses, en sacrifiant, l'une derriere la tête, l'autre entre les deux épaules ; lui soufler dans le nés une poudre faite de parties égales d'Euphorbe, & d'Ellébore blanc, lui ayant injecté auparavant quelques goutes d'esprit volatil de Sel Ammoniac ; lui crier fortement aux oreilles, le tirailler, le secouer &c. &, s'il se peut, lui faire avaler cinq grains, ou jusqu'à huit, de Mercure de vie ; enfin lui donner l'Emétique, pour dégager les premieres voyes. Après l'effet de l'Emétique, voici la formule générale qu'il prescrit.

» Prenez, *dit-il*, d'eau de Til» leul, de Lys de vallée, & de » Chardon Béni, deux onces de » chaque, de poudre de Guette, » de Vipere, & de Corail rou-

» ge préparé, demie dragme de
» chaque ; de Teinture de Castor,
» douze goutes, de Confection d'Al-
» kermès une dragme & demie,
» de Syrop d'Œuillet, une once ; on
» mêlera le tout pour une prise. »

Le reste de l'Ouvrage contient les *Observations* de M. *Brescon* le pere, c'est-à-dire, l'Histoire des Epileptiques qu'il a traités, les remedes dont il usoit, le succès qu'ils ont eu. Généralement il réussissoit ou à guérir, ou à reculer les accès, les rendre moins fréquens, & moins violens, si le mal de sa nature n'étoit pas incurable, ou que les malades ne missent point d'obstacles à leur guérison par leurs excès, ou par un mauvais régime. Celui qui convient aux Epileptiques, est de vivre sobrement, manger fort peu le soir, n'user que d'alimens légers, aisés à digérer, renoncer aux viandes noires, à l'agneau, au chevreau, au cochon, à toute sorte de ragoûts, aux salades, aux fruits, crus, aux laitages, ne boire de vin qu'avec trois parties d'eau ; évi-

ter de ſe livrer aux occupations & aux paſſions violentes, & de dormir après dîné &c. *Pour du maigre*, dit notre Médecin, *on peut en uſer, il ſeroit même plus ſalutaire que le gras*, pourvû que ce fût des alimens ſimples & legers, ſans épiceries, ſans ragoût. Cette Obſervation eſt remarquable, car aujourd'hui les maladies paſſées, préſentes, & à venir, celles même qu'on n'a jamais eues, & qu'on n'aura jamais, ſervent de prétexte pour ſe diſpenſer de l'abſtinence Eccléſiaſtique, ſi l'on daigne même en chercher quelqu'un pour violer la loi.

Pour les remedes, ils varient ſelon les différens états du mal ou du malade; mais l'Auteur conſeille ſur-tout l'uſage d'une teinture antiépileptique, qu'il aſſûre être un des grands ſpécifiques contre la maladie dont il s'agit. Cette teinture ſe tire des fleurs *du Gallium Luteum*, des racines de Pivoine mâle, du Tilleul, Lys de vallée &c. de la maniere qu'il preſcrit.

Nous croyons rendre service au Public, en faisant connoître un livre dont on peut tirer un grand secours contre un mal très-fâcheux, & assez commun.

ARTICLE LVII.

HISTOIRE DE MARIE Stuart Reine d'Ecosse & de France avec les pieces justificatives & des remarques. 2. Vol. in-12 tom. 1. pag. 374. tom. 2. 226. sans compter les pieces justificatives & les remarques pag. 215. A Londres 1742. *sans nom d'Auteur, ni d'Imprimeur.*

COmme dans cette multitude d'Ecrivains célebres qui ont travaillé sur l'Histoire du 16e. siécle, & dont les Ouvrages sont entre les mains de tout le monde, il n'en est presque aucun qui ne soit entré dans les plus grands détails, sur le compte de Marie Stuart Reine de France & d'Ecosse, nous croyons devoir moins nous arrêter

ici à faire connoître cette Princesse, qu'à rendre compte de la maniere dont l'Auteur de sa vie a traité un sujet si intéressant.

L'Ouvrage est partagé en six Livres.

Le premier après un court préambule sur l'Histoire générale d'Ecosse, & sur la maniere dont les Stuarts y parvinrent au Trône, contient l'Histoire des six premieres années du Regne & de la Vie de Marie, devenue Reine huit jours après sa naissance, par la mort de son pere Jacques V. Ce Livre est terminé par le récit de l'arrivée de Marie à Brest en 1548. C'étoit l'effet d'une résolution prise par la Reine Mere, & le Régent d'Ecosse de concert avec les Etats du Royaume, pour mettre la jeune Princesse à couvert de tous les dangers ausquels, des troubles domestiques, & la guerre qu'avoit alors l'Ecosse avec l'Angleterre, pouvoient l'exposer.

Le second comprend son Histoire depuis son arrivée en Fran-

ce, jusques à son retour en Ecosse en 1561. après la mort du Roi François second son mari.

Le troisiéme rend compte de tout ce qui se passa depuis son retour jusqu'à son mariage avec Henri Stuart, Comte de Darnley son cousin issu germain, en 1565. le 29. Juillet.

Le quatriéme renferme les tems écoulés depuis ce mariage, jusques en 1568. que les soulevemens réitérés de ses Sujets, les cabales du Comte de Murray frere naturel, & persécuteur de Marie, & les intrigues d'Elizabeth Reine d'Angleterre forcerent l'infortunée Reine d'Ecosse de chercher un asile chez sa plus cruelle ennemie.

Dans le cinquiéme on trouve avec le récit de son emprisonnement à Carlisle en Angleterre, tout ce qui arriva pendant sa captivité jusques en 1583. inclusivement.

Enfin le sixiéme retrace l'Histoire de tout ce qui suivit cette époque jusqu'à la mort de Marie; le procès inique qu'Elizabeth lui

fit faire, sa condamnation & la funeste catastrophe qui en terminant les jours de cette innocente Princesse sur un Echaffaut au commencement de 1587. ne servit qu'à donner un nouveau lustre à ses vertus, & à couvrir la mémoire d'Elizabeth d'un éternel opprobre.

Ces mots *fin du* 1. *Tome* qu'on trouve à la fin des six livres, marquent que l'Auteur avoit projetté de les renfermer dans un même Volume, & d'en consacrer apparemment un second aux pieces justificatives ; mais l'execution n'a point répondu au projet. Le 1. tom. ne contient que les quatre premiers livres de l'Histoire, & les deux derniers joints aux pieces justificatives ferment le second.

Il paroît que l'Auteur s'est proposé pour modele de son stile celui de l'Abbé de Vertot dans l'Histoire de la conjuration de Portugal, & l'imitation lui a heureusement réussi. Le stile de l'Ouvrage, dont nous rendons compte a cependant des nuances qui, aux yeux des connoisseurs le distinguent

de son modele, *facies non una; nec diversa tamen*, il est généralement parlant naturel, coulant, léger, élégant & d'un goût également sain & délicat. Les négligences y sont rares, & l'on a été surpris de lire dans un Ouvrage si bien écrit, *il s'asseya* * pour *il s'assit*, & de ne pas voir cette méprise rectifiée dans l'errata.

Mais quelque bien écrite que soit l'Histoire de Marie Stuart, il y a, ce semble, encore beaucoup de choses à désirer pour la perfection de l'Ouvrage. Le même génie qui en a dirigé le stile, paroît avoir un peu trop dominé dans la méthode de manier les faits. La légereté qui fait un agrément dans l'un, ne devient-elle pas quelquesfois un défaut dans l'autre, & l'Auteur n'a-t-il pas glissé trop superficiellement sur bien des articles, qui méritoient d'être dévéloppés avec plus de profondeur & d'étendue ? Par exemple, dans un livre uniquement destiné à faire

* Tom. 1. pag. 302. ligne 2.

connoître Marie, il ne dit pas un ſeul mot de la maniere, dont elle paſſa les dix-huit-années de ſa captivité, des traitemens durs & indécens qu'elle y eſſuya, des mauvais procédés de quelques-uns de ceux qu'on chargea de la garder, des calomnies nouvelles qu'on inventa alors ſans ſuccès, pour noircir ſa réputation, de la conſtance, & de la dignité avec laquelle elle ſoutint ces rigoureuſes épreuves, de la conduite réguliere & vertueuſe qu'elle fit éclater dans tout ce long intervalle. Mais ces détails, dont la vérité n'a jamais été conteſtée par les plus cruels ennemis de cette Princeſſe, ne ſe trouvent que dans les lettres de Marie, & de Caſtelnau dans les additions aux Mémoires de ce dernier dans les Ecrits de ceux, qui pour rendre un juſte honneur à la mémoire de la Reine d'Ecoſſe, ont recueilli les diſpoſitions de divers témoins de ſa captivité. Buchanan, l'ennemi mortel de Marie, n'en dit mot, & l'Auteur qui le copie dans tout ce qui a rapport à ſon

ſujet, ſemble ne goûter de détails que ceux que l'Ecrivain Ecoſſois a jugé à propos de tracer dans ſon Hiſtoire.

En revanche ceux-ci ſont quelquefois rendus juſques à la minucie. En parlant de la Couronne matrimoniale que Marie faiſoit demander aux Etats d'Ecoſſe, pour François ſecond ſon époux. L'Auteur ajoûte * cette obſervation. » C'eſt ainſi, dit Buchanan, qu'» elle l'appelloit d'un mot barba» re & inuſité. Il importoit en effet beaucoup au dévéloppement de l'affaire en queſtion, qu'on fut inſtruit de la refléxion pédanteſque de Buchanan ſur l'uſage du mot *matrimonial.* D'ailleurs la refléxion porte à faux dans un ouvrage écrit en François. *Matrimonial*, quelque barbare qu'il puiſſe être en Latin, ne l'eſt point dans notre langue, & on n'eſt pas plus étonné d'entendre parler de *Couronne matrimoniale* que de *conventions matrimoniales.* En Latin même, ce mot

* Pag. 100. Tom. 1.

n'est point aussi barbare, aussi monstrueux, *monstroso nomine*, que Buchanan l'imaginoit. Julius Firmicus qui écrivoit au commencement du quatriéme siecle l'employe : *Litteræ matrimoniales*, signifie chez lui un contrat de mariage, & a tout l'air d'être une expression qui, dans le langage de la jurisprudence, remonte plus haut que ce siécle, où la corruption du goût n'avoit point encore alteré le fond de la langue latine, & où le stile, sur-tout des Jurisconsultes, conservoit encore sa pureté.

Par une suite de cette fidélité à copier les détails frivoles que la passion dictoit à Buchanan, l'Auteur rapporte la grossiere plaisanterie d'un Tailleur * chargé selon Buchanan d'ajuster à la taille du Comte de Bothwel un habit de Henry de Darnley, époux de Marie Stuart. On trouve encore dans cette Histoire quelques traits de cette nature, & si le nombre en

* Tom. 1. pag. 333.

eſt borné, il ſemble qu'on en eſt plus redevable au modele que l'Auteur a ſuivi, qu'à ſon propre goût.

Une autre attention à laquelle il a manqué, étoit celle de marquer les ſources où il a puiſé chaque trait de l'Hiſtoire qu'il nous donne. Il blâme cependant Buchanan de ne citer nulle part ſes Auteurs. » C'eſt, dit-il, (*a*) un manque » d'exactitude dans une Hiſtoire » générale. » Et pourquoi n'en ſeroit-ce point une dans les Hiſtoires particulieres, faites environ deux ſiecles après les événemens, & ſurtout dans une Hiſtoire auſſi critique, que l'eſt celle de Marie Stuart: dans une Hiſtoire, qui de l'aveu de l'Auteur (*b*) *eſt devenue une eſpece de Paradoxe*? C'eſt-là le cas où le ſoin d'indiquer ſes garants, devient indiſpenſable pour un Auteur qui veut inſtruire ſes Lecteurs, & les mettre en état de ſentir la juſteſſe du parti qu'il a pris

(*a*) Tom. 2. Peines juſtifi. pag. 12.
[*b*] Préface des pieces juſtifi. pag. 5.

pour la ſolution du problême. Mais l'Auteur avoit ſes raiſons pour cette omiſſion. Buchanan étoit un mauvais garant à citer. Dans ces notes, dans ſa Préface des pieces juſtificatives, il le taxe de partialité, de paſſion &c. Il y fait profeſſion de peindre les choſes autrement que l'Hiſtorien Ecoſſois. * » En Ecoſſe dit-il, quelque Preſbyterien » ſevere trouvera mauvais que je » ſois moins emporté que Buchanan, & que j'adouciſſe les traits » de ſon pinceau. » C'eſt cependant de ce même Buchanan que notre Auteur tranſcrit fidelement, & preſque mot pour mot, tout ce qu'il nous dit des événemens les moins vraiſemblables, & les plus conteſtés de la vie de Marie Stuart, en un mot tous les traits qui portent les atteintes mortelles à l'honneur de cette Princeſſe, & qui font conclure de la lecture de ſa nouvelle Hiſtoire, qu'elle étoit plus que probablement tout ce que ſes

* Ibid

ennemis les plus forcenés lui imputoient, c'eſt-à-dire, pour me ſervir des termes de l'Auteur employés pour exprimer leurs ſentimens, *Reine injuſte & cruelle*, *Femme proſtituée*, *Epouſe parricide*, *Mere dénaturéé*, *Meſſaline & Médée.* Pluſieurs des notes qu'il a joint à ſes pieces juſtificatives, ſervent encore à appuyer les ſoupçons déja trop bien établis par les narrés de l'Hiſtoire. Par exemple, afin de refuter l'argument que les Partiſans de cette Princeſſe tiroient de ſa débonnaireté, pour la diſculper de tant d'horreurs, il dit dans une note, (*a*) » mais ſans être née » cruelle ; ne peut-on pas le deve» nir quelquefois ? » *Eſt etiam crudelis amor* ?

C'eſt auſſi à la même ſource qu'il a puiſé les portraits odieux qu'il fait de tous les Catholiques qui, dans ces tems-là jouerent quelque rôle dans les affaires d'Ecoſſe, du Comte de Huntley Chef

(*a*) Tom. 2. Pieces juſt. p. 137.

de la Maison des Gordons Seigneur Catholique, & Partisan de Marie; de Lesley Evêque Catholique de Ross, zélé & courageux défenseur de sa Souveraine, & à qui la juste activité de ce zele attire de la part de l'Auteur l'accusation de fanatisme; du Cardinal Beton &c. C'est-là enfin qu'il a copié ce tour d'escroc, qu'il met à la faveur d'un, *dit-on* *, sur le compte du grand Cardinal de Lorraine, à qui il prête le vil & honteux projet d'escamoter les pierreries de la Reine sa Niéce, lorsqu'elle étoit sur le point de s'embarquer pour retourner en Ecosse.

Il va même quelquefois plus loin que Buchanan, quand il est question de noircir la réputation de Marie Stuart. Il rapporte l'attachement du Maréchal de Damville pour elle, & que les ennemis de cette Princesse avoient débité qu'elle avoit conseillé au Maréchal de se défaire de sa femme. » L'a-

* Tom. 1. pag. 178.

» trocité du crime, ajoûta-t-il, *
» empêcha qu'il ne trouvât créan-
» ce dans les esprits. Buchanan n'a
» pas jugé l'accusation assez grave
» pour l'insérer dans son Histoi-
» re. » Notre Historien la croit cependant assez solide pour démentir l'observation employée par un des Apologistes de Marie, *que tout le tems qu'elle a vêcu dans ce Royaume* (de France,) *sa vertu n'a jamais éré sonpçonnée, & personne n'en a mal parlé.* » Les ennemis ** de Ma-
» rie Stuart, dit l'Auteur dans une
» note, ne conviendront point de
» ce qu'avance ici l'Apologiste : ils
» citeront ses amours avec Dam-
» ville, & le conseil prétendu qu'el-
» le lui donna de se défaire de sa
» femme. N'y a-t'il point de la contradicton à supposer qu'un bruit qui, selon l'Historien, n'a d'autre Auteur *que les ennemis de Marie, qui ne trouva point créance dans les esprits*, & que le crédule & passionné Buchanan *n'a pas jugé assez gra-*

* Tom. 1. pag. 177.

** Tom. 2 Pieces just. pag. 120

ve pour l'inſérer dans ſon Hiſtoire, ſoit propre à détruire la refléxion de l'Apologiſte ? D'ailleurs par le narré même de l'Auteur, il paroît que ce bruit n'eut cours que parmi les Sujets rebelles de Marie, c'eſt ce que le mot d'*ennemis* inſinue, & un bruit qui a cours après coup parmi les fanatiques d'Ecoſſe, quelque accrédité qu'il ait été ; prouve-t-il que Marie avoit été ſoupçonnée, & qu'on avoit mal parlé d'elle pluſieurs années auparavant en France ?

Mais ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt que ce fait, qui de l'aveu de l'Auteur n'a été imputé à Marie que par ſes *ennemis* & qui *ne trouva pas même de créance chez Buchanan*, n'eſt allegué dans aucun * des libelles faits dans le tems par les accuſateurs de Marie ; que nous n'en avons trouvé de Veſtige que dans Mr de Thou ; & que la maniere dont il le raconte eſt entierement differente de celle dont l'Au-

Voyez le Recueil de Samuel Jebb Cité ci-deſſous.

 teur

teur l'expoſe. M. de Thou dit * que » Henry de Montmorency Da- » mville étoit éperdument amou- » reux de Marie, que la complai- » ſance avec laquelle elle l'écou- » toit, n'étoit point une choſe ca- » chée, que bien des gens croyoient » que s'il avoit été libre, il auroit » pu aſpirer à épouſer cette Prin- » ceſſe, qu'il eſt certain, que R.B. » ami intime de Damville, & hom- » me prêt à commettre toutes ſor- » tes de crimes, avoit tâché de lui » perſuader de travailler à ſe ména- » ger cette brillante alliance, & par- » ce que le mariage où Dam- » ville étoit déja engagé formoit » un obſtacle à ſes prétentions qu'il » lui avoit conſeillé de ſe défaire » de ſa femme par le poiſon &c. Il réſulte donc du narré de M. de Thou 1o. Que Marie n'étoit coupable dans cette occaſion que de cette coquêterie trop ordinai- chez les perſonnes d'ailleurs les plus ſages, quand elles ſont jeunes, bel-

* *Hiſt. T. L. 29. ad an. 1561. Edit. Genev. 1620. pag. 67.*

les, & élevées dans une Cour aussi galante que l'étoit en ce tems-là celle de France. 2°. Que c'est sûrement R. B. & nullement Marie qui conseilla à Damville d'empoisonner sa femme. 3°. Que M. de Thou, ou n'avoit point entendu parler du prétendu projet de divorce, dont l'Auteur fait mention, ou l'a regardé comme un conte indigne de son attention. En effet la raison que l'Auteur allegue pour donner de la vraisemblance à ce projet, n'est rien moins que solide. *La femme de Damville*, dit-il, *faisoit profession du Calvinisme, & ce pretexte suffisoit pour autoriser ce divorce.* Ce prétexte n'étoit pas plus regardé alors comme suffisant pour autoriser un divorce, qu'il ne l'est aujourd'hui. Les Théologiens Catholiques croyoient alors, & croyent encore un mariage contracté entre deux personnes, dont l'une est engagée dans l'Héréfie, comme régulierement parlant illicite à cause du danger de séduction, & de la profana-

tion du Sacrement ; mais ils ne le regardoient point comme invalide, ni comme fournissant un titre légitime de divorce. Les raisons, aussi bien qu'une multitude d'exemples de ces tems-là, nous serviroient à établir cette vérité, s'il étoit nécessaire de prouver une regle de jurisprudence canonique si connue dans l'Eglise Catholique. Envain l'Auteur rapporteroit quelques faits contraires. Il ne citeroit que des abus. Les abus ne prescrivent point contre les regles, & Damville n'étoit point dans une situation à pouvoir s'autoriser d'un prétexte abusif & illusoire.

L'Auteur cite quelquefois M. de Thou pour garant des choses les plus odieuses qu'il met sur le compte de Marie Stuart. Mais il est bon d'avertir ceux qui ne se sont point encore avisés d'en faire la confrontation, que Buchanan & de Thou ne sont sur les affaires d'Ecosse sous le Regne de Marie, & sur tout ce qui regarde la

conduite de cette Princesse qu'un seul & même Auteur. L'un n'est dans toutes ces matieres que le servile copiste de l'autre ; il transcrit la plûpart du tems jusques à ses tours & à ses expressions, & lorsqu'il n'emprunte point ses termes, c'est parce que la nature de son sujet, qui embrasse l'Histoire générale de l'Europe, l'oblige à resserrer les détails de Buchanan, borné à l'Ecosse seule. Alors au lieu du Texte entier de l'Historien Ecossois, on en trouve chez de Thou de fideles extraits, composés encore du débris des phrases de Buchanan. De cent traits que nous pourrions rapporter d'un Plagiarisme si marqué, si les bornes d'un Extrait le permettoient, nous nous réduirons à n'en citer qu'un seul ; c'est l'aventure prétendue de la porte que le Roi Henry trouva verouillée en dedans, tandis que sa femme & Rizzo étoient, dit on, ensemble. L'Historien de Marie l'a raconté, dit il, d'après M. de Thou. Or voici le Texte de M.

de Thou. *Plerisque è senioribus memoria tempus illud repetentibus quo Cocheranus, Regis fratre per summum scelus occiso, è Latomo comes Mariæ factus, belli civilis ea excitavit incendia quæ non nisi morte Regis ac pænè Regni interitu sunt restincta. Rex qui ad uxorem redierat quanquam iis rumoribus offenderetur, tamen certus nisi re explorata, nemini credere, accepto Rizium cubiculum Reginæ ingressum, ipse ad ostiolum cujus clavem penes se semper habebat, accessit: ac præter morem intus oppessulatum cum offendisset, & pulsanti nemo responderet, ex eo magnam irarum molem animo coquens totam eam noctem pænè insomnem egit, ac postridie cum fidis de Rizio tollendo clam consilium iniit &c. Thuan. Hist. T.* 2. *L.* 4. *p.* 415. 16. *ad an.* 1566. *edit. Genev. an.* 1620.

Et voici comment plus de 20. ans avant lui s'étoit exprimé Buchanan son Oracle. *Multi etiam è senioribus memoria repetebant, & sermonibus celebrabant id tempus, Cum Cocheranus, Regis fratre per summum scelus occiso, è Latomo Comes*

Mariæ factus, belli civilis ea excitavit incendia quæ non nisi morte Regis, & pœnè Regni interitu sunt restincta. Hæc cum palàm fierent multoque plura clandestinus rumor (ut in rebus minùs honestis fieri solet) mussaret: Rex tamen certus, nisi re explorata, nemini credere accepto Davidem cubiculum Reginæ ingressum, ipse ad ostiolum cujus clavem se penès semper habebat, accessit, ac præter morem interius oppessulatum invenit. Cum pulsanti nemo responderet ingentem irarum molem animo coquens, noctem eam propè insomnem egit, ex illo paucis domesticis adhibitis (paucis enim fiebat &c.) de Davide tollendo consultat &c. Buchan. Rerum Scoticarum L. 17. fol. 210. edit. Edimburg. apud Alex. Arburnethum an. 1582.

Le même Plagiarisme éclate dans l'Histoire de la fortune du crédit, du désastre de Rizzo, des brouilleries du Roi & de la Reine, du meurtre du Roi Henry, de la conduite de la Reine en cette occasion, de son mariage avec

Bothwel &c. en un mot M. de Thou par-tout vis-à-vis de Buchanan oublie ſes propres talens, pour devenir le ſimple Copiſte du Maître qu'il ſe donne. L'Hiſtorien de Marie n'ignoroit point cette *identité*. Il a lu ces deux Auteurs, puiſqu'il les cite quelquefois tous deux. Il a rapporté dans ſes Pieces juſtificatives des Lettres où Caſaubon reproche de la part du Roi Jacques à M. de Thou, ſa conformité avec Buchanan. » Le » Roi, dit-il, (*a*) n'a pu voir ſans co-» lere que Buchanan fut par-tout » votre guide..... Le Roi fut indi-» gné qu'un homme auſſi grave que » vous, & ſi ami de la vérité n'ait » pas ſoupçonné la bonne foi de » cet Ecrivain injuſte. » Pourquoi donc l'Hiſtorien de Marie nous dit-il dans une notte. (*b*) *M. de Thou ajoûte, & cette circonſtance ſe trouve auſſi dans Buchanan* : comme s'il y avoit ſur ces articles-là des circonſtances dans de Thou

(*a*) Tom. 2. Pieces juſt. 174.
(*b*) Tom. 1. pag. 33.

qui ne fussent point copiées de Buchanan, ou que ces deux Ecrivains fissent deux autorités différentes? Pourquoi à la page suivante cite-t-il M. de Thou seul pour des détails que M. de Thou n'a fait que transcrire, & rendre dans les termes de Buchanan?

Ceux qui voudront se donner la peine de vérifier ces conformités, seront après cela fort étonnés que l'Auteur dans l'Avertissement qu'il met à la tête des Pieces justificatives, & qu'il auroit, ce semble, bien mieux placé à la tête de tout l'Ouvrage, puisqu'il a un rapport essentiel avec le tout; on sera étonné, dis-je, que l'Auteur y parle en ces termes. » Melvil a » été mon guide dans cette recher- » che. C'est l'Ecrivain que j'ai choi- » si pour servir de pierre de tou- » che aux autres. Il étoit le Com- » temporain, le Ministre & l'Ami » de la Reine d'Ecosse. . . . Il étoit » Protestant &c.

Oui Melvil est quelquefois son guide, quand il est question du

détail des affaires publiques, ou de celles qui ont passé par les mains de ce Ministre, ou dont sa place le mettoit à portée d'avoir une connoissance exacte. Mais Melvil n'est point son guide, quand il est question de la conduite personnelle de Marie. Nous avons déja montré que c'étoit Buchanan, & quelques traits que nous allons rapporter, prouveront combien il s'est éloigné de Melvil. Voici comment ce dernier s'exprime sur le compte de Marie.

» (*c*) J'ai dit ci-dessus que sa » Majesté, ma Souveraine se gou» vernoit si bien depuis son retour » en Ecosse, que ses manieres hon» nêtes, obligeantes & vraiment » Royales, lui acquirent une gran» de réputation par toute l'Euro» pe, elle étoit résolue, & même » son penchant l'y portoit, de con» tinuer de même jusqu'au bout » de sa vie, ne souffrant près d'el-

(*c*) Mémoires de Melvil T. 1. p. 191. &c. Edit. de Lyon vendue à Paris chez Anisson 1695.

» le que des personnes sages & d'un
» mérite connu, aussi avoit-elle si
» grande envie de se faire aimer
» de ses Sujets qu'elle vouloit que
» je fusse en quelque sorte le Di-
» recteur de toutes ses démarches.
» Je suis jeune, dit elle, & j'ai
» besoin de conseil, vous avez de
» l'expérience & connoissez le mon-
» de. C'est pourquoi quand vous
» trouverez à redire à ma condui-
» te, quand même ce ne seroit
» qu'un geste malséant, je vous
» prie de m'en avertir, afin que je
» m'en puisse corriger de bonne
» heure. Je refusai tout court un
» emploi si odieux, lui disant qu'-
» ayant été élevée en France avec
» un naturel aussi heureux qu'elle
» l'avoit, elle pouvoit, au lieu d'a-
» voir besoin de mes leçons, en
» donner à tous ses Sujets. Mais
» elle ne voulut pas m'en quitter
» pour cela, & me dit qu'elle se
» connoissoit trop pour m'en croi-
» re, qu'elle avoit déja fait plu-
» sieurs faux pas, sans qu'elle eût
» eu aucune mauvaise intention;

» mais faute d'expérience, & de
» bon conseil. La plûpart des
» Courtisans, continua-t-elle, ne
» s'étudient qu'à la flaterie, & in-
» téressés comme ils sont, ils ne
» nous disent pas ce qui nous est
» utile ; mais ce qu'ils croyent être
» utile à eux-mêmes. C'est pour-
» quoi je vous prie d'accepter la
» charge que je vous impose, &
» n'appréhendez pas que vous puis-
» siez me désobliger, en vous ac-
» quittant de ce que je vous or-
» donne. Je lui repliquai que j'ai-
» merois mieux que sa Majesté en
» voulut charger son frere le Com-
» te de Murray & Lidington. Non,
» dit-elle, je ne sçaurois pas si bien
» souffrir leurs leçons que les vô-
» tres ; mais je vois bien ce que
» c'est. Vous craignez perdre mon
» affection, en me disant trop de
» vérités : n'ayez pas si mauvaise
» opinion de moi, & donnez-moi
» plûtôt les occasions de vous en
» pouvoir désabuser, en faisant
» tout de bon ce que je vous ai
» prié de faire : au lieu de vous

» haïr, quand vous me direz mes
» défauts, persuadée que je suis,
» que vous ne me direz rien qui
» ne procede d'un cœur plein de
» zele & de bonne volonté pour
» moi, vous verrez que je vous en
» estimerai davantage &c. »

Ici l'Historien moderne de Marie perd de vue son prétendue guide, & ne daigne pas rapporter un seul de ces traits si propres à faire connoître le caractere & la conduite d'une Princesse dont il écrit la Vie, tandis qu'il donne place dans son Histoire aux quolibets d'un Tailleur d'Echembourg, parce qu'ils sont rapportés par Buchanan.

Mais outre sa prédilection pour Buchanan, l'Auteur avoit encore une autre raison de ne pas s'arrêter à ce détail de Melvil. Il en résulte que Marie joignoit au naturel le plus heureux, & à tout l'esprit du monde, beaucoup de raison, une juste défiance d'elle-même, une sage docilité à s'instruire même aux dépens de son

amour propre ; en un mot les ſentimens , les refléxions & les attentions les plus propres à la rendre une des plus illuſtres Princeſſes qui ayent jamais régné , qu'elle avoit ces heureuſes diſpoſitions dans un âge où les autres ne ſçavent pas même ſouvent penſer , & où les ſens & les inſtincts ſont leurs ſeuls guides ; que livrée à elle-même & à tous ſes goûts les quatre premieres années de ſon regne en Ecoſſe , c'eſt - à - dire depuis dix-neuf ans juſques à vingt-trois ou environ , au milieu de cette multitude d'ennemis & de traitres qui l'environnoient , de Sujets fanatiques & rebelles à qui ſa Religion la rendoit odieuſe , en butte à tous les artifices, & à tous les pieges d'Elizabeth ſa Rivale ; ſa conduite avoit été à l'abri des traits de la malignité même , *ne ſouffrant près d'elle, que des perſonnes ſages & d'un mérite connu , & que ſes manieres vraiment Royales lui acquirent une grande réputation par toute l'Europe.* La ſuite des Mémoires.

de Melvil ſert encore à juſtifier cette eſtime ; mais ce portrait ne s'accommodoit point avec celui que l'Auteur comptoit nous donner de Marie , & il étoit naturel qu'il évitât le contraſte.

Melvil nous repréſente le mariage de la Reine avec Henry Stuart Comte de Darnley ſon Couſin , & le plus proche héritier après elle de la Couronne d'Angleterre , & ſon Compétiteur , comme l'ouvrage d'une ſaine politique, le fruit d'une mure délibération , & des conſeils les plus ſages , & par ſon narré le penchant n'y eut de part que celle qu'il eſt à ſouhaiter qu'il ait toujours à ces ſortes d'unions , pour les rendre plus douces & plus ſolides. » Il (Darnley) * parla de » mariage à ſa Majeſté , ce qu'au » commencement elle trouva fort » étrange : elle m'en fit confiden- » ce le même jour. . . . . Je pris » l'occaſion de parler en ſa faveur , » & de lui repréſenter que c'étoit

* Ibid pag. 202. &c.

» le mariage le plus convenable à
» ses intérêts, qu'elle put jamais fai-
» re, parce que sa prétention à la
» Couronne d'Angleterre en seroit
» mise hors de doute ; de sorte que
» de jour en jour elle parut moins
» éloignée de ce mariage, & qu'à
» la fin elle s'y détermina tout de
» bon. La Reine d'Angleterre en
» étant avertie, ordonna au Mi-
» lord Darnley de retourner au-
» près d'elle &c. Notre Reine au
» contraire voyant que celle d'An-
» gleterre contrecarroit tous les ma-
» riages qui pouvoient lui conve-
» venir prit une forte résolution
» de ne plus différer &c. La Rei-
» ne d'Ecosse voyant toutes les fi-
» nesses que la Cour d'Angleterre
» mettoit en pratique pour la tenir
» dans un célibat perpétuel, s'en dé-
» termina plus promptement sur
» son mariage avec Milord Darn-
» ley lequel fut solemnisé.... La
» Cérémonie s'en fit à la façon de
» l'Eglise Romaine, & la Messe
» y fut célébrée ; de quoi David
» Riccio avoit été le principal Au-

» teur, l'Ecosse étant alors presque » toute Protestante. On se scandalisa fort de ce procédé &c. »

L'Historien moderne ne dit pas un mot des sages conseils de Melvil, ni de la part qu'il eut à la résolution prise enfin par la Reine, ni de la surprise que causerent d'abord à cette Princesse les premieres ouvertures de Darnley, ni de la confidence qu'elle en fit à Melvil son Ministre ; il s'applique à peindre cette Alliance comme un vrai mariage d'amourette, & assûre » que la Reine d'Ecosse, après » avoir tenu si long-tems l'Europe incertaine, se détermina tout » d'un coup assez légerement, & » que l'amour décida en un instant » une affaire que la Politique te» noit en suspens depuis plusieurs » années. . . . . . La premiere fois » qu'elle le vit, Darnley effaça de » son esprit l'Archiduc, D. Carlos, » & tous les Monarques de l'U» nivers. »

Melvil s'exprime ainsi sur les commencemens de la fortune de

Riccio (*a*) » Sa Majesté avoit trois » Valets de Chambre, qui chan» toient bien ; mais il y manquoit » une basse pour faire un Concert » entier. On crut donc que Riccio » seroit propre à remplir cette pla» ce, & on en parla à la Reine, il » chantoit donc quelquefois avec » les autres. »

Et voici ce qu'en dit notre Historien, (*b*) » il chanta devant la » Reine, sa voix lui plût, & elle » le demanda à Maretto. » Cette circonstance de la demande faite par la Reine à l'Envoyé de Savoye ne se trouve pas plus chez de Thou, ni chez Buchanan le guide réel de l'Historien, que chez Melvil son guide prétendu. Chez les uns & les autres, c'est par condescendance pour les sollicitations employées en faveur de Riccio qu'elle le prend à son service.

Melvil (*c*) attribue uniquement

(*a*) Melvil. Ibid pag. 96.
(*b*) Hist. de M. St. pag. 18.
(*c*) Melvil. Tom. 1. p. 197. 8. 9. 200. &c.

la cataſtrophe de ce Miniſtre 1°. A la jalouſie qu'inſpira ſon crédit. 2°. Au juſte dépit qu'avoient les Grands du Pays de l'élévation & de l'autorité d'un Etranger de la plus baſſe naiſſance, & d'une Profeſſion obſcure. 3°. A cette inſolence ſi ordinaire aux gens de ſa ſorte avec laquelle il uſoit de ſa fortune, à la hauteur, à l'impertinence de ſes manieres &c. 4°. A ſon zele vif pour la Religion Catholique, & aux correſpondances qu'il entretenoit pour la ſoûtenir avec le Pape & les Princes Catholiques de l'Europe. 5°. Aux intrigues du Comte de Morton, & des autres amis du Comte de Murray qui s'étoient oppoſés, en ſe revoltant, au mariage de la Reine, qui craignoient encore plus qu'on ne les inquiétât ſur leurs uſurpations, que ſur leur Réligion, ſi l'Autorité Royale, & la Réligion Catholique prenoient le deſſus, & qui employerent adroitement George Duglas Parent de Morton, & Favori du Roi, *qui étoit con-*

tinuellement à l'entour de lui, & qui s'appuyoit encore de la mere & du frere du Prince pour remplir son esprit de soupçons contre Riccio, à quoi ils réussirent, dit Melvil, *parce que Henry étoit jeune, & connoissoit peu encore le naturel de ses Sujets.* Il pouvoit ajoûter, parce que c'étoit un Prince foible, facile & susceptible de toutes les impressions qu'on vouloit lui donner.

Notre Historien abandonne encore ici son guide pour faire, d'après Buchanan, envisager l'insolence, & l'imprudence, & la triste fin de Riccio, comme une suite de l'ascendant qu'il avoit sur le cœur, aussi bien que sur l'esprit de Marie, & la rendre justement suspecte de tout ce que ses plus cruels ennemis lui attribuoient de liaisons secretes avec cet indigne Favori. Il ne daigne pas même nous apprendre, en traçant le portrait de Rizzo, qu'il étoit laid & malfait, quoique Buchanan (*a*) rapporte ces

(*a*) L. 17. fol. 210.

traits, ni nous avertir que quelques Apologistes de la Reine d'Ecosse ont assûré qu'il étoit avancé en âge. Ces circonstances mêlées même aux suppositions qu'il a copiées chez l'ennemi mortel de Marie, auroient pû affoiblir les soupçons, auroient pû faire regarder comme le plus étonnant des Paradoxes, qu'une Princesse, à qui pendant près de quatre ans après son arrivée en Ecosse la calomnie même n'avoit osé rien imputer, & qui avoit résisté à l'impression des figures les plus séduisantes, jointes aux graces de la jeunesse & à la naissance, fut devenue tout d'un coup sensible pour un pareil personnage. On auroit d'abord conclu qu'il falloit les preuves les plus décisives pour rendre le Paradoxe croyable, & que le témoignage d'un Ecrivain fanatique & passionné, tel que Buchanan, n'étoit rien moins que propre à faire même soupçonner une pareille singularité. Mais le but de l'Auteur n'étoit point de faire naître même des doutes à l'avantage de Marie.

Melvil dit, » (*a*) la Reine étant » mariée à Milord Darnley, elle » l'honora beaucoup, & ceux qui » vouloient avoir quelque part à sa » bienveillance étoient obligés d'en » faire de même. Ceux qui étoient » bien avec lui, faisoient le mieux » leurs affaires. Soyez, me dit la » Reine, soyez seulement assidu » auprès du Roi, & comme il est » encore jeune, assistez-le de vos » conseils, afin qu'il évite les in» convéniens où son peu d'expé» rience pourroit le faire tomber. » Voila ma main, ajoûta-t-elle, » pour vous assûrer que tout ce » que vous pourriez me dire, je » ne prendrai jamais rien en mau» vaise part; car je sçais que vous » n'agissez que par un mouvement » de zele & d'amitié pour moi, » enfin Melvil ne place le refroidissement de la Reine qu'après l'action la plus barbare, l'outrage le plus sanglant pour une épouse, le plus deshonorant pour son mari &

(*a*) Ibid. pag. 208.

& pour elle, le plus propre à ruiner le foible reste d'autorité qu'ils conservoient encore sur des Sujets fanatiques & rebelles, en un mot après l'évenement le plus propre à excuser un refroidissement, un ressentiment même qui fut jamais, je veüx dire le massacre de Rizzo, fait en présence de Marie, sous les yeux, & par les ordres de son Epoux.

Et dans l'Histoire, dont nous rendons compte, cette action monstrueuse est représentée, non comme la cause, mais comme l'effet du refroidissement de Marie pour le Roi Henry, qui s'en prend à Rizzo comme la premiere source du changement de son Epouse.

Melvil en parlant des dispositions de la Reine à l'égard des Rebelles qui s'étoient soulevés contre son mariage avec le Roi Henry, dit (*a*) » sa Majesté, ayant sé» rieusement pésé ce discours (de » Trogmorton) eut grande envie

(*a*) Ibid. p. 229. &c.

» d'en suivre les avis, tant à cau-
» se de l'estime qu'elle avoit pour
» celui qui en étoit l'Auteur, que
» parce que naturellement elle étoit
» plus portée à faire grace qu'à châ-
» tier : outre cela elle avoit de l'es-
» prit, & voyoit bien que cet avis
» tendoit à l'avancement de ses
» affaires. Elle étoit donc résolue
» de s'y conformer. Elle fit le contraire de tout ce qu'elle avoit résolu de faire, & la raison qu'il allegue de ce changement est un *malheureux message qui produisit plusieurs effets tragiques.* Charles IX. à l'instigation du Cardinal de Lorraine envoya un Gentilhomme à la Reine d'Ecosse *pour lui persuader de ne point pardonner aux Protestans bannis, puisque toutes les Puissances Catholiques s'étoient liguées pour détruire les Protestans.*

L'Historien dit un mot de ce message ; mais il ne parle point des dispositions favorables où sa bonté & sa sagesse avoient mis la Reine à l'égard de ses Sujets rebelles. Ces sentimens auroient fait

trop d'honneur à Marie. Au contraire il la représente (*a*) comme ayant pris d'elle même *en colere* le parti de sévir.

Melvil raconte qu'ayant rapporté à Marie les bruits sourds qui courroient sur les entreprises hardies que méditoient les Rebelles, la Reine répondit ; *je trouve que nos gens sont un peu Gascons.* L'Auteur de son cru ajoûte à ces mots, les seuls qu'on lise dans Melvil, cette espece de glose qu'il donne comme le Texte de Melvil. *Ils sont beaucoup de bruit, & rien de plus.* Cette addition n'est même pas la seule inexactitude qu'on trouve dans la représentation du Texte de Melvil.

En citant ce même Auteur, il retranche aussi les choses les plus essentielles, lorsqu'elles peuvent servir à excuser la Reine d'Ecosse. Melvil parlant d'un écrit signé par une Assemblée de Nobles, dit

(*a*) Hist. de M. St. 1. p. 289. Melvil.
Ibid. pag 216.

 qu'ils

qu'ils y déclaroient » (*a*) que c'étoit
» l'interêt de la Reine de se ma-
» rier avec le Comte de Bothwel,
» parce qu'il avoit beaucoup d'a-
» mis en Louthian & sur les Fron-
» tieres, & qu'il étoit par consé-
» quent le plus capable d'y faire
» observer un bon ordre; & qu'a-
» près tout elle ne pouvoit pas fai-
» re autrement, puisque le Comte
» l'avoit enlevée, & avoit couché
» avec elle *contre sa volonté.* »

L'Historien citant en deux divers endroits le Texte de Melvil, (*b*) y supprime ces derniers mots *contre sa volonté.* Il fait plus, il suppose que Melvil insinue des choses, dont son Texte ne fournit pas seulement l'ombre d'un soupçon.
» Rizzo, dit-il, (*c*) soupoit avec
» la Reine, soit qu'il fut à table à
» côté d'elle, comme l'assûre M.
» de Thou (c'est-à-dire Bucha-
» nan dans le langage de l'Auteur)
» & comme l'insinue Melvil &c.

(*a*) Melvil Tom 1. pag 291
(*b*) Tom. 1. p. 344.
Tom. 2. Pieces just. pag. 141.
(*c*) Tom. 1. pag. 299.

» soit qu'il mangeât au Buffet com-
» me Cambden le prétend.

Voici le Texte de Melvil. (*c*) » Cette honteuse entreprise fut exe- » cutée un Samedi à six heures du » soir, quand la Reine étoit à son » souper. Certain nombre de gens » armés entrerent dans le Palais » &c. » Dans les dix-sept lignes qui suivent à la même page 233. & que nous omettons de rapporter, parce qu'il y est uniquement fait mention des mouvemens des Conjurés, Rizzo n'est ni directement ni indirectement nommé, désigné ou indiqué. Melvil ne commence à parler de lui qu'à la phrase que nous allons rapporter. » Riccio, » dit-il, prit d'abord la Reine par » sa robbe, & implora son secours; » mais Duglas prit l'épée du Roi, » & après l'avoir enfoncée dans le » corps de Riccio &c. » Tout le reste n'est qu'un récit de ce barbare massacre : ni dans ce qui précede, ni dans ce qui suit il n'y a

(*c*) Melvil. pag. 232. 33. 34. Tom. I. *Août* 1742.

pas une syllabe qui ait rapport au souper de la Reine, ou à ses autres repas, à ses convives &c. Comment donc l'Auteur a-t-il pû prétendre que Melvil *insinue que c'étoit à la table même de la Reine, & non pas au Buffet que Riccio soupoit dans ce moment?*

Il est vrai que 35. pages plus haut (*a*) Melvil racontant les sages avis qu'il avoit donnés à Riccio sur quelques articles qu'il spécifie lui cita son propre exemple, que l'Electeur Palatin l'ayant voulu toujours avoir à sa table, & Melvil s'étant apperçu que cela lui attiroit la haine des autres, il l'avoit prié de lui permettre de manger à la table de ses Gentilshommes; & ce trait donne lieu de soupçonner qu'en effet alors Riccio mangeoit à la table de la Reine. Mais ce même récit insinue-t'il que plus d'un an après ces avis donnés, au moment qu'il fut assassiné Riccio étoit encore *à la table*, & *non*

(*a*) Melvil pag. 198.

au Buffet de la Reine ? N'y a-t-il point lieu de présumer que les avis que Melvil donna aussi à cette Princesse sur le compte de Riccio, avis qu'elle reçut si bien selon Melvil, & dont elle lui témoigna *être résolue de se servir*, que son mariage avec son Cousin Henry de Darnley survenu quelque tems après ces avis, produisirent du changement dans la maniere dont elle traitoit Riccio en ces rencontres ? Et quand rien de tout cela n'eût dû balancer le parti que l'Historien avoit à prendre sur cet incident ; depuis quand est-on en droit de prétendre qu'un Auteur dit d'un fait & d'un tems de beaucoup postérieur, ce qu'il n'insinue que pour des tems & des faits de beaucoup antérieurs ?

Dans une note des pieces justificatives, l'Historien dit en parlant de Melvil. » Voici ses paroles ; * » Lorsque Murray eût remis à Elizabeth les pieces du procès, elle » en eut un contentement extrê» me ; & elle sentit une secrete

* Tom. 2. pieces just. pag. 91.

»joie du deshonneur de Marie »Stuart. » En nommant ſes Auteurs, l'Hiſtorien de Marie évite la plûpart du tems d'indiquer les livres, les pages, les éditions &c, Ce ſoin abrégeroit les recherches, & pourroit tenter un Lecteur de recourir aux vérifications. Elles ne ſeroient pas toujours au profit de l'Hiſtoire dont nous rendons compte; par exemple du Texte dont nous venons de rapporter le commencement, *Lorſque Murray eut remis à Elizabeth les pieces du procès* ne ſe trouve ni de près ni de loin, ſelon le ſens, ni ſelon les termes chez Melvil. Dans le narré étendu que Melvil fait de cet événement ; c'eſt-à-dire de l'accuſation portée en Angleterre par Murray & ſes complices contre la Reine d'Ecoſſe qui y étoit Priſonniere, 1°. *il* parle *des articles de l'accuſation* qu'on devoit préſenter pag. 347. *des points de l'accuſation* pag. 350. *de l'accuſation, des articles de l'accuſation* pag. 352. des articles pag. 354. & nulle part des

pieces du procès. Or par toute terre, *les articles*, *les points d'accusation*, *& les pieces d'un procès* sont deux choses bien différentes.

2°. pag. 353 Melvil, dit » alors & » l'Evêque d'Orkney, jetta les mains » sur les papiers, & dit au Secrétaire » Jean Wood, en les emportant, laissez les moi, je les delivrerai. Jean » Wood courut après lui, comme » s'il les avoit voulu reprendre; » mais l'Evêque s'approcha de la » table des Commissaires, & les » livra.

Melvil énonce donc expressément 1°. Que c'est l'Evêque d'Orkney, & non pas *Murray* qui livra les papiers. 2°. Que c'est aux Commissaires nommés pour cette affaire par Elizabeth, & non pas à Elizabeth qu'ils furent livrés. 3°. Que ce fut non les *pieces du procès*; mais les *articles*, les *points d'accusation qui furent livrés*. Cette partie du Texte attribuée à Melvil est donc entierement supposée. L'Historien prête à cet Auteur ce qu'il n'a lu que dans Bucha-

nan, ou dans de Thou qui le copie. Le reste du Texte n'est gueres plus exactement rendu ; mais comme la différence n'est presque que dans les mots, nous nous contenterons pour la faire sentir de rapporter ceux de Melvil. » La
» Reine d'Angleterre ayant obte-
» nu ce qu'elle avoit désiré en eut
» un contentement extraordinai-
» re.... Outre cela (c'est-à-dire ;
» outre un prétexte qu'elle avoit
» par-là pour la détention de Ma-
» rie) elle sentoit une secrette joie
» du deshônneur de la Reine d'E-
» cosse. »

Mais ce qui est plus singulier encore que l'inexactitude du Texte, c'est la conséquence immédiate que l'Auteur en tire, & le but auquel il cherche à parvenir par cette méthode. 1°. Voici la conséquence. » C'est que Melvil nous
» apprend lui-même par ces paro-
» les, qu'il est certain que lorsque
» ces papiers furent remis à Eli-
» zabeth, elle se vanta d'avoir dans
» les mains de quoi convaincre

» Marie Stuart, & de quoi impo-
» ser silence à ses défenseurs. » *

Quoi parce que Melvil dit précisément que les Députés d'Ecosse fournirent des articles d'accusation contre leur propre Reine aux Commissaires d'Elizabeth, & que cette Princesse son ennemie mortelle sentit une joie secrette du deshonneur de la Reine d'Ecosse, accusée des crimes atroces par ses propres Sujets, son Frere le Régent d'Ecosse à leur tête, & traduite au Tribunal d'une Nation & d'une Reine étrangere; on pourra assûrer que cet Auteur nous apprend qu'*Elizabeth se vanta d'avoir dans les mains de quoi convaincre Marie Stuart, & de quoi imposer silence à ses Défenseurs.* Voila une façon bien nouvelle de dévélopper des Textes.

20. Le but que l'Auteur se propose c'est, sinon de démontrer, de rendre au moins plus que probable par le témoignage exprès de Melvil que les prétendues lettres

* Tom. 2. pieces just. pag. 91.

de Marie au Comte de Bothwel, produites par ses ennemis, placées par l'Historien au rang des pieces justificatives, & à l'occasion desquelles il fait la longue notte que nous analysons, sont réellement de cette Princesse. Cependant l'Historien 52. pag. après dit (*a*) dans une nouvelle notte que Melvil ne parle point du tout de ces fameuses lettres. *Melvil*, ce sont ses termes, *ne parle point du tout de cette Cassette, non plus que des Lettres, des Contrats & des Vers qu'on disoit y être contenus.* Ainsi Melvil, est tantôt chez l'Historien un garant exprès, au moins du préjugé légitime que ces Lettres forment contre l'innocence de Marie, & tantôt *Melvil ne parle point du tout de ces Lettres.*

Mais voici le comble de l'inexactitude. Melvil parle en effet de ces Lettres dont l'Historien assûre qu'il ne parle point, après l'avoir d'abord fait en quelque sor-

(*a*) Pag. 144.

te le garant de leur authenticité ; & comment en parle-t il ? En les traitant de *ſuppoſéés*. Voici ſes paroles. » C'étoit juſtement ce qu'on » avoit pratiqué à l'égard (*b*) de ſa » mere (du Roi Jacques fils de » Marie), la Reine priſonniere » laquelle on avoit noircie de tou- » te ſorte de calomnies, débitant » publiquement *des Lettres ſuppo- » ſées*, & des Libelles diffamatoi- » res, afin de préparer l'eſprit du » peuple à voir répandre un ſi il- » luſtre ſang ſans compaſſion.

C'eſt ainſi que l'Auteur contredit, ſupprime, altere ſur tous les points les plus critiques, & les plus importans de ſon Hiſtoire, c'eſt-à-dire, ſur tout ce qui étoit perſonel à Marie Stuart, les témoignages exprès d'un Ecrivain qu'il fait profeſſion de prendre *pour guide*, qu'il choiſit, dit-il, *pour être la pierre de touche des autres*, à qui il prodigue les plus juſtes éloges, & qu'il abandonne pour copier les

(*b*) Melvil. T. 2. pag. 22

récits passionnés d'un Auteur si décrédité pour son animosité & son fanatisme, que l'Historien est forcé d'annoncer dans plusieurs endroits de son Histoire, que Buchanan ne mérite point de créance.

Il ne faut point s'étonner après cela s'il met dans ses refléxions préliminaires placées à la tête des pieces justificatives tous les Panégyriques ou Apologistes de Marie sans en excepter Brantome, de Castelnau, & son Sçavant continuateur M. le Laboureur, de niveau avec Buchanan, si les Ecrivains Catholiques & Protestans sont traités des gens également guidés *par le fanatisme & l'interêt*, si les nottes qu'il joint aux pieces justificatives sont la plûpart employées à appuyer les accusations les plus atroces formées contre Marie, & à affoiblir les réponses qu'y ont fait ses Apologystes. Si le célebre Cambden tout Protestant qu'il est, est traité d'Auteur mercénaire, parce qu'il parle avec modération de Marie.

Le choix des pieces juſtificatives eſt fait dans le même eſprit qui a dirigé le reſte de l'ouvrage. Après avoir critiqué le peu de goût qui regne dans le recueil de deux Volumes in-folio de pieces ſur le même ſujet publiées à Londres en 1725. par Samuel Jebb à qui il paroît ſçavoir mauvais gré d'y avoir renfermé des Extraits de Brantome, de Caſtelnau, de le Laboureur de la Cour Sainte, Auteurs Contemporains, ou qui avoient vû les Contemporains ; l'Hiſtorien nous donne pour pieces juſtificatives deux Extraits fort longs d'une Diſſertation faite de nos jours, & depuis peu d'années par Rapin de Thoyras, comme ſi le témoignage de cet Ecrivain auſſi viſiblement partial pour ne rien dire de plus que l'Auteur de la Cour Sainte, ou aucun de ceux que l'Hiſtorien rejette avec dedain, pouvoit être de quelque poids pour décider ſur des évenemens paſſés il y a prês de deux ſiecles. C'eſt comme ſi un nouvel Hiſtorien de Marie

Stuart mettoit au rang des pieces justificatives, l'Ouvrage dont nous donnons l'Extrait. Mais l'Historien avoit ses raisons pour cette préférence. La Dissertation de Rapin de Thoyras a pour but d'autoriser toutes les accusations formées contre Marie, & de refuter les témoignages & les raisonnemens allegués pour sa défense. C'en étoit assez pour engager l'Auteur à mettre sa Dissertation au rang des pieces les plus décisives.

Il y auroit encore bien d'autres Observations à faire sur le corps de l'Histoire, sur les refléxions qui y sont mêlées, sur celles qui sont répandues dans la Préface des pieces justificatives & sur les notes qui les accompagnent; mais l'interêt de la vérité a déja poussé cet Extrait au-delà des bornes ordinaires. Nous n'y ajoûterons qu'une seule Observation, sur un trait du portrait que l'Auteur trace de Marie Stuart. (*a*) *Elle montra*, dit-

(*a*) Hist de M St. Tom. 2. pag. 595.

il, *dans ces derniers momens une constance qu'on ne devoit pas attendre après tant de foiblesses.* On devoit l'attendre *cette constance.* Marie l'avoit montrée avec éclat dans les dix-huit années de sa prison. Elle avoit avant cela montré un courage & une fermeté au-dessus de son sexe au milieu de toutes les traverses que lui avoient suscité en Ecosse ses Sujets rebelles ; & ces dispositions ne sont point incompatibles avec ce que l'Auteur appelle ici *les foiblesses de Marie.* Il ajoûte, *& sa mort fut beaucoup plus belle que sa vie.* Sa vie fut fort belle & respectable jusqu'à l'âge de dix-neuf ans qu'elle quitta la France. Melvil nous apprend que sa vie mérita les éloges & l'estime de l'Europe les quatre ou cinq premieres années qu'elle passa en Ecosse. Sa vie fut encore fort belle les dix-huit années qu'elle languit en prison. Elle fut obscurcie pendant deux ans ou environ par les indiscrétions ausquelles l'intrigue la plus cruelle & la plus noire qui fut

jamais, tramée par Elizabeth & les Ecossois rebelles, engagerent le trop facile Epoux de Marie, & par la foiblesse inexcusable qui la fit tomber elle-même dans le piége que ses ennemis lui avoient tendu, en épousant le Comte de Bothwel, qu'elle ne pouvoit gueres se dispenser de soupçonner du meurtre de son infortuné Mari. L'embarras de la situation la plus déplorable où jamais Princesse se soit trouvée, livrée à la discrétion de ses ennemis, & dans la nécessité de se donner promptement un appuy & un défenseur, ne sçauroit justifier l'imprudence de cette démarche. C'est là seule où il paroît que son esprit, son courage & sa fermeté l'ayant abandonnée; étoit-ce là dequoi décider que *sa mort fut plus belle que sa vie.*

De ces Observations faites en faveur d'une multitude de Lecteurs qui manquent ou du tems, ou du courage, ou des secours nécessaires pour se livrer à des discussions épineuses, & à de dégou-

tantes recherches, qui par-là sont exposés à prendre les Lettres supposées sous le nom de Marie pour des Lettres originales, & les narrés copiés d'après le fanatique Buchanan pour les récits de l'équitable & du judicieux Melvil, il en résulte, dis-je, que quiconque jugeroit du caractere, & des actions de Marie Stuart sur l'autorité de sa nouvelle Histoire, se formeroit une idée bien peu juste de cette illustre & infortunée Princesse, & que pour la peindre au naturel, il faudroit un pinceau, non pas plus délicat, mais plus exact que ne l'a été en cette occasion celui de son Historien moderne. Il pourra lui-même retoucher son portrait dans une nouvelle Edition, & le rendre plus ressemblant, si son livre a le cours que donne parmi nous à un Ouvrage bien écrit l'agrément du stile.

ARTICLE LVIII.

HISTOIRE DES EMPIRES & des Républiqnes &c. Par M. l'Abbé Guyon Tom. VIII.

THRACES ET PARTHES.

Pag. 477. *sans les Tables.*

APrès ce que M. l'Abbé Guyon nous a dit du Fondateur de l'Empire des Séleucides, & du Premier des Ptolémées, on eſt un peu ſurpris de lui voir donner à Lyſimaque la préférence ſur tous les Capitaines d'Aléxandre. » En lui confiant, dit-il, la plus » difficile portion du Miniſtere ; » c'étoit reconnoître la Supériori-» té de ſon mérite par-deſſus tous » les autres. » C'eſt ainſi que pour certains Prédicateurs le Saint du jour eſt toujours le plus grand Saint. Si on a bien de la peine à paſſer aux Panégyriſtes ces ſortes de contradictions, il nous paroît que l'Hiſtoire, toujours ſimple & toujours

vraie, ne les souffre point. Dans le fond Lysimaque n'étoit parvenu de simple Garde du Corps d'Aléxandre aux premiers honneurs de la Guerre, que par de grandes actions : exposé aux fureurs d'un Lion par l'ordre de son Maître, pour n'avoir pas voulu fléchir les genoux devant lui, & l'adorer comme Fils de Jupiter Hammon, il l'avoit fait tomber mort à ses pieds, après lui avoir arraché la langue, & il avoit par-là forcé Aléxandre de l'admirer & de l'élever au Commandement. Ce Prince n'avoit pas eu lieu de s'en repentir, Lysimaque ne le quitta jamais dans les plus grands dangers, tandis que personne n'osoit, ou ne pouvoit le suivre. Mais tout cela n'annonce après tout qu'un Soldat brave & intrépide, & il y a bien de l'apparence que quand on lui donna le gouvernement de Thrace, ce ne fut pas seulement parce que nul autre n'étoit plus propre à contenir cette Nation inquiéte ; mais encore par-

ce que ce Gouvernement étant le moins considerable de tous, un Soldat de fortune, comme lui, pouvoit bien s'en contenter.

Quoiqu'il en soit, dans le dernier partage des Etats d'Aléxandre, on lui donna encore la Bithynie, & quelques autres Provinces au-delà de l'Hellespont & du Bosphore. D'ailleurs il n'eut pas moins d'ambition que les autres, & il prit le titre de Roi, dès qu'il s'y vit authoriser par l'exemple de ses Collegues. Après sept années d'un Regne assez paisible, les Troubles de la Macédoine, dont les deux Fils de Cassandre se disputoient la Couronne, lui firent naître la pensée de s'en emparer, mais Pyrrhus, qu'il avoit voulu en écarter par une supercherie indigne d'un honnête homme, en envahit une partie. Démétrius s'empara de l'autre, & se fit déclarer Roi de Macedoine. Lysimaque se ligua contre lui avec Ptolémée, Séleucus & Pyrrhus. Ce dernier demeura Maître de la

basse Macédoine, & Lysimaque joignit la haute à sa Couronne.

Ces deux Princes étoient trop ambitieux & trop voisins pour demeurer long-tems en paix. Lysimaque attaqua Pyrrhus, lui débaucha les Macédoniens, en leur faisant honte d'obéir à un Etranger, & l'obligea enfin à quitter la partie. Un Historien trop déclaré contre lui prétend qu'il entra en Epire pendant l'absence de Pyrrhus, la ravagea, & profana les Tombeaux des Rois. Monsieur Guyon trouve la chose peu vraisemblable dans son projet, & presque impossible dans l'execution.

Le grand âge de Lysimaque ne lui permettoit plus, que de jouir du fruit de ses travaux; mais l'ambition d'Arsinoë, sa Femme, qu'il aimoit éperdûment, troubla bientôt le calme, qu'il commençoit à goûter. Agatocle, son Fils aîné Prince vertueux, brave, & d'une sagesse consommée, excluoit du Trône les Fils d'Arsinoë. Elle résolut sa perte. D'autres disent qu'-

elle avoit fait à ce jeune Prince, qui avoit épousé la Sœur de sa Belle-Mere, des Propositions, qui lui firent horreur: ce qui est certain, c'est qu'elle le rendit suspect à son Pere, & qu'il fut empoisonné. Les Macédoniens qui l'adoroient, & qui craignirent de voir la couronne sur la tête d'un Enfant, gouverné par une Femme impérieuse, se révolterent, appellerent Séleucus Roi de Syrie, qui marcha vers la Macédoine avec une Armée formidable. Lysimaque alla au-devant de lui, & fit d'abord assez heureusement la Guerre; mais ayant livré Bataille, il y fut tué, après qu'il eût combattu en Héros, quoiqu'Octogénaire, & usé par les travaux de plus de cinquante ans de Guerres presque continuelles. Ainsi tomba le Royaume des Thraces avec son Fondateur. On ne l'en regarda pas moins, dit M. l'Abbé Guyon comme le quatriéme de ceux, que Daniel avoit prédit devoir s'élever des débris de l'Empire d'Aléxandre.

Août 1742.

Histoire des Parthes.

Livre I. L'infame passion d'Agatocle, Gouverneur des Parthes sous Antiochus II. Roi de Syrie, donna naissance à cet Empire. Agathocle fit, ou voulut faire violence à un jeune homme nommé Tiridate Frere d'Arsace; car la chose est demeurée indecise. Arsace, Frere de Tiridate, tua cet impudique, & voyant les Peuples disposés à secouer le joug des Syriens, chassa du Pays les Troupes d'Antiochus, & fut déclaré Roi des Parthes. Il réduisit en peu de tems à son obéissance toutes les Provinces, qui étoient au-delà du Tygre. Antiochus occupé à faire la Guerre au Roi d'Egypte, lui laissa tout le tems de s'affermir sur le Trône, & lorsque Séleucus son Fils entreprit de l'en faire descendre, il connut, mais trop tard, qu'il n'étoit plus tems. Il fut défait, & demeura Prisonnier.

« Le Caractere, les Mœurs, les

« Loix, la Maniere de vivre & de
» combattre des Parthes, dit M.
» l'Abbé Guyon, conſpiroient éga-
» lement à élever leur Nation au
» plus haut degré de la gloire, &
» à lui faire partager l'Empire de
» l'Univers avec les Romains. »
Ces Peuples étoient des Scythes exilés, ou fugitifs ; car c'eſt ce que ſignifioit leur nom. Ammien Marcellin prétend que leur Royaume s'étendoit juſques à la Propontide & la Thrace, avant qu'ils fuſſent vaincus par les Perſes. D'autres diſent que leur petit nombre les avoit contraint de ſe ſoumettre aux Aſſyriens, aux Medès & aux Perſes. Il eſt du moins certain qu'ils furent ſoumis avec ces derniers par Aléxandre, & qu'ils furent compris dans le partage de Séleucus. Leurs Armes, leur Diſcipline Militaire, & leur maniere de combattre étoient les mêmes, que parmi les Scythes, dont ils avoient conſervé le fond du Langage & du Génie ; mais leur Milice n'étoit compoſée que d'Eſclaves de diffé-

rents Pays, qu'on avoit ſoin de bien exercer. Chaque particulier devoit en fournir un nombre proportionné à ſes facultés, & leur donner des chevaux ; leurs Armes étoient la Fleche, la Lance, & le Javelot, & » ils y étoient » ſi redoutables, que les Ro- » mains n'y penſoient, qu'en » frémiſſant. » Il devoit être bien humiliant pour ces Maîtres du Monde de ſe voir ſi ſouvent vaincus par des Eſclaves ; mais quelle gloire en pouvoit tirer une Nation, qui ne vainquoit, que par les mains d'autruis. Ce que notre Auteur ajoûte de la rudeſſe des Mœurs, & de la Religion des Parthes, prouve aſſez bien qu'il n'a point trop chargé le portrait qu'il en fait, en les repréſentant comme un peuple inquiet, cruel, entreprenant, fier, hardi, séditieux & perfide.

Arſace, autant pour s'aſſûrer de ſes nouveaux Sujets, que pour ſe mettre en état de faire tête aux Rois de Syrie, leva & diſciplina

 un

un grand nombre de Troupes, bâtit des Citadelles, fortifia les Villes principales, & fonda celle de *Data*, dont le seul Justin a parlé sous ce nom. M. l'Abbé Guyon n'est pas éloigné de croire que c'est l'*Issatis* de Pline, & l'*Arsacie* d'Ammien Marcellin. Dureste, ce Fondateur, qui avant son élévation n'avoit été que Chef de Brigands, ne conserva rien de ce genre de vie, quand il l'eut quitté. « Son » Régne fut celui de la justice, » de la douceur & de l'équité, & » c'est le seul Prince humain, que » les Parthes ayent eu. La force » de ses Armes eut moins de part, » que sa modération à la Conquê- » te des Peuples voisins; dont la » plûpart se rangerent d'eux-mê- » mes sous son Sceptre. Tous se » louerent de ce changement, & » parurent inconsolables de la mort » prématurée de celui, qui les avoit » délivrés d'une domination étran- » gere. »

Nous ne sçavons aucun détail du Régne d'Arsace, si ce n'est

qu'il étoit déja Maître de l'Hyrcanie, quand il défit les Syriens, & qu'il ne régna que cinq ans. Les Grands & les Peuples accourus en foule à sa Pompe funébre, prétendirent que les Dieux l'avoient placé au rang des Astres; on en crut appercevoir un nouveau, qu'on prit pour lui; il eut bien-tôt des Autels, & c'est de-là que les Roix, ses Successeurs, prirent le titre de *Freres du Soleil & de la Lune.* Il ne fut plus permis d'élever sur le Trône quiconque n'étoit point de son sang, & le plus grand de tous les crimes étoit de porter la main sur un Arsacide. Après la mort de ce Prince Antiochus le Grand, entreprit de faire rentrer les Parthes sous son obéissance. Tiridate, Fils & successeur d'Arsace; lui laissa prendre Ecbatane d'assault, & croyoit qu'il n'oseroit pas aller plus loin, ni s'engager dans les vastes Deserts, qu'il falloit passer pour aller en Parthie. Il se trompa, & se retira en Hyrcanie. Antiochus

l'y suivit, & l'assiegea dans Siringe, Capitale de ce Royaume, mais le Siege tirant en longueur, Antiochus se lassa & traita avec Tiridate, à condition que ce Prince garderoit la Parthie & l'Hircanie, & qu'il l'aideroit à reconquérir la Bactriane. Cependant celui, qui en étoit en possession, avoit rendu de grands services à Tiridate.

Priapatius, Fils de Tiridate, lui succéda, & quoiqu'il eût régné quinze ans, l'Histoire n'en dit rien. Phraate I. son Fils Aîné, conquit les *Medes*, Nation belliqueuse, dont il n'est pas aisé de fixer la Position. Ce Prince n'ayant, lorsqu'il mourut, que des Fils en bas âge, ne voulut pas exposer ses Etats aux malheurs d'une Minorité; « il parut oublier à leur » égard la qualité de Pere, pour » remplir les devoirs d'un Roi, » qui préfere à la tendresse natu- » relle les intérêts de ses Sujets. » Il laissa donc la Couronne à Mithridate, son Frere, qu'il sçavoit

être vraiment digne de la porter ; & qui justifia en effet le choix de son Frere. Il conquit d'abord la Bactriane, sur un Prince, qui s'étoit frayé un Chemin au Trône par un Parricide. Il soumit les Sogdiens, & les Dangiens, les Medes, & les Perses, en un mot tout le Pays, qui est entre le Mont Caucase, les Indes, & l'Euphrate. Mais les Grecs, qu'il traitoit avec hauteur, assûrerent Demetrius, Roi de Syrie, d'un Soulévement général, s'il paroissoit avec une Armée, & lui promirent assez de Troupes, pour le remettre en état de reprendre tout ce que les Parthes avoient enlevé à ses Peres. Il les crut, & ils lui tinrent parole. Les Bactriens, & les Perses se déclarerent pour lui ; il battit plusieurs fois les Parthes, & Mithridate ne se tira de ce mauvais pas, que par une trahison. Il l'attira à une Conférence, & le retint Prisonnier. Le reste de sa Vie il régna de maniere à se faire sincérement regretter de ses Sujets.

Août 1742.

Nous ne répeterons point ici ce que nous avons dit au ſujet de l'Hiſtoire des Seleucides, de la malheureuſe Expédition entrepriſe par Antiochus Sidete, contre Phraate I. Fils & Succeſſeur de Mithridate, ſous prétexte de délivrer ſon Frere Demetrius, toujours Priſonnier à la Cour du Roi des Parthes. Phraate de ſon côté ſe preſſa trop de renvoyer Demetrius en Syrie pour y faire une diverſion; il ſe préparoit à lui faire la Guerre, lorſqu'il fut obligé de marcher contre les Scythes. Il établit pour Vice-Roi pendant ſon abſence un Hyrcanien, nommé Himere, lequel uſa de tant de violence contre ceux, qui avoient favoriſé Antiochus Sidete, qu'ils ſe révolterent. Phraate en fut la victime. Les Grecs, qui étoient dans ſon Armée, le maſſacrerent.

Artaban, ſon Oncle & ſon Succeſſeur, ne régna pas long-tems; il mourut d'une bleſſure, qu'il avoit reçue aux bras dans une Bataille contre les Scythes. Mithridate II.

Neveu de Phraate II. lui succéda, & fut surnommé le Grand. Justin nous apprend en peu de mots, qu'il recula considérablement les bornes de son Empire; qu'il vengea sur les Scythes tous les maux, qu'ils avoient faits à ses Prédécesseurs; qu'il entra en Armenie, obligea le Roi à lui céder soixante & dix Vallons des meilleures Terres de ce Royaume, & à lui donner son Fils en ôtage; & qu'il renvoya généreusement ce jeune Prince prendre possession de la Couronne, après la mort de son Pere. Il fit ensuite alliance avec Sylla, qui, flatté d'être le premier Romain, dont les Parthes eussent recherché l'amitié, reçut fort bien les Ambassadeurs. Mais dans l'Audience, qu'il leur donna, il prit la premiere place, fit mettre le Roi de Cappadoce à sa droite, & Orobase, Chef de l'Ambassade, à sa gauche. Mithridate en fut si outré, qu'il fit mourir Orobase pour l'avoir souffert. Des Historiens ont placé entre Mithrida-

te & Orode, ſon Frere, quelques autres Rois ; notre Auteur les croit imaginaires ; ou bien, dit-il, ce ſont des noms différens, qu'on aura donnés à ces Princes. Ce qui eſt certain, c'eſt que Mithridate s'étant rendu odieux par ſes cruautés, fut contraint de ſortir du Royaume. Orode, ſon Frere, qui fut placé ſur le Trône, le pourſuivît à Babylone, où il s'étoit réfugié, obligea les Babyloniens à le lui livrer, & le fit mourir.

Le Régne d'Orode I. eſt fameux par la malheureuſe Expedition de Craſſus contre les Parthes, trop connue, & par l'Hiſtoire Romaine, & par nos Mémoires mêmes, pour que nous nous y arrêtions. Elle eſt fort bien racontée dans cet Ouvrage ; le Portrait de Surena ſur-tout y eſt bien touché. Le Général vainquît les Romains en Heros, mais il en triompha en Barbare, & ſon Souverain, jaloux de ſon Triomphe, de ſa Puiſſance, & de ſes Richeſſes, le fit mourir quelques mois après la dé-

faite de Craſſus. Il voulut enſuite conquérir la Syrie, mais ſes Troupes furent repouſſées par Caſſius, celui là même, qui fut un des Meurtriers de Ceſar. Il y renvoya une Armée plus nombreuſe, ſous les Ordres de Pacore, ſon Fils, dont il confia la conduite à un Ancien Officier, nommé Orſace. Caſſius trop foible pour tenir la Campagne contre des forces ſi ſupérieures aux ſiennes, s'enferma dans Antioche, où Pacore ne tarda point à l'aſſieger. Caſſius avertit Ciceron du danger, où il ſe trouvoit; ce Général, après avoir remporté un aſſez grand avantage ſur les Parthes dans le Paſſage du Mont Amanus, marcha vers Antioche. Pacore leva le Siége, & alla, ſelon Dion Caſſius, faire celui d'Antigonie, où il y avoit moins de Garniſon.

Notre Auteur obſerve cependant que cette Ville avoit été détruite par Seleucus I. qui en avoit employé les Matériaux à bâtir Seleucie ſur l'Oronte, d'où il con-

clut, que, si Dion a voulu parler de cette Ville, sous le nom d'Antigonie, l'Entreprise de Pacore étoit téméraire, Seleucie passant alors pour une Ville imprenable. Aussi y échoua-t-il, & Cassius, après l'avoir long-tems harcelé, lui dressa une embuscade dans les défilés du Mont Pierius : Orsace y périt, la plûpart de ses Troupes fut taillée en piéce ; mais Pacore fit avec le reste une fort belle retraite.

Peu de tems après, Cassius étant retourné à Rome, les Parthes repasserent de nouveau l'Euphrate, & s'établirent au Nord de la Syrie. Bibulus, qui gouvernoit cette Province, rassembla toutes ses Troupes dans Antioche, & ne voulant partager avec personne la gloire d'avoir chassé les Parthes de la Syrie, il n'écrivit point à Ciceron. Peu s'en fallut qu'il ne fût la victime de sa jalousie. Il ne se tira d'affaires, qu'en faisant révolter contre Orode, son propre Fils Pacore, que des Mécontens

proclamerent Roi. Orode fut contraint de rappeller de Syrie les Troupes, pour réduire les Rébelles, & Bibulus se trouva sans Ennemi. L'Année suivante, Pompée, qui avoit déclaré la Guerre à Cesar, demanda du secours au Roi des Parthes. Ce Prince ne voulut pas lui en donner, qu'il ne lui cédât la Syrie, & Pompée le réfusa. On sçait que le jour même, que Cesar fut assassiné, on devoit délibérer au Sénat en quelle qualité il marcheroit contre les Parthes.

Le pillage de Palmyre, fait par les ordres de Marc-Antoine, mit ce Trjumvir aux mains avec cette Nation. Labienus, qui s'étoit retiré à la Cour d'Orode après la bataille de Philippes, exhorta ce Prince à secourir les Palmyreniens, qui avoient imploré sa protection, & le Roi lui donna le Commandement de son Armée, sous les ordres de Pacore, qui s'étoit réconcilié avec son Pere. Il fit d'abord la Guerre avec succès,

mais en Barbare, & courut une bonne partie de l'Orient, plutôt en Brigand, qu'en Général. Ventidius, qu'Antoine envoya contre lui, fit bientôt changer les affaires de face; Labienus, après avoir essuyé plusieurs échecs, tomba entre ses mains: Pacore fut défait & tué dans une bataille, le même jour que Crassus avoit été batu à Carres, quatorze ans auparavant.

Ce Prince fut infiniment regretté de toute la Nation. Son Pere le pleura avec des transports, qui le mirent plus d'une fois hors de lui-même. Il songea ensuite à se choisir un Successeur parmi trente Fils, qui lui restoient, & son choix tomba sur celui, qui le méritoit moins. Phraate désigné Roi, commença par faire égorger sécrétement tous ses Freres. Ensuite il fit donner du poison à son Pere; mais le poison n'ayant point eu d'autre effet, que de guérir ce Prince d'une Hydropisie, qui le menaçoit d'une mort prochaine, le

Parricide l'étrangla de ſes propres mains. A peine fut-il ſur le Trône, qu'il s'apperçût que ſes Sujets étoient prêts à ſe révolter, & pour empêcher qu'ils ne donnaſſent la Couronne à ſon Fils, il en fit une nouvelle victime de ſa cruauté, & ſe défit de tous ceux, qui lui étoient ſuſpects. Les uns expirerent dans les ſupplices, les autres furent exilés, quelques-uns s'exilerent volontairement, & allerent offrir leurs ſervices à Marc-Antoine, ayant à leur tête Monesès, un des principaux Seigneurs de la Cour de Phraate.

Le Triumvir jugea l'occaſion belle de triompher des Parthes, & crut avoir trouvé dans Monesès un Themiſtocle. Mais Phraate regagna ce Seigneur, Antoine fut trahi par le Roi d'Armenie, & ſon Expédition ne fut gueres plus heureuſe que celle de Craſſus. Il y parut néanmoins toujours Grand Capitaine. « On ne pou» voit rien ajoûter, dit notre Au» teur, au reſpect, à l'eſtime, à l'af-

» fection, que ses Troupes avoient
» pour lui, & ces sentimens étoient
» fondés sur la vertu, & sur la
» réputation des Ancêtres, dont
» il descendoit; sur une éloquen-
» ce mâle, naturelle, persuasive,
» sur ses manieres affables & po-
» pulaires, sur sa magnificence plei-
» ne de Noblesse, sur une libera-
» lité sans réserve, sur une conver-
» sation toujours enjouée. De tous
» les Généraux de son tems, au-
» cun n'avoit assemblé une Ar-
» mée aussi nombreuse, composée
» d'une si florissante jeunesse, si
» patiente dans les fatigues, si
» prompte à obéir. » Avec cela il
fut obligé de faire une retraite,
dont le souvenir de celle de dix
mille Grecs, lui faisoit sans cesse
ressentir toute la honte, & quoi-
qu'il fût toujours sorti avec avan-
tage de tous les combats, que lui
livrerent les Parthes, il se trouva
fort heureux de n'avoir pas eu le
sort de Crassus. Il se rendit enfin
auprès de Cléopatre, où il devoit
se perdre, après s'être deshonoré.

Phraate ne s'étoit trouvé à aucune action ; le Roi des Medes, qui l'avoit bien servi dans cette guerre, lui demanda la partie du Butin, qu'il lui avoit promise, & fut réfusé. Picqué de cette ingratitude, il se ligua avec Antoine, qui reprit les Armes. Mais il se borna à la conquête de l'Armenie, encore ne la dut-il qu'à une trahison. Il en donna une partie au Roi des Medes, dont la Fille épousa Alexandre, fils d'Antoine, & de Cleopatre; mais ce présent fut la cause de la perte de ce Prince. Il succomba sous les efforts des Parthes, sur lesquels il avoit voulu attirer de nouveau les Armes Romaines, & perdit les deux Couronnes, qu'il venoit de réunir sur sa tête.

Livre II. Phraate n'ayant plus d'Ennemi au dehors, n'en devint que plus farouche & plus cruel ; ses Sujets se révolterent enfin, & mirent sur le Trône un nommé Tiridate, qui ne put s'y maintenir. Phraate le défit en Bataille

rangée, & l'obligea de se refugier en Syrie. Il y rencontra Octavius Cesar, dont il implora la protection. Phraate envoya aussi à l'Empereur une Ambassade, & Octavius ravi de voir les Parthes se consumer en Gueres Civiles, remit le jugement de ce Procès à son retour en Italie. Tiridate l'y suivit de près, Phraate lui envoya de nouveaux Ambassadeurs : tous furent bien reçus ; mais Cesar refusa de livrer Tiridate au Roi, à qui il renvoya son Fils, que Tiridate avoit mené à Rome, esperant de s'engager par-là à lui rendre les Enseignes & les Prisonniers, que les Parthes avoient gardés depuis la défaite de Crassus. Phraate n'en fit pourtant rien alors ; mais trois ans après, Cesar ayant soumis l'Armenie, il craignit pour ses Etats, & fit tout ce que l'Empereur voulut. Notre Auteur remarque ici fort bien, que cette soumission du Roi des Parthes étoit encore plus l'effet de la crainte, qu'il avoit de ses Su-

jets, que de celle, que lui inſpiroit la proximité des Armes Romaines.

Pluſieurs années après il eut l'imprudence de fournir des ſecours aux Armeniens, qui vouloient ſecouer le joug, que Ceſar leur avoit impoſé ; mais l'approche d'une Armée, que l'Empereur faiſoit marcher en Orient, l'obligea de demander pardon d'une démarche, qu'il ne ſe voyoit pas en état de ſoûtenir, & Auguſte voulut bien ſe contenter de cette ſatisfaction. « Il diſſimula même par Grandeur d'Ame, la » fierté, avec laquelle ce Prince » prenoit dans ſa Lettre le Titre » de Roi des Rois, & ne lui don- » noit que celui de Ceſar. » Mais la foibleſſe de Phraate pour une Belle Italienne, nommée Thermuſe, dont l'Empereur lui avoit fait préſent, l'engagea à faire ce que ce Prince n'avoit pas exigé de lui. Thermuſe, que Phraate avoit épouſée, étoit devenue Mere d'un Fils, à qui elle voulut aſſûrer la

Couronne, au préjudice de ses Aînés, elle obligea le Roi envoyer en ôtage à Rome les quatre Fils, qu'il avoit d'une autre Femme. Phraate, c'étoit le Fils de Thermuse, fut donc élevé dans l'espérance de régner : il se lassa bientôt d'attendre, & par le conseil de sa Mere, avec laquelle on étoit persuadé qu'il vivoit d'une maniere abominable, il fit assassiner son Pere, qui monta ainsi sur le Trône, & descendit au Tombeau par un Parricide. Son indigne Fils ne jouit pas longtems du fruit de son crime, ses Sujets le chasserent du Royaume, & il mourut quelque tems après.

Orode II. fut mis à sa place sur le Trône, & assassiné presqu'aussi-tôt pour ses hauteurs & ses violences. Les Parthes demanderent alors à Auguste, un des Fils de Phraate III. & il leur envoya Vonone. Ce Prince avoit les Mœurs Romaines, elles déplurent aux Seigneurs de sa Cour, & ils offrirent leur Couronne à Artaban

Roi des Medes, qui l'accepta. Vonone, qui par ſa douceur avoit mis le Peuple dans ſes intérêts, marcha contre lui, & le défit, mais il fut vaincu dans une ſeconde Bataille. Auguſte étoit mort, Tibere refuſa du ſecours au jeune Prince, & il ſe retira à Antioche. Artaban croyant alors n'avoir plus rien à craindre des Romains, nomma ſon Fils Roi d'Armenie, mais Germanicus l'en chaſſa bientôt, Artaban craignit pour lui, & traita avec Germanicus. Après la mort de ce Général, il le prit fort haut avec les Romains, entra en Cappadoce, & y fit quelques ravages, ſans qu'il parut qu'on y fit beaucoup d'attention à Rome.

Cependant il ſe rendit odieux à ſes Sujets, & quelques-uns des plus conſidérables de ſa Cour, firent ſécrétement prier Tibere de leur envoyer Phraate, l'Aîné des trois Princes, qui étoient encore à Rome. Il y conſentit; mais Phraate mourut en chemin. Tibere lui

ſubſtitua Tiridate, Petit-Fils de Phraate IV. dit notre Auteur: mais il eſt bon d'avertir ici qu'il confond un peu les Généalogies, & ne s'accorde pas toujours avec lui-même ſur ce point. Au commencement de ce ſecond Livre, il met en marge Phraate IV. & c'eſt néanmoins toujours Phraate III. qui régne. Phraate IV. fut le Fils de Thermuſe, qui régna ſi peu, ou point du tout. Or comment ſon Petit-Fils ſe trouvoit il à Rome ſous Tibere! D'ailleurs, lorſque Vitellius eut établi Tiridate ſur le Trône de ſes Ancêtres, il lui recommanda de ne jamais oublier la bravoure de Phraate, ſon Ayeul, ce qui ne convient guere à un Prince, qui n'eſt connu dans l'Hiſtoire, que par un Parricide & un Inceſte.

Quoiqu'il en ſoit, Tiridate commença fort heureuſement ſon régne; il fit des Conquêtes, avant même que d'être couronné; mais c'étoit une étrange Nation, que les Parthes. Artaban s'étoit réfu-

gié en Hyrcanie, où il étoit réduit à une extrême misere. Ceux mêmes, qui l'avoient chassé, l'y allerent chercher, & lui offrirent la Couronne, & Tiridate, abandonné de ses Troupes, fut obligé de se sauver en Syrie. La facilité, avec laquelle Artaban étoit remonté sur le Trône, le rendit insolent; il écrivit à Tibere une Lettre remplie d'insultes, se jetta sur l'Armenie, & se préparoit à entrer en Syrie, lorsqu'il apprit la mort de l'Empereur. Il rabatit alors beaucoup de sa fierté, il craignit tout de la part de Caligula, Neveu & Successeur de Tibere, & non pas, comme le dit notre Auteur, son Petit-Fils par Germanicus. Il n'est point de bassesse, où il ne descendit, jusques-là que Vitellius lui ayant fait dire de passer l'Euphrate pour lui parler, il le passa, adora les Aigles Romaines, signa le Traité, que Vitellius lui présenta, & donna un de ses Fils en ôtage.

De retour dans ses Etats, il y

déchargea avec fureur ſon chagrin ſur ſes Sujets, qui ſe ſouleverent de nouveau. Il s'enfuit chez Izate, Roi d'Adiabene, qui venoit d'embraſſer la Religion des Juifs, & lui demanda les larmes aux yeux du ſecours, & un azyle. Izare lui promit de le rétablir dans ſes Etats, ou de lui donner les ſiens. Il écrivit enſuite aux principaux Seigneurs de la Cour des Parthes, pour les engager à ſe réconcilier avec un Roi, dont les diſgraces, diſoit-il, avoient corrigé les défauts : ils répondirent qu'ils avoient reconnu Cinname pour leur Roi, & qu'ils ne pouvoient pas lui ôter le Sceptre, ſans s'expoſer à une Guerre Civile : mais Cinname écrivit ſur le champ à Artaban qu'il étoit prêt de lui rendre la Couronne, & ce Prince, qui le connoiſſoit capable d'une telle générosité, partit ſans différer. Cinname alla audevant de lui, ſe proſterna à ſes pieds, ôta ſon Diademe, & lui en ceignit le front. Artaban ne jouit pas long-

tems du retour de sa fortune : il fut empoisonné l'Année suivante par Gotarze, son Frere, ou son Fils.

Se sentant près de sa fin, il profita de l'indignation des Grands contre Gotarze, pour faire reconnoître Bardane, son Successeur à la Couronne. Gotarze avoit un assez grand parti dans la Mésopotamie ; Bardane y marcha en personne, & fit, dit Tacite 3000 Stades, qui sont 150 lieues en deux jours, ce qui n'est pas vraisemblable, lui livra Bataille, & le défit entierement. Gotarze se retira chez les Dahes, & chez les Hyrcaniens, qui lui mirent sur pied une Armée, avec laquelle il entra dans la Bactriane. Bardane l'y poursuivit, & se préparoit à le combattre, lorsqu'il fut avertit que quelques-uns des Siens songeoient à le trahir, ce qui l'engagea à s'accommoder avec son Rival. Il lui abandonna les Revenus de l'Hyrcanie, à condition qu'il ne sortiroit point de cette Province. Gotarze

s'y ennuya bientôt ; il reprit les Armes, mais il fut encore batu.

Bardane avoit jusques-là régné avec modération, & suivi les instructions d'Apollonius de Tyane, qui avoit passé plus d'une année à sa Cour, mais ses succès lui enflerent le cœur ; il lacha la bride à son naturel hautain & violent, & se rendit insupportable à ses Sujets, qui le tuerent. Il se préparoit alors à faire la Guerre à Izate, sans autre raison, que le refus de ce Prince de se joindre à lui pour faire la Guerre aux Romains. Comme il ne laissoit point d'Enfans, Gotarze fut mis sur le Trône : mais ceux, qui l'y avoient placé, s'en repentirent bientôt, & firent demander à l'Empereur Claude Meherdate, Fils de Vonone I. lequel étoit resté en ôtage à Rome. Claude le leur accorda, donna des avis très-sages au jeune Prince ; & Cassius, Gouverneur de Syrie, qui avoit eu ordre de le conduire jusqu'à l'Euphrate, l'instruisit de la maniere,

dont il devoit ſe comporter dans la Guerre, qu'il alloit entreprendre.

Ses premieres Armes furent aſſez heureuſes, mais ſes Alliés l'ayant abandonné, il fut batu. Il ſe jetta entre les bras d'un ancien Favori de ſon Pere, & ce perfide le livra à Gotarze, qui lui fit couper les oreilles. Peu de tems après, Gotarze tomba malade, & on crut qu'il avoit été empoiſonné. Se ſentant près de ſa fin, il fit venir Vonone, ſon Fils, Roi des Medes, & lui mit ſa couronne ſur la tête. Il la porta ſi peu de tems, que Joſephe n'en fait aucune mention, & donne à Gotarze pour Succeſſeur Vologeſe, ſon Frere. Celui-ci avoit encore deux autres Freres, Pacore, & Tiridate: le Premier eut la Medie, & le Second l'Armenie. Mais en donnant ce Royaume à Tiridate, c'étoit un Procès, dont il lui faiſoit préſent. Rhadamiſte en étoit en poſſeſſion, & les Romains prétendoient qu'il leur appartenoit. Le jeune Prince

 eut

eut assez bon marché de Rhadamiste, qui rentra pourtant en Armenie, après en avoir été chassé; mais son naturel feroce, souleva bientôt les Peuples, qui l'auroient mis en piéces, s'il ne s'étoit pas sauvé avec sa Femme Zenobie, dont on verra ici l'Histoire singuliere avec plaisir.

Tiridate de son côté, ne tarda pas à être détrôné par les Romains, tandis que Vologese étoit occupé à réduire Bardane, son Fils, qui avoit pris les Armes contre lui; débarrassé de cette Guerre, le Roi des Parthes fit sa paix avec les Romains, & tourna ses Armes contre Izate, qui étoit aux prises avec ses Sujets, ausquels son changement de Religion ne plaisoit pas. Ce Prince n'avoit que six mille hommes à opposer à l'Armée formidable des Parthes; il eut recours au Seigneur, & sa Priere, soûtenue du Jeûne, fut exaucée. Vologese fut contraint de retourner dans ses Etats, où les Dahes & les Saques faisoient de grands

ravages. Il ne les eut pas plutôt repoussés, qu'il renvoya Tiridate avec une Armée en Armenie; Domitius Corbulon l'en chassa : Vologese voulut faire une diversion en Syrie ; Corbulon lui en ferma les Passages : il tourna vers l'Armenie, & fit assieger Tigranocerta; & le Général Romain, qui n'avoit pas assez de forces pour faire lever le Siege, lui conseilla de faire la Paix avec les Romains, & d'envoyer des Ambassadeurs à Neron. Il suivit ce conseil; mais Neron pour toute réponse ordonna à Cesennius Petus, de marcher en Armenie. Petus obéit, & après avoir parcouru l'Armenie, en la ravageant, fut battu par les Parthes. Il appella Corbulon à son secours, mais Corbulon ne put faire assez de diligence pour prevenir un Traité infamant, que Vologese obligea Petus de conclure avec lui.

Il vint cependant à bout d'en faire un autre, par lequel il fut réglé que l'Euphrate dans toute

ſon étendue, ſerviroit de borne aux deux Empires, & que les Parthes évacueroient l'Armenie: mais Rome ne voulut point de Paix, que l'affront fait à Petus ne fût vengé. Sur les Ordres, que reçut Corbulon, il s'avança vers l'Armenie, par le même Chemin, que Lucullus avoit ſuivi. Vologeſe lui envoya des Hérauts, pour lui dire qu'il attendoit la réponſe de l'Empereur touchant le dernier Traité; mais Corbulon lui répliqua qu'il lui conſeilloit de chercher dans l'Alliance des Romains un apui contre ſes Sujets, dont il n'ignoroit pas les diſpoſitions à la Révolte, & d'envoyer Tiridate à Rome, pour y recevoir la Couronne d'Armenie aux conditions, qu'on voudroit lui impoſer. Tiridate, après une conférence, qu'il eut avec ce Général, pour lequel il conçut une grande eſtime, & dont il ſe fit pareillement eſtimer, conſentit d'aller à Rome; le détail de ce Voyage, où la femme de Tiridate l'accompagna, ſans

autre Coëfure, qu'un Casque d'or, est bien écrit, & fort intéressant.

Tiridate soûtint à Rome toute sa dignité; il fallut néanmoins consentir à recevoir la Couronne d'Armenie des mains de Néron, en posture de Vassal; & Vologese n'en fut pas content: l'Empereur lui avoit écrit, pour l'inviter à faire aussi le Voyage de Rome; il lui répondit qu'il étoit trop vieux, que, si lui, qui étoit plus jeune, vouloit lui rendre visite, il l'attendroit à la tête de son Armée. Il voulut aussi d'abord le prendre sur un ton bien haut avec Vespasien; mais il en rabatit beaucoup, surtout après la prise de Jerusalem. On ne sçait presque rien de l'Histoire des Parthes, depuis ce tems-là jusqu'au Régne de Trajan. Notre Auteur est fort porté à croire que le défaut de Successeurs dans la famille Royale, occasionna des Guerres Civiles, qui firent naître plusieurs petits Etats inconnus auparavant dans l'Empire des Parthes.

Aoust 1742.

Trajan déclara la Guerre à Osroez, qui contre le Traité conclu avec Néron, avoit nommé un Roi d'Armenie. Il marcha contre les Parthes avec une puissante Armée, refusa de recevoir les excuses & les présens d'Osroez, soumit de nouveau l'Armenie à son Empire, se fit proclamer Empereur à Ctesiphon, sur le Trône même des Arsacides; & tout cela, sans qu'Osroez, embarrassé par des troubles domestiques, fit la moindre résistance. Il parut enfin; la Guerre recommença, & les succès en furent d'abord assez partagés; mais après la mort de Trajan, les Parthes se retrouverent au même point qu'avant son Expédition, & Vologese II. conclut avec Adrien un Traité, qui marquoit encore l'Euphrate pour les bornes des deux Empires.

Sous le régne de Marc-Aurele, il voulut faire revivre ses Droits sur l'Armenie; il y entra, & fit passer au fil de l'Epée les Garnisons Romaines. L'Empereur char-

gea Lucius Verus, qu'il venoit d'aſſocier à l'Empire, de le punir de cet attentat; Verus ſe rendit en Syrie, & tandis qu'il ſe livroit à la débauche, Caſſius marcha contre les Parthes, à la tête de toutes les Légions de l'Orient, batit Vologeſe, lepourſuivit, ruina juſqu'aux fondemens le Palais Royal de Ctéſiphon, & ſe rendit maître de toute la Meſopotamie: mais pendant la Guerre Civile, qui s'éleva entre Niger & Severe, Vologeſe III. la conquît toute entiere, à la réſerve de Niſibe.

Aprés la mort de Niger, Severe marcha contre les Parthes, dont le Roi ſe retira au de-là du Tygre. L'Empereur ravagea tout le Pays juſques-là, abandonna Cteſiphon au pillage, y fit un grand carnage des Habitans, & en emmena plus de cent mille Captifs, qui furent vendus comme Eſclaves. Les Parthes ſe releverent encore de ces pertes: Caracalla n'oſa attaquer à force ouverte Arta-

ban III. & lui fit demander sa Fille en mariage : il fut refusé d'abord, mais ayant fait de nouvelles instances, les Parthes furent d'avis que leur Roi lui accordât la Princesse. Dès que l'Empereur, qui étoit en Syrie, en êut appris la nouvelle, il se mit en marche : Artaban, suivi d'une Cour brillante, vint au devant de lui, & dès qu'il parut, les Parthes par honneur descendirent de Cheval, & quitterent leurs Armes. Après les premiers complimens, on reprenoit la marche, lorsque les Romains, à un signal, que fit Caracalla, firent main-basse sur les Parthes. Le Roi eut bien de la peine à se sauver à la faveur d'un Cheval, qu'on lui amena. Toutes ses Troupes étoient dispersées ; ainsi rien ne s'opposa aux premiéres fureurs de l'Empereur, qui mit tout à Feu & à Sang dans la Medie : passa dans l'Assyrie, prit Arbelles, viola les Tombeaux des Arsacides, en enleva tous les Trésors, & fit jetter de côté &

d'autre les Offemens des Princes de la Famille Royale.

Ce Monftre fut affaffiné peu de mois après, & Macrin, proclamé Empereur par les Troupes, fut effrayé des grands préparatifs, que faifoit Artaban pour fe venger de la perfidie des Romains. Il lui fit propofer le renouvellement de l'ancienne Alliance, mais le Roi ne voulut traiter qu'à des conditions, qu'il ne crut pas devoir accepter. On en vint aux Armes, il fe donna une Bataille, dont les deux Partis s'attribuerent l'avantage, & Macrin, qui rifquoit beaucoup plus qu'Artaban, s'il étoit défait; fut obligé de faire la paix & de recevoir en quelque façon la loi du fier Artaban, qui prit alors le titre de *Grand Roi*, & mit un double rang à fa Couronne; pour marquer qu'il n'étoit pas moins le Roi des Romains, que des Parthes.

Qui eut crut qu'un Prince fi glorieux dût être bientôt enfeveli fous les ruines de fon Empire? Ar-

taxercès, ou Artaxare, Fils d'un Soldat Perſan, & de la Femme d'un Corroyeur, & dont le Pere s'étoit mis dans la tête que, par les régles de l'Aſtrologie, où il ſe croyoit fort habile, les plus hautes deſtinées étoient promiſes au Fils, qu'il auroit de cette Femme, fut l'inſtrument dont le Ciel ſe ſervit pour abatre cette puiſſante Monarchie. Ce jeune Homme s'étant acquis par ſon courage & ſa capacité, l'eſtime de ſa Nation, lui perſuada de ſecouer le joug des Parthes, & de relever l'Empire des Perſes. Reconnu pour leur Chef, il attaqua Artaban, le défit en trois batailles, le fit priſonnier, & lui fit couper la tête. Proclamé Roi de Perſe, il voulut ajouter la Mede & l'Arménie à ſon nouvel Empire. Il fut d'abord repouſſé par les Fils d'Artaban, mais étant revenu à la charge avec de plus grandes forces, tout plia devant lui. Ainſi finit l'Empire des Arſacides, & commença la ſeconde Monarchie des Perſes. Le premier avoit duré 423

ans. La seconde subsista 400 ans jusqu'à la conquête, qu'en fit le premier des Califes.

M. l'Abbé Guyon termine ce Volume par une *Dissertation sur les suites des Conquêtes d'Alexandre*, divisée en huit Articles. Dans le premier il rappelle en peu de mots *la Destruction des Royaumes de l'Asie*. Dans le second, il fait une récapitulation des troubles, qui suivirent la mort d'Aléxandre, & de la fondation des quatre Monarchies, qui firent le partage de ses Conquêtes. Le troisiéme traite de l'*Etablissement de l'Empire des Grecs dans l'Egypte & dans l'Asie*. On est étonné de voir à quel point ils s'y multiplierent, & le grand nombre de Villes, qu'ils y bâtirent, & qui en étoient peuplées. Le quatriéme rend sensible le changement, qu'elles occasionnerent dans le language ; la Langue Greque étant devenue en quelque façon la Langue universelle, après même que les Romains se furent rendu Maîtres de leur Empire. Il

en fut de même des Mœurs & de la Religion, & c'eſt la matiére du cinquiéme Article. Dans le ſixiéme, notre Auteur reprend les *différentes époques du Calendrier Macédonien en Aſie* : il rapporte dans le ſeptiéme, *les Révolutions arrivée dans le Peuple Juif, à l'occaſion des Rois Macédoniens.* Il donne dans cet Article, pluſieurs éclairciſſemens ſur la verſion des Septante, & fait voir qu'elle a été inconnue aux Auteurs Grecs & Latins, juſqu'au tems des Apôtres; d'où il conclut contre M. Huet, que les Dieux du Paganiſme ne peuvent pas avoir été tirés des Livres de Moyſe. Il fait remarquer l'accompliſſement de la Prophetie de Jacob ſur Juda à l'uſurpation du Trône des Juifs par Herode le Grand; & il veut qu'on regarde *la formation des Juifs Helleniſtes, ou Grecs*, comme un des effets des Conquêtes d'Aléxandre. Enfin, dans le huitiéme, il explique *les Cauſes de l'Expédition des Romains en Orient, & leurs Con-*

quêtes, qui envahirent celles d'Aléxandre.

Il nous paroît que tout cela pouvoit être mis à sa place, dans le Corps même de l'Ouvrage, & y avoir une juste étendue. L'Auteur auroit évité par-là des répétitions, toujours désagréables au Lecteur. Ces remarques ne sont point du tout étrangéres à l'Histoire; elles lui auroient donné cette variété, qui plaît & qui délasse. Pour ce qui est de l'Histoire des Princes Asmonéens, depuis que l'Ecriture a cessé d'en parler, & de la Guerre que Mithridate soûtînt si long-tems contre les Romains; elles n'appartiennent proprement à aucune partie de l'Ouvrage de M. l'Abbé Guyon; qui apparemment n'a pas cru que l'Arménie, & le Pont, ne fourniroient pas assez de matiére pour un Volume séparé. D'autre part, les Asmonéens sont partie de l'Histoire du Peuple de Dieu, trop récemment, & trop bien écrite, pour qu'on soit si-tôt tenté d'en donner une autre au Public.

Aoust 1742.

ARTICLE LIX.

NOUVELLES LITTERAIRES.

FRANCE.

De Potiers.

Mémoire Instructif sur les Pépinieres de Meuriers Blancs, & les Manufactures de Vers à Soye, dont le Conseil a ordonné l'établissement dans le Poitou. A Poitiers, *chez* Jacques Faulcon. MDCCXLII. in-8°.

LES Soyes étant un objet très considérable dans le Commerce, le Conseil a ordonné des Plantations de Meuriers Blancs dans le *Poitou*, & dans d'autres Provinces, & des Manufactures de Vers à Soye. Ces établissemens ayant fort bien réussi dans

le *Poitou*, par les soins de M. le *Nain*, Intendant de la Province, & les Soies qu'elle a produites, s'étant trouvées très-belles, & de bon usage dans les essais, qui en ont été faits, ce Magistrat a jugé qu'il seroit utile de communiquer au Public un *Mémoire Instructif* sur la culture des Meuriers, sur la maniere d'élever, & de multiplier les Vers à Soie, & sur les Manufactures de Soie. L'expérience que l'on a sur cela dans la Province, qu'il gouverne, servira de régle & d'instruction pour les autres.

DE PARIS.

Recueil des Actes, Titres, & Mémoires, concernant les Affaires du Clergé de France, *augmenté d'un grand nombre de Piéces & d'Observations sur la Discipline présente de l'Eglise, divisé en XII. Tomes. Tome XII.* M DCCXL. *in folio.*

Ce Volume se vend chez *de Bure* l'aîné; qui en a acquis le fonds.

Il n'est personne qui ne sçache de quelle importance sont ces Re-

cueils de Titres, d'Actes, de Mémoires, concernant la Discipline & les Affaires de l'Eglise, non-seulement de l'Eglise Universelle, mais encore des Eglises particulieres. On en connut l'utilité, la nécessité même, dès les premiers siecles de l'Eglise. De-là, toutes les Collections de Canons, de Décrets, de Lettres des Souverains Pontifes : &c. de tout ce qui compose le Droit Canonique.

Pour ne parler ici que des Recueils faits dans les derniers tems, par ordre du Clergé de *France*, l'Assemblée générale, convoquée à *Melun*, en 1579, fit imprimer ses Réglemens, & les envoya aux Provinces, avec les Contrats, Edits, Lettres Patentes, & Arrêts, qu'elle avoit obtenus du Roi *Henry* III. Les Assemblées de 1582, 1584, 1585, & 1595, suivirent cet exemple, & ajoûterent aux Actes des Instructions aux Diocèses sur l'ordre, qu'ils devoient observer dans les Affaires. L'Assemblée de 1605 fit rassembler

tous ces Actes, & imprimer en un Volume. Celle de 1615 l'augmenta jusqu'à deux, celle de 1625, jusqu'à trois. Enfin celle de 1635 les fit rassembler en cinq Volumes *in*-4°.

Le Clergé n'ayant pas été entiérement satisfait des Recueils publiés jusqu'alors, résolut en 1641 qu'il s'en feroit une nouvelle Edition, dans un meilleur ordre; ce qui fut exécuté en 1646, en deux Volumes, ausquels on en ajoûta un troisiéme.

L'Edition de 1646 étant épuisée, le Clergé assemblé en 1660, en ordonna une nouvelle, où l'on feroit entrer ce qui manquoit aux précédentes. Elle parut en six Volumes *in folio*, chez *Vitré* en 1673.

En 1700, la Collection, dont nous annonçons le douziéme Volume fut projettée, & ordonnée dans l'Assemblée de 1705. Messieurs *de Targny*, Docteur de *Sorbonne*, & *le Merre*, Avocat au Parlement, furent chargés de tra-

vailler au Plan de ce nouveau *Recueil*, & à rechercher les Piéces, qui devoient le composer. Le Plan proposé par M. *le Merre* fut approuvé, & un autre travail ayant occupé M. *de Targny*, il demeura seul chargé de l'Entreprise, jusqu'à ce que M. le C. de Noailles, qui en avoit la principale direction, lui eut joint en 1710 M. *Dorsanne*, Chanoine & Archidiacre de l'Eglise de *Paris*. Voici l'ordre des matieres contenues dans cette Collection. On les rapporte à six chefs principaux. 1°. La Foi Catholique, & la Doctrine de l'Eglise. 2°. Ses Ministres. 3°. Le Culte Divin. 4°. La Jurisdiction Ecclésiastique. 5°. Les Bénéfices, & les Biens de l'Eglise. 6°. Les Priviléges de l'Eglise; & des Personnes Ecclésiastiques. Comme la matiere est abondante, elle remplit les douze Volumes *in folio*, dont le dernier vient de paroître. On y a rassemblé les Cahiers présentés, les Remontrances & Harangues faites aux Rois & aux

Reines par le Clergé de *France*, tant aux Etats du Royaume, qu'aux Assemblées Générales & Particuliéres du Clergé ; plusieurs Edits, Déclarations & Arrêts donnés en conséquence des Cahiers, & des Remontrances des Assemblées, depuis celle de *Melun*, en 1579, jusqu'à celle de 1635 inclusivement.

Eloge de M. le Cardinal de Polignac ; *lû à l'Assemblée publique de l'Académie Royale des Sciences, du 4 Avril* 1742. *A* Paris, *de l'Imprimerie Royale* 1742.

Si quelques Eloges Académiques ont été publiés avant l'impression de l'Histoire, dont ils font partie, cette distinction étoit duë sans doute à celui, que nous annonçons. La naissance, le rang, la dignité, les divers genres de mérite sublime, qui distinguerent le grand homme, qui en est l'objet, justifient l'exception à la régle générale, & à l'usage communément suivi par l'Académie. Peindre le

Cardinal *de Polignac* au naturel, tel qu'il fut, tel que l'*Europe* l'a connu; tel enfin, que l'ont admiré ceux, qui ont eu plus de commerce avec lui, c'eſt en faire un Portrait brillant, en donner l'idée la plus avantageuſe : les talens de l'illuſtre Sécrétaire ne pouvoient être employés ſur un plus beau ſujet. Il l'a tracé ce Portrait, & la premiére impreſſion qu'a fait la lecture n'a point décidé. D'un côté une critique outrée, de l'autre, des éloges capables d'en adoucir l'amertume, ont partagé les ſuffrages. C'eſt au Public à prononcer en dernier reſſort; & M. *de Mairan*, n'a point dû redouter un Tribunal toujours équitable, parce qu'il eſt exempt des Préjugés, & des paſſions, qui corrompent les jugements particuliers.

On continue d'imprimer chez *Pierre Clément*, *le Théatre Critique* de Dom *Benoît - Jeromé Feijoo.* Le quatriéme Diſcours a pour Titre : *Politique la plus raſinée.*

Août 1742.

Nous avons parlé des trois premiers ; disons aussi quelque chose de celui-ci. Par *Politique la plus rafinée*, on y entend toujours celle qui est la plus juste, la plus droite, la plus sincére, la plus ouverte, la plus conforme aux régles de la vertu, parce qu'on prétend que c'est celle, qui arrive plus sûrement au but qu'elle se propose, celle, qui réussit le mieux. L'Auteur distingue deux sortes de Politiques ; l'une privée, domestique, œconomique, qui consiste à gouverner sagement ses propres affaires, à établir, à avancer sa fortune ; l'autre, une politique Publique, une politique d'Etat ; c'est celle des Souverains, de leurs Ministres, de ceux, qu'ils employent au Gouvernement ; & il applique sa Maxime à ces deux espéces. Heureux les hommes, s'il pouvoit venir à bout de les persuader, non en spéculation, mais dans la pratique. Ils y trouveroient le double avantage, de réussir dans leurs entreprises, & d'y réussir avec honneur,

par des voyes justes & légitimes.

Par tout, dit le P. Feijoo, *on entend* répéter *ce que Machiavel, Hobbes, & d'autres Politiques infames, ont fait imprimer dans leurs Livres. La vertu, dit-on, est foulée aux pieds, le vice domine, la vérité & la justice sont bannies des Cours, la flaterie & le mensonge sont les seules voies pour monter aux Dignités.* Ce qui n'est qu'une plainte, ou l'expression de ce qui est en effet trop commun dans le monde, on l'érige en maxime, surtout en maxime d'Etat: On en conclut que la Politique est incompatible avec la probité, la droiture, la sincérité, la bonne foi. C'est cette erreur; erreur, non-seulement de droit, mais encore de fait, que combat D. *Feijoo* dans ce Discours. Il soûtient que les Politiques vicieux, injustes, corrompus, sont ordinairement malheureux, qu'il y a de la folie, de la stupidité à se rassûrer sur le très-petit nombre de ceux, qui ont joui de leurs crimes jusqu'à la fin de leur vie. Les hommes, quelques

méchans, qu'on les ſuppoſe, donneront toujours la préférence dans leur eſtime, dans leur confiance, dans le maniement des affaires publiques ou particuliéres à ceux, dont ils connoîtront la probité, la droiture, la ſincérité. Cependant les hommes de ce caractére, dit-on, avancent peu dans le monde. Tel eſt le langage de l'envie, reprend le P. *Feijoo*. Qui ſont ceux qui forment ces plaintes? *Ce ne ſont pas les Hommes en place; ils parleroient contre eux-mêmes.* Ce ne ſont pas *les Vertueux négligés.* On ne les entend point ſe plaindre de la fortune, attaquer *la réputation des Souverains; ils ne ſe perſuadent pas mériter ſeuls les faveurs. Quels ſont donc ces Mécontens? Les Incapables & les Méchants, qui ſe voyent mépriſés*

Mais, *quand il ſeroit vrai qu'il y eût peu de Vertueux heureux*, ajoûte-t-il, *cela ne détruiroit point ce que j'ai dit ... C'eſt que peu d'Hommes cherchent la fortune par cette route.* Les plus *vertueux*, les *Saints* la mépriſent, & *n'ambitionnent* point

les dignités. Ce Discours est plein de réfléxions sages, utiles, judicieuses, de traits d'Histoires, d'exemples célébres, qui prouvent que la Politique vertueuse est généralement parlant celle, qui réussit le mieux, & qui assûre des succès plus constans, & plus durables; que les vrais Sages en ont toujours jugé ainsi, que l'opinion contraire est également fausse & pernicieuse.

TABLE DES ARTICLES du mois d'Août 1742.

Art. LIV. Observations sur les Plantes, & leur Analogie, avec les Insectes. Par M. *Bazin.* 1325
Art. LV. Traité Synthitique des lignes du premier & du second ordre, &c. Par M. *de Molieres.* 1351
Art. LVI. Traité de l'Epilepsie, avec sa Description, ses Différences, &c. Par Me. *Pierre Brescon.* 1387
Art. LVII. Histoire de *Marie Stuart*, Reine d'*Ecosse* & de *France.* 1403
Art. LVIII. Histoire des Empires & des Républiques, &c. Par M. l'Abbé *Guyon.* 1457
Art. LIX. Nouvelles Littéraires. 1501

Errata pour le mois de Juillet 1742.

PAge 1136. lig. 2. *Oculis* lisez, *colis*. 1137. lig. 13. *florida*, lisez, *florea*.
1139. lig. 2. fause Gravité. *lisez*, faux Respect.
1141. lig. 6. *omnes*, lisez, *amnes*.
Ibid. lig. 15. *olentia.* lisez, *olentis*.
Ibid. lig. 16. *inter*, lisez *intra*.
1144. lig. 6. *difficile*, lisez *diffide*.
1146. lig. 1. *Cartalia*, lisez *Cartalii*.
1150. lig. 1. *capit*, lisez *rapit*.
1151 lig. 19 *inerstia*, lisez, *inertia*.
1208. lig. 10. le 16. *lisez* le 15.
1279. lig. 7. les traitoient d'Empereurs & d'Augustes, *lisez*, le traitoient d'Empereur & d'Auguste.
1311. lig. 6. 1453. *lisez*, 1453 ?
ibid, lig. 22. ils ont pû être instruits, *lisez*, il a pû être instruit.
1312. lig. 8. Saint *Grégoire* d'*Eusebe*, lisez, de S. *Grégoire*, d'*Eusebe*.
1313. lig. 21. d'autres utilités, *lisez*, d'autre utilité.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Chancelier le présent *Journal*, dont il m'a paru que l'impression pouvoit être permise. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, rue de la Calandre, près le Palais.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
DES SCIENCES
ET
DES BEAUX ARTS.

Septembre 1742.

MEMOIRES
POUR
L'HISTOIRE
Des Sciences & des beaux Arts,

Commencés d'être imprimés l'an 1701 à Trévoux, & dédiés à Son Altesse Sérénissime Monseigneur le PRINCE SOUVERAIN DE DOMBES.

Septembre 1742.

A PARIS,
Chez CHAUBERT, à l'entrée du Quay des Augustins, du côté du Pont S. Michel, à la Renommée, & à la Prudence.

M. DCC. XLII.

Avec Approbation & Privilege du Roy.

CES MEMOIRES SONT commencés au mois de Janvier 1701. & se vendent 15 ſ. le mois en blanc, & brochés 16 ſ.

Années.

1701.	9.	vol.	1722.	12.	v.
1702.	12.	v.	1723.	12.	v.
1703.	12.	v.	1724.	12.	v.
1704.	12.	v.	1725.	12.	v.
1705.	12.	v.	1726.	13.	v.
1706.	12.	v.	1727.	12.	v.
1707.	12.	v.	1728.	12.	v.
1708.	12.	v.	1729.	12.	v.
1709.	12.	v.	1730.	12.	v.
1710.	12.	v.	1731.	12.	v.
1711.	12.	v.	1732.	12.	v.
1712.	12.	v.	1733.	12.	v.
1713.	12.	v.	1734.	12.	v.
1714.	12.	v.	1735.	14.	v.
1715.	12.	v.	1736.	15.	v.
1716.	12.	v.	1737.	13.	v.
1717.	12.	v.	1738.	13.	v.
1718.	12.	v.	1739.	14.	v.
1719.	12.	v.	1740.	13.	v.
1720.	5.	v.	1741.	12.	v.
1721.	12.	v.	1742.	9.	v.

MEMOIRES

POUR L'HISTOIRE des Sciences & des beaux Arts.

Septembre 1742.

ARTICLE LX.

LA RELIGION, POEME. A Paris, chez Jean-Baptiste Coignard, Imprimeur du Roi, & Jean de Saint, Libraire 1742. *in*-8°. *pages* 160, *sans compter la Préface.*

NOus voyons enfin éclore un Ouvrage annoncé depuis bien des années, & attendu avec toute l'impatience que devoit naturellement

tions lui fournissent une preuve sans réplique de cette persuasion universelle, comme cette persuasion elle-même est un argument convaincant de la réalité de son objet. Cette preuve est renforcée par un nouvel argument, tiré des instincts de vertu & de justice, gravés dans les cœurs les plus barbares, & qui sont comme le germe de cette Loi naturelle, reconnue de toutes les Nations.

CHANT II.

Dans l'ordre de la Religion, après la connoissance de Dieu, l'affaire la plus importante, est la connoissance de nous-mêmes. L'Auteur s'applique à nous la donner dans le second Chant. La méthode qu'il suit pour y parvenir, est celle de l'analyse. En ouvrant les yeux sur ce qu'il sent au dedans de lui-même il s'apperçoit qu'il ne peut être heureux dans cette vie. Il cherche à pénétrer quel sera son sort, quand elle finira. Sa raison lui mon-

tre dans ce principe qui pense, & qui veut chez lui une nature différente de celles des Etres matériels, & dès-lors indissoluble & immortelle, à moins que le même Créateur ne la fasse rentrer un jour dans le néant d'où il l'a tirée. Mais les goûts d'immortalité, & d'éternité, qui subsistent nécessairement chez lui, & dont il trouve des vestiges dans la conduite des hommes mêmes, qui semblent le moins occupés, & le moins persuadés d'une autre vie, viennent le rassûrer contre la crainte d'une destruction totale. De peur cependant d'être la duppe, de l'intérêt qu'il a de s'attacher à cette créance, il cherche d'autres preuves pour l'étayer. Les Philosophes anciens, & Platon lui-même ne le satisfont qu'à demi. Il apprend enfin, que Dieu lui-même a parlé, & qu'il est un peuple dépositaire de cette révélation. Il se détermine à la chercher.

CHANT III.

Deux Religions, dont les Sectateurs prétendent tous à la Révélation, partagent le monde, la Chrétienne, & la Mahométane. Mahomet convient, & répéte par tout que J. C. avoit été avant lui suscité & inspiré de Dieu pour l'instruction des hommes. Il s'en faut bien que J. C. & ses Disciples rendent le même témoignage à Mahomet. Tous leurs enseignemens vont au contraire à établir d'avance, que quiconque dans la suite des siécles s'érigera en Législateur des hommes, ne peut être qu'un imposteur. Ils annoncent même, qu'il s'en éléve-ra plus d'un, qui se jouera de la fausse crédulité des Peuples, & ils donnent des préservatifs pour se garantir de l'illusion. Voilà donc dès le premier pas la question décidée, & Mahomet condamné par tout homme de bon sens. L'Auteur revient ensuite à un examen plus détaillé de la Doctrine des Chrétiens.

Pour en démêler l'origine, il remonte jusques aux Juifs, & à leurs Livres Sacrez. Il y trouve l'Histoire de la Création du Monde, de celle de l'homme, de sa chûte, des châtimens que sa faute lui attire, & répand sur sa coupable Postérité. Il y voit le choix que Dieu a fait d'un peuple, d'une race particuliére, pour conserver parmi eux le souvenir de ces faits, dans un tems où la corruption des autres Nations en défiguroit l'histoire par les fables, & transportoit à des Divinités chimériques, l'hommage dû au seul Auteur de l'Univers. Les prodiges opérés pour la conservation, l'instruction, le châtiment du Peuple Juif, cette foule de Propheties, tantôt claires & directes, tantôt voilées & figurées, lui retracent de génération en génération la venue d'un Libérateur, le Salut des Nations, en même tems qu'elles leur disposent l'esprit à le reconnoître.

CHANT IV.

La venue de ce Libérateur, est le sujet du quatriéme Chant. Toutes les dispositions qui préparoient l'Univers à goûter le fruit de cet avénement, la réunion de presque tous les Empires à l'Empire Romain, &c. sont tracées avec justesse. Les Miracles, la Doctrine de J. C., le châtiment prédit & persévérant des Juifs, le rapide progrès du Christianisme, ses Martyrs & leurs Miracles, la destruction de l'idolatrie, en un mot, tous ces événemens, & surnaturels en eux-mêmes, & prédits d'une maniere surnaturelle, fournissent à l'Auteur une preuve complette de la Divinité de la Mission de J. C. & de la Doctrine qu'il a enseignée. Les obstacles qui empêchent les hommes de s'y soumettre viennent, ou de l'incompréhensibilité de ses Mystéres, ou de la sévérité de sa Morale, ou de la présomption de notre esprit, ou de la foiblesse de notre

cœur. Il reste à l'Auteur de détruire l'un & l'autre.

CHANT V.

La Nature entiere ouvre un vaste champ à l'Auteur, pour répondre au foible argument, tiré de l'incompréhensibilité des Mystéres. Il appelle à son secours la Physique, & l'Histoire de ses progrès, & qu'y voit-on ? Un nombre de faits exactement observés, & que l'habitude où nous sommes d'en sentir à chaque moment l'impression sur nos sens, nous rend aisément croyables, sans que notre raison soit plus instruite des ressorts sécrets qui les produisent, du pourquoi, ou du comment ils s'opérent, de ce qui peut concilier les inégalités, les contradictions même que présente à l'esprit la variété des Phénoménes, que nous ne le sommes des motifs qui ont dirigé la conduite de Dieu à l'égard des hommes, ou des moyens de concilier les idées que la Religion nous donne de la nature

de Dieu, & de l'union du Verbe à l'humanité, avec les notions ordinaires d'une raison essentiellement bornée. L'Auteur montre en particulier, que Descartes & Newton en étendant nos connoissances sur les opérations de la Nature, n'ont point encore réussi à nous débrouiller les loix primitives qu'elle suit dans ses opérations. Il auroit pû ajouter que les Philosophes partent pour expliquer les Phénoménes de suppositions, souvent plus irrégulieres encore, & plus inconcevables que la plûpart des Phénoménes qu'ils cherchent à éclaircir. *La raison*, dit-il, *a semblé établir son origine depuis Descartes & Newton.* Comme si ces deux grands hommes en paroissant au monde, avoient trouvé l'esprit humain au même état où les Europeens trouverent, il y a plus de deux siécles, les Hottentots, ou les Canibales; ou que tout l'usage de notre raison fut en pure perte, dès qu'il n'est point employé au profit des Tourbillons, & de l'Attraction, du plein ou du vuide!

Ce n'est sûrement pas la pensée de l'Auteur. Il sçait que la raison humaine peut se signaler avec autant d'éclat, & plus utilement sur plus d'un autre genre de connoissances, qu'avant Descartes & Newton, on possedoit l'art d'approfondir, & d'analyser exactement les plus importantes vérités, que plus d'un rare génie s'étoit déja distingué dans le genre d'étude, que son état, ou son goût lui avoit rendu propre, & que contre l'intention de Descartes & de Netwon, les progrès de leur doctrine n'ont rien moins qu'amené la mode de penser plus juste & plus solidement sur les principes des Mœurs, & sur la Religion, les plus grands & les plus précieux objets dont notre raison puisse s'occuper. M. R. n'a donc prétendu en employant cette expression, que s'accommoder au ton des prétendus esprits forts, qui ne datent l'usage de la raison, que des jours de son indocilité, & de ses plus grands égaremens.

Septembre 1742.

CHANT VI.

Il eſt enfin des gens, chez qui l'oppoſition à croire ne vient que de l'oppoſition à pratiquer. *Ils feroient à la Religion*, dit l'Auteur, *le ſacrifice de leurs lumiéres, ſi elle n'éxigeoit pas encore le ſacrifice des paſſions. L'eſprit qui en eſt toujours la duppe, cherche des prétextes pour excuſer ſa révolte. C'eſt auſſi le cœur que j'attaque, en montrant la conformité de la morale, de la raiſon, avec celle de la Religion. La premiere a été connue des Poëtes, même les plus voluptueux; mais elle n'a point été pratiquée par les Philoſophes, même les plus ſévéres. Au lieu que la Morale de la Religion a changé l'Univers.*

L'Auteur, après avoir tracé ſon plan, nous apprend le goût dans lequel il travaille à le remplir. « Un »ſujet, dit-il, ſi vaſte, ſi intéreſ-»ſant, ſi riche, n'a pas beſoin pour »le ſoûtenir d'autres ornemens, »que ceux qu'il fournit de ſon pro-

» pre fonds. Je perdrois le respect
» que je dois à mon sujet, si je
» m'égarois en quelques fictions....
» J'avoue, continue-t-il, qu'en re-
» nonçant aux beautés brillantes de
» la fiction, il faut peut-être renon-
» cer aussi au titre de Poëte, & se
» contenter du rang de versificateur;
» mais comme l'utilité des hommes
» doit être le principal objet d'un
» Ecrivain sage, je serois assez ré-
» compensé de mon travail, si ma
» versification contribuoit à impri-
» mer plus facilement dans la mé-
» moire, des verités qui intéressent
» tous les hommes.

L'exemple de Sannazar, qui ayant à traiter le même sujet, l'a déparé par des fictions indécentes, & celui de Grotius, qui a mis en vers didactiques Hollandois, pour l'utilité de ses Compatriotes les plus ignorans, son Ouvrage sur la vérité de la Religion Chrétienne, fournissent à M. R. des exemples qu'il employe à justifier la méthode, selon laquelle il a travaillé.

Pour donner une plus juste idée de

l'éxécution, nous retracerons ici, autant que les bornes étroites d'un extrait nous le permettront, quelques-unes des beautés répandues dans le cours de l'ouvrage.

Chant premier, en parlant de ce pouvoir secret, dont les foibles humains, & leurs Ouvrages sont le jouet, & dont Lucrece, malgré l'intérêt qu'il avoit à nier une Providence, reconnoît l'empire; M. R. s'exprime ainsi:

Quels Cadavres épars dans la Grece déserte
Et que vois-je par tout? La Terre n'est couverte
Que de Palais détruits, de Trônes renversez,
Que de Lauriers flétris, que de Sceptres brisez.
Où sont, fiere Memphis, tes merveilles Divines?
Le tems a dévoré jusques à tes ruines,
Que de riches tombeaux élevez en tous lieux,
Superbes monumens, qui portent jusqu'au Cieux
Du néant des Humains, l'orgueilleux témoignage

A ce pouvoir ſi craint tout mortel rend
hommage,
Et devant ſon idole un Barbare à genoux,
D'un Etre deſtructeur croit fléchir le
courroux.

Dans le même Chant, pour prouver, comme il le fait ſolidement, que le cœur le plus corrompu naît avec des ſemences de vertu, qui deviennent l'inſtrument de notre ſupplice, quand nous ne ſçavons point les faire ſervir à notre bonheur, il nous trace le portrait d'un Tibere.

Des chagrins dévorans attachez ſur Tibere,
La Cour de ſes flatteurs veut envain le
diſtraire,
Maître du monde entier, qui peut l'inquietter?
Quel Juge ſur la Terre a-t-il à redouter?
Cependant il ſe plaint, il gémit, & ſes
vices
Sont ſes Accuſateurs, ſes Juges, ſes Supplices.
Toujours ivre de ſang, & toujours altéré
Enfin par ſes forfaits au déſeſpoir livré,

lui-même étale aux yeux du Sénat qu'il outrage
De ſon cœur déchiré, la déplorable image.
Il périt chaque jour conſumé de regrets,
Tyran plus malheureux que ſes triſtes Sujets.

Et quelques Vers après :

Adorable vertu que tes Divins attraits
Dans un cœur qui te perd laiſſent de longs regrets!
De celui qui te hait ta vue eſt le ſupplice.
Parois. Que le méchant te regarde & frémiſſe.
La richeſſe, il eſt vrai, la fortune te fuit.
Mais la paix t'accompagne, & la gloire te ſuit,
Et perdant tout pour toi, l'heureux mortel qui t'aime
Sans biens, ſans dignitez, ſe ſuffit à lui-même.
Mais lorſque nous voulons ſans toi nous contenter,
Importune vertu, pourquoi nous tourmenter?
Pourquoi par des remords, nous rendre miſérables.
Qui t'a donné ce droit de punir les coupables?

Septembre 1742.

Laisse nous en repos, cesse de nous
charmer,
Et qu'il nous soit permis de ne te point
aimer.
Non, tu seras toujours par ta seule pré-
sence,
Ou notre désespoir, ou notre récom-
pense.

Le second Chant a ses beautés comme le premier. Le portrait des maux attachez à la vie de l'homme dès le premier instant qu'il paroît au monde, des frivoles & pénibles soins qui occupent les premiéres années de la jeunesse la mieux élevée, du vuide que laisse dans l'esprit la fatiguante étude des systêmes de Philosophie, les plus brillans & les plus en vogue, les objections diverses de l'incertitude contre l'immatérialité & l'immortalité de l'Ame, la premiere preuve de cette immatérialité, tirée des opérations de notre Ame, tout cela est animé de ce feu, & parsemé de ces images qui sont le vrai caractére de la Poësie. Voici comment il tourne les preuves du second ordre de

l'immatérialité & de l'immortalité.

Peut-on lui diſputer ſa naiſſance Divine,
N'eſt-ce pas cet eſprit plein de ſon origine,
Qui malgré ſon fardeau, s'éléve, prend l'eſſor,
A ſon premier ſéjour quelquefois vole encor,
Et revient tout chargé de richeſſes immenſes?
Platon, combien de fois juſqu'au Ciel tu t'élances.
Deſcartes, qui ſouvent m'y ravis avec toi;
Paſcal que ſur la Terre à peine j'apperçoi!
Vous qui nous rempliſſez de vos douces manies,
Poëtes enchanteurs, admirables génies,
Virgile qui d'Homere appris à nous charmer,
Boileau, Corneille, & toi, que je n'oſe nommer, *
Vos eſprits n'étoient-ils qu'éteincelles légéres,
Que rapides clartés, & vapeurs paſſageres?
Que ne puis-je prétendre à votre illuſtre ſort!

* Le grand Racine, ſon pere.

Septembre 1742.

O vous dont les grands noms ſont exempts de la mort!
Eh ! Pourquoi dévoré par cette folle envie,
Vois-je étendre mes vœux au-delà de ma vie !
Par de brillans travaux je cherche à diſſiper
Cette nuit, dont le tems me doit envelopper.
Des ſiecles à venir, je m'occupe ſans ceſſe,
Ce qu'ils diront de moi m'agite & m'intéreſſe.
Je veux m'éterniſer, & dans ma vanité
J'apprens que je ſuis fait pour l'immortalité.
De tout bien qui périt, mon Ame eſt mécontente,
Grand Dieu, c'eſt donc à toi de remplir mon attente,
Si je dois me borner aux plaiſirs d'un inſtant,
Falloit-il pour ſi peu m'appeller du néant?
Et ſi j'attens en vain une gloire immortelle,
Falloit-il me donner un cœur qui n'aimât qu'elle?

Réduits à paſſer les beaux endroits du troiſiéme Chant, nous

en rapporterons un du quatriéme.

Oui, c'eſt ce même Dieu qui ſçait, à ſes
deſſeins,
Ramener tous les pas des aveugles humains,
Sous d'orgueilleux vainqueurs, quand les
Villes ſuccombent,
Quand l'affreux contre coup des Empires qui tombent
Dans le monde ébranlés, jette au loin
la terreur,
Que ſont tous ces Héros qu'admire notre erreur?
Les Miniſtres d'un Dieu qui punit des
coupables,
Inſtrumens de colére & verges mépriſables.
Que prétend Attila? Que demande Alaric?
Où s'emporte Odoacre? Où vole Genſeric?
Ils ſont, ſans le ſçavoir, armez pour la
querelle
D'un Maître, qui du Nord, tour à tour
les appelle.
Devant leurs bataillons il fait marcher
l'horreur,
Rome antique eſt livrée au barbare en
fureur.
De ſa cendre renaît une Ville plus belle,
Et tout ſera ſoumis à la Rome nouvelle.

Je la vois cette Rome, où d'augustes Vieillards,
Héritiers d'un Apôtre, & vainqueurs des Césars,
Souverains sans Armée, & Conquerans sans Guerre,
A leur triple Couronne ont asservi la Terre.
Le fer n'est point l'appui de leurs vastes Etats;
Et leur Trône n'est point entouré de Soldats
Terrible par ses Clefs, & son glaive invincible,
Par l'anneau d'un pêcheur, autorisant ses Loix,
Au rang de ses enfans, un Prêtre met nos Roix.
Ils en ont le respect & l'humble caractére,
Qu'il ait toujours pour eux des entrailles de Pere!

M. R. finit son sixiéme Chant en faisant hommage de son travail à la Religion, qui en a été l'objet.

Sainte Religion, qu'à ta grandeur offerts,
Jusqu'à ce dernier jour puissent durer mes Vers!

D'une Muſe toujours compagne de ta gloire
Autant que tu vivras, fais vivre la mémoire,
La ſienne.... qu'ai-je dit? Où vais-je m'égarer?
Dans un cœur tout à toi, l'orgueil veut-il entrer?
Sois de tous mes deſirs la régle & l'interprête,
Et que ta ſeule gloire occupe ton Poëte.

Le Poëme ſur la Religion eſt ſuivi d'un jugement en Proſe de M. Rouſſeau, ſur ce Poëme & d'une Epitre en Vers, que le même Auteur écrivit à M. R. pour lui en marquer ſon ſentiment. Elle eſt pleine de juſtes éloges pour M. R. & de traits qui ſont honneur à la Religion. Comme cette piéce a déja paru ailleurs, nous nous diſpenſerons d'en rendre un compte plus détaillé. M. R. y fit une réponſe en vers, qu'on trouve dans ce Recueil, à la ſuite de l'Epitre de M. Rouſſeau. Cette derniere Piéce, quoique pleine de traits dignes de ſon Auteur, ſe reſſent cepen-

dant de la caducité de l'âge où il l'a écrite ; au lieu que celle de M. R. r'enchérit encore sur les beautés répandues dans son Poëme de la Religion.

Les esprits délicats & difficiles à contenter en matiere de Poësie, trouvent que dans le Poëme de M. R. les beautés sont mêlées d'inégalités ; qu'il est parsemé de Vers négligés, de locutions peu exactes, de termes trop simples & trop familiers ; qu'il y manque en général du feu & de l'ame. Dans une seconde Edition, dont l'Ouvrage est bien digne, l'Auteur, sans y rien changer pour le fonds, peut aisément le mettre en état de braver la censure de ces critiques.

Quelque parfaites que soient en leur genre les Georgiques de Virgile, il s'en faut bien que la façon dont ce grand génie a traité de pareils sujets, soit le modéle universel de toutes les espéces de Poëmes Didactiques. Virgile, en donnant de purs préceptes sur une matiere aussi simple que les travaux de Cam-

pagne, & à des gens aussi simples que les Habitans de la Campagne, devoit assortir son Stile à son objet. Avec quel soin, malgré cela, ne cherche-t-il point toute l'élégance, & ne saisit-il point tous les ornemens que lui offroient les idées champêtres? avec quel Art ne s'applique-t-il point à les mettre en œuvre, sans s'élever au dessus de son sujet, ou en cacher le fonds sous des beautés étrangeres? jusques là il doit être le modéle de tous les Connoisseurs.

Mais le Didactique a divers genres, & chaque genre a un langage, & des images qui lui sont propres. Le goût propre du Didactique varie donc à proportion des sujets sur lesquels on instruit, des objets qu'on donne à son instruction, & de la méthode nécessaire pour leur instruction. Ces trois principes autorisoient M. R. a répandre dans son Ouvrage tout ce que la Poësie a de plus brillant. 1°. Rien de si sublime que son sujet, ni de si magnifique que les idées, les expressions, & les images pro-

pres de ce sujet. 2°. Il travailloit pour confondre nos incrédules, gens, dont il seroit à souhaiter que l'esprit fût aussi juste, qu'il est cultivé & orné, au moins chez ceux d'entr'eux qui donnent le ton aux autres. 3°. Sa méthode devient inévitablement celle d'une controverse, & se trouve dès-lors susceptible de tout ce que l'éloquence peut fournir de tours vifs, forts & patétiques. Il ne doit donc plus craindre de prodiguer dans son Poëme, les beautés de toute espéce. Ce n'est donc plus le Stile simple, & la marche uniforme des Georgiques, qui doit faire sa régle ; ce sera plutôt le feu & l'énergie de Lucrece, s'il avoit besoin de modéles profanes. C'est le sublime de l'Ecriture, des Pseaumes en particulier ; l'entousiasme des Prophéties : Ecrits consacrez à l'instruction populaire : C'est Chrysostome, Tertullien, Bossuet, Bourdaloue, &c. C'est Rousseau dans ses Odes Sacrées, qui deviennent ses modéles. Voilà les sources où il faut puiser le lan-

gage, les tours, les ornemens propres d'un Poëme ſur la Religion, & apprendre qu'on peut exclure la fiction d'un Ouvrage deſtiné à faire triompher la vérité, ſans en bannir le feu, les graces, & les images.

Les raiſonnemens que M. R. met en œuvre pour convaincre l'impie, & détruire ſes ſophiſmes, ſont pour le fonds, ceux qu'ont employé juſqu'ici les meilleurs Auteurs qui ont écrit ſur cette matiere, & ils ont en eux-mêmes tout ce qu'il faut pour opérer la perſuaſion chez quiconque joint, à un eſprit juſte, un cœur droit. Si l'Auteur ne leur donne pas toujours toute l'étendue qu'il faudroit pour les mettre dans le jour le plus avantageux, s'il ſe contente quelquefois d'en ſemer le germe dans ſon Poëme; C'eſt ſans doute, parce qu'il a cru que la Poëſie étoit plus faite pour effleurer les grands ſujets, que pour les approfondir, & que le ſoin de développer les grands raiſonnemens, & de diſcuter ſçavamment les objections, devoit être le partage des diſſertations & des traitez.

Il supplée en quelque sorte à ce qu'il y a de moins efficace dans cette méthode, par les Notes dont il a parsemé son Ouvrage. Elles en font une des parties les plus estimables. Elles sont courtes, judicieuses & solides. Il y reléve de tems en tems, Bayle, & toujours à propos. S'il avoit besoin de garants sur cet article, nous ne craindrions point de lui en servir. Sans employer les précisions & les analyses d'une fine Dialectique, dont les développemens auroient métamorphosé ses Notes en Dissertations, il a sçu par des Réfléxions sensées, faire sentir le faux de ce qu'il reprenoit dans un Auteur qui seroit bien moins estimé, s'il étoit réellement plus estimable, & qui ne doit ce grand nombre de Partisans, & de Panégyristes, qu'il trouve dans un certain Public, qu'aux qualitez les plus propres à décréditer un Ecrivain.

On reproche, dit-on, à M. R. d'exposer notre Sainte Religion au mépris des Deistes, quand il ap-

porte en preuve de la Miſſion de J.-C. Je ne ſçai quel bruit, *qui ne courut que du tems de Veſpaſien*, que l'Empire Romain ſeroit à un homme qui viendroit de Judée. Le trait auquel ce reproche fait alluſion, eſt ſans doute, celui qu'on lit, Chant IV. pag. 85, & qui eſt expliqué par une Note placée au bas de la page. Or, ce trait n'expoſe point notre Sainte Religion au mépris des Déiſtes. Ceux qui l'en accuſent, n'ont vrai-ſemblablement que rapidement lû le Texte & la Note, & les ont encore plus mal retenus, qu'ils ne les ont mal lus. Sans cela, feroient-ils dire à M. R. à Tacite, à Suetone, ce qu'on ne voit chez aucun des trois. Auroient-ils métamorphoſé en, *je ne ſçai quel bruit, qui ne courut que du tems de Veſpaſien*, une perſuaſion publique & ancienne, ſelon ces deux Auteurs anciens, & ſelon M. R. qui les cite, répandue dans tout l'Orient, avant que Veſpaſien eut jamais penſé à aſpirer à l'Empire. *Bien des gens*, dit Tacite, * *étoient perſuadés*

* Tacite, Hiſt. L. 5. C. 1.

qu'il étoit écrit dans les anciens Livres des Prêtres, que dans ces tems-là même. (Les tems où Rome étoit déchirée par les factions de Galba, Othon, & Vitellius,) *l'Orient prévaudroit, & que des Hommes partis de Judée, seroient les Maîtres de tout.* Suetone dit, *il s'étoit répandu dans tout l'Orient, une opinion ancienne & constante, qu'il étoit dans les déstinées, que des hommes partis de Judée, seroient les Maîtres de tout,* ou *auroient la Souveraine Puissance.* M. R. rapporte dans sa Note les deux Textes Latins, dont nous donnons la fidelle Traduction. Comment a-t-on pû imaginer qu'il n'y étoit mention que de *je ne sçai quel bruit, qui ne courut que du tems de Vespasien*? Ce n'est donc point sur ce prétendu bruit que porte le raisonnement employé dans cet endroit par le Poëte? Et dès-lors l'accusation d'exposer notre Religion au mépris des Déistes, tombe d'elle même. Elle ne peut se soûtenir que par l'inéxactitude avec laquelle on a saisi & rendu la pensée de M. R.

L'intérêt de la Vérité & de la Religion, nous engage à en faire ici l'Analyse. M. R. après avoir tracé à la fin du troisiéme Chant, les Prophéties, soit Typiques, soit Littérales, qui d'âge en âge avoient annoncé aux Juifs un Sauveur, destiné à étendre sur l'Univers la domination des enfans d'Israël, peint au commencement du quatriéme Chant, tous les préliminaires de ce grand événement, & montre que pour disposer les Nations à y prendre part, vers le tems de l'Avénement du Sauveur les Juifs n'étoient point les seuls qui s'y attendissent; que les autres Peuples de l'Orient avoient déja entendu parler de ces Prophéties, qu'ils en attendoient un accomplissement prochain, qu'ils étoient persuadés comme les Juifs, que des hommes sortis de Judée deviendroient vers ces tems-là les Maîtres de l'Univers. Il cite, pour établir ce fait, les Textes formels de deux Auteurs profanes, il rend dans ses Vers, ces traits fra-

pants sur le retour de l'âge d'Or, sur un nouvel ordre de choses, sur la paix, & la félicité dont les mortels vont jouir, sur un Enfant, qui sera comme le gage de ce bonheur, que Virgile a répandus dans sa quatriéme Eglogue, qu'il applique à je ne sçai quel Enfant, difficile à désigner, & qui visiblement sont copiés sur les idées que les Prophêtes avoient données de J. C. & des merveilles qui seroient le fruit de son avénement. M. R. auroit pû ajouter à ces traits, ce que l'Histoire nous apprend des autres effets, que produisit parmi les Juifs cette persuasion constante qui régnoit chez eux, vers le tems où le Sauveur parut, que les jours prédits par les Prophêtes étoient arrivés. Il auroit pû ajoûter à l'exemple de Vespasien, à qui ses partisans firent la ridicule application de ces Prophéties, l'exemple d'Herode, qu'une Secte entiére regarda comme le Messie ; l'exemple de cette multitude de faux Christs, dont les impostures furent une des princi-

pales ſources de la révolte de la Nation, & de la ruine de Jeruſalem. Se ſervir comme M. R. de ces faits inconteſtables, ſoit pour dévoiler les ſages diſpoſitions de la Providence, dans les voyes qu'elle ouvroit d'avance au progrès de l'Evangile, ſoit pour donner un nouveau dég é d'éclat & de certitude, ſuperflu, il eſt vrai, mais toujours avantageux à l'exiſtence & à la publicité des Prophéties, qui déſignoient ſi diſtinctement le Meſſie, & le tems à peu près de ſa venue: Eſt-ce expoſer la Religion au mépris des Déiſtes? Non, aſſûrement, à moins que ce ne fut au mépris de q elque Déiſte ſtupide, incapable de ſentir la force des raiſons les plus évidemment propres à opérer ſa conviction.

Un autre argument de M. R. qu'on taxe, dit-on, de faux, eſt celui qu'on ſuppoſe compris dans les quatre premiers Vers de la page 130, Chant cinquiéme, & qu'on expoſe comme ſéchement borné à ces quatre Vers. Ici, comme dans

l'article précédent, il régne une inéxactitude difficile à excuser dans l'exposé du fait, & un défaut de Logique bien singulier dans le raisonnement qu'on employe contre M. R.

1°. Ce qu'on attaque chez M. R. comme un argument, n'en est point un. C'est le résumé de tous les argumens qu'il a déja employés à prouver solidement la Mission de J. C. & la vérité de la Religion Chrétienne. 2°. Ce n'est point page 130 qu'il commence, c'est page 129. 3°. Ce n'est point séchement qu'il est proposé, car outre qu'il est lié essentiellement avec tout ce qui précéde dans les cinq Chants du Poëme, il contient en lui-même 16 Vers. 4°. de ces 16 Vers, on supprime les douze premiers, qui sont les plus expressifs, & qui servent comme de base aux autres, pour ne représenter que les quatre derniers, qui n'expriment la pensée de l'Auteur, que d'une maniere imparfaite, dès qu'on les sépare des précédens. Avec de pareil-

les Méthodes, il est facile de grossir les critiques, & de multiplier les objections. Voici l'endroit, tel qu'on le lit dans le Poëme.

Si ma Religion n'est qu'erreur & que fable,
Elle me tend hélas un piege inévitable.
Quel ordre ! Quel éclat ! Et quel enchaînement !
L'Unité du dessein fait mon étonnement,
Combien d'obscurités tout à coup éclaircies !
Historiens, Martyrs, Figures, Prophéties,
Dogmes, Raisonnemens, Ecrits, Tradition ;
Tout s'accorde, se suit, & la séduction
A la Vérité même en tout point est semblable.
Déistes, dites nous quel génie admirable
Nous sçait de toutes parts si bien envelopper,
Que vous devez rougir vous mêmes d'échapper.

Voilà les douze Vers que les Critiques suppriment, dans ce qu'ils appellent l'argument de M. R. pour

les réduire *séchement* à ces quatre derniers, qui n'en sont qu'un petit corollaire.

Quand votre Dieu, pour vous n'auroit qu'indifference,
Pourroit il, oubliant sa gloire qu'on offense,
Permettre à cette erreur qu'il semble autoriser,
D abuser de son nom pour nous tyranniser.

A cette réfléxion, si belle, & si solide, faite, comme le marque dans sa Note modestement M. R. faite d'après Hugues de S. Victor, & la Bruyere, on oppose sçavamment, *Dieu permet bien que les hommes soient trompés par le Mahométisme ! par Confucius !* Voilà assûrément une pressante Dialectique. Dieu qui a créé les hommes libres & doués de raison, n'est point obligé de les garantir d'une séduction purement humaine, puisqu'il leur a fourni les moyens de s'en préserver par leur propre soin : On en convient avec les Critiques. Donc,

concluent-ils, il est faux de dire, comme a fait M. R. que Dieu ne pouvoit pas tromper lui-même les hommes, qu'il ne pouvoit pas employer directement, & positivement sa puissance, sa Science & sa Sagesse infinie, les Miracles les plus éclatans, les Prophéties les plus claires, les arrangemens de Providence les plus admirables à persuader l'erreur, à la marquer au coin de la vérité, & à la faire adopter aux hommes comme sa parole. Sont-ce-là des conclusions bien liées avec leur principe; serons nous réduits désormais à convenir que Dieu peut, sans déroger à ses perfections, nous tendre tous les piéges que nous nous tendons les uns aux autres? D'ailleurs, qu'ont de commun les moyens qui ont servi à l'établissement du Mahométisme, & ceux qui ont servi à l'établissement du Christianisme? Les derniers, & pris en eux-mêmes, & envisagez de la façon dont M. R. les représente, ne portent-ils point le Sceau de la Divinité? & les premiers, la mar-

que invincible d'une invention purement humaine ? Le feu, le fer, le carnage, l'artifice ; n'ont-ils point été manifeſtement les inſtrumens que Mahomet & ſes Succeſſeurs ont mis en œuvre pour perſuader ſa doctrine ; & la ſtupidité, l'ignorance, la crainte, l'amour des femmes, n'ont-ils point été les reſſorts qui ont diſpoſé ſes premiers diſciples à l'adopter. L'Alcoran ne renonce-t-il point formellement en plus d'un endroit à l'autorité des Miracles ? Cite-t-il une ſeule Prophétie en faveur de ſon nouveau Meſſie, & s'il paroît lui appliquer quelquefois la promeſſe que J. C. avoit faite, d'envoyer au monde un Paraclet, un Eſprit Conſolateur, Oſe-t-il ſeulement tenter de montrer la juſteſſe de cette application ? Cette prétention abſurde, évidemment détruite d'ailleurs par les faits les plus inconteſtables, n'avoit-elle point déja été formée, long-tems avant Mahomet, par Montan, & d'autres Hérétiques ? La réfléxion que fait donc M. R. ſur les principes

qu'il a déja établis, où la conséquence qu'il en tire est dans toutes les régles de la plus saine & de la plus rigoureuse Logique, & la critique qui la combat, est un pur paralogisme.

Une autre inexactitude des Critiques; c'est de mettre Confucius de niveau avec Mahomet, & de supposer qu'il trompe les hommes, par l'austerité de sa Morale. Confucius n'étoit point un imposteur, c'étoit un Philosophe: il ne se donna point aux Chinois, pour un homme inspiré de Dieu: il n'institua point de culte particulier, ou mystérieux. Il se contenta de parler aux Chinois le langage de la saine raison, & de leur développer les grands principes, & les justes conséquences de la Loi naturelle, gravée dans leurs cœurs, comme Socrate, & Platon, l'expliquerent à la Grece; Pythagore aux Colonies Grecques d'Italie; Ciceron, & Seneque aux Romains. Il joignit la pratique aux leçons, & les plus sages Loix aux plus puissans exem-

ples. Eſt-ce là de quoi le repréſenter comme un fourbe, qui ſe joue de la crédulité des foibles mortels? Avant que de prononcer déciſivement ſur les faits, il faudroit ſe donner la peine de s'en inſtruire.

M. R. paroît trop amateur de la vérité, pour ne pas nous permettre de lui indiquer la ſeule de ſes preuves, que nous ayons trouvée un peu foible. Encore ce qu'elle a de moins convaincant, n'ote-t-il rien de leur force aux autres argumens qu'il employe, & qui établiſſent ſolidement les grandes vérités qu'il avoit à prouver.

C'eſt celle qu'il tire d'après M. Paſcal, des miſeres auſquelles nous nous trouvons ſujets. Ces miſeres conſidérées en elles-mêmes, & ſans aucun rapport à la révélation, ſont au fonds une ſuite naturelle de la condition de tout Etre, compoſé d'un Corps, & d'une Ame ſujette aux impreſſions que les objets extérieurs font ſur ce Corps, d'une Ame, dont les connoiſſances dépendent des organes de ce Corps.

De-là l'ignorance, les beſoins divers, le goût pour les objets ſenſibles, les mouvemens qui excitent à les chercher ; en un mot, les paſſions, les maladies, la décadence & la diſſolution, plus ou moins prompte de ce corps, ſoumis aux mêmes loix, que tout autre aſſemblage de parties de matiére. Donc ces miſeres conſidérées en elles-mêmes, & ſans rapport à la révélation, ne prouvent point qu'il y ait eû un autre état pour nous. Donc elles ne prouvent rien contre l'incrédule qui rejette la révélation. Elles peuvent faire, comme on le dit dans l'école, un argument, *ad hominem*, & non point un argument *à priori*.

L'autorité vient ici au ſecours de la ſaine Philoſophie. L'état où Adam a été créé, étoit un état de grace, un état de nature élevée au deſſus de ſa condition. Donc un état nullement dû à ſa condition ; donc l'éxemption de l'ignorance, des paſſions, des miſéres, de la mort, n'eſt point une choſe duë à l'humanité ; donc préciſément d'un état où l'hu-

manité s'y trouve assujettie, on ne peut conclure nécessairement, ni par conséquent légitimement, qu'elle ait d'abord été destinée à une autre condition. Donc ces miséres *à priori*, & considérées précisément en elles-mêmes, n'établissent point contre l'incrédule le peché originel, ni la rédemption qui en est la suite.

Les décisions réitérées que l'Eglise a prononcées sur cette question, depuis près de deux siecles, fixent la créance du simple fidéle aux notions que la raison & l'autorité de l'Ecriture avoient auparavant données sur ce point à S. Thomas, & aux autres Théologiens Catholiques, & ont terminé sans retour les contestations formées par quelques Scholastiques modernes.

Le principe de S. Augustin, cité par M. R. *sub Deo justo nemo miser nisi mereatur*, n'est rien moins que décisif pour ce qu'on en conclut. Chez ce Pere, ce n'est qu'un argument *ad hominem*, ou tiré des principes avoués par celui contre lequel on l'employe

Car S. Augustin n'en fait usage, comme le marque fidélement M. R. dans la note où il rapporte le passage du S. Docteur, S. Augustin, dis je, n'en a fait usage que contre Julien. Ce Julien étoit Chrétien, Evêque d'Eclane, & un des Chefs du parti Pelagien. L'objet de la dispute entre eux, n'étoit point de sçavoir si l'éxemption des miséres dont nous parlons, étoit, ou n'étoit pas un appanage inséparable de l'humanité ; si Dieu pouvoit, ou ne pouvoit pas, sans déroger à ses attributs, former une créature, composée d'une Ame & d'un Corps, sujette aux passions, aux maladies, à la mort, &c. sans aucune destination à une Béatitude surnaturelle ; en un mot, ce n'étoit point une question de droit, c'étoit une simple question de fait qu'ils agitoient ; Julien soûtenoit qu'Adam & Eve dans la Création, n'avoient point été par privilege & par grace, exemptez des miseres de la vie, qui devoient être naturellement une suite de l'humanité, que ces miseres n'é-

toient ni dans eux, ni dans nous un effet de leur désobéissance, & qu'elles ne dénotoient point par conséquent que nous eussions participé à leur prévarication. S. Augustin, défenseur du Dogme Catholique, partoit des faits nettement énoncez dans l'Ecriture, dont Julien reconnoissoit l'autorité, pour détruire les prétentions du Sectaire, & démontroit clairement par cette méthode un premier état de la nature humaine, exempt dans Adam & dans Eve des miseres de la vie, & élevées à une condition surnaturelle; un second état, ou pour punition de leur désobéissance, ils sont condamnés, eux & leur postérité à souffrir toutes ces miseres, & conclut enfin que nous n'avons hérité de ces peines, que parce que nous avons hérité leur péché, *parce que sous un Dieu juste, il n'y a point de châtiment sans péché, ni de souffrance qui n'ait été méritée.* Voilà le sens juste & naturel de ces mots. * *Ne-*

* Aug L. 1. Oper. imperfect. Cont. Jul. No. 39. Tom. 10. Edit. Benedict.

que enim sub Deo justo, miser esse quisquam, nisi mereatur potest. C'est ce qui a été cent fois démontré depuis deux siecles, & ce que nous mettrions aisément dans le plus grand jour, si c'étoit ici le lieu de se livrer à ces sortes de discussions. Ainsi M. Pascal tourne en argument *à priori*, ou en argument tiré de notions claires par elles-mêmes, un argument que S. Augustin ne tire que des faits énoncez dans l'Ecriture. 2°. Il employe contre l'incrédule, qui méconnoît l'autorité de l'Ecriture, un argument que S. Augustin ne met en œuvre que contre l'hérétique soumis à l'Ecriture. 3°. Il prétend que l'assujettissement aux miseres, suite naturelle de la condition humaine, est essentiellement par lui-même une preuve du renversement d'ordre en tout état, & S. Augustin établit seulement, que c'en est une preuve pour l'état où nous sommes réellement. Donc le contraste est parfait entre l'argument de Pascal, & celui de S. Augustin, & c'est avec raison qu'on a
 blâmé

blâmé Pascal d'avoir trop insisté sur une preuve si insuffisante.

Dailleurs, quand même ce raisonnement seroit au fond plus convaincant qu'il ne l'est, comme il est sujet à de grandes difficultés, qu'il ne peut aboutir qu'indirectement, & par de longs détours à prouver la vérité du Christianisme ; l'intérêt de la cause qu'il défend, devroit engager un sage Controversiste à se borner, surtout dans un Poëme, aux preuves simples & directes qu'a mises en œuvre M. R. & à réserver celle-ci pour des Dissertations où l'on peut à son aise se livrer aux discussions épineuses.

Il est aussi à souhaiter, que dans une nouvelle Edition, M. R. adoucisse un peu quelques expressions, propres à allarmer les Théologiens Catholiques, qui croiroient y voir faire allusion à des opinions que M. R. n'a plus que probablement point pensé à insinuer.

Le cœur n'est jamais vuide. Un amour
effacé
Par un nouvel amour est toujours remplacé.

On pourroit s'imaginer en lisant ces Vers, qu'ils rappellent, le fameux systême des deux amours, des deux délectations qui dominent alternativement & invinciblement le cœur humain.

L'homme s'aimoit, Dieu vient, & lui dit, aimez moi,
Aimez humains; l'amour comprend toute ma Loi.
Nouveau Commandement, &c.

Quelqu'un ne soupçonnera-t-il point qu'on refuse ici à l'ancienne Loi l'usage de l'Amour de Dieu? Le précepte cependant d'aimer Dieu, fait partie de la Loi naturelle, & M. R. l'énonce formellement plus bas,

Comment faut-il aimer? la nature l'explique.

Il faisoit aussi le premier précepte du Décalogue, & ce que J. C. donne à ses Disciples comme un commandement nouveau, & distinctif pour la Religion qu'il insti-

tuoit, étoit d'aimer ſon prochain de la même maniere que J. C. nous a aimés, *mandatum novum do vobis ut diligatis invicem ſicut dilexi vos.* Joan. 13. 34.

Quel terme, direz vous,
Doit avoir cet amour qu'il exige de nous ?
Si vous le demandez, vous n'aimez
point encore.

La décision paroît un peu ſévére. S. Thomas, S. Bonaventure, & tout ce que l'Egliſe a eu depuis cinq ou ſix ſiécles de plus ſaints & de plus ſçavants Théologiens ont agité cette queſtion, ont diſputé ſur l'étendue de ce précepte, & en ont penſé diverſement, ſans avoir encouru la cenſure de l'Egliſe, ni avoir été taxés par les Fidéles les plus zélez, de ne point aimer Dieu. L'Egliſe elle-même a décidé à différentes repriſes, que le précepte d'aimer Dieu, en tant que poſitif, étoit ſuſceptible de certaines bornes, qu'on n'étoit point obligé de faire toutes ſes actions par le motif de cet amour, qu'on pouvoit faire

des actions ſurnaturellement bonnes & louables, par le motif d'une crainte, d'une eſpérance Chrétienne; d'une crainte, non ſervilement ſervile, comme parle l'Ecole; mais *ſimplement ſervile.* Ne ſeroit-il point à propos, que ſur des matiéres ſi délicates, dans les jours ſurtout où elles ſont malheureuſement devenues une ſource de troubles, & l'objet des plus vives conteſtations, le Poëte en les effleurant même, portât dans ſes Vers toute la préciſion du Théologien? Nous ſommes perſuadés que M. R. l'auroit employée, ou auroit au moins fixé le ſens un peu obſcur de ſes vers par quelque Note, s'il eut prévu qu'on eut déſiré cette précaution: précaution néceſſaire pour intéreſſer également tous les vrays Chrétiens au ſuccès d'un Ouvrage, qui mérite à juſte titre leur approbation.

ARTICLE LXI.

PRINCIPES SUR LE Mouvement & l'Equilibre, pour servir d'introduction aux Mechaniques & à la Physique. A Paris, chez de Saint & Saillant, 1741. *Suite de l'Article CV. au mois de Décembre* 1741.

LE troisiéme Livre traite du Choc ou de la Percussion des Corps. Le Monde est si plein, & les mouvemens que nous occasionnons sans cesse dans les Corps qui nous environnent, & dans nos propres Corps, sont si libres, si variés, si multipliés, si peu concertés, souvent même si bizares, qu'il en résulte à tous momens mille Chocs & Contrechocs, ausquels il est étonnant que Descartes soit le premier Philosophe qui se soit rendu attentif.

Il ne s'y rendit en quelque façon que trop attentif. Ces Chocs & Contrechocs sont des Phénoménes particuliers, & purement

accidentels, qui doivent sans doute s'expliquer par le systême général de la Nature, dont ils sont plûtôt l'interruption & la suspension, & tout de suite le rétablissement, que la forme propre, & la constitution secrete & primitive.

Car le propre systême de la Nature, & la suite naturelle des premieres Loix de l'Univers, va à maintenir les corps grossiers, tranquilles & en repos sur la Terre, sans que jamais aucune cause purement naturelle & méchanique, puisse les en ôter pour les lancer en l'air, ou pour les faire courir par des mouvemens contraires, les uns à la rencontre des autres.

Tout au plus ce mouvement de révolution, s'il existe dans le Globe entier de la Terre, entraîne tous les corps qui la composent, d'un mouvement commun du même sens & vers l'Orient, d'où en mille & cent mille siécles, il ne résulteroit pas dans ces corps le moindre Choc, surtout, si les corps terrestres étoient chacun dans la pla-

ce que la Nature même leur aſſigneroit, ſi elle en décidoit par le dégré de leur péſanteur relative.

Ce ſont donc les hommes & les animaux auſſi, ſi l'on veut, qui occaſionnent à deſſein, & plus ſouvent ſans deſſein, toutes les contrariétés de mouvemens, qui ne ſont naturels qu'en ce que la Nature s'y prête, mais qui dans le fond ſont de vrais mouvemens artificiels, la chûte même des corps graves n'étant que cela, non plus que les mouvemens horizontaux des corps que nous faiſons rouler ſur la Terre.

Deſcartes traita la choſe tout à fait en grand. Il regarda des Phénoménes artificiels, accidentels, arbitraires, comme l'eſſentiel & le propre ſyſtême conſtant de la Nature, il érigea en loix générales & primitives, les loix ſubalternes de la communication du mouvement. Les Loix qu'il aſſigna, furent bientôt reconnues mal conſtituées dans leur point de vue, même le plus immédiat. Il les avoit devinées,

& preſque dictées de génie, & comme de ſa propre autorité.

Les Phénoménes n'étoient point exacts. La préciſion de l'expérience manquoit à l'eſtimation vague & générale qu'il en avoit faite. M Huguens fut le premier qui conſtata les faits. Les vrayes cauſes pourront ſe révéler avec le tems. Mais les Loix du Choc ont toujours été regardées depuis Deſcartes, comme les propres loix primitives de la Nature, quoique l'eſſentiel de la Nature, les mouvemens des Aſtres, le cours des Rivieres, la Lumiere, la Péſanteur, & les autres grandes parties du ſyſtême aillent toujours ſans aucune apparence de Choc, ni de communication, & par une ſimple perſévérance des mouvemens commencés dès les premiers jours de la Création.

On ne ſçauroit croire combien le faux de ce point de vue primitif, influe d'erreur & d'embarras dans la Phyſique moderne, toute occupée depuis Deſcartes, & depuis Newton même à ériger des ef-

fets en causes, des Phénoménes en principes, des faits en loix, & l'art même en nature.

Le nouvel Auteur de la Méchanique dont il s'agit ici, n'est pas le premier qui ait introduit dans cette science Mathématique, les prétendues loix de percussion. Dechales l'avoit fait amplement avant lui. Et ce n'est point là que ces loix nous paroissent le plus déplacées. La Mathématique fait abstraction des causes qui sont l'unique objet de la physique. Et la Méchanique étant la science des forces & des mouvemens plus artificiels que naturels, a droit d'embrasser ceux-ci, qui sont tout-à-fait de ce caractére.

Dans son premier Chapitre, l'Auteur *expose les propriétés & les circonstances communes à tous les Chocs.* Sa premiére proposition porte qu'un corps en repos, 1°. résiste à la force motrice, 2°. que cette résistance n'est pas l'effet de la pesanteur, 3°. qu'elle n'est pas l'effet de l'air ou du fluide environant, 4°.

qu'elle eſt l'*effet immédiat de la volonté très-libre de Dieu, qui a etabli la loi du Choc.*

Cette Propoſition quant à ſes derniéres parties, nous a paru très-nouvelle dans la Phyſique, étrangere même à la Méchanique & à la Mathématique. Voilà ce que c'eſt que de vouloir tout ériger en Loix primitives. Si ce corps en repos étoit très fluide, il ne réſiſteroit pas de même : C'eſt donc l'adhérence de ſes Parties qui le rend réſiſtant. L'*A*ir & les autres fluides environans, n'influent-ils en rien dans l'adhérence des Parties des corps ſolides ? Si elles influent dans cette ſolidité, elles enfluent donc dans la réſiſtance de ces corps.

Il nous paroît auſſi que la Peſanteur ne laiſſe pas que de les fixer dans leur repos, & de les rendre lourds & *inertes*, comme on dit, c'eſt-à-dire *ineptes*, ou *peu propres* aux mouvemens qu'on veut leur communiquer. Mais on eſt accoûtumé à regarder la peſanteur comme une force qui nagit, ou ne réa-

git, & ne résiste que dans le sens du centre vers la circonférence, ou de la circonférence vers le centre, & nullement dans le sens de l'Horison. Nous soupçonnons fortement cependant qu'un corps lourd & pesant l'est presque également en tous sens, & du Nord au Midi; de l'Orient à l'Occident; du Midi au Nord, de l'Occident à l'Orient, autant que du Zenith au Nadir, ou du Nadir au Zenith. Mais il y a là quelque chose qui n'a pas été encore éclairci.

Dans le second Chapitre, il s'agit du Choc des Corps sans ressort. L'Auteur y expose les Loix que ces Corps suivent dans ce Choc. Il donne d'abord celles du Choc direct, ensuite celles du Choc oblique. Il les donne de deux maniéres, l'une Arithmétique & en nombres, l'autre Géométrique en lignes.

Il y a trois cas, 1°. Lorsqu'un des deux corps est en repos, 2°. Lorsqu'il vont tous deux de même sens, 3°. Lorsqu'ils vont à la rencontre l'un de l'autre. Il s'agit ici

de corps parfaitement durs. Hypothèse reçue, mais non moins arbitraire, & sur laquelle par conséquent il semble qu'on peut statuer assez tout ce qu'on veut.

L'Auteur, comme bien d'autres, y tient compte des Masses, dans l'évaluation des forces qu'il fait résulter, à l'ordinaire, de la multiplication des Masses, par la vitesse. Desorte qu'à forces égales la vitesse diminue à mesure que la Masse est plus grande. Ainsi un Corps *A* choquant un Corps B égal, ils doivent après le Choc aller d'une vitesse égale, qui n'est dans chacun que la moitié de celle qu'avoit le Corps *A*, parceque la Masse étant double, la vitesse doit être sous-double.

Dans une autre Hypothèse, on statueroit que la Masse ne résistant que par la Pesanteur, & par la Compression du fluide environant, qui en fait la dureté positive; la Masse qui n'a ici qu'une dureté négative, & de pure Hypothèse, n'a point de vraye résistance, ni de for-

ce, & qu'ainſi le Corps *A* doit entraîner le Corps *B*, & un univers entier de Corps, fuſſent-ils infinis en nombre & en grandeur, ſans difficulté, & par conſéquent ſans rien perdre de ſa viteſſe ni de ſa force, qui conſiſte toute dans ſa viteſſe, le mouvement de ſoi n'étant que viteſſe, & rien de plus.

C'eſt par maniere d'abſtraction qu'on conſidére les Corps dans un état de vuide extérieur & de plénitude intérieure parfaite. Rien n'eſt plus délicat & plus ſujet aux Sophiſmes de l'imagination, que ces ſortes d'abſtractions ou d'intellections pures, dont les Hommes eſſentiellement Corps & Eſprit, ne ſont peut-être point trop capables. Ils font abſtraction de tout ce qui fait la dureté & la péſanteur des Corps, c'eſt-à-dire de tout ce qui les rend maſſifs & corporels, & puis ils ſe ſouviennent que ces corps ont pourtant une Maſſe, & que ce ſont des Corps. N'eſt-ce pas le rêve de ceux qui volent en dormant ?

Enfin l'Auteur ſuit la premiére

Hypothèſe qui fait entrer la Maſſe dans la force des Corps, ſans moleſſe ni reſſort. Il la ſuit fort bien, & avec beaucoup de netteté, à la petite diffuſion près que nous avons pris la liberté de lui faire obſerver, mais ſûr laquelle le Public a pu voir ſes raiſons, que nous lui avons communiquées avec impartialité.

Le troiſiéme Chapitre roule ſur les Corps à reſſort. On y expoſe les Loix que ces Corps ſuivent dans le Choc, & les circonſtances communes à tous les Chocs des Corps à reſſort parfait. Dans ces Chocs, on diſtingue deux tems; celui de la compreſſion, & celui du rétabliſſement du reſſort.

Dans le moment du rétabliſſement, l'Auteur regarde la partie du contact des deux Corps, comme un point fixe & immobile. Si cela étoit, le Corps choquant ne ſe rétabliroit jamais. Selon l'Auteur, il ſe rétablit en *s'elançant en arriere*. Cet élancement eſt impoſſible dans l'Hypothèſe préſente, le Corps choquant ayant préciſément autant de

mouvement que le ressort lui en communiqueroit en arriere.

Le quatriéme Chapitre traite du Choc, qui produit la Réfléxion & la Réfraction, & d'abord du Mouvement de Réflection, suivant les Principe de M. de Mairan, Sécretaire perpétuel de l'Academie Royale des Sciences, qui donna là-dessus en 1722, un fort beau Mémoire.

Le quatriéme Livre est intitulé, *De la Statique*, qui traite de l'*Equilibre des Puissances, en tant qu'appliquées aux Machines.* L'Auteur expose d'abord nettement, & même en assez peu de discours, les Principes de Statique d'Archimede, de Descartes, & de M. de Varignon. Ceux d'Archimede paroissent trop pleins de supposition, & de pure Géométrie. Ceux de Descartes sont extrêmement Physiques, & ne laissent pas d'avoir leur difficulté. Ceux de M. de Varignon sont peut-être les meilleurs, sans cesser d'avoir leur difficulté; car tout en a, dès qu'il tient de si près à la Physique.

L'Auteur, sans prendre de parti exclusif, employe les trois manieres dans l'explication Physico-Mathématique des Machines. Son premier Chapitre explique trois sortes de Machines; le Levier, la Poulie & le *Treuil*, ou le *Tour*. Ces trois Machines ont cela de commun, qu'elles tournent sur un appui. L'Auteur les explique l'une après l'autre, avec autant d'étendue & de netteté qu'on peut souhaiter.

Il vient ensuite à une sorte de difficulté, qu'on peut appeller Métaphysique en cette matiere, de soi toute Physique. C'est celle du *Moment* ou *force relative*, des corps appliqués à une Machine, par exemple à un Levier Il est surpris qu'un corps qui a un poids limité, puisse augmenter ce poids, ou plutôt sa force comme à l'infini, puisqu'il peut en effet, en s'éloignant du point fixe de plus en plus, faire équilibre avec un contrepoids de plus en plus grand. L'Auteur paroît ici & ailleurs, attentif & profond. Il n'effleure point les difficul-

tés, & s'y enfonce communément aſſez volontiers. Il a beaucoup de bonne Phyſique & de Métaphyſique dans l'eſprit. C'eſt même ce qui le rend un peu étendu ſur la plûpart des ſujets.

« D'où eſt-ce, *dit-il donc*, que » le petit poids peut recevoir ce » ſurcroit de force qu'il exerce ſur le » grand, à meſure qu'on éloigne ce » moindre poids de l'appui ? On » ne peut pas dire que ſa peſanteur » ſoit augmentée, ni qu'elle faſſe » de plus grands efforts pour pro- » duire une plus grande quantité » de Mouvement, &c.

Pour réſoudre cette difficulté, il a recours à l'hypothèſe d'un Cheval qui traîne une pierre ſur un terrain horizontal, & dont la force eſt en partie anéantie par la contreréſiſtance de cette pierre, & en partie miſe à profit pour la traîner. Cette explication revient peut-être de près ou de loin à celle-ci, qui nous paroît plus conciſe & plus lumineuſe.

L'appui du levier ôte à un corps une partie de ſon poids, & lui en

ôte davantage à meſure qu'il en eſt plus voiſin. Deſorte que ce corps ne recouvre toute ſa force naturelle, propre & abſolue, que lorſque le Levier étant infiniment long, le poids y eſt attaché comme s'il ne l'étoit pas.

A meſure donc qu'un corps s'éloigne de l'appui, & eſt moins appuyé, ſa force augmente, non ſa force abſolue que le Levier anéantit, mais ce reſtant de force que l'appui laiſſe plus ou moins grand, ſelon qu'il appuye de plus ou moins près.

Placé immédiatement ſur l'appui, le corps n'a plus de force abſolue; à meſure qu'il s'en éloigne, il en recouvre une portion, qui croît avec l'éloignement, ſans devenir jamais plus grande que la force abſolue totale de ce corps librement ſuſpendu, & non attaché au levier, ni à aucune machine qui lui donne de l'appui. Car toutes les Machines du Monde ne ſont que des points d'appui imparfaits. Et loin d'augmenter en aucune ſorte les

forces, & beaucoup plus loin d'en donner, elles les diminuent. Seulement elles diminuent les unes plus que les autres au gré du Machiniſte, qui a ſoin de diminuer les réſiſtances, contr'efforts ou contre-poids, un peu plus à proportion que les puiſſances, poids ou efforts dont il uſe pour les ſurmonter.

L'effort de la péſanteur eſt communément cenſé quelque choſe d'infiniment petit. L'appui du Levier & de toute Machine le diminue malgré cela comme infiniment, de ſorte que ce corps ne jouit de toute ſa force infiniment petite, que lorſqu'il eſt infiniment dégagé ou éloigné de cet appui. Mais comme les infiniment petits, de quelque ordre qu'ils ſoient, ſe comparent, & que l'accélération des forces vives, ſurmontent leur infinie petiteſſe, & les élévent en peu d'inſtans, juſqu'au fini, les Machines ne font que rallentir les forces ou les viteſſes, & accroître les tems, & tout va comme ſi l'infiniment petit, dont les eſprits ſont un peu étonnés, n'a-

voit point ici de lieu, & que les forces abſolues augmentaſſent en effet par l'éloignement des appuis.

Le Chapitre ſecond traite du Plan incliné, de la Vis, du Coin, & des Poids ſoutenus avec des cordes. Comme les trois Machines du Chapitre précédent, ſont des eſpéces de Levier, l'Auteur regarde celles-ci, comme des Plans inclinés. De ſorte qu'il rapporte toutes les Machines ſimples au Levier & au Plan incliné. Ceux qui ont voulu les rapporter toutes à l'une de ces deux, ont eu bien de la peine à ramener ces deux l'une à l'autre.

Ne pourroit-on pas dire cependant qu'à chaque inſtant un corps mû au bout d'un levier, ſe meut ſur un plan incliné, & que les arcs de cercle que ce corps parcourt, ſont une ſuite de plans inclinés? Il eſt vrai que les deux côtés du levier étant inégaux autour du point fixe, les Plans correſpondans ſont homologues, & pareillement inclinés, & que cependant les deux corps y parcourent des eſpaces ſemblables,

mais inégaux : au lieu que ſur des Plans également inclinés, les eſpaces parcourus ſont égaux en tems égaux. Ce qui n'eſt pourtant vrai que pour des corps libres. Les bornes de l'Extrait, nous empêchent de pouſſer plus loin une comparaiſon que nous ſommes ſurpris qu'on trouve ſi difficile. La Nature eſt une : il ſeroit étonnant que pour cinq ou ſix Machines, elle eut deux principes différens. C'eſt l'appui qui eſt le principe tout à fait général & primitif de la Méchanique. Il n'y a de diverſité que dans les applications, dans les phénoménes, & non dans les cauſes.

Le troiſiéme Chapitre eſt ſur les Machines compoſées, c'eſt-à-dire, ſur les Moufles, les Roues dentées, la Vis ſans fin. Sur toutes ces Machines, l'Auteur démontre leur principe d'équilibre, qui vient communément de la réciprocation des forces ou contreforces, poids ou contrepoids, actions & réactions, avec leurs poſitions relatives aux points d'appui, où ſi l'on veut, avec

les tems respectifs, ou les vitesses inverses respectives de leur opération ou de leur mouvement. Car tout se réduit à cette réciprocation, qui compense tout, & ramène les forces les plus inégales à une égalité respective, & jusqu'à donner la supériorité à la force la plus inférieure, uniquement en diminuant celle qui est naturellement supérieure, c'est-à-dire en l'appuyant, en la soutenant, en l'éludant.

L'Auteur naturellement profond, ne recule pas devant les difficultés. Il en fait naître même plusieurs, par un plus grand nombre de circonstances, quelquefois légéres, ausquelles il se rend fort attentif, & qui lui fournissent divers cas, divers points de vue, diverses démonstrations, diverses manieres, divers détails qui n'abregent pas.

Son quatriéme Chapitre donne la construction de la Balance & du Peson, avec la résolution de quelques Problêmes de Statique. Le quatriéme Livre est suivi de quelques additions sur la formation de

l'Ellipse avec les Propriétés qu'on en déduit, & qui ont rapport aux Propositions qui concernent la force centrale dans l'Ellipse, &c.

Il y a aussi un Avertissement à la fin, & une Liste de propositions d'Arithmétique & Elémentaires, qui sont citées dans ce Traité. Comme les chiffres de ces citations sont relatifs à des Livres particuliers, qui ne sont pas si connus dans le monde, cela fait un inconvénient. L'Auteur a eu égard en cela aux intérêts de ses Libraires. De pareils intérêts ne sont pas toujours ceux du Public. On devroit toujours citer dans les Ouvrages publics, les Auteurs publics, comme en cette matiere Euclide, Archimede, &c. ou leurs plus célébres Commentateurs, comme Ozanam, Lamy, Dechales, Tacquet, Barrou, Malézieu, &c. Ce qui n'empêche pas que ceux que l'Auteur cite, ne puissent être fort bons, étant venus après ceux-là.

Dans le second Volume, qui

n'eſt que le Supplément, ou le Complément du premier, les deux ne faiſant que 600, & tant de pages, on trouve pourtant à la tête la Préface générale du Livre entier, avec quelques autres Avant-propos.

Il eſt dit dans cette Préface, que la ſtructure de l'*Univers eſt une eſpéce d'énigme*; que *les génies du premier ordre s'exercent depuis près de* 6000 *ans pour la deviner*; que la Phyſique a été *languiſſante pendant une longue ſuite de ſiécles*; que les anciens Philoſophes l'ont pour ainſi dire *tenue étoufée dans ſa naiſſance, faute d'avoir aſſez réfléchi ſur l'objet de leurs recherches* : Et qu'enfin cette Phyſique *négligée dans l'Antiquité*, n'a paru *dans le grand jour que depuis près d'un ſiécle.*

Si la Nature eſt une eſpéce d'énigme, il n'eſt pas étonnant que la Phyſique ait été ſi languiſſante dans ſes commencemens. Et il n'y a peut-être pas aſſez d'équité à prétendre que les Anciens, c'eſt-à-dire les premiers Philoſophes, l'ont te-

nue étoufée dans ſa naiſſance, faute d'avoir aſſez réfléchi ſur l'objet de leurs recherches.

Une Science n'eſt point étoufée, elle n'eſt qu'emmaillotée & ſimplement informe, & enveloppée dans ſa naiſſance, dans ſon berceau. Les Anciens n'ont fait que ce que nous aurions fait à leur place. Et que ſçait-on ? Le procédé des Anciens peut bien valoir le nôtre envers la Philoſophie. Ils lui ont ſûrement donné naiſſance, il faut qu'elle ſoit née pour l'étoufer. Ne ſont-ce point les nouvelles façons, les expériences merveilleuſes, la Géométrie ſublime qui étoufent la Phyſique avec leurs vides & leurs attractions, reſſaiſies ſur ces mêmes Anciens ?

Les Anciens avoient enfanté la Phyſique. Deſcartes l'avoit un peu ſevrée. Si jamais on a étoufé ſcience, c'eſt ſûrement le ſort qu'on prépare depuis 20 ou 30 années à cette belle Science, qu'on traveſtit tantôt en Chymie, tantôt en Géométrie, tantôt en Cabinet de cu-

riosités, tantôt en Calculs, tantôt en termes & en Jargon.

L'Auteur distingue deux sortes de Physique, l'une *Systématique*, l'autre *Mathématique*. Il semble fixer l'époque de ces deux maniéres de philosopher à Descartes, ou à son tems. Mais si les Anciens ont étoufé quelque sorte de Physique, ce n'est pas au moins cette derniere espéce à laquelle l'Auteur donne la préférence.

La distinction de la *Mathématique pure*, & de la *Mathématique mixte*, est de toute antiquité. Or on sçait bien que par Mathématique mêlée, les Anciens entendoient ce que nous appellons la *Physique Mathématique*. Archimede pour le moins nous a laissé divers Ouvrages de Méchanique. Et quand on parle d'Ouvrages d'Archimede, on ne parle de rien de commun.

On peut avoir enchéri sur ce grand homme. Nous croyons même qu'on l'a fait. Mais ce n'est pas une raison pour mépriser l'Antiquité,

qui reçoit de ce ſeul homme un ſi grand éclat. Les ſeules Machines dont l'Hiſtoire la plus inconteſtable reconnoît qu'il a été l'inventeur, ou le promoteur, prouvent bien que la Phyſique Mathématique, à laquelle on donne ici l'avantage, n'étoit point ſi étoufée dans ces tems reculés.

Dans le courant de cette Préface, l'Auteur rend raiſon de l'étendue qu'il y donne à ſon diſcours, il a ſurtout voulu éviter l'obſcurité. Mais quand on dit qu'il faut être concis, ſurtout en Mathématique, on ne dit pas qu'il faille être obſcur. Il y a par tout des écueils & des contr'écueils, comme Charybde & Scylla. Pour éviter l'un, on n'eſt pas obligé de donner dans l'autre. Il faut de ſon mieux concilier bien des perfections, lorſqu'on travaille pour le Public.

Et puis il y a une obſcurité qui naît de la longueur du diſcours, & qui eſt bien pire que celle qui réſulte d'une honnête briéveté, les Livres courts ſe font lire au moins,

mais avec quelque peine. Au lieu que les Livres un peu longs ſe font laiſſer là, ſouvent même avec quelque plaiſir. C'eſt en faveur des jeunes gens que l'Auteur fait entendre qu'il s'eſt jetté dans des explications un peu étendues. Si les jeunes gens ont beſoin qu'on leur explique les choſes ſi au long, on n'eſt pas mieux aſſûré de leur attention & de leur docilité, pour des explications trop aſſorties à leur beſoin. Les jeunes gens ne recherchent gueres les gros Livres, ſurtout en fait de ſcience, & beaucoup moins de ſcience Mathématique.

Cette Préface eſt ſuivie de réfléxions ſur le mouvement, en forme de Diſſertation; il y a là des réfléxions fort ſaines ſur le mouvement, ſur le lieu, ſur l'eſpace, ſur les diſputes Philoſophiques qui concernent tout cela, & ſur l'indépendance ou la Méchanique Mathématique, eſt de toutes ces diſputes, n'étant pas néceſſaire de connoître la cauſe, ni même la définition &

la nature du Mouvement, pour le calculer, & le mesurer comme le font les Géométres, ou en général les Mathématiciens.

Il seroit à souhaiter que comme l'Auteur ne veut pas qu'on introduise la Physique du mouvement, & ses disputes dans la Méchanique Géométrique, les Gécmétres Modernes ne voulussent point trop introduire leur Géométrie & leur Calcul dans la pure Physique, jusqu'à substituer la Méchanique & la Géométrie même, & le calcul à cette pure Physique, qui est essentiellement en mille choses Systématique & Conjecturale. Si on continue à faire cette substitution spécieuse, & utile en apparence, il n'y aura bientôt plus de Physicien ni de Physique; & il n'y en aura pas plus de Géométres ni de Méchaniciens, ni de Machinistes pour cela. Chaque science est bonne pour ce qu'elle est, & il y a des choses qu'on ne peut améliorer sans les anéantir, le *Mieux* étant souvent la ruine du *Bien*.

Le cinquiéme Livre, traite de l'Hydroſtatique, ou de l'Equilibre des liqueurs, entr'elles, & avec les ſolides. Le Chapitre premier de ce Livre eſt ſur l'Equilibre des Liqueurs, ou des Fluides, en tant que cet Equilibre eſt cauſé par leur péſanteur.

C'eſt une expérience préliminaire en cette matiere, que ſi on preſſe un liquide renfermé, & qui ne puiſſe s'échapper avec un piſton, la preſſion eſt également communiquée à toutes les parties de ce fluide, & du Vaiſſeau qui le renferme. C'eſt-là auſſi la premiere Propoſition de l'Auteur, qui en rend raiſon *à priori*, mais raiſon Phyſique, & ſujette à diſcuſſion en prouvant aſſez bien que les molecules des liquides ſont dures, fines de figures diverſes dans les divers fluides.

La ſeconde Propoſition établit; qu'une liqueur abandonnée à elle-même, ſe met & ſe tient de niveau, & que toutes ſes parties ſont en équilibre & en repos. La troiſiéme, que le fond d'un vaſe plein

de liqueur, est chargé d'une colonne égale à ce fond en largeur, & en hauteur à celle de toute la liqueur de ce vase.

Selon la quatriéme Proposition, les parois ou côtés des vases sont chargés dans chacune de leurs parcelles d'une colonne qui a la largeur de ces parcelles, & la hauteur depuis elles jusqu'à la surface du niveau de la liqueur.

A la cinquiéme Proposition, il s'agit de l'Equilibre d'une Liqueur posée de niveau dans les deux branches d'un tuyau recourbé communicant. L'Auteur n'oublie pas ici les tuyaux capillaires.

La Sixiéme Proposition, met en Equilibre des Liqueurs Hétérogênes dans ces diverses branches, lorsque leurs hauteurs respectives sont réciproques à leurs Pesanteurs spécifiques. L'Auteur parle de l'Equilibre ou de l'Action des Liqueurs dans des Vaisseaux souples, dans des Vaisseaux de Peau, dans des Vessies, & nommément dans les Cellules ou Vesicules musculaires.

Il vient à la Peſanteur de l'Air, qu'il donne comme une découverte de ces derniers tems, quoiqu'Ariſtote diſe formellement que l'Air même péſe, comme nous l'avons fait voir il y a près de 20 ans, & comme d'autres Auteurs l'ont reconnu publiquement depuis ce tems-là. Le ſingulier eſt que l'expérience d'un Balon plein d'Air comprimé, qui péſe plus que lorſque cet Air n'eſt point comprimé, eſt la-même expérience que cite formellement Ariſtote pour prouver la péſanteur de l'Air.

L'Auteur applique à l'Air les Propoſitions précédentes qui regardent les fluides en général. Il explique enſuite les effets de cette peſanteur, la ſuſpenſion de l'Eau dans le Tube de Torricelli, les expériences de Magdebourg, le Barometre, &c.

Le ſecond Chapitre eſt de l'Equilibre des Liquides avec les Solides. Il compare avec les liquides des corps dont la peſanteur ſpécifique eſt la même, ceux dont elle

eſt plus grande, ceux dont elle eſt moindre, & le problême d'Archimede ſur la Couronne du Roi Hieron n'eſt pas oublié.

Le troiſiéme Chapitre eſt ſur l'Equilibre & ſur la Preſſion des fluides par leur reſſort. L'Air eſt le principal fluide à reſſort. Parmi les cauſes qui diminuent ce reſſort, l'Auteur met le froid, parce que ce reſſort bandé par la chaleur, ſe débande lorſque cette chaleur vient à ceſſer.

Il y a des occaſions où la chaleur bande le reſſort de l'Air, lors par exemple que cet Air eſt renfermé dans une veſſie. Mais n'y a-t-il pas des occaſions où la-même chaleur le débande, comme lorſque cet Air eſt libre de ſe rarefier? De même quoique le froid qui ſuccéde à la chaleur dans l'Air d'une Veſſie le débande, il paroît pourtant que dans un Air libre, le froid en général bande le reſſort. Et d'où vient que la Glace eſt dilatée, ſi ce n'eſt parce que l'air acquiert par le froid plus de force pour ſe débander?

L'Auteur dit de fort bonnes choses sur la compression de l'Air en général, & de l'Atmosphere en particulier, d'après M. Mariotte, & sur celle de l'Air dans des Vaisseaux où il est renfermé.

Le cinquiéme Livre contient l'*Hydraulique*, c'est-à-dire, la Théorie du mouvement des Eaux. Le premier Chapitre est sur l'écoulement des Liqueurs par des ouvertures Horizontales. Le Chapitre second traite de cet écoulement par des Orifices Verticaux. Le troisiéme du mouvement d'une Liqueur, provenant d'une action étrangere. Il s'agit là des Syphons, des Ondes, & de leur mouvement Oscillatoire, & enfin des Pompes, dont l'Auteur auroit pu parler plus au long, aussi bien que des Machines Hydrauliques, qui valent bien les autres Machines qu'il a expliquées si au long dans les Livres précédens. Il ne dit pas grand'chose, ou presque rien des Jets d'Eau qui forment une belle spéculation d'Hydraulique.

Son quatriéme Chapitre enfin, eſt ſur la Percuſſion, ou Choc des Fluides. On comprend bien qu'il y eſt queſtion de la réſiſtance des milieux, & nommément de celle qu'y éprouvent les Pendules. A tout prendre, il y a de fort bonnes choſes dans ce Livre. C'eſt dommage que quelqu'un n'entreprenne pas la traduction de la Méchanique de Dechales, en y comprenant ſa Statique, ſon Hidroſtaſtique, & ſon Hidraulique. Ce ſont quatre Ouvrages fort Méthodiques, fort Géométriques, fort Phyſico-Mathématiques, & qui avec un peu d'addition, & de refonte, feroient une Méchanique aſſez complette, & aſſez facile à entendre, par la netteté, la brieveté, & l'ordre des Propoſitions.

ARTICLE LXII.

ESSAI SUR L'HISTOIRE Naturelle de la France Equinoctiale, ou Dénombrement des Plantes, des Animaux & des Minéraux, qui se trouvent dans l'Isle de Cayenne, les Isles de Remire, sur les Côtes de la Mer, & dans le continent de la Guyane, avec leurs Noms différens, Latins, François, & Indiens, & quelques Observations sur leur usage dans la Médecine, & dans les Arts, par Pierre Barrere, Correspondant de l'Academie Royale des Sciences, Docteur, & Professeur Royal en Médecine, dans l'Université de Perpignan, &c. A Paris, chez Piget, Quay des Augustins, 1741. *Vol. in*-12. *pp.* 214.

NOus rendîmes compte il y a un an, d'une These sçavante de M. Barrere, sur la Médecine. Ce n'est encore ici qu'un Essai, par lequel l'Auteur modeste, pré-

lude à une Hiſtoire complette des richeſſes naturelles de la France Equinoctiale, Hiſtoire qui ne ſera elle-même que le Prélude de l'Hiſtoire Naturelle du Rouſſillon, dont M. Barrere a fait, & fait tous les jours une étude plus particuliére, que celle de Cayenne, où il n'a été qu'en Voyageur, mais Voyageur curieux & intelligent.

La premiere Partie de cet Eſſai, eſt un Catalogue Alphabetique des Plantes, & la ſeconde un Catalogue pareil des Animaux & Minéraux de Cayenne, & des autres Iſles & continens annoncés dans le Titre. Nous dirons un mot de ce qui nous paroîtra de plus intéreſſant pour le Public. Car tout l'eſt pour les Botaniſtes, Naturaliſtes, & autres curieux de Profeſſion.

Par exemple, on aime à voir la Nature féconde dans ſes principes, & dans ſes deſſeins, preſqu'autant que dans l'exécution & dans les Phénoménes, aller au même but par divers chemins. Nous ne connoiſſons que le Chanvre, le Lin,

& peu d'autres Plantes pour nous donner du Fil, des Cordes & des Toiles, dont la variété eſt encore fort grande : l'*Aloë* d'*Amérique* dont parle notre Auteur, & que les Hollandois appellent *Pitte*, donne aux Indiens du Fil, des Cordes, & des *Hamaks* ; le Fil en eſt fort. Les Portugais du Breſil en font des Bas & des Gands, & le préférent à la Soye. Un habile Obſervateur retrouve la Nature par tout. M. Barrere remarque qu'on tiroit autrefois en Rouſſillon, & qu'on tire encore en Eſpagne une eſpéce de Filaſſe des Feuilles de l'Aloë ordinaire, dont on faiſoit des Dentelles.

La moële de l'Aloë du Breſil, appellé *Caraguata*, ou *Bois de Mêche*, ſert en effet de Mêche pour faire du feu.

L'*Alpena*, eſpéce d'*Ephemerum*, a ſa feuille coupée en maniere de Canot Indien, car les hommes n'inventent gueres rien, ſurtout les premiers hommes, ou les Sauvages, qui n'ait ſon modéle dans la Nature.

L'*Ambaïba*, ou *Bois à Canon*, eſt un Arbre de haute-futaye, creux en dedans, qui donne beaucoup de Sel fixe, qui ſert à Cayenne pour dégraiſſer, & faire écumer le Vin des Cannes à Sucre. Peut-être, dit fort à propos le ſçavant Auteur, pourroit-il ſervir à faire du Verre & du Savon, & pour le blanchiſſage des Toiles? -

L'écorce du *Ketmia*, ou *Mabo*, eſt fibreuſe, & bonne à faire des Cordes. Son Bois froté donne du feu, comme le Bois du *Cacao*, & divers autres Bois. Les Phyſiciens, en expliquant pourquoi le Fer tire du feu du Caillou, doivent prendre garde à ne pas rendre leur explication trop dépendante de la nature propre du Fer & du Caillou. Les Bois en queſtion, n'ont beſoin que d'eux-mêmes, c'eſt-à-dire, d'un morceau de bois, froté contre un morceau du même Bois pour donner du feu.

La *Roſe changeante* de Cayenne, blanche le matin, rouge à midi, eſt

entiérement fanée après le Soleil couché.

Cayenne a ſon *Arbre d'Encens*, comme l'Arabie, mais moins ſuave, ou moins odorant. C'eſt une eſpéce d'*Elemi*, ſelon le ſçavant M. *Sloane*. Cette Iſle a auſſi ſon *Cacao* & ſa *Vanille*, que M. Barrere paroît beaucoup eſtimer.

Tous nos Oiſeaux Champêtres ſont *timides*, c'eſt-à-dire *prudens*. Les Iſles en queſtion en ont un que les Habitans nomment *Fol*, parce qu'il ſe laiſſe prendre par le premier venu. La Nature, ou plutôt ſon Auteur, ne s'aſtraint à aucunes régles, & par tout il fait éclater ſa *Liberté*, autant que ſa *Puiſſance* & ſa *Sageſſe*; trois Attributs vraiment Divins, & qu'il ne faut jamais ſéparer, de peur de donner dans la Puiſſance aveugle, ou le *Fatum* des Anciens, dans la Sageſſe Géométrique ou Méchanique de *Spinoſa*, & dans la liberté dérégiée ou le *hazard d'Epicure*. L'Oiſeau

Fol des Indiens, eſt une eſpéce de Canard.

Une autre eſpéce de Canard, fort commun à Cayenne, porte du Muſc dans une eſpéce de poche, ou de corps glanduleux, rempli d'une humeur onctueuſe, jaunâtre, & fort odorante. Tout le gros & le menu Gibier de Cayenne, hormis la Sarcelle & le Canard ſauvage, eſt coriace, & ſent l'huile, ou le muſc; le Cayman, eſpéce de Crocodile terrible, ſent le muſc, même d'aſſez loin. On révoque en doute les Sirenes qui attirent par la douceur de leur chant. En voilà qui attirent par les odeurs. Tous les ſens ont leurs Sirenes à éviter.

Le *Lézard Caiman*, pond à la fois juſqu'à cinq ou ſix douzaines d'œufs médiocrement gros, que les Indiens mangent fort bien.

L'*Anguille*, appellée *Tremblante*, cauſe un tremblement dans le bras, lorſqu'on y touche, même avec un bâton.

La *Fourmi*, appellée *Coureur*, dévore tous les Inſectes. Quand elle

s'introduit dans une Maiſon, les hommes ſont obligés de lui céder la place. C'eſt une fourmilliere immenſe ; heureuſement elle eſt de paſſage, & ſe retire après deux ou trois jours. Les playes d'Egypte étoient des Miracles. Dans le naturel même, Dieu nous donne toujours aſſez de preuves ſenſibles de ce qu'il peut faire dans le ſurnaturel ; & les plus petits Agens ſont entre ſes mains, les Miniſtres des plus merveilleuſes opérations. On ſe garentit mieux en Cayenne des Tigres qui l'infeſtent, que de ces petites fourmis.

Le Poû des Bois, ronge juſqu'au Cuivre & à l'Argent. L'Arſenic en poudre, que le Loup digere, diton, eſt indigeſte pour ce Poû, & le tue ou l'écarte. Cet Inſecte a une ligne & demie de longueur ſeulement. Mais il a une eſpéce de trompe fine & roide, comme une pointe d'aiguille.

Le Fer abonde à Cayenne, & dans toute la Terre ferme voiſine. La ſurface même de la Terre

en eſt pleine, & l'intérieur eſt plein de Mines de ce Métail. Notre Auteur remarque que ce Pays tient au continent du Perou, jouit du même Ciel, & porte les mêmes Plantes.

ARTICLE LXIII.

DISSERTATION ſur les Miracles. Suite de l'Article XLI. *au mois de Juin.*

CE qu'on a pû voir dans le premier Extrait que nous avons donné de cet Ouvrage, conduit naturellement à ce qui nous reſte à dire dans un cinquiéme & un ſixiéme Article.

5°. *A quelle régle doit on s'en rapporter pour faire un juſte diſcernement entre les vrays & les faux Miracles.*

Puiſque les vrays Miracles ſont la voix de Dieu, ils ont toujours Dieu pour Auteur, & jamais cette voix Divine ne pourra être ſi bien imitée par les artifices des Demons,

que l'homme droit & ſage y ſoit trompé. Mais quel eſt le principe ſûr, d'où nous pouvons partir pour juger ſi les Miracles ſont vrays ou faux ? Ce principe doit être ſimple, & ſe préſenter d'abord à l'eſprit. Le voici, tel que l'Auteur de la Diſſertation nous le propoſe. « Un » effet ſurnaturel eſt de Dieu, dès » qu'il n'y a pas une raiſon éviden» te, ou vraiſemblable de douter » que Dieu en puiſſe être l'Auteur. On nous montre que ce principe a été en effet celui des premiers hommes, & de tous les Patriarches. Ils n'ignoroient pas cependant qu'il y avoit des Anges & des Demons, dont les forces naturelles étoient ſuffiſantes pour opérer des Miracles du ſecond & du troiſiéme ordre. Mais on ſçavoit que Dieu étoit le Maître & l'Auteur de la Nature. La ſtabilité de ce bel Ouvrage, ſes mouvemens réglés & uniformes, faiſoient bien voir qu'il n'étoit point abandonné au gré des Créatures inviſibles, & ſurtout de quelques intelligences foles & malignes. On

étoit sûr d'ailleurs, qu'aucun Etre créé ne pouvoit troubler cet ordre, à l'inçu, & sans l'aveu de l'Auteur. Enfin, depuis que Dieu a bien fait connoître qu'il a choisi ce moyen pour établir un commerce entre lui & les hommes ; il est engagé à ne pas souffrir qu'un Demon imite sa voix, sans laisser à l'homme quelque raison de s'en défier, & quelque ressource contre l'artifice. L'Auteur appuye ces raisonnemens de l'autorité de l'Ecriture, qui nous fait comprendre que le Demon ne peut nuire aux hommes, sans un consentement particulier du Souverain Maître. D'où l'on conclut, qu'à plus forte raison, il ne sçauroit les tromper par un langage semblable à celui de Dieu, à moins que ceux-ci ne veuillent bien se laisser séduire, & qu'ils n'ayent du goût pour l'erreur. Il n'y a donc plus qu'une précaution à prendre, pour n'être point trompé par un faux Miracle ; quand on est bien assûré de l'effet surnaturelle. Il ne reste qu'à faire attention aux cir-

constances où s'est fait le Miracle. Nous allons bientôt voir comment ces circonstances ont dû être examinées par un Payen, & par un Chretien. Si elles ne donnent point lieu de soupçonner que pour éprouver, ou punir les hommes, Dieu permette au Demon de contrefaire sa voix, on doit croire que c'est un vrai miracle. Et notre Auteur remarque que dans ce cas, le Miracle qui nous paroît le plus leger, n'est pas moins propre à persuader, que le plus frappant, « qu'un seul » doit tenir lieu de mille, pour se » faire respecter comme la véritable voix de Dieu. » Il est sûr que si nous avons dans une seule occasion, une certitude à laquelle on ne puisse rien ajoûter que le fait est surnaturel, & qu'il n'a point d'autre Auteur que Dieu, mille Miracles, & une infinité de Miracles réïtérés pour attester la même chose, ne prouveront pas plus que le premier. Dieu a trouvé bon de prodiguer les Miracles, & les plus grands Miracles au tems de

Moyſes & de J. C. C'eſt, « dit
» l'Auteur, qu'il étoit queſtion de
» pouſſer à bout l'incrédulité du
» Monde entier, de rendre les Na-
» tions attentives, de porter juſ-
» qu'aux extrêmités de la Terre, &
» de faire durer juſqu'à la fin des
» ſiécles, l'éclat de la divine paro-
» le. On parle haut à des ſourds, à
» une multitude, à ceux qui ſont
» dans le plus grand éloignement.

Il s'agit à préſent de ſçavoir en quelles occaſions l'on a lieu de ſoupçonner que Dieu a permis au Demon d'imiter ſa voix, & quand on n'a rien à craindre de pareil. On parle à ce ſujet des anciennes épreuves auſquelles on avoit recours, comme à un Jugement de Dieu, qui faiſoit reconnoître l'innocent, ou le coupable. Notre Auteur aſſûre, ſans balancer, que cet uſage étoit manifeſtement un abus, une pratique ſuperſtitieuſe. Il nous rapporte ce qu'en penſoit S. Thomas, qui les condamne toutes, & qui dit de l'épreuve du fer chaud, qu'elle eſt ſemblable au ſort, & pi-

re que le ſort. On fait encore ſentir, en rapportant les termes mêmes des Hiſtoriens, que ces pratiques étoient regardées comme criminelles. Ce qui devoit perſuader que ſi le ſuccès en étoit ſurnaturel, il n'étoit permis que pour éprouver la Foi des Chretiens ſages, & pour punir l'aveuglement des autres. L'Auteur enfin dit qu'il ne craint pas d'avancer, qu'on ne trouvera point de Miracles Divins, où il n'y ait d'autre ſigne de la Divinité du Miracle, que le ſuccès de l'épreuve, & la manifeſtation de la vérité. Il a ſoin auſſi de mettre hors du cas de ces épreuves pluſieurs prodiges, qu'il reconnoît pour vrais Miracles. Il eſt bien ſûr par exemple que S. Gangulphe n'a pas eû recours à l'épreuve de l'eau chaude, quand il obligea ſon épouſe de tirer une petite pierre du fonds d'une Fontaine, pour ſe purger auprès de lui du crime d'adultere. L'épouſe apparemment n'eut pas accepté le défi, s'il avoit fallu prendre la pierre au fonds d'une Cuve, remplie d'eau

 bouillante.

bouillante. Elle ne gagna cependant rien à l'eau froide ; car toute la peau fut enlevée de la main, & de la partie du bras qui avoit trempé dans la Fontaine. Le même principe proposé par l'Auteur, auroit été suffisant pour faire appercevoir la fausseté des Miracles opérés parmi les Payens. Puisque ceux-ci avoient assez de lumiéres pour reconnoître le vrai Dieu, & pour juger qu'il n'étoit pas l'Auteur de pareils Miracles. Afin de faire mieux sentir combien les Idolâtres étoient inexcusables, on remonte jusqu'à l'origine de leurs fables, & de leur idolâtrie ; & il nous a paru que dans cette recherche, on fait voir une érudition mise en usage par une critique très-judicieuse. Notre Auteur est bien éloigné de se rencontrer avec ceux qui se seroient persuadés que les premiers hommes n'étoient que de pauvres Sauvages, semblables aux *Caffres*, aux *Lappons*, aux *Iroquois* ; qu'ils n'avoient *pas entendu parler des Traditions de la Famille de Seth, ou qu'ils ne les*

conserverent pas long tems. S'il étoit vrai qu'ils eussent pris *la premiere idée de quelque Etre superieur*, *sur des effets extraordinaires*, on pourroit bien dire pour les excuser, que le genre humain s'est toujours perfectionné; qu'il étoit d'abord « tout bête », sans aucune exception; qu'ensuite il a reconnu quelques Divinités, & que ses idées s'étant toujours épurées, il fut élevé à la connoissance d'un seul Dieu. Mais si cela est ainsi, remarque notre Auteur, c'est dans les fables, plutôt que dans l'Ecriture qu'il faut chercher la vérité, & il n'y a plus qu'à croire que ces hommes viennent des pierres que jettoient Pyrrha & Deucalion. Ou plutôt, le plus court & le plus simple, sera de dire qu'il n'y a ni Dieu, ni Providence qui s'intéressent pour les Habitans de la Terre, & que le genre humain n'a jamais pensé si juste, que quand il étoit « tout bête. » Le plus bel esprit ne fait pas toujours une attention suffisante aux sentimens qu'il adopte, & sa propre droitu-

re l'oblige ensuite de les abandonner, quand il voit que ces principes le conduiroient à des extrémités, qui révoltent également la raison & la Religion. Indépendamment même de la plus respectable autorité; l'homme qui pense de lui-même, & sans préjugé, prend volontiers le parti de croire que les hommes ont connu la vérité avant que de la défigurer. Il voit bien que tant de fables insensées, ne peuvent être que des ouvrages de leur façon; mais il voit aussi par certains rapports de ces ouvrages bizarres, qu'ils ont été tracés & variés, selon les imaginations différentes, sur un fonds réel & commun. Ainsi la raison même, & les traits de vérité, semés dans toutes les fables, semblent demander quelque Histoire aussi suivie, aussi autentique, aussi supérieure à tout ce que l'homme peut imaginer, & surtout aussi soutenue dans l'idée sublime qu'elle donne du vrai Dieu, que la Tradition des Saints Livres. Toutes ces choses reviennent d'elles-mê-

mes, pour ainsi dire, se concilier sous les yeux d'un homme qui a de la liaison & de l'ordre dans sa façon de penser. On comprend aisément que des hommes tous occupés des avantages temporels, ont pû oublier jusqu'à certain point un Dieu, qui est tout esprit, & dont la Loi les incommodoit. Cependant quelques occasions singuliéres, quelques dangers par exemple leur en rappelloient le souvenir; ils cherchoient alors un Dieu, pour en obtenir du secours, mais ils le cherchoient avec leurs sens & leurs passions. Ces sens leur faisoient prendre l'ouvrage pour l'ouvrier; & la passion leur fermoit les yeux sur les perfections du Souverain Maître. Quand on n'eut plus qu'une idée si imparfaite de Dieu, il ne parut pas bien difficile de prendre des hommes pour des Dieux. Il y eut alors des hommes heureux & hardis, qui assujettirent les autres, ou qui s'en firent respecter par de grandes qualités; il y eut des Conquérants; dont le nom devint célébre, de Sages

Légiſlateurs, qui ſçurent détermi-ner la multitude à goûter à l'abri de leurs Loix les charmes de la Société. On les regretta ſincérement après leur mort, on chargea des Poëtes & des Orateurs, de faire leurs Eloges; ceux-ci purent bien dire que c'étoient des génies ſupérieurs, des Aſtres lumineux, des Eſprits Céleſtes, des Dieux. « Cela fut pris à la lettre. Le peuple » conſacra leurs Statues, leur érigea » des Autels..... La politique & » la tyrannie des ſucceſſeurs fit paſ-» ſer en Loix ces Inſtitutions ſu-» perſtitieuſes & impies. Et pour en » maintenir l'uſage volontaire, on » eut recours à l'attrait des ſens & » des paſſions. Les Peintres & les » Sculteurs épuiſerent toute la ſcien-» ce & toute la délicateſſe de leurs » Arts, pour rendre la Toile & la » Pierre vivante, pour y imprimer » des traits ſi gracieux & ſi ſubli-» mes, que l'imagination pût les » prendre pour ceux de la Divini-» té & de l'Immortalité même. » L'impieté qui avoit oſé déïfier des

» vertus humaines, ne rougit point
» de communiquer les droits de l'a-
» pothéose aux vices les plus monſ-
» trueux dont elles étoient ternies. »
C'étoit ſans doute un bon moyen de propoſer aux hommes des modéles aiſés à imiter.

Par un grand nombre de conjectures, auſſi vrai-ſemblables, que celles-ci, l'Auteur de la Diſſertation, fait voir comment les fables des Payens ont pû, & ont dû tirer leur origine de la connoiſſance du vrai Dieu, & du ſouvenir confus des merveilles qu'il avoit opérées dans les ſiécles précédens. Et afin qu'on ne ſoit plus tenté de croire que l'idolâtrie étoit fille de la ſtupidité, qu'elle n'a pris naiſſance que parmi des hommes aſſez ſots pour croire qu'il y avoit à la ſource de chaque Fleuve, un homme occupé à vuider peu-à-peu une Urne d'une prodigieuſe grandeur; on remarque d'abord en paſſant, que ce ſymbole de l'Urne des Fleuves, n'eſt pas ſi ancien qu'on le penſe, & qu'il n'y en a aucun

veſtige dans les Ouvrages d'Homere. On remarque en ſecond lieu que la plus monſtrueuſe idolâtrie a régné chez les Peuples les plus éclairés, & qu'elle a paru ſe fortifier à meſure que les Sciences faiſoient de nouveaux progrès parmi ces Nations. On rappelle auſſi que les Spartiates étoient traités de freres par les Juifs, comme deſcendans d'Abraham & d'Iſaac, par Eſaü, pere des Iduméens; que les Lacédémoniens étoient apparemment deſcendus des Iduméens par les Phéniciens, leſquels, « comme » le célébre Gerard Jean Voſſius » l'a invinciblement prouvé, » étoient eux-mêmes une colonie des Iduméens. Ainſi l'on voit que les Nations idolâtres, les plus anciennement cultivées, remontent juſqu'à la ſource la plus pure de la vraie Religion, ſans que l'on trouve le tems où elles auroient été ſi ſtupides. Il paroît conſtant qu'elles ne l'ont pas été aſſez pour perdre le ſouvenir d'une origine qui leur étoit commune avec les Juifs. L'Au-

teur conclut de tout cela, que ce qu'il y a eû de plus favorable à l'idolâtrie ; ce n'étoit point la stupidité, mais plutôt des lumiéres médiocres, avec beaucoup de passions. C'est-là en effet, comme il le dit, le partage des Nations les plus instruites, chez lesquelles le nombre des vrais Sçavans est toujours très-petit. Ne pourroit-on pas même ajoûter que ce petit nombre de Sçavans & de beaux Esprits n'est point incapable de donner dans quelques extravagances ? Les exemples n'en sont pas si rares ; & ce ne pourroit être qu'un respect bien aveugle pour le bel Esprit, qui nous empêcheroit de les appercevoir.

Toutes ces remarques, & bien d'autres que nous sommes obligés d'omettre, servent à montrer que les idolâtres avoient des lumiéres suffisantes pour se garantir de la séduction des faux miracles. Ils pouvoient bien voir que ces prodiges autorisoient les vices & les injustices ; qu'ils s'élevoient « contre le

» cri général de la nature ....
» en mettant l'œuvre au rang de
» l'ouvrier, en atteſtant que les Elé-
» mens, & des Corps inſenſibles,
» des hommes qu'on a vu naître &
» mourir, des hommes vicieux &
» infâmes ſont des Dieux; en pro-
» poſant à adorer des bêtes comme
» des Divinités, & des Divinités
» qui ſe transforment en bêtes ....
» Le ſpectacle de la Nature, tou-
» jours préſent pour autoriſer par
» ſes merveilles les lumiéres de la
» raiſon, & pour faire reſpecter la
» Loi écrite au fond des cœurs,
» ne combattoit-il point avec plus
» de force les prodiges du Paganiſ-
» me, que les Miracles de Moyſes,
» ceux des Magiciens de Pha-
» raon? » Les Payens n'ignoroient
pas même qu'il y avoit des Démons,
& un art Magique, que l'on de-
voit déteſter. « Si bien que pour
» décrier les Miracles de J. C. ils
» ont prétendu qu'il les avoit opé-
» rés par la Magie. » C'étoit la
grande objection des Payens. Ils
ne devoient donc regarder leurs faux

Miracles que comme des effets de la Magie.

Pour les Hérétiques, ils ne sont pas plus excusables que les Payens, quand ils se sont laissés séduire par de faux Miracles. Ils avoient été bien prévenus contre cette épreuve, & ils avoient la régle la plus simple pour dicerner les occasions où il est à propos de se défier du prodige. Mais quelle est cette régle? L'Auteur la fait encore attendre quelque tems dans sa Dissertation, pour la mettre à la suite de tout ce qu'il avoit à dire sur la succession & l'accord des Miracles, qui ont le plus contribué à répandre la vraie Religion.

Les grandes & justes réfléxions, qui naissent ici de la matiere que l'on traite, la force lumineuse de leur concert & de l'unanimité qui les tourne vers un même point de vue, la dignité avec laquelle elles sont exposées; tout cela nous a paru très-propre à faire admirer ce caractére de sagesse, qui distingue les Ouvrages de Dieu; ce merveil-

leux enchaînement de choſes, qui tendent toutes à la ſimplicité & à l'utilité, cette attention forte & aiſée, qui a tout prévu, qui a pourvu à tout, qui fait tout entrer dans ſon plan, & qui ne laiſſe que du mépris pour les ſyſtêmes imaginés par les hommes. Nous recueillerons bientôt quelques unes de ces penſées; mais pour ne point perdre de vue ce qui eſt décisif contre l'Hérétique, voyons à préſent ſur quelle régle il a dû juger de la vérité des Miracles. Nous trouvons cette régle dans un Chapitre que nous voudrions pouvoir citer en entier.

»Tous les vrais Miracles ſont »liés enſemble, & ſe ſoutiennent »mutuellement par l'affinité, ou la »compatibilité de la Doctrine qu'ils »ont établie. Les Miracles de »Moyſes ſont appuyés par les mer»veilles de la Nature, les Mira»cles des Prophêtes par ceux de »Moyſes, les Miracles de J. C. par »ceux de Moyſes & des Prophê»tes, & les Miracles des Saints »du Nouveau Teſtament par ceux

» de J. C. Ainsi tous les vrais Miracles s'allient, & conspirent ensemble pour nous attester les volontés d'un seul & même Dieu. » Hors de cet enchaînement, & de » ce rapport, il n'y a que de faux » Miracles. C'est pourquoi, pour » discerner ceux qui sont véritables » de ceux qui sont faux, la régle » générale, & de tous les tems, a » consisté à prendre garde, si les Miracles qui se font de nouveau, entrent dans le concert que forment » les Miracles anciens, qui sont » incontestablement reconnus pour » Divins. En effet, tout vrai Miracle est la véritable voix de Dieu, » tout faux Miracle est la voix de » Dieu contrefaite. Le seul moyen » de bien distinguer la véritable » voix, de celle qui est contrefaite, est de comparer la voix dont » on ne sçait si elle est véritable ou » contrefaite, avec ce qui est incontestablement la véritable voix. » Si le ton est parfaitement le même, c'est la même voix; s'il y a » quelque différence dans le ton,

» c'eſt une voix contrefaite. Ce ton » eſt l'affinité, ou la compatibilité » de la Doctrine, qui eſt prouvée » par les nouveaux Miracles avec » la Doctrine qui a été prouvée par » les Miracles anciens : Si l'une » dément ou contredit l'autre, le » Miracle qui établit celle-là, n'eſt » point la voix de Dieu. »

Pour faire mieux ſentir que c'eſt dans cette réfléxion qu'il faut chercher une régle pour juger de la vérité du Miracle, l'Auteur montre l'inſuffiſance des autres précautions que l'on pourroit prendre pour ſe garantir à préſent de l'illuſion des faux Miracles. La décence & l'honnêteté, dit on, ſont inſéparables des Miracles Divins. Cela eſt vrai, ſans doute ; mais la décence & l'honnêteté peuvent être obſervées dans les faux Miracles. On dit encore que les Miracles du premier ordre n'ont jamais pû être opérés par le Démon, ni par aucune intelligence créée. On n'en diſconvient pas ; mais le Démon pourroit peut être nous tromper, du moins pendant quel-

ques tems, par ses prestiges, & nous mettre sous les yeux l'apparence d'un Miracle du premier ordre, que nous ne pourrions distinguer de sa réalité. D'ailleurs il y a d'autres vrais Miracles que ceux du premier ordre ; il faut pouvoir les reconnoître. Le grand nombre de Miracles opérés pour attester une même chose, n'est pas encore une régle générale ; car premierement un vrai Miracle n'est pas toujours soutenu d'un grand nombre d'autres Miracles. Outre cela, il est bien vrai qu'en comparaison des Miracles Divins, on a vu très-peu de faux Miracles ; & s'il est constant qu'il y a eu quelques effets surnarurels, produits par le Démon, on peut bien croire qu'il n'y avoit rien au dessus de l'humanité dans la plûpart de ceux qu'on lui a attribués. Cependant les prédictions de J. C. & des Apôtres, nous préparent à la multitude des Miracles dont l'Antechrist voudra s'autoriser. Il faut donc en revenir, suivant notre Auteur, à cette affinité, & ce con-

cert qui doit ſe trouver entre le nouveau miracle, & ceux qui l'ont précédé. Voilà la régle générale. Il s'agit à préſent d'en faire l'application. Suivons la penſée de l'Auteur.
» Pour juger que ce rapport d'affinité & de concert ſe trouvoit » entre les Miracles de la Nature, » & ceux de Moyſes, & qu'il ne ſe » trouvoit pas entre les Miracles de » la Nature, & ceux qui ſe faiſoient en faveur du Paganiſme, » il n'étoit beſoin d'aucun autre témoignage, que de la ſimple lumiere naturelle, qui luit dans tous » les eſprits. Mais pour juger que ce » même rapport d'affinité & de concert, ſe trouvoit entre les Miracles de Moyſes & ceux de J. C. » l'un de ces deux moyens étoit néceſſaire : Le premier une connoiſſance exacte & ſûre des vérités qui concilient la révélation » ancienne avec la Nouvelle : Le » ſecond un témoignage extérieur » qui atteſtât infailliblement que le » Dieu de Moyſes approuvoit nommément la perſonne & les enſei-

» gnemens de J. C. Comme cette
» connoissance devoit être le fruit
» de la Foi en J. C. le témoigna-
» ge extérieur fut le seul moyen,
» choisi de Dieu, pour convaincre
» les Juifs, que J. C. n'étoit pas
» contraire à Moyses. Et comme
» ce témoignage devoit assûrer à
» J. C. une autorité Souveraine sur
» la Synagogue, Dieu voulut qu'il
» fut tiré des Sacrés Monumens sur
» lesquels la Synagogue même étoit
» fondée. Le Saint Esprit dicta
» donc à Moyses & aux Prophêtes
» tout ce qui étoit capable de dési-
» gner J. C. d'établir & d'accré-
» diter sa Mission, de démontrer
» sa Divinité. Enfin pour juger que
» ce même rapport d'affinité & de
» concert se trouve entre les Mi-
» racle de J. C. & ceux qui se sont
» faits, ou se feront après J. C.
» l'un de ces deux moyens est né-
» cessaire : Le premier une connois-
» sance parfaite & infaillible des
» Dogmes de la Religion Chrétien-
» ne : Le second un témoignage
» extérieur, qui atteste infaillible-

» ment que J. C. approuve au
» moins les enseignemens du fai-
» seur de Miracles. J. C. a réserve
» cette connoissance aux Pasteurs
» de son Eglise, ou à l'Eglise ensei-
» gnante ; il a donc choisi le témoi-
» gnage extérieur de cette Eglise,
» *pour apprendre aux Fideles*, quels
» Miracles ont, ou n'ont pas un
» rapport d'affinité & de concert
» avec les siens. Ainsi le témoigna-
» ge de l'Eglise est maintenant la
» régle propre & particuliere qui
» nous fait discerner les vrais Mi-
» racles, de ceux qui sont faux. Ap-
» puyé sur cette régle, le Peuple
» fidéle ne sçauroit être ébranlé
» dans sa Foi par les inventions
» & les stratagêmes d'un imposteur.
» Dès qu'un prétendu Miracle ten-
» dra à combattre la Doctrine de
» l'Eglise, on le regardera comme
» évidemment faux ; on se croira,
» avec raison dispensé d'examiner si
» le fait est réellement surnaturel,
» ou s'il ne l'est pas ; ce que l'arti-
» fice rend quelquefois assez diffi-
» cile à connoître. On s'en tiendra

» à cette maxime de Saint Paul :
» *Quand ce seroit un Ange venu du*
» *Ciel, qui vous annonceroit un autre*
» *Evangile, qu'il soit Anathême.*
» Gal. 1. 8. &c.

Pour décharger cet Extrait des choses dont on peut absolument se passer ; nous nous dispenserons de faire voir comment l'Auteur fait l'application de cette régle à quelques faux Miracles, dans lesquels il paroît reconnoître un effet surnaturel, La régle qu'il nous a donnée est si simple, que tout autre peut l'appliquer comme lui, en toute occasion.

60. *Reflexions sur la vérité & les circonstances remarquables de divers Miracles.*

On suit ici l'ordre des tems. On considére d'abord les Miracles de Moyses & des autres Prophêtes de l'Ancien Testament. On observe ensuite ce qui convient particuliérement aux Miracles de J. C. On vient enfin aux Miracles opérés depuis J. C. par les autres Thaumaturges, qu'il a donnés à son Eglise. Ce qu'il y a surtout de remarqua-

ble dans les Miracles de l'Ancien Teſtament ; c'eſt leur grandeur & leur nombre, c'eſt le concert de ces prodiges avec la Loi naturelle, & avec toutes les merveilles de la Nature, c'eſt la notoriété de ces Miracles, dont l'éclat ſe répandit juſqu'aux plus éloignés des pays habités par des hommes. 1°. Leur multitude & leur grandeur. Quand on penſe à ceux que Moyſes opéra pour vaincre l'obſtination de Pharaon, & depuis que le Peuple d'Iſraël fut ſorti de l'Egypte, on convient tout d'un coup qu'il n'étoit poſſible, ni d'être trompé, ni de vouloir tromper un Peuple entier, qui en étoit ſpectateur ; ſoit ſur la vérité du fait, ſoit ſur le prodige ſurnaturel de ce fait. 2°. Le concert de ces Miracles avec la Loi naturelle & avec les merveilles de la Nature. Tous les prodiges de Moyſes tendoient à faire bien reconnoître la Souveraineté, la Sageſſe, la Puiſſance du vrai Dieu, Créateur de l'Univers. Le premier ſoin de ſon Miniſtre étoit de ſoumettre les hom-

mes à la premiére des Loix, par l'espérance des récompenses, la crainte des châtimens, l'amour du Législateur. Dans toutes les Cérémonies que Moyses prescrivoit, rien n'étoit opposé à cette Loi intérieure, & tout contribuoit au contraire à en assûrer la plus exacte observation. 3o. La notoriété de ces Miracles. L'auteur nous fait faire attention aux événemens singuliers, qui durent instruire toutes les Nations des Miracles opérés parmi les Juifs. Le premier de ces événemens fut la délivrance merveilleuse de ce Peuple, lorsqu'il sortit de l'Egypte. *Je vous ai élevé tout exprès*, dit le Seigneur à Pharaon, *pour faire connoître en votre personne quel est mon pouvoir, afin qu'on annonce mon nom dans toute la Terre.* Il se trouve en effet, selon les remarques de l'Auteur, & en rapprochant quelques traits de l'Histoire Sainte du sentiment des plus habiles Chronologistes, que le Pharaon auquel Moyses adressoit les ordres de Dieu, devoit avoir héri-

té de la puissance du grand Sesostris, ou du moins de la meilleure partie de ses Etats & de ses Conquêtes. Et que ce vaste empire ne vint à se démembrer que lorsqu'il eut été affoibli par les fléaux de Dieu, qui donnerent occasion aux révoltes des Nations conquises. La seconde époque, où les Miracles qui s'étoient faits chez les Israëlites, durent parvenir à la connoissance de tout l'Univers, fut le Régne de Salomon. Après une critique sçavante sur la maniere d'expliquer ce qui a été dit de ce Monarque, considéré comme figure de J. C. l'Auteur s'en tient à ce que l'Histoire Sainte nous fait connoître de la gloire de son Régne. Il ajoûte, « qu'on ne pût connoître » Salomon, sans s'informer de ce » qu'avoit été son pere, & de ce » qu'étoit le Peuple qui avoit le » bonheur d'être gouverné par un » Roi si grand & si parfait. A cet» te occasion, les plus merveilleux » événemens de l'Histoire des Is» raëlites, furent divulgués par tou-

» te la Terre, & le prodige du Ré-
» gne de Salomon en confirma la
» vérité.

Une troiſiéme ſcene s'ouvrit en-vrit encore en faveur des Gentils, au tems de la captivité de Babylone, & de la diſperſion des dix Tribus. La puiſſance & la gloire du Dieu des Hébreux, ſe répandit alors dans l'Aſſyrie, la Médie, la Perſe, & par tout où l'on entendit parler des Exploits d'un Cyrus, que la Providence rendit un des plus grands & des plus fameux Conquérans, dont l'Hiſtoire ait parlé. Enfin, « le bras de Dieu fut une qua-
» triéme fois révélé à toutes les Na-
» tions de la Terre, par les prodi-
» gieux Exploits des Machabées. »
Les Romains les connurent, & les admirerent. Le Monde entier dût en retentir. Ainſi l'on ne doit pas être ſurpris de retrouver dans la Mythologie des Payens, pluſieurs traits qui ont avec ceux de l'Hiſtoire Sainte des rapports bien ſinguliers. Mais ce qu'on doit ſurtout obſerver dans cette conduite de

Dieu, c'est que s'il affectionnoit particuliérement le Peuple d'Israël, il n'oublioit pas le reste des hommes. Les Gentils ne connoissoient le Peuple Israëlite que par la puissante protection du Ciel qui éclatoit sur lui. Dans tous ces prodiges, on ne pouvoit rien appercevoir que de Divin. C'étoient de nouveaux moyens ajoutés aux lumiéres de la raison, pour rappeller la multitude des hommes au culte du vrai Dieu. C'étoient en quelque sorte de nouveaux actes du Souverain Législateur, par lesquels il les sommoit de lui rendre hommage, & d'observer la Loi que ce grand Maître a eû soin d'intimer lui-même à chacune des créatures qu'il a formées à son image.

On vient après cela aux Miracles de J. C. on en considére aussi le parfait accord, avec le langage de toute la nature, & leur conformité avec les Miracles de Moyses. Mais outre les avantages qui leur sont communs avec les Miracles du premier Législateur des Juifs; on

reconnoît dans les Miracles du Messie, une qualité siguliére sur laquelle on insiste le plus. C'est qu'ils sont annoncés par les Prophéties, dont ils ont été, & dont il falloit qu'ils fussent l'accomplissement. L'Auteur cependant a soin de dire qu'un Miracle peut être la voix de Dieu, & une preuve divine & complette, sans être annoncé par une ancienne prédiction. Mais il se fonde sur des raisons particuliéres aux Miracles de J. C. quand il prétend que le concours des Prophéties avec ces Miracles étoit néceſſaire pour bien autoriser la Mission, & manifester la Divinité du Messie. Le nombre des Miracles opérés par J. C., la grandeur de ces Miracles, la maniére dont il les opéroit; tout cela étoit bien propre par soi-même a faire connoître la sainteté de J. C. la vérité de ses paroles, & conséquemment sa Divinité. Mais tout cela auroit perdu sa force, s'il avoit été contredit par quelque oracle Divin. Or tout cela auroit été réellement contredit par des

oracles reconnus pour divins, si J.C. n'avoit accompli les Prophêties, puisqu'il y avoit des Prophêties antérieures à ces Miracles. Cela suffiroit pour justifier les paroles de Lactance, qui veut qu'on reconnoisse la Divinité de J. C. non à ses Miracles, mais à l'accomplissement des Prophêties. D'ailleurs, on remarque que J. C. venoit établir une Loi qui devoit succéder à celle de Moyses, & l'abroger. Il y auroit eû danger que le Sauveur n'eut paru se trouver en contradiction avec l'Ancien Testament, si les Prophêtes de l'Ancienne Loi n'avoient fait attendre un Libérateur supérieur à Moyse. C'est pourquoi Moyse lui-même le caractérise à ne pouvoir s'y méprendre. Ce Prophête a reconnu la supériorité du Messie, en l'annonçant de si loin, & en le proposant à l'attente de tous hommes. Et lorsqu'il dit, le Seigneur *suscitera d'entre vos freres un Prophête comme moi*. Ce ne peut être que pour désigner le pouvoir législatif qui devoit convenir à

J. C. & qui n'avoit bien convenu qu'à Moyse avant lui.

Entre plusieurs autres raisons de convenance, qui nous font juger que les Miracles d'un Dieu devoient être annoncés par des Prophêtes, l'Auteur en propose une tout à fait digne d'attention. Depuis les prodiges de Moyses, les Miracles avoient été assez communément réïtérés parmi les Juifs, pour ne laisser aucun doute sur la vérité de ceux mêmes de Moyse. Après le tems du Messie, la plûpart des hommes ne devoient pas avoir sous les yeux autant de Miracles que les Israëlites en avoient vû jusqu'au tems du Messie. Il étoit donc à propos qu'au lien de cet avantage, qui ne devoit point convenir aux Miracles de J. C. ils en eussent quelqu'autre qui pût bien faire sentir la vérité incontestable de ces Miracles, & en rendre le souvenir plus frappant. C'est à quoi servent admirablement les prédictions qui ont annoncé ces prodiges; car elles sont conservées & respectées par les

Juifs mêmes, auſſi bien que par les Chrétiens. D'un autre côté, la tradition des Miracles de J. C. a tous les caractéres de vérité les plus marqués. De cette double Tradition, de leur accord tout divin, de l'oppoſition même qui régne entre les Juifs & nous, ſur les conſéquences évidentes de cet accord; de l'hommage qu'ils ſont forcés de rendre à la vérité, & de celui qu'ils lui refuſent opiniâtrément; de la contradiction qui a toujours régné entre leurs aveux & leur endurciſſement; de toutes ces conſidérations enfin, s'éléve un témoignage irréfragable, & vainqueur des tems, monument également glorieux aux Miracles de J. C. & à la vérité des Prophêties, qui s'accompliſſent encore tous les jours dans la ſituation préſente des Juifs. On ne doit donc pas s'étonner que les Evangeliſtes ayent remarqué avec ſoin le rapport des Miracles de J. C. avec les Anciennes Prophéties. L'Auteur de la Diſſertation a recueilli un grand nombre de ces en-

droits. On les trouve depuis la page 172, jusqu'à la pag. 176. Ce que l'on a dit des Miracles de J. C. renferme à peu près ce que l'on pourroit dire des Miracles opérés par les Apôtres. Nous passons donc aux Miracles postérieurs à ceux de J. C. & de ses Apôtres.

On nous a déja appris à reconnoître la vérité des Miracles opérés depuis l'établissement d'une Eglise infaillible ; on fait encore valoir ici la même régle. On nous fait voir aussi que l'authenticité d'un très-grand nombre de Miracles suffit bien pour laver l'Eglise Catholique du reproche que lui fait un impie de les avoir multipliés à l'excès. L'Eglise ne mérite pas plus ce reproche que l'esprit de Dieu qui la gouverne. C'est lui qui a suscité tant de célébres Thaumaturges dont les éclatans prodiges ont si souvent dissipé les ténébres du Paganisme, ou celles de l'Hérésie. Telles sont S. Gregoire de Neocesarée, S. Martin, S. Nicolas, S. Gregoire le Grand, S. Tharaise Patriarche

de Conſtantinople, S. Romualde, S. Edouard Roi d'Angleterre, S. Malachie, S. Bernard, S. François, S. Dominique, S. Bernardin, S. Nicolas de Tolentin, S. Vincent Ferrier, S. François de Paule, S. François Xavier, S. Jean-François Regis, & quantité d'autres. Cependant l'Auteur ne prétend pas nous rendre auſſi trop crédules. C'eſt au milieu des deux excès que la vraie prudence ſçait ſe contenir. On a debité ſans doute pluſieurs faux Miracles, & pour en faire le diſcernement, l'Egliſe nous apprend elle-même à uſer d'une ſage & religieuſe critique; puiſqu'elle a employé de ſi grandes précautions pour reconnoître la vérité des Miracles qu'elle a autoriſés. Il ne faut donc pas croire légérement toute ſorte de Miracles; mais auſſi quand on a fait quelque attention à certains Miracles, tels que ceux de Moyſes, de J. C., des Apôtres, & de pluſieurs autres Saints, on ne peut concevoir que du mépris pour ce raiſonnement inſenſé: on a

imaginé & répandu beaucoup de faux Miracles, il y en a eû même, si l'on veut, dont la vérité a été faussement attestée par un grand Peuple presque entiérement séduit : donc il ne faut plus croire de Miracles. Quelque impie un peu plus instruit, & plus en état de réussir à rassembler de foibles raisons, ajoûtera peut-être encore que quand il s'agit de Miracles & de Religion, le témoignage des hommes, de ceux mêmes qui nous paroissent les plus sincéres, ne doit pas faire sur nous une si grande impression; qu'on a vû des Hérétiques périr dans les flâmes, & mourir martyrs des plus folles erreurs. Sur cela on décide sans hésiter, qu'on a droit de ne rien croire. L'esprit borné est assez souvent le plus décisif, parce qu'il ne soupçonne pas qu'il y ait quelque chose à considérer au de-là de la réflexion qui l'éblouit. S'il avoit en effet l'étendue & la force dont il se pique, il verroit un peu plus lo n, il résisteroit mieux à des raisonnemens,

qui n'ont qu'une légére apparence de ſolidité, & il ſe tiendroit avec plus de fermeté, ſur des principes inébranlables. L'homme ſage voit la même choſe que lui, mais il voit encore quelque choſe de plus. Il lui vient d'abord à l'eſprit que la ſéduction des hommes, & les erreurs qui ſoutiennent le Fanatiſme, ſuppoſent toujours quelque vérité reſpectable, qui leur reſſemble en quelque choſe, & que c'eſt à la faveur de cette reſſemblance avec ce qui a droit de ſe faire reſpecter, que les ſuperſtitions ſe ſont accréditées. C'eſt ainſi que les fauſſes Divinités nous rappellent au vrai Dieu; un déluge fabuleux, à un véritable déluge, cauſé par le juſte courroux du Ciel; des Sacrifices impies, à des Sacrifices légitimes & preſcrits aux premiers hommes pour figurer le Sacrifice ſanglant de J. C. Mais combien eſt-il plus croyable, & mieux déclaré par tous les monumens de l'Hiſtoire, que de faux Miracles & des Martyrs fanatiques ne ſont que l'imitation des vrais

Miracles, & des Martyrs qui ont mérité notre admiration. L'homme qui réfléchit va plus loin, & il reconnoît qu'il eſt toujours étonnant que des hommes faſſent le ſacrifice de leur vie à leur Religion. Depuis même qu'on a tant d'exemples d'un pareil courage, & qu'on eſt généralement perſuadé qu'il eſt beau, qu'il eſt du devoir de répandre ſon ſang pour atteſter la vérité & la Divinité de nos Dogmes. Mais il reconnoît auſſi qu'avant que ce préjugé légitime fut établi comme il l'eſt aujourd'hui, il y avoit dans le ſpectacle tout nouveau, que donnoit la patience des Chrétiens, quelque choſe de bien plus ſurprenant, & dont on ne voit point le principe dans l'humanité ; ſurtout quand on ſe repréſente encore la charité, la douceur, la gayeté même, & les circonſtances merveilleuſes qui accompagnoient ordinairement le Martyre de ceux qui mouroient pour J. C. Ce n'eſt pas tout, l'homme cenſé, par une ſuite de réfléxions ſimples, s'avance tou-

jours vers la vérité qui ne lui manque jamais, jusqu'à ce qu'il ait trouvé un point d'appui si ferme, que rien ne puisse l'ébranler. Il conçoit qu'une multitude d'hommes, qui meurent pour leur Religion, en quelque occasion, & en certain cas, a pû absolument être séduite; mais il conçoit en même tems, qu'un homme qui n'est pas tout à fait dénué de raison, & surtout plusieurs hommes pris ensemble, & séparément, n'ont pû chercher à nous imposer, lorsqu'ils ne pouvoient espérer d'autre fruit de leur malice, que l'ignominie & les tourmens. D'où il conclut que s'il y a eu des Martyrs, & des Martyrs en grand nombre, qui n'ayent jamais pû être trompés eux-mêmes, leur témoignage étoit infaillible; parce qu'ils ne pouvoient, ni être trompés, ni vouloir tromper. Or des Martyrs de cette espéce, sont les Apôtres, & les autres Disciples de J. C., Ils n'ont pû être trompés tous ensemble sur les Miracles de J. C., c'étoient des faits sensibles, palpa-

bles, durables à la portée de leur ſens. Ils n'ont pû vouloir tromper; non ſeulement ils n'auroient pû s'accorder aſſez bien pour y réuſſir; mais ils n'auroient cherché en nous trompant, que le plaiſir de ſouffrir & de mourir, ce qu'on ne ſçauroit ſuppoſer. Il y a donc eû des Miracles. Quand on en eſt là, on revient avec bien de l'avantage ſur les vues intéreſſées, les variations, les contradictions; enfin toutes les folies de ceux qui ont célébré de faux Miracles. Et ſi l'on aime la vérité, on ſent un vrai plaiſir de la voir rentrer dans ſes droits, & reprendre ſes caractéres diſtinctifs. On reconnoît que c'eſt en penſant très-ſainement, qu'on ſe trouve d'accord avec ce nombre prodigieux de Saints Docteurs, qui ont décoré les différens âges de l'Egliſe; c'eſt-à-dire avec tout ce qu'il y a eu depuis dix-ſept ſiécles, de plus éclairé, de plus ſimple, de plus habitué à réfléchir profondément, & les ſeuls hommes qui ayent été bien en garde contre la foibleſſe

& les fausses lueurs de l'esprit humain. C'est ainsi que le fidéle ami du vrai revient toujours de clartés en clartés, jusqu'à la sagesse du Christianisme, comme au centre de lumiere & d'évidence, sur lequel se réunissent des témoignages sans nombre. On se retrouve en même tems sur les premiers principes de sa raison, qui est admirablement secondée par toute la Religion, pour nous faire connoître les droits de Dieu sur nous, & les perfections de cet Etre infini, principe universel de toutes choses. La raison même semble sortir d'une épaisse nuit, quand elle commence à appercevoir le jour de la Religion; c'est de ce moment que l'esprit de l'homme se sent déchargé de bien des doutes & d'affligeantes inquiétudes, & si cette Religion doit avoir ses obscurités aussi bien que la Nature, parce qu'elle est comme celle-ci l'ouvrage d'une sagesse incompréhensible, elle nous conduit du moins par une voye bien courte à l'éclaircissement des Mystéres, dont

le dénouement a pour nous de grands avantages. Un cœur agité de desirs insatiables, & qui en ignore la cause, apprend de la Religion, bien mieux que de la raison, qu'il n'y a qu'un Dieu qui puisse le rendre heureux, & l'établir dans un parfait repos. L'homme avance toujours vers sa fin; déja il touche à son terme, il va disparoître, malgré toutes ses répugnances, & les soupirs ardens qu'il pousse vers une éternité. Il semble qu'il ait à se plaindre de son Auteur, de l'avoir animé d'un desir, qui ne sert qu'à faire son supplice, s'il faut qu'il périsse entiérement & sans ressource. C'est alors que la Religion répond à ses questions & à ses plaintes améres; elle vient l'entretenir d'un bonheur durable, & lui promettre des délices sans fin, dont il ne tient qu'à lui d'être mis en possession. L'équité naturelle à l'homme, lui fait chercher un juste vengeur du crime, un puissant protecteur de la vertu, un juge souverain, qui ne puisse être trompé ni recusé; toute

la nature ſemble le lui promettre & l'annoncer, mais elle ne le fait point trouver ſur la terre. Ce n'eſt point là que l'équité régle le ſort de l'homme juſte & du coupable. C'eſt encore à la Religion qu'il faut avoir recours. Ainſi l'on voit que ſur des points bien importans pour nous, les idées de la raiſon, les penchans néceſſaires du cœur, les merveilles de la nature ſemblent avoir déja préparé les voyes à la révélation. Ce ſont, pour ainſi dire autant de pierres d'attente, dont on ne connoît la deſtination, que quand le Divin Architecte les fait entrer dans le grand édifice de ſa Religion. Si l'on ajoûte à cela l'accord qui a toujours régné entre les Miracles de la Création, & ceux de la Religion, comment eſt-il poſſible qu'on ne reconnoiſſe pas dans ces deux Ouvrages le ton du même Maître, le Sceau du même Auteur. Ces merveilles à la vérité, auſſi bien qu'une infinité d'autres qui devroient nous faire admirer l'œuvre de Dieu, ne ſe préſentent

pas également à tout le monde. On ne les découvre bien, & on ne les goûte que quand on a eû aſſez de droiture & de bonne volonté pour ſuivre avec un peu de conſtance des réfléxions ſérieuſes. Nous rendons ici juſtice à M. Bayle. Cet Auteur connoiſſoit les hommes ; il ſentoit tout le déſavantage d'un Ouvrage qui auroit toujours demandé une attention ſuivie. Il a donc eû l'art d'ouvrir à ſes Diſciples les routes aiſées d'une curioſité oiſive & vagabonde, qui ne connoît pas plus la gêne de l'ordre & du ſcrupuleux examen, que celle de la Religion & des bonnes mœurs. Cela n'empêche pas cependant que cet Auteur n'ait auſſi beaucoup de pénétration & de ſuite, quand il veut, & juſqu'où il veut en avoir. Mais il a ſes raiſons pour n'en vouloir pas toujours, & pour n'en avoir qu'à certain point. Il faut avouer qu'il a pris habilement ſon parti, s'il avoit préciſément en vue d'avoir un grand nombre de Lecteurs, de ne point fatiguer leur eſ-

prit, & de leur faire oublier ce qu'il y a au monde de plus ſolide & de plus intéreſſant.

ARTICLE LXIV.

*DISSERTATION ſur la cauſe Phyſique de la couleur des Négres, de la qualité de leurs Cheveux, & de la dégénération de l'un & de l'autre, par M***. Docteur en Médecine de l'Univerſité de Perpignan, &c. A Paris, chez P. G. Simon, au bas de la Rue de la Harpe,* 1741. *Broch. in-*4°. *pp.* 12.

C'Eſt M. Barrere, dont nous avons parlé plus d'une fois depuis peu, qui eſt Auteur de cette Diſſertation. Elle mérite de l'attention, par le ſyſtême fort vraiſemblable qui y eſt expoſé. Elle commence par l'obſervation Anatomique de la Peau des Négres.

On laiſſe macérer long-tems dans l'eau cette Peau, & on en détache l'épiderme. On le trouve

noir & très-mince, jusqu'à être transparent lorsqu'on le regarde à travers le jour. Par la dissection, on trouve le cuir proprement dit, comme les mammelons cutanés, & le corps réticulaire, d'un rouge noirâtre. Ce n'est donc, ni du corps muqueux, ni du corps réticulaire; mais de son propre tissu, que l'épiderme, ou la surpeau tient immédiatement sa couleur noire, qui paroît d'autant plus noire, qu'étant transparente, elle a au dessous d'elle la Peau qui est d'un rouge brun.

Cet épiderme des Négres n'étant, comme celui des autres hommes, qu'un tissu de vaisseaux, son noir doit beaucoup dépendre du suc qui y est renfermé. Ce suc, selon M. Barrere, doit être analogue à la bile.

Car, 1°. il a observé dans les cadavres des Négres, qu'il a disséqués à Cayenne, la bile toujours noire comme de l'encre, 2° Il l'a observée plus ou moins noire, à mesure que les sujets étoient plus ou moins noirs, 3°. Il a remarqué

que leur ſang étoit d'un rouge noirâtre, d'autant plus noir, que le Négre l'étoit lui-même davantage.

Il eſt certain, dit l'Auteur, que la bile rentre avec le chyle dans le ſang, qu'elle roule avec lui dans toutes les parties du corps, qu'elle ſe filtre dans le foye, & que pluſieurs de ſes parties s'échappent à travers les reins, & autres parties du corps. Pourquoi donc, conclut-il, ne ſe pourroit-il pas que cette même bile ſe ſéparât dans le tiſſu de l'Epiderme ?

Que la bile ſe ſépare dans l'Epiderme des Négres par de petits tuyaux particuliers, cela ſe prouve, parce que ſi on applique le bout du doigt ſur la ſurface de la Peau d'un Négre, il s'y attache une humeur graſſe & onctueuſe, comme du Savon, d'une odeur déſagréable, qui donne ſans doute ce luiſant & cette douceur onctueuſe qu'on trouve à cette Peau. Et ſi l'on frotte la ſurpeau d'un Négre avec un linge blanc, le linge en eſt ſali d'une couleur brune, pareille à celle que

la bile des Négres donne au linge.

Tous les jours dans la jauniſſe, on obſerve parmi nous, que la Bile s'épanche juſqu'à donner ſon jaune à la Peau. Et dans l'ictere noir, les épanchemens de Bile ſur la Peau ſont noirs.

Que la Bile abonde dans le ſang des Négres, on en juge par la force & la célérité de leur Poulx, par leur extrême incontinence, & par la fougue de toutes leurs paſſions, & ſurtout par la chaleur brulante de leur Peau. La chaleur du Sang à ſon tour forme beaucoup de Bile, & quand une Nourrice a la Fiévre, ſon Lait jaunit auſſi-tôt.

Ne pourroit-on pas, dit là-deſſus M. Barrere, regarder la couleur des Négres, comme un ictére noir naturel? Et Hypocrate n'auroit-il pas prononcé un oracle en ce genre, lorſqu'il a dit, *qualis humor, talis color in cute efflorefcit*, c'eſt-à-dire, que la couleur de la Peau dépendoit de l'humeur qui domine au dedans.

Les Cheveux des Négres, outre

qu'ils ſont noirs, ſont encore très-fins, fort courts, & crépus. Leur figure la plus naturelle, paroît ſpirale, ſemblable à un tirebourre, ou aux trachées des Plantes.

Leur couleur part ſans doute de la même ſource que la couleur de la Peau, c'eſt-à-dire d'une humeur noire onctueuſe, ou de matiére médullaire, qui étant filtrée dans l'oignon de chaque poil, paſſe juſqu'à l'extrêmité de la tige.

Les Cheveux en queſtion, ſont une eſpéce de Laine ſans conſiſtence, très-ſouple & très-fine, dont les tuyaux & l'humeur qui y coule, doivent être d'un grand dégré de fineſſe. De la petiteſſe de ces tuyaux vient ſans doute leur peu de longueur. Cette petiteſſe des tuyaux capillaires, augmentant par l'âge, & l'humeur qui les nourrit diminuant, les Cheveux des Négres doivent blanchir avec le tems, comme ceux des blancs.

L'Auteur penſe que les Cheveux des Négres ne ſont crépus & tortillés, que parce que les pores par

où ils ſe filtrent ſont tortueux. Mais d'où vient cette tortuoſité dans les Négres, plûtôt que dans les Blancs? L'Auteur n'en dit rien. Elle doit venir ſans doute du principe général de la Bile, ou de ſa grande chaleur, ou peut-être même de la fineſſe, & du peu de longueur de ces Cheveux, que l'air reſſerre davantage, & replie plus facilement. Car des Cheveux courts friſent aſſez naturellement, ſurtout lorſqu'ils ſont un peu fins & déliés.

Pour ce qui eſt de la dégénération des Négres & des Blancs, dont le mélange produit le Mulâtre, qui tient le milieu entre les deux couleurs, il ſemble qu'on ne doit pas avoir ſi grande peine à l'expliquer, rien n'étant plus ſelon l'analogie de tous les mouvemens compoſés, & de tous les mélanges des ſubſtances & des couleurs de toutes les ſortes.

Car d'un mouvement à l'Orient combiné avec un mouvement au Midi, réſulte naturellement, & d'une maniére fort intelligible, un

mouvement moyen au Sud-Eſt. D'une couleur jaune, mêlée avec une couleur bleue, réſulte une couleur verte, qui eſt moyenne entre le jaune & le bleu. Et de même du noir, mêlé avec le blanc, réſulte un gris moyen, qui n'eſt ni noir ni blanc, mais tient des deux, & préſente à l'œil un mélange d'ombre & de lumiére, c'eſt-à-dire une lumiére tempérée d'ombre, ou une ombre à demi éclairée, une demie ombre, une demie lumiére.

Et peu importe du reſte, qu'on mêle immédiatement deux liquides diverſemens colorés, pour qu'il en réſulte ſur le champ un liquide d'une couleur moyenne; ou que le mélange ſe faſſe entre des corps moitié liquides, moitié ſolides, enſorte qu'il faille un plus long-tems pour en voir les réſultats, qui ne doivent pas moins ſe manifeſter avec le tems, ſuivant les régles les plus ordinaires de la combinaiſon des corps & des mouvemens.

M. Barrere trouve à cela beaucoup d'embarras : & il y en a effec-

tivement toujours trop dans les matieres de Physique les moins épineuses, surtout lorsqu'on veut, comme ce sçavant Physicien, approfondir la difficulté, & appliquer la dégénération, par le moyen de la génération des animaux.

Si l'explication de la dégénération, dépend de celle de la génération, rien ne doit être plus difficile, le moyen étant d'un dégré de difficulté, qui tient toute la Physique en échec depuis sa naissance, & qui doit en rendre la fin tout à fait désespérée, s'il n'y a pas en effet d'autre moyen pour y arriver.

M. Barrere indique pourtant là-dessus des principes fort raisonnables, & ausquels le Phénoméne même en question de la dégénération des Négres & des Blancs dans leur mélange, sert de preuve fort sensible.

Car ce Phénoméne seul feroit assez voir le faux des Hypothèses, qui réduisent à un seul Agent réel la cause efficiente, formatrice, & vraiment génératrice de l'effet qui

résulte, tout à fait en apparence, du concours de deux Agens également effectifs.

Les humeurs, les traits, les conformations, & jusqu'aux caractéres d'esprit & de cœur, jusqu'aux vices & aux vertus des Peres & des Meres, paroissent imprimées sur le visage, & dans les habitudes du corps & de l'esprit des Enfans; & l'on ne peut se dispenser de croire avec notre Auteur, que ceux-ci ne soient le résultat immédiat de ce que la double substance des deux autres a de plus intime, & une véritable émanation de toutes les parties les plus intérieures de leur organisation entiére.

Et alors le tempéramment moyen des Mulâtres, soit dans leur couleur, soit dans leurs Cheveux, soit même dans le caractére de leur génie & de leurs humeurs, n'a rien de difficile à expliquer, non plus que la couleur verte, qui résulte immédiatement du mélange prompt & sensible des deux liqueurs bleue & jaune; non plus que le gris, qui ré-

ſulte du mélange du noir & du blanc, non plus enfin que le mouvement Diagonal, que prend une Bille de Billard frapée en un même inſtant de deux mouvemens latéraux.

La Bile du Blanc étant moins chaude & moins brulée que celle du Négre, elles ſe tempérent mutuellement en ſe mêlant, l'une rallentit la fougue de l'autre, & celle-ci avive l'ardeur de celle-là : & puiſque le tempéramment de la Bile décide du dégré du coloris, & de tout le naturel des Négres & des Blancs, elle doit décider de la couleur, & du naturel des Mulâtres, qui n'en ſont qu'un réſultat de ſimple combinaiſon.

Les *Négrillons*, ſuivant l'expreſſion de l'Auteur, viennent au monde tout blancs, à la réſerve de quelques parties du corps, qui ſont frappées de noir, dès les premiers momens. Mais peu de jours après leur naiſſance, ce noir ſe répand ſur tout leur Epiderme, ſans doute, dit l'Auteur, parceque le mouve-

ment du Sang étant accéléré après la naiſſance, il ſe filtre alors dans les vaiſſeaux de l'Epiderme, (qui n'étoient pas encore aſſez développés,) l'humeur bilieuſe, qui en fait toute la noirceur.

Il faut croire que l'air n'eſt pas indifférent pour donner à la Bile, & à l'Epiderme un dégré de rarefaction & de conſiſtence propre à produire ce noir au dedans, & à le faire paroître au dehors. L'Air eſt un Elément tout nouveau pour un enfant qui vient de naître.

Avant ce moment, cet Air ne pouvoit atteindre immédiatement, ni à l'intérieur de cet enfant, qui ne reſpiroit pas, ni à l'extérieur même, qui étoit caché ſous des enveloppes profondes, ou noyé dans des liquides, dont la naiſſance le débaraſſe en le mettant en même tems à portée de reſpirer.

ARTICLE LXV.

CONSTRUCTION de la Fortification réguliére & irréguliére, ou maniére d'en tracer toutes les Piéces sur le papier, en Plan & en Profil, par M. Dupain l'aîné, Maître de Mathématiques. A Paris, chez Mesnier, 1742. in-12. pp. 275.

CE Livre débute par ces paroles. « Quoique le nombre des » Livres qui traitent sur la Fortifi- » cation se soient beaucoup multi- » pliés, celui-ci n'en peut être sous- » trait, puisqu'il ôteroit les premiers » principes, & l'introduction à cet- » te science, à ceux qui par goût, » ou par état se donnent à son étude.

Ce n'est pas à l'élocution qu'il faut regarder dans des Ouvrages de la nature de celui-ci. Mais l'Auteur paroît un peu trop sévére censeur de bien d'autres Ouvrages, que nous avons sur la même matiére, & où les premiers principes

de la fortification réguliére & irréguliére, nous paroiſſent ſuffiſamment bien expliqués. Il eſt toujours bon qu'un Auteur ſe flate de faire mieux que ſes prédéceſſeurs. Il ſeroit ridicule de faire plus mal, & ce ne ſeroit pas la peine de ne faire qu'auſſi bien.

Mais c'eſt en ſecret qu'on doit ſe flater de ce mieux, dont chacun ſe croit l'heureux poſſeſſeur, quoiqu'il ſoit permis abſolument d'y viſer tout haut. M. Dupain reproche aux Auteurs en ce genre, de n'avoir ſouvent écrit que pour leur ſatisfaction, de n'être pas entrés dans un aſſez grand détail, de n'avoir pas traité de la fortification irréguliére, de s'être trop attachés au deſſein des Plans, ſans penſer aſſez à la coupe des Profils. Nous avons cependant Errard, Deville, Marolois, & ſurtout le Comte de Pagan, & le Marêchal de Vauban, dont les Ouvrages, manuſcrits ou imprimés, paſſent pour excellens dans cette matiére, ſans parler de Dechaſles, d'Ozanam, & de quel-

ques autres dogmatiques, qui n'ont pas laissé de traiter ce sujet avec assez d'ordre & de détail.

Tous les jours il éclot de nouveaux Traités de Fortification, & celui de M. le Blond, dont nous rendîmes compte il y a environ deux ans, mérite de n'être point oublié. M. Dupain partage le sien en six Chapitres. Le premier fait voir la nécessité des Places fortifiées, donne le nom des principales lignes qui composent un front de fortification, & les couleurs de convention, dont on distingue toutes les parties d'un Plan dessiné à la main.

L'Auteur montre à tracer des Perpendiculaires, & des Paralleles, à diviser des Lignes, à faire des Angles égaux à d'autres, & à inscrire des Poligones dans un Cercle. Mais il ne donne point les démonstrations de ces opérations Géométriques, parce que, dit-il, *elles ne serviroient de rien à ceux qui n'ont aucune idée de la Géometrie.* Il y a toutes sortes de maniéres de penser dans

le monde. Nous aurions cru au contraire, que ces démonstrations ou explications Géométriques, inutiles à ceux qui les sçavent, étoient très-nécessaires à ceux qui n'en ont aucune idée. Après cela, le métier de la Guerre est si noble & si élevé, qu'il semble qu'on ne sçauroit trop travailler pour éclairer l'esprit de ceux à qui on apprend la partie la plus ingénieuse de ce métier, partie expressément qualifiée du nom de *génie*, & qui caractérise ses Maîtres du beau nom d'*Ingénieurs*.

Le second Chapitre contient les différens systêmes des Auteurs qui ont travaillé sur la fortification moderne & leur construction. L'Auteur donne en peu de mots une idée successivement des systêmes d'Errard, de Marolois, de Deville, du Comte de Pagan, & de ceux de M. de Vauban.

Le troisiéme Chapite enseigne comment il faut tracer toutes les piéces de la Fortification, & la maniére de les disposer de façon qu'elles soient capables de toute la dé-

fenſe poſſible. C'eſt la conſtruction moyenne & ordinaire de M. de Vauban, que l'Auteur explique ici.

Le quatriéme Chapitre examine les propriétés des Remparts, avec la maniére de tracer en Plan & en Profil, toutes les parties qui les compoſent.

Le cinquiéme donne la maniére de tracer la Fortification irréguliére, montre les attentions qu'il faut avoir, pour qu'elle ne ſoit point défectueuſe, comment on peut couvrir les communications & la conſtruction des Forts. La plûpart des Places ſont irréguliéres, parce que la plûpart des Terrains qu'on veut fortifier ſont inégaux, ſoit dans leur Plan, ſoit dans leur Profil, & qu'on eſt obligé de fortifier le Terrain tel qu'il eſt, profitant de ſes avantages, & corrigeant ſes déſavantages.

En ſe proportionant à un Terrain, qui a cette double irrégularité, il faut ſurtout éviter de trop écarter les Baſtions, ou de les trop entaſſer; de rendre les Baſtions

trop effilés ou trop épatés, c'est-à-dire, leurs Angles trop aigus, ou trop émoussés, leurs Flancs trop courts, ou même trop longs, leurs Gorges trop resserrées & trop étroites. En général, autant qu'on peut ramener à la régularité, soit le total d'une Place, soit chacune de ses Parties, soit plusieurs Parties, relativement les unes aux autres, on ne doit pas manquer d'y viser, en étudiant bien ce Terrain en soi-même, & sur une Carte exacte, avant que d'en dessiner le plan de Fortification. C'est-là une maxime qui mérite bien de l'attention, & qu'on devroit un peu plus recommander.

Dans le sixiéme Chapitre, l'Auteur propose un nouveau systême de Fortification, c'est-à-dire, une Fortification de sa façon. Il est toujours bon de proposer de nouvelles idées. On en prend & on en laisse à son gré, ce que l'on juge à propos : & il est rare qu'un Auteur au fait de sa matiére, ne propose pas, après y avoir bien pensé, quelque

chose qui mérite une certaine attention.

La maniére de notre Auteur, consiste à allonger beaucoup les Faces de son Bastion, en les empêchant d'aller se réunir à l'Angle flanqué, les pliant en dehors, & les repliant ensuite en dedans, pour former de nouveaux Flancs & de nouvelles Faces, & une espéce de nouveau bastion remplissant l'Angle rentrant, que forment deux espéces de Sous-Bastions, qui résultent de cette brisure des Faces. Desorte que l'Ennemi, après avoir pris ce Bastion avancé, trouve derriére lui deux nouveaux Bastions à attaquer.

Mais ce premier Bastion, qui n'est que la pointe avancée du Bastion naturel, sur le prolongement de la Capitale en dehors, paroît quelque chose de foible & de facile à emporter; & lorsqu'une fois l'Ennemi en est le maître, le petit Fossé triangulaire, que l'Auteur met dans sa Gorge, ne paroît point trop capable de l'arrêter, la com-

munication n'étant point totalement rompue par ce Fossé, entre cet Avant-Bastion, & les deux arriéres Sous-Bastions. Les doubles Bastions du Comte de Pagan, & à plus forte raison les Bastions contregardés du Maréchal de Vauban, paroissent d'une meilleure défense.

En avançant si fort dans la Campagne, les pointes saillantes des Bastions, l'Auteur ne les multiplie-t-il point, en même tems qu'il les allonge? car les lignes de défense ont une étendue bornée & proportionnée à la portée du Mousquet. Absolument cependant, nous pourrions croire qu'une Place en seroit plus forte, de même qu'une Flêche, dont les Faces du fer rentrent en dedans, pour porter leur pointe plus loin, est plus perçante que celle dont les Faces vont en droiture former un Angle triangulaire. Mais le systême ordinaire des Bastions à Faces simples & rectilignes est plus simple, moins couteux, & suffisamment fortifié.

Qui doute qu'on ne puisse beau-

coup rafiner sur la Fortification des Places, sur la combinaison des trois Lignes principales, la Courtine, le Flanc, & la Face, sur la forme Géométrique, le Nombre, l'Etendue, la Position des Bastions, des Demi-Lunes; des Contregardes, &c. Mais il y a à toutes choses des mesures au de-là & en deça desquelles il faut sçavoir sagement se tenir: Et tout bien considéré, il paroît que c'a été le grand caractére du Maréchal de Vauban, de prendre, en fait de Fortification un certain tempérammment assez juste entre toutes les maniéres de ses prédécesseurs, dont il a sçu tirer, comme la quintessence & l'élixir, en retranchant tous les excès, & peut-être aussi tous les défauts.

ARTICLE LXVI.

LETTRE DU SIEUR Maſſotéau de S. Vincent, *Ingénieur, & Horloger du Roi, au ſujet de quelques Machines de ſon invention.*

MESSIEURS,

Le ſieur *Thiout*, dans ſon Traité d'Horlogerie, Tome II, Planche XXXVIII. Fig. XIV. donne une Fuſée, qu'il dit ſe monter à droit & à gauche. D'abord je remarque que cette Fuſée, de la maniére qu'il l'annonce, ne peut abſolument s'éxécuter, ni faire ſon effet. En ſecond lieu, le ſieur *Thiout* ſemble vouloir attribuer l'invention de cette Fuſée au ſieur *Vergo*; & je prétends, moi, être le ſeul, & le vrai Auteur de cette Piéce, dont je joints ici la Figure gravée, telle que je l'ai inventée, exécutée, & juſqu'ici diſtribuée. Le ſieur *Vergo*

convient lui-même qu'il tient d'un autre l'idée de cette invention. En effet, je l'ai rendue publique, 1°. en 1733 dans le Mercure de Décembre; 2°. dans une Inſtruction que je fis imprimer pour régler les Montres, laquelle fut approuvée par M. *Pitot*, de l'Académie Royale des Sciences, le 17 Mars 1734, (je la diſtribue chez moi.) 3°. Dans le Journal de *Trevoux*, Avril 1734; 4°. dans le Mercure, même mois, & même année. J'ai donc droit de revendiquer cet Ouvrage, auſſi-bien que la Machine pour tailler toutes ſortes de Fuſées: Machine placée à la Planche XXV du premier Tome du ſieur *Thiout*, qui en attribue l'invention au ſieur *Regnaud* de Châlons. Cependant j'en ſuis le ſeul Auteur, & j'en poſſede l'Original depuis vingt ans.

Voici la Figure de la nouvelle Fuſée. R, Fuſée de Montre démontée, ſéparée de ſa roue, & vue en perſpective dans les Figures R, M. La Figure M eſt la roue qui repréſente la Mécanique: N eſt la

roue à rocher, mobile ſur ſon arbre. Elle a un pignon de huit, mobile ſur une vis de repos : Ce pignon a deux mouvemens, l'un ſur la vis, & l'autre circulaire qui engraine dans l'arbre de douze dents, qui eſt auſſi mobile dans la Fuſée, pour tourner à droit & à gauche. O, P, ſont deux cliquets : le cliquet P arrête le mouvement des deux pignons, dont celui de huit engraine dans la baſe de la Fuſée X ; il eſt denté intérieurement à l'endroit Q, & il la rend fixe en tournant à gauche. L'arbre de douze dents emporte avec lui toute la Machine ; ſçavoir, la roue à rocher N, le cliquet P, le pignon de huit, & la Fuſée, dont la chaîne s'enveloppe autour du cône tronqué, & ſpiralement canelé dans le ſens de ſa baſe. Alors le cliquet O déclique, & la roue à rocher N fait ſon effet, en tournant à gauche ; & en tournant à droite, le cliquet O arrête la roue à rocher, & la rend fixe ; de maniére que l'arbre, où pignon de douze, qui engraine dans l'autre

pignon de huit, ainsi que ce dernier, va engrainer dans la base de la Fusée X, & remonte la Fusée. Il faut considérer qu'on ne peut par la mécanique rien casser dans la Montre. Ce qu'il y a de plus singulier & de plus utile dans cette Fusée, c'est que le rouage de la Montre n'est point interrompu, comme dans les Montres ordinaires. Celle-ci va toujours pendant qu'on la monte, c'est-à-dire, que soit qu'on tourne la clef à droit, soit qu'on la tourne à gauche, il n'y a point de tems perdu, au lieu que les autres Montres ne vont point pendant qu'on les monte.

Il y a dans l'Horlogerie des beautés qui ne peuvent être bien connues, que des gens du métier; les autres jouissent de la satisfaction qu'elles donnent à la vue; mais il n'y a que les Artistes qui en connoissent la cause. Ils remarquent dans la construction, dans la denture bien limée, dans l'action de chaque roue, dans l'élasticité du ressort, ou dans la trempe & dans l'a-

douciſſement des piéces, des perfections que le commun des hommes ne voit point.

Voici maintenant la Figure, & la conſtruction d'un nouveau Cabeſtan, que j'ai inventé en 1719 à la Mer du Sud, ſuivant les Certificats que j'en ai des Officiers, dont je joins ici la copie.

(Nous, Capitaines & Lieutenans, certifions que le ſieur *Maſſoteau de S. Vincent*, a ſervi la Campagne de 1719 à la Mer du Sud, en qualité de notre Lieutenant, & Ingénieur. Après qu'il nous a fait la deſcription d'une nouvelle Machine, qu'il a inventée & exécutée en modéle, que nous avons examinée avec ſoin; nous avons remarqué dans l'invention de l'Auteur, quatre choſes principales, & très-conſidérables, par des voyes qui nous ont paru également ſimples & ingénieuſes; 1°. Que l'on peut mâter les Vaiſſeaux avec diligence. 2°. Que l'on peut lever les Ancres ſans choquer, & l'on gâgne le double de tems par l'appoſition

des deux roues, l'une verticale, & l'autre horizontale, toutes les deux de même diamétre, & de même nombre de dents, engrainant dent pour dent; 36. Que l'on vire sans s'arrêter, & que les deux roües vont du même sens, & que quand une roue a fait une révolution, elle en fait faire deux à l'autre, ce qui paroît contraire à la Méchanique. 40. Un arrangement des parties du Cabestan, qui marque beaucoup de sagacité dans l'Inventeur, & qui promet une grande perfection. En foi de quoi, nous avons signé le présent Certificat. *Joseph Louvel*, *P. Moreau*, *Martin Gripouilleau*, *Michel Marteau*, *Jean Cassé*. Signé à Panama, ce 9 Avril 1719.)

La place de ce Cabestan dans le Vaisseau est sous le Gaillard d'arriére, entre le grand mât, & celui d'Artimon, suivant l'usage ordinaire. Son Pivot K a son extrêmité supérieure dans l'épaisseur du pont, & l'inférieure dans la Carlingue, ainsi qu'il se pratique communément. A B, marque la di-

rection du Cabestan, qui vire d'A vers B, en quoi il faut remarquer, que les Matelots qui poussent les Leviers A H, en faisant un tour, en font faire un au Cylindre G, qui entraîne avec lui la roue verticale L, laquelle est mobile sur la base du Levier A, dont les dents engrainent dans celles de la roue Horizontale M, qui est mobile sur le Cylindre G, laquelle étant du même diamétre, & d'un pareille nombre de dents que la verticale, & cette verticale ayant son point d'appui circulaire au plancher du Gaillard X, lui fait faire deux tours, quoiqu'elle paroisse aux yeux n'en faire qu'un, en suivant l'impulsion des Matelots; d'autant que tandis que la Verticale fait une révolution circulaire avec le Cylindre, en même-tems elle en fait une autre sur son Axe; & de-là vient que l'Horizontale fait pareillement deux tours, tandis que les Matelots n'en font qu'un; ce qui paroît contraire à la Méchanique. Dans l'engrenage des roues de différent nombre

de dents, il n'eſt pas douteux qu'une roue de trente dents, qui engraine dans une autre de ſoixante, ne faſſe deux tours, contre un de celle de ſoixante; mais ici elles ont toutes deux le même nombre de dents.

G, Garcettes qui ſervent à amarrer le tournevire, ou chaîne ſans fin E, au cable F, par le moyen des nœuds D, qui s'accrochent aux gueules de loup I. N, roue à rocher, fixe au Cylindre, qui au moyen des Cliquets O, ſert à arrêter le Cabeſtan, en cas d'accident à quelqu'une des dents des roues ci-deſſus; bien que l'on doive proportionner la force de ces roues à l'effet du poids qu'on ſe propoſe de lever, ou de tirer; & ce qui eſt de plus conſidérable, c'eſt que ces ſortes d'accidens n'empêchent, ni les Matelots de virer juſqu'à la fin, ni le cable de monter, au moyen d'un taquet, ou élinguette Y, qui ſe gliſſe au travers de roue à rocher N.

Il eſt conſtant que par la dupli-

çation des révolutions de ces roues, on gâgne le double de force, & de tems ; outre que l'on ne cesse point de virer, jusqu'à ce que l'ancre soit à bord : au lieu que dans l'usage des Cabestans ordinaires, on est obligé d'arrêter le Cabestan, autant de fois que l'on veut choquer, ou hausser le tournevire ; qui descend de toute sa grosseur : ce qui fait perdre beaucoup de tems, & un tems précieux.

Ce 18 *Août* 1742.

ARTICLE LXVII.

NOUVELLES LITTERAIRES.

AMERIQUE.

DE S. DOMINGUE.

OBSERVATION de la Comete qui a paru au Cap en Mars 1742. Par le P. Boutin, Missionnaire de la C de J.

L'Année 1742, le 3 de Mars à 4 h. du matin, il a paru un corps lumineux d'un grand pouce de diamêtre, tout rond, répandant une lumiére sombre, d'où sortoit une chevelure, ou une barbe de la longueur de 15 à 16 pouces, sur 4 à 5 de largeur, tirant au N. O. Son mouvement a été droit du Midi vers le Nord.

Son lieu ce jour là 3 Mars, à 4

h: du matin, étoit au 277 dégré de longitude, 6 dégrés de latitude Sud, autant qu'on en a pû juger; entre les deux étoiles de la 3e. grandeur dans la voye lactée, selon le Globe Celeste donné en 1700.

Le 5 jour de Mars à 4 h. elle étoit si près de l'étoile qui est au bout de la queue du serpent, qu'on voyoit l'une & l'autre, la Comété & l'Etoile dans le même verre objectif de la Lunette de 3 pieds de longueur, l'Etoile au N. & la Cométe au S.

Une h. après, à 5 h. la Cométe parut au dessous de la même Etoile vers l'Orient, à la distance de 4 doigts, de maniére qu'elle avoit parcouru l'espace de 6 doigts en une h. du Sud au Nord.

Le 6. elle avoit avancé de 6 dégrés vers l'Etoile du Tigre qui est la plus voisine de la queue de l'Aigle, selon le même Globe, ornée d'une plus longue & plus brillante chevelure que les jours précédens. Car cette chevelure, ou barbe étoit comme un composé de plusieurs

globules lumineux ſe touchans preſque enſemble.

Le 9 elle parut à 5 h. au deſſous de la Lyre, ou du Vautour, éloignée de 4. ou 5 dégrés vers l'Orient.

Le 10 elle parut dans la même longitude, preſque jointe à l'Etoile Orientale de l'aile Orientale du Vautour.

Le 12 à 5 h. elle parut au milieu des deux derniéres Etoiles de l'aile Boréale du Cigne : mais ſi proche de celle qui eſt au bout de l'aîle, que l'Etoile à l'Occident, & la Cométe à l'Orient paroiſſoient dans le même verre de la Lunette.

Le 19 à 5 h. elle parut au milieu, entre l'Etoile de la cuiſſe de l'Ourſe, & de celle de Céphée, de maniére que la Cométe n'étoit éloignée de Céphée que d'un ou deux dégrés, autant qu'on en pût juger avec la Lunette. Après cela elle n'a plus paru à cauſe des nuages, & de l'épaiſſeur de l'air, en approchant de l'Horiſon au Nord.

Il y a des Négres qui diſent qu'ils l'avoient remarquée dès le com-

mencement de Février, parce qu'on les envoye au travail avant le jour. Mais, comme je ne me fais pas une occupation d'obſerver le Ciel, je ne l'ai apperçue que le 3 de Mars, pour la premiére fois.

ITALIE.

DE MILAN.

LETTRES SUR L'ORIGINE des Fleuves, ſur la maniére de deſſaler l'eau de la Mer, & de la conſerver fraîche & ſaine dans les Voyages de longs cours. In 4o. *pages 77.*

CEs Lettres écrites en Italien, au nombre de cinq, ſont du P *Chieggi*, Jeſuite de *Milan*, qui les a fait imprimer dans cette Ville, afin qu'étant devenues publiques, il puiſſe apprendre le jugement qu'en porteront les Phyſiciens. Dans les quatre premiéres, il traite la queſtion de l'origine des Riviéres. Quoique l'opinion qui l'at-

tribue aux pluyes, ait prévalu, le P. *Chieggi*, ne se laisse entraîner, ni par la réputation de ceux qui la soutiennent, ni par l'air de précision Géométrique qu'ils y ont porté, ou par cet attirail spécieux de calculs, dont on embarrasse aujourd'hui la Physique; plus qu'on ne l'éclaircit. Il examine d'abord les fondemens de ce sentiment, & fait ensuite remarquer que ceux qui le soutiennent, ont a résoudre les mêmes difficultés qu'on oppose à l'ancien. Dans la cinquiéme Lettre, il propose un moyen d'adoucir & de dessaller l'eau de Mer par évaporation; non cette évaporation forcée & violente qu'opere le feu, (proposée dans ces Mémoires il y a bien des années, elle n'a point eu de succès,) mais d'une maniére douce, simple, semblable à celle que la Nature employe à élever les vapeurs de la Terre & de l'Eau, jusques aux nuës. Selon son idée, c'est dans la Mer même que l'eau de la Mer se dessallera, & qu'elle conservera une fraîcheur salutaire, même dans les

 calmes

calmes de la Zone Torride, & sous la Ligne.

Nous doutons qu'on puisse tirer de ce projet l'avantage qu'on en fait espérer, & que l'exécution même, quand il réussiroit, suffit aux besoins de l'Equipage d'un Vaisseau, dans une longue navigation. C'est dequoi pourront juger ceux qui liront ces Lettres, ou du moins l'Extrait que nous nous proposons d'en donner.

DE ROME.

Nous avons déja dit quelque chose du grand Ouvrage du Pere *Fortunat Venerio*, Clerc Régulier de la Congrégation de S. *Paul*, ou *Barnabite*. C'est une Théologie Scolastique, Dogmatique & Morale, en huit Volumes *in folio*, imprimés à Rome, en divers tems, depuis l'année 1736, jusqu'en 1741. Le premier Tome ayant été dedié au Pape *Clément* XII. ce Pontife souhaita que ceux qui suiveroient, parussent sous son nom.

Mais étant mort après l'impreſſion du ſixiéme Tome ; le ſeptiéme a été dédié au Cardinal *Gentili* ; & le huitiéme, au Pape Benoît XIV. Le P. *Venerio* a été Théologien du feu Empereur Charles VI. Profeſſeur en l'Univerſité de *Pavie*, & l'eſt maintenant à *Rome*.

Le premier Tome contient les Prolégomes de la Théologie, les queſtions ſur la Parole de Dieu écrite, ſur la Tradition, ſur l'Egliſe, le Pape, les Conciles, la Foi, &c. Le ſecond traite les matiéres de la Grace, & des Péchés. Le Traité de l'Incarnation occupe le troiſiéme Volume, & l'on y trouve tout ce qui regarde la perſonne de *Jeſus-Chriſt*, le culte des Saints, &c. On a renvoyé au quatriéme les queſtions *de Deo uno & Trino*, qui ſont ordinairement la premiére partie de la Théologie. Le cinquiéme & le ſixiéme, expliquent la Doctrine de l'Egliſe ſur les Sacremens, tant en général qu'en particulier, excepté le Mariage & la Pénitence, qui rempliſſent ſeuls les deux derniers Volumes.

Septembre 1742.

Le témoignage que rendent à cet Auteur d'habiles Théologiens, qui l'ont éxaminé, c'eſt qu'il traite les matiéres avec beaucoup de clarté & de préciſion, diſant tout ce qui eſt néceſſaire ſur chacune, & ne diſant rien d'inutile. Ce n'eſt pas à dire que ſur les queſtions qui n'appartiennent pas à la Foi, il ſoit au gré de tout le monde : Il y a des opinions d'Ecole & de Pays, qui ne ſeroient pas reçues par tout.

A la tête du ſecond Volume, qui traite de la Grace, comme nous l'avons dit, on lit une Lettre de ce Théologien au R. P. *Retz*, Général de la Compagnie de Jeſus, qui ſera un monument éternel de ſon eſtime, de ſon amitié, de ſon attachement pour le Chef & pour la Compagnie : ſentimens que le P. *Venerio* exprime de la maniére la plus vive & la plus forte, & dont il eſt juſte que nous lui témoignons ici notre reconnoiſſance.

Raccolta di alcune Notificationi ; Editti, ed Iſtruzioni publicate per

buon governo della sua Diocesi d'all' Eminentissimo, e Reverendissimo Signor Cardinale Prospero Lambertini, Archivescovo di Bologna, *ora Benedetto XIV. sommo Pontefice. Volumi due in* Roma, *nella Stamperia di* Antonio de' Rossi. MDCCXLII. *Con licenza de' Superiori, e Privilegio.*

Si dispensano in casa di *Carlo-Giannini* Gentihuomo della Guardia, e Provisore de' Libri di sua Santità, dove pure si dispensano le altré Opere *De Servorum Dei Beatificatione*, & *Beatorum Canonizatione.* Fol. Vol. V. *E Annotazioni sopra le Feste di Nostro Signore, e della Beatissima Virgine, e Sopra gli Atti di Alcuni Sancti di* Bologna, *e Sopra il Sancto Sacrifizio della Messa.* 4°. 2. Vol.

Le compte que nous avons rendu du grand Ouvrage sur la Canonisation des Saints, dont nous avons fait connoître l'importance & le mérite, suffit pour donner l'idée la plus avantageuse de tout ce qui sort de la plume du Scavant

Pontife qui gouverne l'Eglise. Nous nous contenterons présentement d'annoncer ceux dont nous venons de donner les Titres. Ce sont des Avertissemens, des Instructions, des Mandemens, donnés à son Peuple de *Boulogne*, lorsqu'il étoit Archevêque de cette Ville, des Remarques & des Réfléxions sur les Fêtes de Notre Seigneur & de la Sainte Vierge, sur les Actes de quelques Saints de *Boulogne*, & sur le S. Sacrifice de la Messe.

FRANCE.

DE BOURDEAUX.

Instruction Pastorale sur le Pater, *faite en Cours de Visites dans les Landes* Bazadoises. *Par Messire* Edme Mongin, *Evêque & Seigneur de* Bazas. *A* Bourdeaux, *chez* J. B. Lacornée, &c. MDCCXLI. in 4°.

C'est une explication simple & touchante de la Priere que Jesus-Christ lui-même a dictée à ses Apôtres, pour la transmettre aux Fi-

déles de tous les ſiécles. « Cette di-
» vine Priere, (dit M. l'Evêque de
» *Bazas*,) renferme tous nos de-
» voirs, elle expoſe tous nos beſoins,
» & fixe tous nos deſirs .... Cha-
» que mot eſt une leçon .... Elle
» eſt ſi ſimple, que les moins intelli-
» gens l'entendent .... ſi ſublime,
» que les Peres de l'Egliſe les plus
» éclairés, & les Scavans les plus ap-
» pliqués l'admirent. » Après ce début, & quelques autres Réfléxions, le Prélat entre dans l'Inſtruction qu'il donne à ſes Peuples, & paraphraſe chacune des paroles qui compoſent l'Oraiſon Dominicale; non pour en donner l'intelligence, puiſque tout le monde l'entend, mais pour appliquer les eſprits, & toucher les cœurs de ceux qui la récitent. Car, ſi une Priere ſi ſainte & ſi puiſſante a ſi peu d'effet, ce ne peut être que parce qu'on la répéte ſans ceſſe par habitude, ſans réfléxion, ſans que l'eſprit ni le cœur y ait aucune part.

De Paris.

L'Art de l'Imprimerie ayant été porté à une grande perfection en *France*, pour ne parler que de ce Royaume, s'étoit assez bien soutenu jusques vers la fin du dernier siécle, par le zéle & l'émulation d'un nombre de célébres Imprimeurs & Libraires, qui l'avoient exercé noblement. On admire encore, & on rechercheroit même les belles Editions des *Etiennes*, de *Simon de Colines*, de *Vascosan*, de *Patisson*, de *Griffe*, de *Vitré*, &c. Si on lisoit encore du Grec & du Latin, & si la multitude des Livres qui paroissent tous les jours, le goût de la nouveauté, du frivole & de l'amusement, n'absorboit tout le tems & tout l'argent que chacun peut, ou veut consacrer à l'acquisition des Livres, & à la lecture. Aussi ces grands Maîtres n'étoient-ils pas de simples Artisans, ou des Marchands uniquement avides de gain : Ils imprimoient sça-

vamment, pour la gloire, & en quelque ſorte pour l'Eternité, comme peignoit *Appelles.* Aujourd'hui la plûpart des Livres ſemblent n'être faits que pour amuſer l'oiſiveté durant quelques ſemaines : & ceux qui paroiſſent plus ſolides, ne ſont guéres que des redites, qui n'ont de nouveau que le papier & l'impreſſion, ou de peſantes compilations. Les anciens Imprimeurs & les Récens, ont eu également raiſon les uns & les autres à leur maniére, eu égard à leur objet.

Il faut pourtant convenir que les choſes ont un peu changé depuis quelques années, & nous avons des Libraires & des Imprimeurs qui ſont honneur à leur profeſſion. Ce n'eſt pas la beauté ſeule des Caractéres qui fait la beauté des Editions; mais il eſt certain qu'elle y contribue beaucoup, & qu'elle en fait une grande partie; ceux qui les ont employés avec goût, ſe ſont rendus célébres; tandis que ceux qui les ont inventés, perfectionnées, exécutées avec le plus de juſteſſe &

d'élégance, sont à peine connus. On regarde *Simon de Colines*, comme un des premiers Imprimeurs, qui ait donné à ses Editions une grace qu'elles n'avoient point auparavant: & combien y a-t-il de gens qui sçachent qu'il gravoit lui-même ses Caractéres? *Claude Garamond*, *Robert Granjon*, *Guillaume le Bé*, les *Sanlecques* même, (ces noms méritent d'être transmis à la postérité) ces excellens Ouvriers, qui ont porté si haut la gloire de leur Art, sont demeurés dans un oubli presque général. Les gens du Métier, & quelques Curieux sont instruits de leurs travaux; tout le reste les ignorent. Ces magnifiques Editions, Latines, Grecques, Hébraïques, Syriaques, Arabes, &c. On en admirent les Caractéres: & qui est-ce qui sçait qu'ils sont sortis de leurs mains? Nous saisissons avec plaisir l'occasion de leur rendre justice, que nous présente un nouvel Ouvrage en ce genre, & un travail qui mérite des Eloges.

Le sieur *Simon-Pierre Fournier* le

jeune, Graveur & Fondeur de Caractéres, par inclination autant que par état, & pour l'honneur de l'Imprimerie, s'eſt appliqué avec ſuccès à graver & à fondre des Caractéres de toutes les formes, & de toutes les grandeurs, il a pris pour modéle, ce que nous avons de meilleur en ce genre, & ſurtout les Ouvrages de ces Maîtres habiles que nous avons nommés; & qui, au gré des Connoiſſeurs, ſont ceux qui ont le mieux réuſſi. Le détail où il entre ſur cela, ne ſeroit entendu que des gens de la Profeſſion, des Imprimeurs & des Libraires. Il ne s'eſt pas néanmoins aſſujetti trop ſervilement à leur maniére: il a réformé ce qui lui paroiſſoit défectueux, ou ſentir un peu l'antiquité, ou pouvoir être perfectionné dans la forme & le contour des Caractéres. Il s'eſt ſurtout appliqué à y mettre la proportion, la juſteſſe, & toute la préciſion dont ils ſont capables. La plus grande différence ſe trouve dans les Italiques, que le ſieur *Fournier* a un peu plus rapprochées de

notre maniére d'écrire. C'eſt ce qu'on reconnoîtra, en parcourant les deux Livres qu'il vient de publier. Le premier, qui eſt *in*-4°. a pour titre : *Modéles des Caractéres de l'Imprimerie, & des autres choſes néceſſaires audit Art, nouvellement gravés par* Simon-Pierre Fournier, &c. *A* Paris, *rue des Sept Voyes, &c.* Le ſecond : *Caractére de l'Imprimerie, &c.* Sans être verſé dans cet Art, l'œil ſeul, avec un peu de goût & d'uſage, jugera que le ſieur *Fournier* mérite un rang parmi ceux qui ſe ſont diſtingués dans la profeſſion.

Méthode pour étudier la Géographie, où l'on donne une Deſcription exacte de l'Univers, formée ſur les Obſervations de l'Académie Royale des Sciences, & ſur les Auteurs Originaux. Avec un Diſcours Préliminaire ſur l'étude de cette Science; & un Catalogue des Cartes Géographiques, Relations, Voyages, & Deſcriptions néceſſaires pour la Géographie. Par M. l'Abbé Langlet du Freſnoy.

Troisiéme Edition. A Paris, chez Rollin *fils, à S.* Athanase, *&* de Bure l'*aîné, à S.* Paul, *Quay des* Augustins. M. DCC XLII. Vol. VII. in-12.

Les nombreux Ouvrages de l'Abbé *Lenglet* sur l'Histoire, & sur la Géographie, plusieurs fois remaniés, & redonnés sous diverses formes, prouvent son application constante à un travail utile au Public, & le débit de ses Livres. Le premier Tome de cette nouvelle Edition commence par un long discours sur l'étude de la Géographie considérée par rapport aux différentes conditions des hommes ausquels elle peut être nécessaire, utile & convenable. On y trouve ensuite un *Examen de toutes les Cartes Générales des quatre parties de la Terre, mises au jour par feu M.* de Lisle, *depuis l'année* 1700, *jusqu'en* 1725. *Par M.* Vincent du Touret; des Listes & des Catalogues des livres de Géographie, & des Cartes. Le second Tome contient la *Géographie des Enfans*, & les principes de cette Scien-

ce. Les autres Volumes donnent le détail des Etats, Royaumes, Provinces, & autres Parties de la Terre. Le quatriéme est tout entier pour la *France*, & le dernier renferme la Géographie Ancienne, & finit par la *Géographie des Conciles*, ou Dictionnaire des lieux d'où ils ont pris leur nom.

L'Auteur *prie très-instamment ceux qui trouveront quelques fautes dans* son *Ouvrage*, *de le* lui *faire connoître*, & il témoigne sa reconnoissance à ceux qui l'ont averti de celles qui lui étoient échappées. De pareils Ouvrages ne peuvent arriver à l'éxactitude qui en fait le mérite, si de toutes parts on ne s'intéresse à leur perfection.

Histoire Critique de l'Etablissement de la Monarchie Françoise *dans les* Gaules. Par M. l'Abbé du Bos, *l'un des quarante*, *& Sécrétaire perpétuel de l'Académie* Françoise. *Nouvelle Edition*, *revue*, *corrigée*, *& augmentée.* A Paris, *chez* Pierre-François Giffart, *rue S.* Jacques, *Septembre* 1742.

à Sainte Thérefe. Deux Volumes *in*-4°.

Les changemens, les additions, & les corrections de cette nouvelle Edition, font répandues dans tout l'Ouvrage. Il y en a qui regardent l'Hiftoire & les faits qui y font un peu plus développés, & qui y reçoivent quelques éclairciffemens: Les autres font pour le Style, que l'Auteur a retouché en divers endroits. Mais tout cela intéreffe peu le fond des chofes.

L'Addition la plus confidérable, eft une Lettre de M. l'Abbé *du Bos* à M. *Jordan*, au fujet de deux Differtations de M. *Hoffmann*, Profeffeur dans l'Univerfité de *Wittemberg*, qui avoit attaqué plufieurs endroits de l'*Hiftoire Critique de l'établiffement de la Monarchie Françoife dans les Gaules*.

1°. Selon M. *Hoffmann*, l'Auteur fuppofe, fans raifon, que l'Alliance des Francs avec l'Empire, étoit prefque auffi ancienne que leur établiffement fur la Rive droite du Rhin. M. *du Bos* répond qu'il n'eft

parlé des *Francs* dans l'Hiſtoire Romaine, qu'en l'année 253, & que dès l'an 392 cet Alliance étoit regardée comme une ancienne Alliance, qui ſe renouvelloit à chaque mutation d'Empereur : *Vetuſta Fœdera* ; c'eſt ainſi qu'en parle *Sulpice Alexandre* ; Auteur contemporain. Si M. *du Bos* la compare à celle qui eſt entre la *France*, & les *Suiſſes*, depuis le Regne de *Louis* XI, il ne prétend pas qu'elle n'ait jamais été interrompue : Celle-ci l'ayant été pareillement en quelques occaſions. *Qui ne ſe ſouvient*, dit-il, *de la Bataille de Novare, ſous Louis XII. & de celle de Marignan, ſous François I.* Il eſt vrai que les Romains tâchoient de s'aſſujettir leurs Alliés, de leur donner des Rois : mais l'Alliance ne laiſſoit pas de ſubſiſter quand ces Peuples ne ſe ſentoient pas aſſez forts pour s'oppoſer aux entrepriſes des Romains.

2°. M. *Hoffmann* ne veut pas que ce ſoit comme Alliés des *Romains* que les Francs attaquerent les

Vandales prêts *à faire leur invasion dans les Gaules* en 406. Pourquoi donc, répond M. *du Bos*, ne se joignirent-ils pas aux autres Barbares pour piller avec eux?

3°. M. l'Abbé *du Bos* répond à quelques questions que lui fait le Professeur de *Wittembert*, en lui citant les Auteurs où il a pris les faits qu'il avance. Mais ces questions sont peu importantes.

En voici une qui a un peu plus occupé & partagé les Critiques qui se sont appliqués à débrouiller les commencemens de notre Histoire. Elle regarde le Consultat & le Patriciat de *Clovis*: M. l'Abbé *du Bos* prétend que ce Prince fut fait Consul, & non Patrice, par l'Empereur *Anastase*. « Je crois, dit-il, » qu'*Aimoin* est le seul qui ait changé le Consulat de *Clovis* en Patriciat, encore se corrige-t-il lui même. » Il appuye cette opinion des témoignages qui lui paroissent propres à l'établir, & des raisonnemens qui peuvent la fortifier. Mais il est certain que *Clovis* n'a eu que le ti-

tre de Consul, qui a pû être joint dans sa personne à celui de Patrice.

En général, M. *Hoffmann* reproche à l'Auteur de l'*Histoire Critique*, d'avoir souvent recours aux conjectures. On seroit fort obligé à M. *Hoffmann*, s'il pouvoit répandre assez de lumiéres sur l'origine de la Monarchie Françoise, & sur les premiers tems de notre Histoire, pour en bannir les conjectures, & y établir une certitude qui réunit tous les sentimens. C'est bien assez dans une pareille obscurité, de ne donner que des conjectures vraisemblables, *dans lesquelles les faits rapportés par les Auteurs contemporains, trouvent leur place naturellement, sans qu'on soit obligé d'y faire beaucoup de changemens. Enfin*, ajoute l'Auteur, *toutes les fois que j'ai conjecturé, j'en ai averti le Lecteur, & je l'ai mis hors de danger de prendre de simples raisonnemens pour des narrations.*

La Philosophie prend toutes sortes de formes pour donner ses leçons aux hommes, & leur dévoiler

ses mystéres. Plus séche, mais plus précise, plus décisive dans l'Ecole, elle y prend le ton de Maître, & s'arme envers, & contre tous pour soutenir ses dogmes. Plus polie, & moins contentieuse dans les Livres destinés à des Lecteurs qu'il faut amuser en les instruisant, elle se contente d'étaler ses connoissances de la maniere qu'elle juge la plus propre à en faire naître le goût. La voici qui emprunte les charmes de la fiction & des songes, dans l'Ouvrage qui a pour titre: *Nouveau Traité de Physique sur toute la Nature; ou Méditations & Songes sur tous les Corps dont la Médecine tire les plus grands avantages pour guérir le corps humain, où l'on verra plusieurs curiosités qui n'ont point paru. A* Paris, *chez* Didot, *Quai des* Augustins, M. DCC. XLII. Deux Volumes in-12.

Si le Public est aussi content de cette nouvelle Physique que l'Auteur paroît en être satisfait, celui-ci aura sujet de s'applaudir d'avoir publié ses *Songes*. Il feint que transporté d'a-

bord dans les airs par le Génie qui préside aux Ouvrages de la Nature, il fait le tour de la Terre. Il examine la variété infinie des Parties qui composent l'extérieur de ce vaste Corps, les divers Terreins, les Mers, les Fleuves, les Montagnes, &c. Il pénétre ensuite dans les entrailles de ce Globe ; & c'est-là qu'une infinité de merveilles se présentent à ses yeux, sur la structure intérieure de la Terre, sur les mouvemens qui s'y exécutent. La vue de ces objets donne lieu au Génie d'expliquer à son Disciple la nature & la formation des Minéraux, & des Végétaux. A l'aide de la Méchanique, de l'Anatomie, & de la Chymie, il passe ensuite à la connoissance du Corps humain. Il lui fait remarquer l'analogie constante & générale entre les trois régnes, le régne Minéral, le Végétal, & l'Animal. La terre est un Corps organisé, à peu près comme celui des Plantes & des Animaux, avec cette différence qu'il est destitué de vie, de connoissance, & de sentiment

Toutes les inſtructions du Génie ſe rapportent à l'utilité de l'Homme, à la conſervation de ſa vie & de ſa ſanté : il néglige les connoiſſances de pure curioſité, & fait ſentir à ſon Diſciple l'inutilité des efforts, auſſi vains que préſomptueux des Philoſophes ſpéculatifs, pour pénétrer des ſécrets qui paſſent les bornes & les forces de leur foible intelligence, & dont le ſouverain Auteur de la Nature s'eſt réſervé la connoiſſance.

Principes de l'Hiſtoire pour l'éducation de la jeuneſſe. Sixiéme année. Hiſtoire de l'Egliſe, par M. l'Abbé Lenglet du Freſnoy, *A* Paris, *chez de* Bure *l'aîné, Quai des Auguſtins, du côté du Pont Saint* Michel, M. DCC. XXXIX. In-12.

C'eſt le dernier Volume de cet Ouvrage, dont les premiers ont paru depuis peu d'années. Il contient l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique*, depuis la naiſſance de Jeſus-Chriſt, juſqu'aux diſputes au ſujet de la condamnation du Nouveau Teſtament du P.

Quesnel. l'Auteur a mis au commencement une *Liste des Livres nécessaires pour entrer dans un plus grand détail de l'Histoire Ecclésiastique*, avec quelques Réfléxions sur le caractére de ces Ouvrages. Il a cru devoir ajoûter les *Principes de Généalogie*, & l'*Application* de ces principes à quelques Maisons illustres. Il finit par une Table Chronologique des Papes, & de quelques événemens mémorables en chaque siécle.

TABLE DES ARTICLES du mois de Septembre 1742.

ART. LX. La Religion, Poëme. 1517

ART. LXI. Principes sur le Mouvement & l'Equilibre, pour servir d'Introduction aux Méchaniques, & à la Physique. 1565

ART. LXII. Essai sur l'Histoire Naturelle de la *France* Equinoctiale, par *P. Barrere*, &c. 1596

ART. LXIII. Dissertation sur les Miracles. 1603
ART. LXIV. Dissertation sur la cause Physique de la couleur des Négres, de la qualité de leurs Cheveux, &c. 1647
ART. LXV. Construction de la Fortification réguliére & irréguliére, &c. Par M. Dupain l'aîné. 1658
ART. LXVI. Lettre du sieur *Massoteau de S. Vincent*, Ingénieur & Horloger du Roi, &c. 1667
ART. LXVII. Nouvelles Littéraires. 1676

Errata pour le mois d'Août 1742.

PAge 1467. lig. 16. Medes, *lisez* Mardes.

1474. lig. 2. les Troupes, *lisez* ses Troupes.

1479. lig. 16. s'engager, *lisez*, l'engager.

1497 lig. 20. la Méde, *lisez*, la Médie.

Septembre 1742.

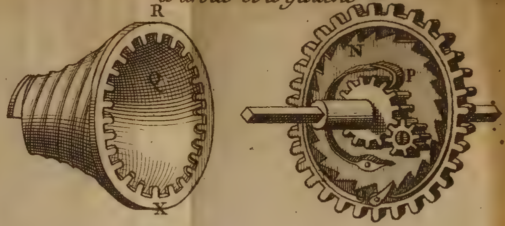
APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier le préſent *Journal*, dont il m'a paru que l'impreſſion pouvoit être permiſe. LE ROUGE.

De l'Imprimerie de ROBUSTEL, rue de la Calandre, près le Palais.

Noweau Cabestan inventé en 1719.
à la Mer du Sud, Par Massoteau de S.t Vincent.

Nouvelle Fusée de Montre qui se monte à droite et à gauche



Dheulland del. et sculpsit

GETTY CENTER LINRARY
3 3125 00670 4478